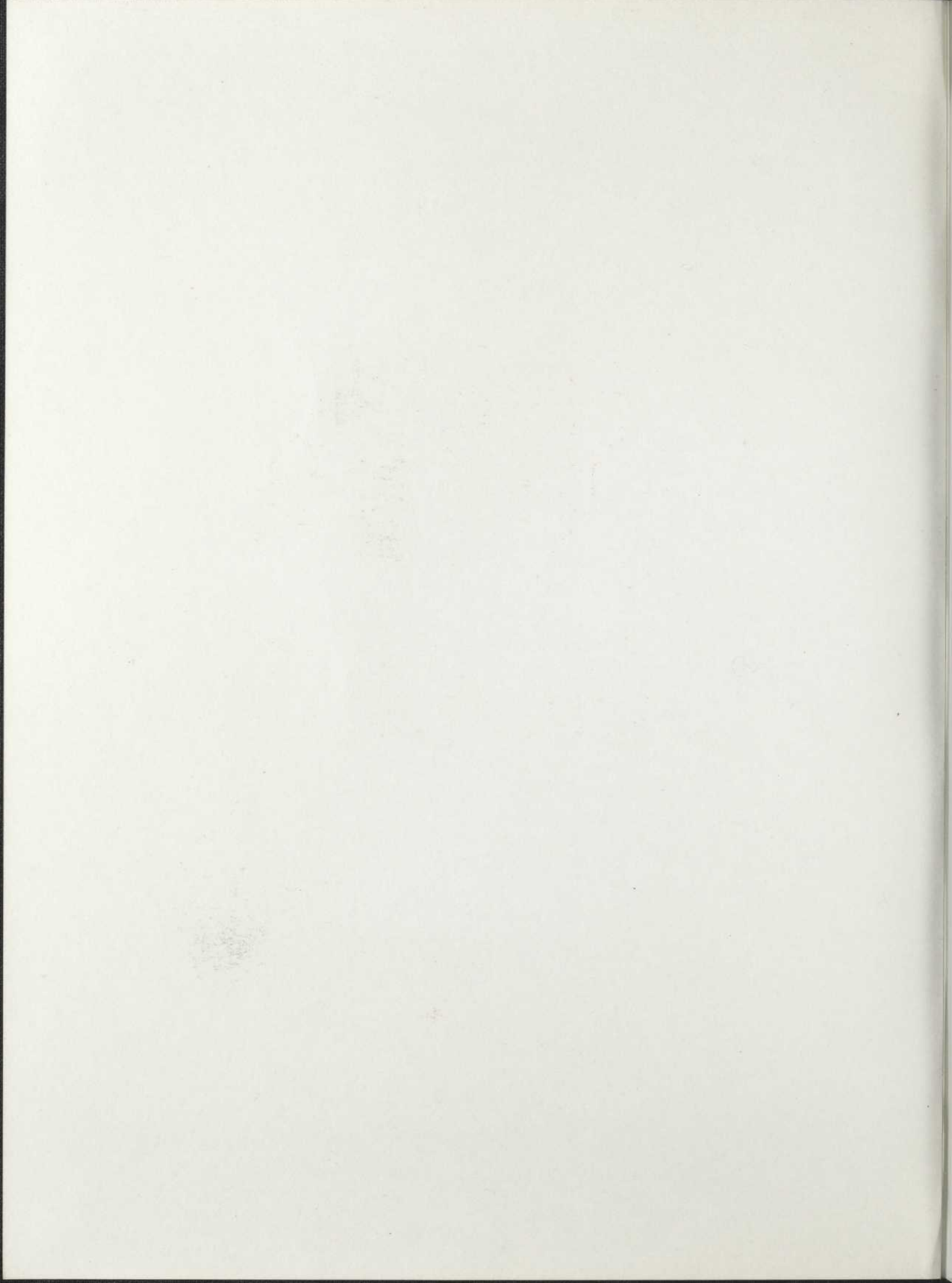


B.N.

LES VIEUX
M'ONT
CONTÉ



BELLARMIN



15-24-15



Publié par le CENTRE DE RECHERCHES MONTAGNES DE SICALITE
L'Association de la Montagne
Boulevard de la Montagne, Québec

LES VIEUX MONT CONTE



Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*. Collection « Documents Historiques », nos 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents Historiques », nos 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938*. Collection « Archives de folklore », no 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet*. Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. I : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973 ; rééd., 1977.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. II : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. III : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. IV : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. V : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. VI : contes et légendes (Ontario et Manitoba). Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. VII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. VIII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. IX : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1977.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. X : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1977.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. XI : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1978.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. XII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1979.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. XIII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1979.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. XIV : récits franco-ontariens, Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1980.
- *Les vieux m'ont conté*, vol. XV : récits franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1980.

- *Chansonnier franco-ontarien 1*. Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1974.
- *Chansonnier franco-ontarien 2*. Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1975.

LES VIEUX MONT CONTE

1974-1975

(Directeurs: Victor Gagnon, Marie Martin, Fernand Labelle, Sylvie Malin, Rita Malin, Marcel Gagné, Donald Ranger, Daniel Paré, Geneviève Gagnon, Gérard Lacroix)

Centre franco-ontarien de folklore

100, boulevard Saint-Lambert
Sudbury

Milwaukee, WI 53233
1111 North Lincoln Street
Milwaukee, WI 53233

1. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1971.
2. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1972.
3. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1973.
4. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1974.
5. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1975.
6. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1976.
7. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1977.
8. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1978.
9. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1979.
10. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1980.
11. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1981.
12. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1982.
13. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1983.
14. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1984.
15. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1985.
16. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1986.
17. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1987.
18. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1988.
19. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1989.
20. *Journal de la Société de la langue française*. Paris, 1990.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 16

Récits franco-ontariens

(Répertoire de Victor Gagnon, Marthe Martin, Patrice Larivière, Sylvio Mallet,
Rita Mallet, Marcel Gagné, David Ranger, Donat Paradis, Ovila Campeau, Gé-
rard Larivière)

recueillis et annotés
par
GERMAIN LEMIEUX, PH.D.
directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

1981

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Sudbury, Ontario, Canada.

GR
113.5
05V53
n. 16
FS

Couverture : Pierre Peyskens

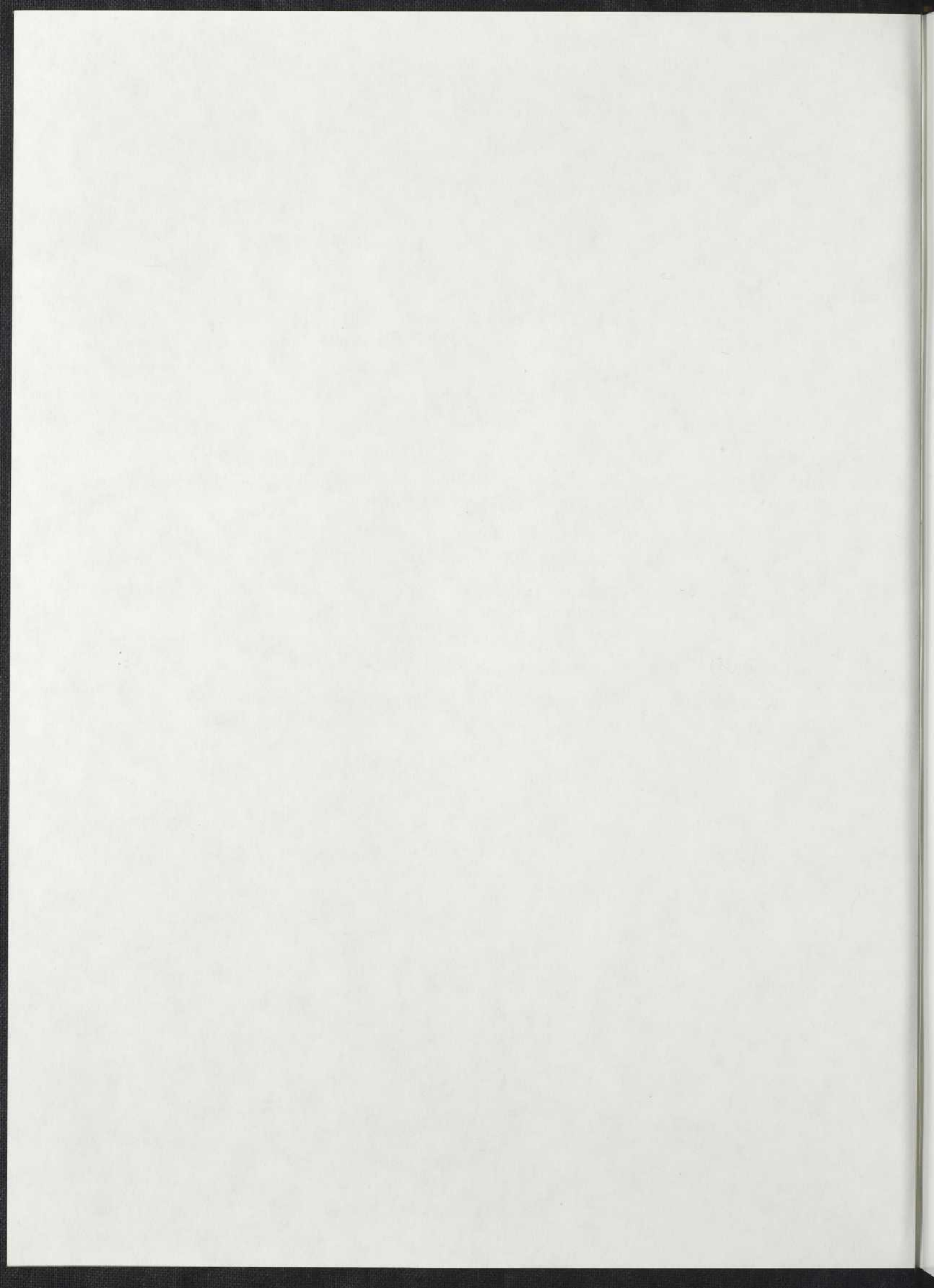
Dépôt légal – Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1980

D8101708

REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969, et de 1972 à aujourd'hui, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes contenus dans ce volume,
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec,
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore,
- à la Société historique du Nouvel-Ontario, qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales,
- à M. Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.



PRÉSENTATION

Enfin, voici le seizième tome que l'on a déjà désigné comme le dernier de la série de contes recueillis surtout parmi les francophones de l'Ontario. Nous avons pensé, un instant, qu'il retarderait le rythme de nos publications, puisque, il y a cinq mois, il nous paraissait presque impossible de recueillir et préparer plus de 300 pages pour compléter ce seizième manuscrit. Par bonheur, nous avons pu organiser une autre série d'enquêtes et compléter, à temps, ces quelques cinq cents pages de récits.

Encore une fois, nous offrons à nos lecteurs une matière variée. Elle va des mémoires d'un vieillard manitobain à des récits traditionnels racontés par des pionniers franco-ontariens. L'un d'eux nous a parlé de la « main noire », des « jeteux de sorts » et nous a mis au courant de certains remèdes d'autrefois. Un papa d'une trentaine d'années nous a raconté un conte appris dans son enfance, récit qu'il a tiré de sa mémoire pour satisfaire l'imagination de sa jeune famille.

Sauf le document manitobain, enregistré il y a 25 ans, les autres pièces ont été recueillies dernièrement dans notre région et dans des familles qui ont toujours cultivé la littérature orale.

Nous arrêtons temporairement la publication de récits recueillis chez les Franco-Ontariens, pour faire connaître le répertoire d'autres régions francophones, du Québec ou du Nouveau-Brunswick. Nos lecteurs n'y verront pas une grande différence, mais ils pourront constater que, tout en relisant des contes portant le même titre, ils découvrent le talent d'artistes paysans interrogés, il y a 25 ou 30 ans, dans les régions québécoises ou acadiennes. La langue sera un peu différente, certains détails du conte seront peut-être nouveaux, mais le répertoire général sera sensiblement le même.

Germain Lemieux
Directeur

PRESENTATION

Le présent rapport a été préparé par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal.

Le présent rapport a été préparé par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal.

Le présent rapport a été préparé par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal.

Le présent rapport a été préparé par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal. Les données ont été recueillies par le Service de la Santé Publique de Québec, en collaboration avec le Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal.

Service de la Santé Publique de Québec
Centre de Recherche en Santé Publique de l'Université de Québec à Montréal

1 – LE LION ET LA LICORNE

Une fois, c'était une femme qui vivait à la campagne, à l'extrémité d'un « rang ». Elle était, avec son mari, parmi les pionniers de la région. Son mari était mort, plusieurs paysans avaient abandonné leurs fermes ; la veuve vivait seule avec son fils Ti-Jean.

Pendant sa croissance, l'enfant n'avait jamais eu d'autre jouet, dans sa vie quotidienne, qu'une simple corde. Il attachait sa corde aux branches des arbres et se faisait ainsi une balançoire. C'était le seul passe-temps dont il jouissait.

Un jour, la mère dit à son fils : « L'hiver approche, et nous n'aurons rien à manger !

– Je vais aller travailler à l'extérieur », répond Ti-Jean.

Le fils de la veuve était âgé d'environ seize ans. En l'entendant parler de départ, la mère dit à Ti-Jean : « Où vas-tu aller ?

– Ah ! je vais aller dans un autre milieu campagnard, vers le sud. On y fait des travaux d'abattage, en forêt. J'espère me trouver un emploi en cordant du bois. Je partirai demain matin. Préparez-moi un peu de nourriture, et je vais vous quitter.

– N'oublie pas d'apporter un crayon et du papier. Tu pourras ainsi m'écrire, si tu es longtemps absent ! »

Ti-Jean prend son crayon et une feuille de papier ; il attrape sa corde, s'en fait sept ou huit tours à l'entour de la taille, prend son sac garni de nourriture et se prépare à partir. Sa mère lui souhaite bon voyage, et Ti-Jean quitte la demeure paternelle.

Le jeune homme file à travers les champs et la forêt. Il se dirige vers le sud en s'orientant sur le soleil. Vers l'heure de midi, il s'arrête près d'un ruisseau. Brisé par la fatigue, il s'écrase près du cours d'eau et s'endort. Il est bientôt réveillé par des piqûres de maringouins. En ouvrant les yeux, il se donne une tape sur la joue et se regarde la main pour constater qu'il a tué quatorze moustiques. Il écrit au crayon sur sa feuille de papier : « J'en tue quatorze d'une seule tape ! » Il fixe l'écriteau à son chapeau et reprend sa marche en forêt.

Vers la fin de l'après-midi, Ti-Jean entend des coups de hache. « Il y a donc un bûcheron dans les parages ! » se dit le voyageur. Ti-Jean marche en direction du

bruit. Plus il s'avance, plus le bruit s'intensifie. Tout à coup, Ti-Jean aperçoit le bûcheron, un énorme géant. Mu par la peur, le jeune voyageur se cache derrière un arbre, en se disant : « Que vais-je devenir en compagnie d'un tel géant ? » L'homme aux dimensions monstrueuses continuait de bûcher et de faire jaillir les copeaux autour de son arbre. Quand Ti-Jean constate que l'arbre du géant va tomber sur sa cachette, il veut fuir vers un autre arbre. Le géant l'aperçoit. « Que viens-tu faire ici, petit ver de terre ? s'écrie le géant.

— Petit ver de terre ! » répète Ti-Jean en tremblant.

Il s'approche du géant et lui dit : « Regardez bien l'écriteau que je porte à mon chapeau ! » Le géant lit attentivement le texte arboré à la coiffure. « Ah ! excuse-moi, Ti-Jean, de ma remarque insultante. Je n'aurais jamais pensé que tu jouissais d'une telle force ! J'aurai peut-être besoin de toi. Où vas-tu de ce pas ? demande le géant.

— Je suis à la recherche d'un emploi. Je vis seul avec ma vieille mère, et nous sommes menacés de mourir de faim. Il faut que je me trouve du travail. Je suis bien jeune, mais je puis. . .

— Tu es exactement l'homme dont j'ai besoin ! Allons d'abord souper, et quand nous aurons bien mangé, je te mettrai au courant de notre programme de demain ! »

Le géant arrive chez lui en compagnie de Ti-Jean et il présente son nouveau compagnon à sa mère : « Voici un petit jeune homme que j'ai rencontré dans la forêt. Il se cherche un emploi, et il m'a l'air passablement fort. Je crois qu'il va pouvoir m'aider. Tu vas maintenant nous préparer à souper ! »

La mère du géant vide sur la table un réceptacle de plus de deux kilos de farine. « Je vais faire d'abord une crêpe pour ton ami ! » Ti-Jean constate qu'il en a beaucoup trop pour lui. Une crêpe de plus de deux kilos de farine !

Malgré son embarras, Ti-Jean s'installe à table près de la fenêtre ouverte. De temps en temps, quand il voit le géant occupé à parler à sa mère, Ti-Jean déchire un lambeau de crêpe et le lance par la fenêtre, à l'insu du géant. Des cochons, dans la cour, attrapent les débris de crêpe qui tombent de la fenêtre.

Le géant vient à son tour prendre son souper, quand sa crêpe est cuite. Après le repas, le géant s'adresse solennellement à Ti-Jean : « Je m'en vais te faire part de notre travail de demain. Il existe, dans notre forêt, un lion et une licorne. Ces bêtes ont dévoré tellement de gens que le reste de la population s'apprête à quitter le pays. Le roi a promulgué une promesse : le groupe qui parviendra à tuer ce lion et cette licorne recevra la somme de mille dollars pour chaque participant à la destruction de chaque bête. Ti-Jean, nous pouvons, nous deux, réussir ce tour de force ! Tu es très fort, je le sais, et tu es très débrouillard. Moi, je me suis souvent mesuré au lion, mais je ne suis jamais parvenu à l'abattre. J'ai beau lui enserrer une poignée de poil sur le dos, il est si rapide et si vigoureux qu'il se libère de mon

emprise. Malgré mes nombreuses tentatives de le détruire, je n'ai jamais pu maîtriser le lion ! »

Le lendemain matin, les deux compagnons s'élancent dans la forêt. Ti-Jean apporte son sac et tient sa corde enroulée autour de sa taille. Ah ! sa corde, Ti-Jean ne l'oublie jamais ! Depuis longtemps, il ne peut faire un pas sans s'assurer que sa corde ne lui enserme la taille à plusieurs tours.

Ti-Jean et le géant parviennent à une sorte de cabane improvisée, où l'on avait profité des troncs d'arbres entassés par la nature les uns près des autres. L'arrière de la cabane était constitué de fils de fer reliant des branches ; à l'avant on avait bâti une porte. « Ici, dit Ti-Jean, ce serait un excellent endroit pour attraper notre gibier ! Quelle bête tu vas d'abord orienter vers cette cabane ?

— Je vais me diriger dans cette direction, reprend le géant ; les deux monstres vivent là-bas. La licorne se tient plutôt de l'autre côté d'une longue route. Je vais d'abord repérer le lion !

— Moi, dit Ti-Jean, je vais me placer près de cette porte et attendre ton lion. Quand je l'apercevrai, je le ferai entrer dans la cabane et j'en fermerai la porte ! »

Ti-Jean fixe une extrémité de sa corde à la partie supérieure de la porte, et prépare un nœud coulant à l'autre extrémité, en se disant : « Quand le lion entrera par la porte, il va glisser sa tête dans le collet, et moi, je fermerai la porte en tirant sur l'autre extrémité de la corde ! »

Ti-Jean enlève son petit gilet rouge et le suspend à une branche, au fond de la cabane. « Quand le lion verra cette étoffe rouge, il va se précipiter vers elle ! » Il grimpe sur le toit de la cabane et s'y place à plat ventre pour n'être pas aperçu.

Le lion s'approche tout à coup, en grondant, agacé par la présence d'un homme. Il passe en avant de la cabane. À la vue d'un objet rouge, il pense qu'il s'agit d'un homme ; il s'élançe vers le gilet rouge pour l'attraper, mais il se fait prendre le cou par le lacet. Ti-Jean tire sa corde et ferme la porte de la cabane. Il saute du toit, et tourne le verrou du bas de la porte. Il détache l'extrémité de la corde fixée à la porte, la tire au moyen d'un crochet de bois et va l'attacher à un billot à l'extérieur de la cabane. Une fois cette tâche terminée, Ti-Jean regagne sa place sur le toit, s'y couche sur le dos, les mains derrière la tête, les pattes croisées, et commence à siffler.

Le géant arrive dans les parages de la cabane, et lance un cri : « Ti-Jean ! » Il ne le voyait pas ; il le croyait mort et dans l'estomac du lion... Ti-Jean se lève debout sur le toit et répond : « Oui !

— L'as-tu vu ? Est-ce qu'il est venu ?

— Ah ! oui ; il est enfermé dans la cabane !

— Dans la cabane ? Mais comment t'y es-tu pris, Ti-Jean ?

— Ah ! je l'ai simplement attrapé par une oreille, et je l'ai forcé à rentrer. Il a bien fallu qu'il obéisse !

— Je ne te croyais pas doué d'une si grande force, dit béatement le géant. De plus, tu es d'une intelligence démesurée ! »

Le géant jette un coup d'œil à travers les interstices de la cabane de rondins. C'est bien vrai. . . Le lion est prisonnier, et il a une corde passée au cou ! « C'est moi, lui raconte Ti-Jean, qui lui ai lancé une corde autour du cou. Il s'est précipité sur moi pour me dévorer, mais je l'ai attrapé par une oreille et je l'ai forcé à se réfugier dans la cabane ! »

Ce récit en donne le frisson au géant. Armé d'un grand sabre, ce dernier tranche le cou du lion. On traîne d'abord la tête de l'animal hors de la cabane, et ensuite la carcasse. On cache précieusement ces restes dans la forêt. Les deux associés espéraient pouvoir s'emparer de la licorne le lendemain. Après avoir caché soigneusement les restes du lion, ils s'en retournent tous les deux chez le géant pour le souper.

Le lendemain matin, après le déjeuner, le géant propose son programme : « Nous allons rendre visite au roi. Nous avons droit à une récompense de mille dollars à chaque bête détruite ! »

Le géant et Ti-Jean apportent au château la carcasse du lion. « Ne me dites pas que vous avez enfin tué ce lion ! Dire, géant, que tant de gens se sont fait dévorer en voulant exterminer cette bête !

— Mais, Sire le roi, j'ai tout un compagnon maintenant ! C'est un homme d'une force invraisemblable, et courageux au point d'avoir saisi le lion par une oreille et de l'avoir traîné dans la cabane !

— Ah ! dit le roi, vous méritez bien la récompense que j'ai promise ! »

Les deux compagnons empochent les mille dollars, et promettent d'aller détruire la licorne dès le lendemain. Ti-Jean retourne coucher chez sa mère et lui confie la garde de son argent, et lui assure que cette somme a été honnêtement gagnée.

Le lendemain, après le déjeuner, Ti-Jean et le géant se décident de retourner en forêt à la recherche de la licorne. Avant le départ, Ti-Jean trouve une grosse mèche et un vilebrequin. « Ah ! voilà des outils qui peuvent m'être utiles ! » se dit Ti-Jean. Il met le vilebrequin et la mèche dans son sac. Sa corde, ah ! sa corde, il ne l'oublie pas ! Sa corde l'a toujours accompagné depuis son bas âge !

Les deux aventuriers retournent en forêt et se retrouvent encore près de la vieille cabane. « Ah ! s'écrie Ti-Jean, je me sens à l'aise quand j'arrive ici ! Il n'y a pas d'endroit mieux choisi pour s'emparer de la licorne !

— Reste ici, dit le géant ; moi, je vais aller patrouiller l'autre côté de la route. C'est là, d'habitude, qu'on voit la licorne ! »

Le géant marche en décrivant un long cercle en vue de lever l'animal. Entre-temps, Ti-Jean s'introduit dans la cabane et perce un gros trou dans un des arbres

qui forment le mur arrière de la cabane. Ce travail achevé, Ti-Jean attache de nouveau sa corde dans le haut de la porte, monte sur le toit de la cabane et s'y dissimule pour empêcher la licorne de le voir. Il attend, il attend. . .

Enfin, l'animal s'amène, en grondant et hurlant. La licorne sent la présence d'un ennemi. Une fois en face de la cabane, elle aperçoit, par la porte ouverte, la veste rouge que Ti-Jean a suspendue au fond de la bâtisse. Elle s'élançe, corne baissée, pour transpercer ce traître. Ti-Jean tire sa corde, ferme la porte de la cabane, et fait pivoter le verrou supérieur. Il saute en bas du toit, va faire pivoter le verrou inférieur pour ne pas risquer de voir la bête s'échapper.

Ti-Jean contourne la cabane et se place contre le mur arrière, à l'extérieur. La licorne aperçoit le jeune homme par le trou percé dans l'arbre. Elle introduit sa corne dans le trou, en vue de détruire Ti-Jean placé à l'extérieur. Ti-Jean s'empare d'un gros caillou et réussit à aplatir la corne de façon à l'empêcher de se retirer du trou. Certain que l'animal ne peut se libérer, Ti-Jean s'installe de nouveau sur le toit de la cambuse, se couche sur le dos, se croise les jambes, place ses mains derrière la tête, et commence à siffloter.

Le géant arrive, à son tour, et crie à son compagnon : « As-tu vu la licorne ?

— Oui, je l'ai vue. Je l'ai même enfermée dans la cabane !

— Eh bien ! Ti-Jean, tu me surprends de plus en plus ! Comment as-tu fait ?

— Ah ! je l'ai attrapée par la corne et je l'ai poussée dans la cabane. Mais ce n'est pas tout. J'avais percé un gros trou de mèche dans un arbre, au fond de la cabane. Une fois que la bête a été bien enfermée, j'ai contourné la cabane, et la licorne m'a aperçu par le trou de l'arbre. Elle a glissé sa corne dans le trou pour m'atteindre. J'ai alors pris une pierre et j'ai aplati cette corne, l'empêchant ainsi de se retirer du trou ! »

La licorne hurlait, grondait, à demi étouffée qu'elle était. Le géant n'en croyait pas ses yeux : « Je puis à peine croire, Ti-Jean, que tu aies agi de la sorte ! C'est incroyable ! »

Le géant tranche le cou de la bête, parvient à retirer la tête dont la corne était coincée dans le trou de l'arbre ; à la fin, il traîne à l'extérieur tous les débris de cette boucherie. Les deux compagnons transportent la tête de la licorne dans la demeure du géant. Là, ils soupent, dorment toute la nuit, et, le lendemain, ils arrivent chez le roi, la tête de la licorne à bout de bras.

Le roi se montre heureux de cette prise. « Enfin, pense-t-il, les gens vont pouvoir circuler sans craindre les monstres de la forêt ! Même si la moitié de la population a été dévorée, nous pourrions respirer en paix dorénavant ! »

Le roi verse la récompense à chacun des chasseurs. Ti-Jean accompagne le géant et va passer la nuit chez son ami. Le lendemain matin, le jeune homme décide de retourner chez sa mère. Le géant accompagne Ti-Jean sur la route qui conduit le

gros bûcheron à son chantier. Toujours en se guidant sur le soleil, Ti-Jean traverse la forêt, parvient à la région cultivée, et enfin chez sa mère.

Bien que enchantée du retour de son fils, la mère lui fait une remarque : « Pauvre Ti-Jean, tu n'as pas été assez longtemps absent pour te trouver un emploi rémunérateur !

— Ah ! détrompez-vous, maman ! »

Ti-Jean tire de sa poche un magot d'argent de mille dollars. « Regardez, maman, ce que j'ai gagné. J'ai rencontré un géant qui m'a proposé d'aller tuer un lion et une licorne. Le roi avait offert une bonne somme d'argent à ceux qui détruiraient ces bêtes. Nous avons attrapé ces deux monstres, et, aujourd'hui, le géant a sa part d'argent et moi la mienne !

— Eh bien ! Ti-Jean, enchaîne la mère, nous en avons assez pour vivre longtemps sans craindre la misère ! »

Ti-Jean s'est installé chez sa mère et ils ont vécu heureux ensemble.

C'est ici que se termine mon conte. . .

LE LION ET LA LICORNE

Récit populaire raconté le 29 novembre 1979, à Verner, Ontario, par Victor Gagnon (70 ans). M. Gagnon est natif de Verner, sa mère (Durand) venait de St-Jean-de-Matha, son père venait de Lowell, Mass. Il a appris ce conte vers 1920 de la tante de son père, Elizabeth Gagnon, qui avait 70-71 ans.

Enregistrement no 4802. Conte-type 1640 I (quatorze mouches), III c (lion enfermé dans une cage), b.

C'éta't un' fois, un' femm' qui resta' au bout d'un ran [rang]¹ à la campagne, 'a éta't... c'éta't dés premiers colons, p'is... i' 'n ava't beaucoup qu' éta't laissé la place. Enfin, 'a viva' avec son p'tit garçon qui s'app'la't Jean. Son mari éta't mort, et puis p'tit-Jean, i' grandissa't. Enfin, tout' c' qu'i' ava' eu pour jouet dans sa vie c'éta' un' corde. I' ava' un' corde, i' attach'a't çâ apras lés branch's dés arb's, i' s' balancigna't, i' ava't pâ' eu d'aut's jouets jama's, i' grandissa't, p'is... .

Un' journée, sa mère 'a dit : « L'hiver vâ v'nir, p'i' on n'aurâ pâs beaucoup d' quoi manger.

— Ti-Jean i' dit, m'en vâ' aller travailler. »

I' éta't jeune, i' ava' à pe' pras seize ans. I' dit : « M'en vâ' asseiller d'aller travailler.

— Oû vâs-tu aller ?

— Ah ! M'en vâ' aller dans lés aut's concessions, en bâs dans l' sud, lâ, p'i' i' a dés bûcherons, lâ, p'i' i' ont besoin du mond' pour corder du boâs, p'is j' m'en vâ' asseiller d' a'oèr un' p'tite emploi. »

Enfin, sa mère 'a dit... i' dit : « J' pârs demain, demain matin. » Enfin, i' di' à sa mère : « Vous allez m' faire in bon lonn'ch [lunch]² lâ, et puis... .

— Sa mère 'a dit, tu vâ' emporté' un crayon p'i' un papier, faut qu'... tu m'écrirâs, si t' és pâs mal longtemps.

1. *Rang* : Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservi par un chemin.

2. *Lunch* (angl.) : Repas léger, goûter.

— C'est bien ! »

I' s' pren un crayon p'i' un papier, p'is sa corde à l'entour du corps, sept, huit tours, un' grand cord', lâ, p'i' un sac pour mett' son manger, lâ, p'i' i' pârt.

Sa mér' gu'i souhait' bonn' chanç', Ti-Jean. 'A éta't... Pâr' au travers dés champs, p'is dés boâs, p'i' i' fila't to'jours vers le sud, i' s' guida't par le saleil. Enfin, i' arrive au râs. . . vers le midi i' arrive au ra' un ruisseau. I' éta't fatigué, i' s' couche, i' s'écrase, i' s'endort.

Dés maringouins l' mangea'ent ; i' s' réveille. I' s' denne enn' tap' su' 'a joue, p'i' i' r'gard' çâ. I' ava't tué quatorz' maringouins. I' prend son p'tit papier p'is son crayon, i' écrit : « J'ai tué quatorz' d'enn' tape ! »

P'i' i' r'prend la forêt. Su' 'a fin d' l'après-midi, i' entend le son d'une hache, quelqu'un qui bûcha't. I' s'en vâ vers l'écho de d' çâ, vers le son d' la hache. Et puis, march' p'is marche, mé', plu' i' approcha't, plus ça bûcha't fort. Enfin, c'ta't b'en un bûcheron, c'ta' un géant, un énorme géant. Ti-Jean a eu pêur. I' s' cach' darguière un arb'e. « Quo' j' m'en vâs fére avec un pareil géant ? » Le géant bûcha't, lés écopeaux r'vola'ent.

To'jours, l'arb' vient pour tomber su' lui. Mon P'tit-Jean pârt pour se sauver ver' un autre arbre, le géant l'a vu. « Quo' c' tu fa' icitte, p'tit ver de terre ?

— P'tit ver de terre ! » i' dit.

I' approche au râs l' géant. I' dit : « 'Gardez quo' c'est j'ai d'écrit sur mon chapeau ! » Le géan a lu çâ : « J'ai tué quatorz' d'un' tape. » « Oh ! excus'-moi, Ti-Jean, j' t'insulté, i' dit. Pensa's pâs qu' t'éta's capab', fort comm' çâ ! I' dit, j'a'ra's besoin d' toé, i' dit, de v-où c'est qu' tu vâs ?

— I' dit, je r'gard' pour un emploi, i' dit, j' su's t'ut seul avec ma vieill' mère, p'is t't à l'heure, b'en, on vâ mourir de faim, p'is faut que j'aill' travailler, j' su's b'en jeune, mé'. . . enfin. . .

— Ah ! le géant, i' dit, m'â' a'oèr besoin d' toé, t' és mon homm' que j'ai besoin. On vâ s'en aller souper, et pui' apras souper m'en vâs te dir' le projet que j'ai pour demain, moé et toé ! »

En arrivan à la maison, il l'introdui' à sa mère, i' dit : « J'ai rencontré in p'tit jeune homm' qui s'en v'na't dan 'és forats, lâ, p'is qui r'gard' pour un emploi, fait que. . . i' a d' l'air b'en capab'e. J' pens' qu'i' vâ fair' mon affaire. Tu vâs nous faire à souper ! » I' di' à sa mère, i' éta't t'ut seul avec sa mère : « Tu vâs nous faire à souper. »

Ça fait qu' 'a pren un' cheyiér' [chaudière] de cinq liv's de farine, et p'i' 'a vid' çâ, 'a dit : « On vâ faire un' crêp' pour le P'tit-Jean ! » P'tit-Jean i' 'n ava't b'en trop. La crêpe éta't faite, la crêp' su' 'a tab'e. Ti-Jean commence à manger, i' éta't b'en découragé ! La crêpe, un' cheyiér' de cinq liv's de farine.

Le temps que le géant parla' avec sa mér' temps en temps, le châssi' éta' ouvert. I' déchira' in morceau d' crêpe, p'i' i' t' garrocha't³ ça dehors par le châssis. I' y ava't dés cochons dehors ; i's mangea'ent lés morceaux d' crêpe. Temps en temps, déchire in morceau d' crêpe, p'is gorroch' par le châssis, l' temps qu' le géant le 'oéya't pàs.

To'jours, le tour ést v'nu, le géant : sa crêpe éta't faite. I' ést v'nu souper, lui aussi, i' a mangé. Fait qu' le lend'main matin. . . pardon, apras souper, i' a di' à mon p'tit Jean : « J' m'en vâs t'annoncer not' projet pour demain. I' y a in lion p'i' un' loucorn' dans l' boâs qu'i' ont dévoré tell'ment d'monde, mangé tell'ment d' mond' que la population s'en vâ. Le roi i' a fait appel, celui qui pourra't tuer le lion et la loucorne, i' ont mill' piass's chaque, mill' piass' chaqu' bête. Enfin, on vâ allé' asseyer ça, mon P'tit-Jean. J' sé's qu' t' és b'en capab', p'is tu m' âs d' l'air à êt' b'en intelligent. On. . . â dés places, j' te dis j' me su's battu souven avec le lion, mé', i' dit, j' su's pàs capab'e. . . j' 'i ma' un' main su' l' dos dans l' poel, p'i' i' dit, c'ést si fort p'is si vite, l' poel me rest' dan 'és mains, p'is je l'échappe. J' pàs capab' de l' tuer, on s'ést battu souven avec. »

Enfin, i's prenn'nt la forêt, l' lend'main matin. P'tit-Jean avec son sac p'is sa corde à l'entour du corps. Sa corde i' oubliat jama's ça, ça l'ava't jama's laissé, i' pouva't pàs faire in pàs san a'oèr sa corde, sept huit tour' à l'entour du corps. I' arriva'ent, i' y ava' un' caban' de bâtie à minm' d'un arb' qui éta' attaché avec dés broch's p'is dés branch's dan 'és bouts, lâ, qu' éta' ouver en avant p'i' i' ava' un' porte en avant.

Ça fa't que Jean : « Icitt' ça s'ra' un' bonn' place, pour attraper. . . Que c' c'ést qu' vous allé' emm'ner le premier ?

— B'en, i' dit, j' m'en vâ' aller dans c'tte direction-lâ, lâ. Lâ, i' dit, i' ont l'habitud' de s' t'nir dans c' direction-lâ, p'i' i' a enn' rout' b'en longue, p'i' 'a loucorne ést su' l'aut' côté, elle. M'â' allé' 'oèr pour le lguion [lion].

— B'en, Ti-Jean dit, m'en vâs me qu'nir icitte. . . attend'e icitte au râ' 'a porte, lâ, p'i' i' dit, mecqu'i' arrive, m' âs l' fair' rentrer. »

I' prend sa cord' p'i' il l'attache en haut d' la porte. Avec l'aut' bout d' la corde, i' fa' in collat, in grand collat. P'i' i' dit : « Mecqu' le lguion rent', p'i' i' vâ s' prend' dans l' collat, p'is moé, m' âs tirer su' 'a corde, m'âs farmé' 'a porte. » Et p'i' i' a pris son p'tit gilet rouge, un' vess' roug' qu'i' ava't, p'i' il l'accroche apras l'arb' dans l' fond d' la cabane. I' s'ést di' en lui-minme : « Mecqu' le lguion 'oëill' ça, i' vâ sauter d'ssus ! »

Lui, i' mont' su' 'a cabane à plat vent'e, et p'is, b'en caché. Final'ment le lguion i' ést v'nu qu' à approcher, à arriver, p'i' i' gronda't. I' entendu gronder, p'is ça gronda't. Le lguion l' senta't. P'is quand i' a pâssé vis-à-vis la cabane, i' aperçu c'tte affair' roug'-lâ dans l' fond. I' pensa't c'ta't du monde. I' s' lance ! I' rent' dans l' collat i' s' lanç' pour po'gner. . . c'éta't sa vess' seul'ment.

3. *Garrocher* : Lancer, projeter au loin.

Ti-Jean tir' la corde, p'is farm' le toquet⁴, p'is saute en bâs, p'is farm' le toquet du bâs. Le lguion 'ta't renfarmé a'ec un' cord' dans l' cou. Ti-Jean r'mont' su' 'a cage, i' détach' la corde en haut d' la cabane, en haut d' la porte, et p'is. . . avec un' branch' qui ava' un nœu' apras, lâ, un' p'tit' accrochat [crochet]. Po'gn' le bout d' la corde, il l'emène en d'hors p'i' il l'attache apra' un' logue [log]⁵. Et p'i' i' mont' su' 'a cabane, couché su' l' dos, lés mains darriér' la tête, la patt' croèsée p'i' i' siffla't. Mon P'tit-Jean siffla't.

Le géant i' ést v'nu à arrivé' enfin, p'i' i' lâche in cri, il l' 'oèya't pàs, 'ta't couché dans d'ssus d' la cabane. I' crie : « P'tit-Jean ? » I' l' pensa't dévoré ou. . . Ti-Jean s' leve : « Oui !

– I' dit, l'âs-tu vu, i' ést-tu v'nu ?

– Ah, oui, i' dit, i' ést dan 'a cabane.

– Dan 'a cabane ? Comment c' t' âs fait' çâ, Ti-Jean ?

– Ah ! i' dit, je l'ai po'gné par une oreille, p'i' a b'en foulu qu'i' rent'e, a b'en foulu qu'i' rent'e !

– Le géant gu'i dit, j' te pensa's pàs si capab' que çâ, j'ava's b'en pêur qu' tu sois dévoré quand j'arriv'ra's, et p'is, t' 'és p'uss' qu' intelligent. »

Fait qu'i' r'garde à travers dés craques, c'ta't un' p'tit' cabane en pôl's [poles]⁶, en logues, lâ, qui ava' été fait', et p'is. . . Lâ, le lguion éta't b'en là-d'dan avec enn' cord' dans l' cou.

« Ah ! i' dit, j' gu'i ai lancé enn' cord dans l' cou ; i' s'ést lancé su' moé, p'i' i' éta't pour m' dévorer, mé' j' l'ai po'gné par in areille, p'is j' l'ai fait' rentrer. A foulu qu'i' gu'y a'lle !

– Ochhh ! »

Enfin, i' ava' in grand sâb'e, le géant. Coup' le cou du lguion. Sort'nt la têt' p'i' i' sort le lguion de d' lâ p'i' i's vont l' cacher dans l' boâs. I' ava't l'idée de. . . l' lend'main. . . surlend'main, de r'tourner pour po'gner la loucorne. I' ont caché le lguion b'en comme i' faut, p'i' i's sont en allé' à la maison du géant.

I' arrive à. . . Le géant. . . i' ont soupé. Le lend'main matin, apras déjeuner, i' dit : « On vâ allé' 'oèr Sir' mon roi. On ést supposé d'a'oèr mill' piasse' à chaqu' bêt' qu'on tue. » I' a arrivé. . . le roi, b'en, i' dit : « Dit's-moé pàs, i' dit, tant d' mond' qui sont été avec vous, le géant, p'i' i's s' fisa'ent dévorer.

4. *Taquet* : Petit verrou pivotant autour d'une vis ou d'un clou, pour empêcher une porte de s'ouvrir.

5. *Log* (angl.) : Billot, poutre, grosse pièce de bois brut.

6. *Poles* (angl.) : Perches, poteaux.

— Oh ! mé' i' dit, j'ai tout un homme avec moé, lâ ! J' vous dis, j'ai in homm' capab'e, et p'i' hardi ! I' ava't pâs pêur de po'gner le lguion p'is le rentrer par in areille. . . dan 'a cabane.

— Ça fait que, b'en, le roi i' dit, vous méritez mill' piasses ! »

I' donn' mill' piasses. P'i' i' dit : « On vâ r'tourné' 'oèr pour la loucorne, demain. » Enfin, i' ont soupé l' soèr, p'i' i' a di' à sa mère : « Gard' b'en c't argent-lâ, c'st à n'us aut's, çâ ! On l'â mérité ! »

Le lend'main, le géant, apras le déjeuner, i's partent, p'i' i's s' prépar'nt pour partir pour la forat. Mé' Ti-Jean i' 'oéya' enn' grand. . . gross' mèch' p'i' in vil'brequin à terre. I' dit : « J'envie d'emporter çâ. Ça vâ m'êt'e utile, moé, çâ. » Prend çâ, mat çâ dans son sac et p'i' i' ô'blie pâs sa cord' certain'ment. Sa cord' l'â te'jours suivi, all' l'â jama's laissé depuis qu'i' éta't p'tit gârs, tout p'tit.

Fait que, i' pârt, i's partent, p'i' i's s'en von à la minm' place. Ah ! Ti-Jean i' dit : « M'en vâ' êt' . . . j' su's t-heureux quand j'arrive ici, c'st enn' bell' plaç' pour po'gner la loucorne, c'st enn' bell' place, i' a pâs d' p'us bell' place ! »

Fait qu' le giant dit : « M'en vâ' aller dans l'aut' côté ; d'habitude, la loucorne 'a s' quient dans c' bout-lâ. » I' vâ fère in tour pou' la çarner, p'i' in grand tour. I' r'vien avec la loucorne. Mé' tandiss' c' temps-lâ qu'i' éta't parti, mon Ti-Jean i' parce in trou dans l'arb'e, au bout', in gros trou d' mèche. Et p'is, lâ i' attach' la porte encôre avec sa corde, le haut d' la corde, p'i' i' mont' su' 'a cabane, p'i' i' s' cache à plein vent' pour pâs qu' la loucorn' le 'oëille.

Enfin, la loucorne ést v'nue longtem [longtemps] apras, mé' 'a ést v'nue. 'A s'en v'na' en hurlant, elle, 'a gronda't pâs, 'a hurla't, p'i' hurle. All' l' senta't, i' ava't que'qu' chose, lâ. Et p'i' en approchant, rendu en faç' d' la cabane, alle aperçoét c'tte affair' roug'-lâ que Ti-Jean ava't mis sa vess'e encôr' dans l' fond.

'A s' lance a'ec sés corn's pour lutter⁷ çâ. Mon Ti-Jean, i' tir' la corde, ferm' la porte, bârr' la porte, le toquet d'en haut, i' saute en bâs, vite. . . Cés gros bétails-lâ, i' prena't pâs d' chance, vir' le taquet d'en bâs, p'i' i' ava't pâs mis son collat. « Avec sés grands cornes, i' dit, 'a pâss'râ pâs là-d'dans. »

Mé' i' s'en vâ en arriér' de l'arb' p'i' 'a loucorne all' l' 'oéya't b'en par c'tte trou-lâ. 'A voula't l' corner, p'i' 'a s' rent' la corn' dans l'arb' jusqu'au fond. Mon P'tit-Jean, i' y ava' un' roche à terre. I' prend la roche, p'i' i' gu'i riv' la corne. I' riv' la corn' darriér' l'arb', p'i' i' mont' su' 'a cabane, lés mains darriér' la tête, lés patt's croësées, p'i' i' siffla't, mon Ti-Jean siffla't.

Enfin, le lguion arrive. . . le géan arrive, i' dit : « P'is, l' âs-tu vue ?

— Ah ! oui, i' dit, 'a ést dan 'a cabane.

7. *Lutter* : Heurter, frapper.

— B'en, P'tit-Jean, tu m' surprends tout l' temps, tu m' surprends. Comment qu' t' âs pu faire ?

— Ah ! J' l'ai po'gnée par un' corne, p'i' i' dit, i' a b'en foulu qu' 'a rent'e ! P'is c'est pâs toute, i' dit, j'ava's parcé in trou d' mèche, p'i' i' dit, j' me su's t-en allé en arriér', p'i' elle, 'a m' 'oèya't, p'i' a s' rent' la corn' dans l'arb'e. 'A ést b'en pris, i' dit, j'ai rivé la corn' l'aut' bord ! »

La loucorne, 'a beugla't, 'a gronda't, 'a éta' à mo'quié étouffée, pris comm' çâ. L' géant, i' dit : « C'est pâs créyab', c'st incroyab' quo' c' que t' âs fait' lâ, mon Ti-Jean ! » Fait qu' coup' le cou d' la loucorne et p'is dériv' la corne, p'i' i' ôt' çâ, lés débris, p'is jett' çâ dehors. I' emport'nt la têt' d' la loucorne, p'i' i's s'en vont chez l' géant. I's soupent, i' ont couché, p'is l' lend'main matin, i' ont parti pour allé 'oèr Sir' le roi avec la têt' d' la loucorne. Ah ! Le géan éta't-i' conten in peu, le roi p'utôt, 'ta't-i' conten in peu, parç' que le mond' vont pou'oèr sortir p'is circuler, i' 'n â 'a mo'quié d' la population qui ava't 'té déroinée.

Ça fait que, i' leu' donn' leu' mill' piasses. I's sont en-allés su' l' géant, i' ont couché. L' lend'main matin, b'en mon Ti-Jean i' dit : « M'en vâs m'en r'tourner che' nous, 'oèr ma mère. » Le géan a pris la fora' [forêt] avec lui en allant bûcher du boâs. Ti-Jean a r'pris la minm' rout' qu'i' éta't v'nu à pe' pras, i' s' guida't su' l' soleil pour s'en aller dans c'tte forêt-lâ. I' a frappé⁸ dés champs plus loin. Enfin, i' ést arrivé chez eux.

Sa mère éta't tout' fière, enchantée, mé' 'a dit : « Pauv' Ti-Jean, t' âs pâ' été b'en longtemps, t' âs pâ' eu l' temps de. . . d'a'oèr d'emploi p'is de fair' d' l'argent.

— Ah ! i' dit, vous pensez çâ, m'man ! »

I' gu'i sor' in mill' piasses. « 'Gardez quoi c' que j'ai gagné ! » I' gu'i a conté son aventure, i' ava't rencontré in géant, p'i' i' ava' in lguion p'i' enn' loucorne, p'i' enfin i' on été, p'i' i' 'és ont po'gné tout' 'és deux, p'is le roi donna't mill' piass' chacun' dés bê't's qui s'ra'ent tuées. Fait qu'i' dit : « Le géan a mill' piass's, p'is moé, j'ai mill' piasses.

— Ah ! b'en, heille, lâ, on vâ êt' bon pour viv' longtemps. »

Fait qu'i' a resté avec sa mère, p'i' i' ont vécu heureux. C'est tout' !

8. *Frappé* : Rencontrer, croiser, trouver.

2 – UN REBOUTEUR, DAVID MARTIN, PIONNIER DE TIMMINS, ONTARIO.

Mon père, David Martin, est né aux Escoumins, (Québec), en 1872. À cette époque, beaucoup de jeunes gens quittaient le milieu ancestral à l'âge de quinze ou seize ans, pour aller organiser leur vie à l'étranger. Mon père, ne se sentant aucun goût pour le travail de la ferme, a suivi l'exemple de beaucoup d'autres. Il a quitté la maison paternelle.

Mon père a travaillé dans les camps de bûcheron. Il avait un très grand talent pour la menuiserie. Il parcourut l'ouest du Canada, est allé même dans les Montagnes Rocheuses ; au cours de ces voyages, il se fit bientôt contracteur d'entreprise, surtout dans la construction.

Vers 1900, il vient travailler en Ontario, d'abord à Sault-Sainte-Marie, où il accepte le contrat du soubassement d'une des premières églises de cette ville. Les Jésuites, je crois, avaient déjà une église au Sault-Sainte-Marie¹. À cette époque, quand on bâtissait une église, on se bornait souvent au seul soubassement.

De Sault-Sainte-Marie, mon père partit pour Astorville, près de North Bay ; la paroisse d'Astorville lui confia la construction de son église, en 1904. Il se loua une chambre à l'hôtel que possédait Mme Adolphe Rochefort, née Isabelle Perron. C'est là que mon père rencontra la jeune fille – plus tard ma mère – qui n'avait que dix-sept ans. Mon père en avait trente-deux. Ils se sont épousés en 1904, à Astorville.

Les parents de mon père avaient quitté les Escoumins pour venir s'installer à Grand-Désert, dans la région de North Bay (Bonfield). Tous les membres de la famille sont déjà assez âgés, à cette époque ; les frères et les sœurs de mon père sont rendus à l'âge adulte. Mon père va les rejoindre, après son mariage. Il s'y bâtit une petite maison où s'installe le nouveau couple.

Mon père exécute encore quelques contrats de construction, s'occupe à la coupe du bois en forêt pendant deux ou trois hivers. Tout à coup, il entend le cri d'espoir général : découvertes minières à Timmins et à Cobalt ! C'était l'occasion toute rêvée de se lancer dans la construction d'édifices et de résidences. Mon père et mon oncle Paul, plus âgé que mon père, filent tout droit à Timmins. Ils y arrivent au nombre

1. Cadieux, Lorenzo, s.j. *Fondateurs du diocèse du Sault-Sainte-Marie*. Documents Historiques, no 6. Société historique du Nouvel-Ontario. Collège du Sacré-Cœur, Sudbury, Ont., 1944, p. 31.

des pionniers de ce centre minier. C'est eux qui ont construit le premier puits de la mine Hollinger. Ensuite, ils prirent des contrats de résidences privées. Pendant une couple d'années, la mine Hollinger leur fit élever différentes constructions.

Maman, demeurée à Grand-Désert, attendit la naissance de son deuxième enfant avant de venir rejoindre mon père à Timmins. À ce moment, le train se rendait jusqu'à Timmins. Les premières années, le terminus était, je crois, à Iroquois Falls. De là, il fallait louer une voiture et un charretier pour continuer le voyage.

Maman arrive à Timmins avec ses deux enfants, comme je l'ai dit plus haut, et s'installe dans une maison bâtie par mon père. Bientôt, les deux frères, mon oncle Paul et mon père, forment deux groupes indépendants. Les contrats de construction étaient assez nombreux pour faire vivre deux entreprises du même genre.

Chacun des deux frères se trouva un associé. Celui de mon père se nommait Monsieur Caron.

Une fois associé, mon père continua son métier d'entrepreneur en construction. Il a bâti la synagogue, l'église anglicane, puis une autre église qui deviendra plus tard l'église irlandaise. Les contrats affluaient de partout. En plus de s'occuper de construction, les associés possédaient ce que l'on appelait, à ce moment, une « cour à bois ». On y vendait du bois de construction importé de l'Ouest, des clous et tous les accessoires de construction. Mon père était donc un homme très occupé.

Vous m'avez demandé comment j'avais pris connaissance de ce don de guérisseur de mon père.

Mon père était, avant tout, un entrepreneur en construction. Mais, au cours de ma dixième année, je crois, j'ai eu l'occasion de découvrir que mon père avait un don spécial de guérisseur. J'ai fait cette découverte lors d'une visite de certains cousins. Ils ont annoncé à maman qu'ils étaient venus pour se faire guérir. Ma mère n'était pas loquace. Elle semblait indisposée par cette sorte de visiteurs. Mon père travaillait très dur, et elle voulait lui épargner un surplus de fatigue.

Finalement, les jeunes cousins s'amènent ; l'un a une épaule disloquée, l'autre, un bras cassé. Peu à peu, nous avons appris que mon père soignait les membres malades. Intéressée par ce geste qui ne m'était pas coutumier, je demandai des explications à mon père. « Ah ! me répondit-il, c'est un talent qui est général dans ma famille ! » Mon père ne tirait aucune vanité de ce don.

Comme il était très occupé, ces visites de malades n'étaient pas toujours de tout repos. À ce moment, on le sait, les hommes quittaient le travail seulement à six heures du soir. Mon père, vu les contrats dont il assumait la charge et la quantité de ses employés, ne rentrait à la maison que pour le souper. À cette époque, on travaillait toute la journée du samedi. Il ne restait donc qu'une seule journée libre par semaine, le dimanche. Ce jour-là, presque infailliblement trois ou quatre personnes s'entassaient dans notre salle d'entrée pour tenter d'obtenir un soulagement, qui de son malaise, qui de son mal de dos. Les malades, au début, se

présentaient surtout le dimanche, parce que, sur semaine, tout le monde était occupé à son travail.

Au cours de ces séances de traitement, je me suis aperçue que mon père accomplissait une besogne peu ordinaire. C'est ce qui a suscité en moi un grand intérêt pour les entrevues qu'il accordait aux blessés.

Ces souvenirs sont restés plus frais à ma mémoire que beaucoup d'autres faits. L'hiver, à Timmins, les gens s'adonnaient beaucoup au sport du ski. Certains dimanches, mon père, au lieu d'aller prendre sa promenade habituelle des jours de congé, nous disait : « Je fais mieux de rester à la maison, aujourd'hui. Il fait soleil, la neige est dure, je vais avoir la visite d'accidentés du ski ! »

Il se trompait rarement. En effet, on apportait tôt ou tard un jeune homme ou une jeune fille qui souffrait d'une fracture occasionnée par une chute au cours d'une descente en ski. Mon père avait toujours cette bonne humeur qui savait mettre les gens à l'aise. Les blessés arrivaient tout timides, boiteux, crispés. Pour les détendre, mon père commençait à causer avec eux en prenant un ton de plaisanterie : « Bon ! Voyons ce qui ne va pas ! À ton avis, tu t'es fait mal ? Tu ne supportes pas facilement la douleur, je crois ! Raconte-moi comment tu t'es blessé ! »

Après ce préambule très simple, le malade rapportait les circonstances de l'accident. « Oui, répliquait mon père ; pourquoi n'es-tu pas tombé sur le fessier ? On se fait moins mal quand on tombe sur le derrière ! »

Le patient écoutait la plaisanterie et commençait à sourire. C'est ce geste que mon père attendait pour amorcer son diagnostic. J'ai saisi assez rapidement les procédés de psychologie de mon père. Je l'observais. Après cinq minutes de questions et de remarques à demi sérieuses, il saisissait le premier signe de détente du patient pour lui annoncer : « Bon ! Je vais essayer de trouver la cause de ton mal ! Si tu penses que tu t'es blessé, je vais vérifier jusqu'à quel point tu as raison ! »

Il enlevait le bas, le soulier, et il se mettait au travail. Il procédait toujours de la même manière. S'il s'agissait d'un bras, il attaquait d'abord les doigts. Quand il s'agissait d'une jambe, il saisissait chaque orteil entre ses doigts. C'était dans ses doigts que se trouvait le vrai don. Il tirait l'orteil, et, de son doigt, il suivait le tendon. Après avoir manipulé chaque orteil, il savait exactement d'où provenait la douleur. Il savait si c'était une cassure ou seulement une foulure.

Le dimanche, j'étais souvent à la maison. Après que mon père avait constaté la nature du mal de son patient, il me disait : « Va à la cuisine et bats-moi trois blancs d'œufs ! » Parfois il n'en demandait que deux, parfois aussi il se rendait jusqu'à quatre. Tout dépendait du membre ou de l'ampleur de la cassure. « Je vais t'appliquer un petit bandage, disait mon père au blessé ; tu vas te sentir soulagé et tu vas guérir plus rapidement ! »

Dès que mon père me commandait de battre du blanc d'œuf, je savais qu'il s'agissait d'une fracture. C'était un peu plus grave. Je battais les œufs après en avoir

retiré les jaunes, et dès qu'apparaissaient les petits cônes à la surface du liquide albuminoïde, mon père saupoudrait de poivre noir ce blanc d'œuf que je continuais à mélanger.

Puis, mon père descendait à la cave et en rapportait un sac d'étope, matière largement utilisée dans la construction. Tout en causant avec le patient pour l'égayer, il effilochait de l'étope. Une fois l'étope préparée, il trempait ces filaments dans le blanc d'œuf assaisonné de poivre noir, et manipulait l'étope pour l'imprégner totalement de la substance albuminoïde. Le blanc d'œuf était absorbé par l'étope ; celle-ci en devenait tout mouillée.

Maintenant, mon père devait remettre les os en place. Je savais que c'était un moment important du traitement et un moment douloureux qu'il fallait abréger le plus possible.

Sans montrer le moindre énervement, mon père vérifiait si tout son matériel était bien prêt, l'étope trempée de blanc d'œuf, le bandage. . . Je savais ce qui allait se passer ; je restais à quelques pas de la scène. « Maintenant, disait-il au patient, regarde-moi bien dans les yeux ! Regarde-moi bien dans les yeux ! Tu m'avertiras si je te fais mal ! » Jusque-là, le guérisseur n'avait pas donné le coup principal ; le patient ne se plaignait d'aucune douleur. Il se contentait de fixer mon père dans les yeux. Mais tout à coup, en une fraction de seconde, clic ! L'os était replacé. Le patient faisait un petit saut sous l'effet de la surprise, mais jamais je n'ai entendu un seul cri de plainte. Le coup avait été trop soudain.

Mon père abandonnait un instant le patient et éclatait de rire. Le cher papa ! Je le vois encore rire. « Ah ! disait-il au malade, tu ne t'étais pas trompé ! Ta jambe était bel et bien cassée, tu sais ! » Et là, il continuait à rire et à plaisanter.

Le malade était heureux de voir que l'opération ait été si brève, si simple. Il ne montrait aucun énervement, aucune crispation, pendant que mon père entourait le membre de son étope et du bandage. Le traitement était terminé !

J'ai vu mon père répéter ces gestes je ne sais pas combien de fois ; à partir du moment où j'ai pris connaissance de son talent de guérisseur, la même scène s'est répétée sous mes yeux des centaines de fois.

Vous me demandez si mon père était le seul guérisseur dans sa famille. . .

Évidemment non ! Je vous ai dit plus haut que ses parents avaient déménagé des Escoumins au Grand-Désert. Sa mère, naturellement, jouissait de ce talent. J'ai entendu ma mère me dire que c'était l'ange de la paroisse. D'abord, elle était sage-femme. Ensuite, elle soignait les fractures. Souvent, elle servait de garde-malade dans le canton. Elle abandonnait volontiers ses neuf enfants, en pleine nuit, pour aller soigner un malade. Dès qu'une famille était visitée par la maladie, on venait chercher ma grand-mère Martin. Elle était la grande figure de toute la région ; on en parlait avec un respect quasi religieux, elle était partout en grande vénération.

En plus de grand-mère, mon oncle Paul possédait le talent de guérisseur. Paul, ce fut le premier associé de mon père dans la construction. Lui aussi était rebouteur ou ramancheur, comme nous disions. Cependant, ma mère n'aimait pas cette expression ; elle la trouvait trop vulgaire pour le constructeur distingué qu'était mon père. Au lieu de dire que notre père était ramancheur, nous disions plutôt qu'il remplaçait les os.

Mon oncle Paul jouissait donc, lui aussi, du talent de guérisseur. Mais sa spécialité était surtout les tisanes. C'était un expert dans l'art de cueillir les plantes médicinales. Il parcourait la forêt, identifiait les plantes et les cueillait. Il fabriquait des tisanes pour tous les maux. Je me souviens d'en avoir utilisé de ces tisanes. Il y en avait pour traiter les maux de jeunes filles, de jeunes épouses, de femmes plus âgées, même les hommes trouvaient, dans les tisanes, des remèdes à leurs malaises. Des tisanes, on en utilisait en tout temps et à tout propos ! Mon oncle Paul connaissait toutes ces recettes.

Parfois je questionnais mon père sur le secret des tisanes. Il me répondait : « J'ai toujours observé ce phénomène chez moi. Ma grand-mère était une experte en tisanes, et nous en avions toujours une réserve à la maison ! »

Il ne faut pas que j'oublie ma tante Anne. Elle est arrivée à Timmins, en compagnie de son mari, Pascal Maltais, à peu près en même temps que ma mère. Ah ! la tante Anne ! J'en ai bien entendu parler ; je l'ai connue, mais mes souvenirs de tante Anne sont assez vagues. Je me rappelle être allée chez elle quand j'étais écolière de troisième ou quatrième année. Toutefois, je me rappelle que les gens de Timmins parlaient beaucoup de Madame Maltais. Elle aussi, elle marchait sur les pas de sa mère ; c'était un ange de bonté. Elle était sage-femme, et même les médecins, installés à Timmins dans les débuts, la demandaient souvent pour aller surveiller tel malade. Pendant la période de grippe, la fameuse grippe espagnole, je ne sais pas combien de temps elle a passé auprès des malades !

J'ai eu l'occasion dernièrement de rencontrer, à Timmins, ma cousine, fille de tante Anne. Je lui ai signalé que le Père Lemieux voulait m'interviewer sur les guérisseurs de la famille. J'ai dit à ma cousine : « Parle-moi donc de ta mère, quelques instants !

— Ah ! maman, me répondit-elle, comme elle m'a obligée d'aider mes frères et sœurs ! Le matin, chez nous, c'était tout à fait normal de ne plus retrouver notre mère. Quelqu'un était venu la chercher pendant la nuit pour soigner un malade. Il me fallait alors suspendre le tablier à mon cou et voir à la popote avec ma sœur. C'était devenu une besogne normale ! »

J'ai mentionné l'oncle Paul, mon père, ma tante Anne, et j'en arrive maintenant à la tante Marie. C'est elle qui a passé la plus grande partie de sa vie à utiliser ses talents de guérisseuse. Elle habitait la région de Sherbrooke, près d'East Angus, sur une ferme. Elle a eu douze garçons et deux filles. En plus d'avoir soin de sa famille, elle a rebouté presque toute la population du comté, je crois bien !

C'était l'aînée de la famille ; elle n'a pas quitté la province de Québec comme mon père et les trois autres qui ont immigré en Ontario. Quand j'avais seize ans, je suis allée avec mon père à East Angus pour y visiter ma tante Marie. J'avais trouvé qu'elle ressemblait à sainte Anne, la mère de la Sainte Vierge ! Elle avait ce beau visage calme de sainte Anne !

Le trait le plus extraordinaire, chez elle, c'est que tout en étant mère d'une telle famille — douze grands garçons — elle n'a jamais refusé d'aller assister un seul malade. Peut-on imaginer combien de jambes, de bras elle a remis en place ? Combien de malades elle a aidés ? On l'a bien appréciée. Elle a travaillé jusqu'à la toute dernière minute. Elle est morte aux pieds d'un accidenté dont elle était en train de replacer l'os d'une jambe. C'est là un trop bref résumé de sa vie.

Elle a laissé toutefois, pour lui succéder, deux garçons qui vivent à East Angus et qui font un merveilleux travail de guérisseurs. Nous allons souvent visiter ces deux cousins. Ce sont mes cousins germains. Ces deux hommes voient arriver chaque jour nombre d'automobiles à leur porte. Ce sont des visiteurs qui viennent se faire soigner ou conduire des malades en quête de soulagement. Ces cousins commencent à avancer en âge ; l'un d'eux doit approcher les soixante-dix ans. Ils ont passé leur vie à s'occuper des malaises des autres.

Mon père est mort avant de savoir qu'il descendait de Jean Nicolet.

Jean Nicolet arrive au Canada en 1618. Vers 1623, il épouse une Amérindienne — une sauvagesse, comme on disait autrefois — de la tribu des Nipissings. C'est un de mes cousins qui a retracé toute notre généalogie, étude intéressante pour ma famille ! C'est probablement là que l'on retrouve l'explication du talent des nombreux guérisseurs dont j'ai parlé.

Au cours des douze générations qui nous séparent de l'ancêtre Nicolet, beaucoup de faits sont tombés dans l'oubli. Même si les grands-parents nous racontent l'histoire du passé, chacun ne peut se rappeler facilement plus de quatre générations. Le temps finit par effacer le passé dans les mémoires.

Mon père aurait été tellement heureux de connaître la lignée de ses ancêtres ! Il y aurait certainement trouvé le secret de son talent de guérisseur. Avant l'époque moderne, c'était les rebouteurs qui remplaçaient les membres brisés. On se soignait au moyen de tisanes. L'épouse de Jean Nicolet devait connaître certaines techniques traditionnelles ; Jean Nicolet lui-même devait en avoir appris au cours de ses voyages chez les Amérindiens. Il était, ne l'oublions pas, explorateur, interprète, l'homme de confiance de Champlain.

Jean Nicolet a même été découvreur. Il a épousé cette Amérindienne dont il a eu une fille unique du nom de Madeleine. Et c'est à partir de Madeleine que se rattache notre lignée généalogique. Par exemple, Adéline, ma grand-mère, descendait en ligne directe de Madeleine.

Après avoir eu une seule fille de sa première femme, Jean Nicolet épouse, en secondes noces, Anne Hébert, petite-fille de Louis Hébert qui était une sorte de

médecin. On peut se demander de quel côté nous vient ce don relatif à la médecine ; il y a des guérisseurs dans les deux branches de notre lignée. Il est certain que, au début de la colonie, les Amérindiens connaissaient le secret de certaines tisanes héritées de l'expérience des générations précédentes. Même si le Canada manquait de médecins, on savait certainement replacer les membres brisés. Du moins, c'est normal de le croire.

Notre arbre généalogique nous a permis de faire toute une suite d'hypothèses sur ce talent médical observé dans notre famille. Mais mon père est mort sans soupçonner l'origine de son don.

Mon père était aussi un fin conteur. Il nous faisait souvent rire en nous disant ses récits. Parfois, il nous chantait de petites chansons indiennes, surtout à l'époque de Noël et du Jour de l'An. Principalement au cours de la fête du premier de l'an, il nous chantait de véritables chants indiens. Nous lui demandions : « Ah ! papa, où avez vous appris ces chansons ? » Il l'ignorait. Il répondait que les anciens avaient vécu probablement à côté de familles amérindiennes, aux Escoumins. C'était facile de croire que ces chants lui venaient des Amérindiens par les ancêtres.

Mon père ne savait pas qu'il descendait d'authentiques Amérindiens. Il aurait été trop heureux de l'apprendre en consultant notre arbre généalogique. L'explication du don de guérisseur est probablement dans notre ascendance. Un talent de cette sorte ne meurt pas facilement. Mon père a transmis son don à l'un de mes frères. Mais il faut suivre son siècle ! Mon frère est chiropracteur, et travaille dans sa propre clinique, à Timmins, avec deux de ses fils. Un troisième s'adjoindra bientôt à eux. Ils sont compétents dans leur profession, mais personne n'a oublié le talent de rebouteur que possédait mon père.

Les médecins ne se sont jamais opposés officiellement aux pratiques médicales de mon père. Il était respecté et aimé de tous. Même les médecins envoyaient leurs épouses demander l'aide de mon père. Elles entraient par la porte de derrière, pour sauver le principe. Les Sœurs, les religieuses de Timmins ! Allez à Timmins, et, parlez de mon père aux Sœurs de l'Assomption. Combien d'entre elles se sont fait traiter par lui !

Chez mon père, ce talent de guérisseur était trop évident pour tenter de le cacher. Des personnes d'un certain âge n'ont pu oublier ce trait de la personnalité de mon père. J'en rencontre, même à Sudbury, qui me disent : « Vous n'êtes pas la fille de Monsieur Martin qui remplaçait les os ? » Ces gens ignorent sans doute que, m'étant fracturé tous les membres, c'est peut-être moi qui ai profité le plus du don de mon père.

Je reprends mon récit. Je vous ai déjà dit que mon père avait trente-deux ans lors de son mariage. Avant la déclaration de la guerre de 1939, il avait accepté le contrat de la construction d'une école, à Iroquois Falls. À cette époque, le contracteur, une fois le prix fixé, le contrat signé, était responsable de sa propre finance. Dans le cas de l'école d'Iroquois Falls, mon père avait coulé le ciment des

fondations, mais le 2 septembre 1939, toute livraison d'acier a été interdite. Mon père a été obligé de payer un mois de salaire à ses employés qui se tournaient les pouces, faute d'acier pour édifier la charpente de l'école. Malgré ce contretemps, il a été assez chanceux de s'en tirer sans déficit. Du moins le profit a été nul.

Une fois cette construction terminée, tous les contrats disparurent. Il n'y avait pas d'usine de guerre à Timmins, les mines continuaient à fonctionner, mais toute construction a été interdite, sauf celle qui était reliée aux productions et aux bâtiments de guerre.

En 1939, mon père devait pourvoir aux besoins de deux de mes frères et d'une de mes sœurs qui demeuraient encore à la maison. Mon père avait soixante-sept ans, et il devait faire vivre une partie de la famille. Ses contrats lui avait rapporté un peu d'argent, mais son plus grand avoir était investi dans des bâtisses.

À cette époque, un ancien patient de mon père, un avocat naturellement croyant, s'était intéressé à papa qui l'avait guéri de je ne sais trop quoi. Cet avocat avait été impressionné par le fait que mon père ne réclamait absolument rien à ses patients, sous prétexte qu'il jouissait d'un don. Il revenait à la maison, à six heures, le soir ; quatre ou cinq malades l'attendaient. Et, comme je le disais plus haut, avec le temps, le nombre des patients a augmenté.

Mon père avait préparé deux chambres pour isoler ses malades. Il ne pouvait leur donner des soins dans un vestibule d'entrée déjà rempli. Après le départ de deux filles — ma sœur et moi — mon père avait organisé ces deux chambres pour accomoder les malades. Comme il ne réclamait aucun honoraire, un jour, l'avocat, dont j'ai parlé, lui dit : « Monsieur Martin, il est impensable que vous continuiez à soigner les malades gratuitement. Vous devriez exiger trois ou quatre dollars de chaque patient, ou deux ou trois dollars par traitement. Vous n'arrêtez pas de travailler ! »

Quand il a vu que mon père hésitait à se faire rémunérer sans aucune protection légale, l'avocat lui dit : « Je vais plaider une cause à Toronto, et je vais m'informer de votre cas. » Quelques jours plus tard, l'avocat est revenu visiter mon père : « Vous allez venir avec moi à Toronto et nous allons tenter notre chance auprès du Ministère ! » J'ai maintenant oublié le nom du Ministère. Quoi qu'il en soit, il s'agissait d'un organisme du gouvernement provincial.

C'était une dure aventure pour mon pauvre père âgé de soixante-sept ans, et dépourvu de tout brevet académique. Il était expert dans la construction, dans la lecture des plans des maisons, mais de là à passer un examen à Toronto, et en anglais ! Il savait assez l'anglais pour se tirer d'affaire dans la construction, mais il ne parlait pas avec élégance ni facilité.

Une fois à Toronto, on lui a posé quelques questions, et à la fin de l'entrevue, on lui a donné un permis de « masseur et physiothérapeute. » Ce permis lui permettait d'exiger une certaine somme pour chaque traitement. Personne n'a fait d'enquête ; le travail de mon père était connu, il n'y en avait pas d'autre dans la région, nous

n'avions même pas de spécialiste dans cette branche à Timmins, à ce moment là. Vu les services rendus par mon père et vu sa compétence, personne n'a songé à lui causer de soucis après l'obtention de ce permis.

On m'a déjà demandé comment s'était transmis ce don dans ma famille.

Je pars d'une donnée certaine : ma grand-mère paternelle avait le don de guérir. Elle a transmis ce don à ses garçons et également à ses deux filles. Quant à mon père, il l'a transmis à mon frère. Moi, je vous dirai en toute vérité que si j'avais voulu m'y mettre sérieusement, j'aurais trouvé dans mes doigts, je crois, l'habileté nécessaire à un guérisseur. On peut difficilement me reprocher d'avoir laissé tomber ce don à cause de la difficulté du travail de guérisseur. J'avais des enfants, et je n'ai pas pu me consacrer sérieusement à ce métier.

Toutefois, on ne peut m'accuser d'avoir privé notre lignée de ce don traditionnel. Mon frère a hérité de ce talent de mon père qui, un jour, nous a dit : « Il a mon don ! » Mon frère a deux de ses fils qui ont certainement le talent de guérisseur. Moi, j'ai eu quatre garçons dont trois sont nés avant la mort de mon père, et c'est Marc, le second de mes fils, que mon père avait choisi pour lui succéder : « Ce petit-là, avait-il dit, un jour, va hériter de mon don ! »

J'avais l'espoir que Marc serait médecin, à cause de la prédiction de mon père. En effet, il songea à la médecine, mais la spécialité des os ne l'intéressait pas. Il lui a préféré la recherche. Il a toutefois des aptitudes pour la médecine puisqu'il est en train de terminer son doctorat à Toronto et se destine à la recherche sur le cancer. Il marche encore dans le sillage du don médical de la famille. Il a hérité d'une partie du talent de mon père ; il s'intéresse au soulagement des malades.

Je vous avouerai que, après la guerre, lors de mon stage à Cochrane — mon mari y enseignait à l'école secondaire — j'étais en étroite relation avec les Sœurs de l'Assomption. Je vous ai dit que cette communauté envoyait ses patientes à mon père. Souvent les Sœurs de Cochrane envoyaient leurs élèves me visiter quand on croyait qu'il s'agissait d'une brisure. Mais, en hiver, il fallait y penser sérieusement pour entreprendre le voyage entre Cochrane et Timmins ! Avant d'orienter les patientes à mon père, à Timmins, les Sœurs me les envoyaient pour avoir la certitude que l'intervention du guérisseur s'imposait. Parfois, on m'a envoyé de petites filles qui s'étaient blessées à un poignet ou à un membre. Chose surprenante, je pouvais me rendre compte s'il s'agissait d'une brisure ou d'une foulure. Je n'osais pas entreprendre moi-même le traitement, mais je dirigeais la patiente vers mon père.

Parfois je pouvais dire : « Non, je pense qu'il n'y a pas de fracture, mais une simple entorse. » Elle a dû tomber pendant que les muscles étaient tendus dans un sens. Je ne me suis jamais trompée dans mon diagnostic. Mais je n'ai jamais entrepris de remettre un os en place ; je n'étais pas très forte, j'étais toute petite et j'avais à prendre soin d'un enfant. Je ne puis pas dire que j'ai refusé d'utiliser une certaine expérience, bien que, pour moi, c'eût été difficile de réussir.

J'aborde maintenant le sujet des patients qui souffraient d'anciennes blessures.

Quand mon père est arrivé à Timmins, les soins médicaux étaient assez primitifs. Les premiers cas de malades dont j'ai eu connaissance, en plus des bras et des membres brisés, se rapportaient à des accidents survenus longtemps auparavant. Certaines fractures dataient de cinq ans, en plus des cas de paralysie infantile. Plutôt que de répondre à ces malades : « C'est un cas très difficile ! C'est une ancienne fracture ! » il leur recommandait un remède très simple. Beaucoup de gens qui ont connu mon père et mon frère pourraient se rappeler qu'au lieu de dire : « Je ne puis rien faire pour vous », il utilisait une formule plus encourageante : « Tout le monde peut améliorer son sort. Retournez chez vous, et frictionnez votre membre avec de l'huile d'olive réchauffée. »

Mon père avait une grande confiance dans l'huile d'olive. Il recommandait d'y mélanger un peu d'Eau de Floride. Ce dernier produit était une sorte d'alcool, plus faible que l'alcool à friction, qui avait la propriété de dilater les pores de la peau. Sa recette était toute simple : « Frottez votre membre en utilisant de l'Eau de Floride, et ensuite appliquez un peu d'huile d'olive chaude, mais à une température supportable. Ayez soin de mélanger une petite quantité d'Eau de Floride à l'huile d'olive pour que les muscles l'absorbent plus facilement. Ensuite, frictionnez le membre sans vous décourager. Répétez ce traitement pendant un certain temps et vous reviendrez me voir ! »

C'est ainsi que mon père abordait les cas d'anciennes fractures mal réparées. Il conseillait au malade de se frictionner quotidiennement pendant deux ou trois mois et de revenir. Il leur apprenait que l'huile d'olive pénétrait dans les muscles et même dans les os. Mon père n'aurait jamais osé recasser un membre mal rebouté.

Il est impossible de s'imaginer combien de malades revenaient trois ou quatre mois plus tard, après avoir utilisé les frictions à l'huile d'olive. Chez plusieurs, l'huile avait pénétré dans le membre et l'avait préparé à un autre traitement.

Qui avait appris ces recettes à mon père ? Sa mère savait, elle aussi, que l'huile d'olive à force d'être appliquée au cours d'une friction finit par pénétrer dans les tissus et même jusqu'aux os. Cette huile redonne une nouvelle vie aux os et une nouvelle souplesse aux muscles.

Quand l'os et le membre avaient été revigoré par l'huile d'olive, mon père corrigeait les défauts du bras ou de la jambe. Quand le temps était venu de procéder à l'ajustement des os, mon père en était averti par ses doigts, ses mains qui surveillaient le moment de tout remettre en place. Il sentait les masses osseuses se réduire, s'amollir et revenir comme si la brisure était récente. Tout à coup, il remplaçait l'os cassé.

La partie la plus étonnante de son don apparaissait dans le soin de vieilles infirmités. Parfois le membre était tout déformé ; on lui arrivait avec une jambe croche qui n'inspirait pas grand espoir, mais mon père disait à l'infirmes : « Vous allez vous guérir vous-même, si vous voulez suivre mes conseils. C'est un traitement

qui va durer des mois. Ne vous découragez pas ! même si c'est pénible, vous ne pouvez vous en tirer autrement ! »

C'est malheureux que nous n'ayons pas pensé à tenir un journal de ce travail qui a abouti à des centaines et à des centaines de guérisons ! Quant aux hémorragies, je n'ai jamais vu mon père s'y intéresser directement. Je me rappelle que parfois il recevait un appel téléphonique et il nous disait : « C'est un citoyen qui me demande d'arrêter son hémorragie ! »

Il y a tellement de points que je voudrais souligner chez mon père ! Je m'arrête à quelques-unes de ses qualités. Mon père était un homme foncièrement pieux ; c'était un homme juste, selon l'expression de la Bible. Il était franc, honnête et avait un respect absolu pour les prêtres. Il aimait sa famille et il aimait les gens du milieu.

Mais un soir, à l'heure du souper, quelqu'un appelle chez mon père. Maman n'aimait pas beaucoup se faire déranger à l'heure où la famille prenait son repas. Toutefois, elle avait développé une grande pitié pour les malades.

Ce soir-là, mon père venait de rentrer, le souper attendait la famille. Maman va à l'appareil. On demandait à mon père de se rendre auprès d'un accidenté qui s'était fait briser un membre dix jours plus tôt. Mon père dit à ma mère : « Dis-lui que je ne puis aller le visiter ce soir. Ah ! vraiment, je suis trop fatigué ! »

Maman retourne à l'appareil et répond à la personne qui appelait de l'extérieur : « Donnez un calmant, une Aspirine, au patient, si vous le pouvez. Mon mari ira le visiter demain ! » En revenant du téléphone pour regagner la salle à manger, ma mère tombe et se fracture une clavicule, ou ce qu'on appelait vulgairement « l'anse du cou ». C'était tout un problème !

Quand quelqu'un de la famille se brisait un membre — je le sais ; je me suis, entre autre accident, brisé une hanche — mon père prétendait perdre son don de rebouteur. Dans son énervement, il allait chercher oncle Paul, et ce dernier venait aider mon père. Dans ces sortes de soins, papa trouvait la tâche trop difficile.

L'accident de maman nécessita la visite de l'oncle Paul. Quand ma mère fut pansée et protégée par les bandages, mon père s'écria : « Jamais je ne refuserai désormais d'aller au chevet d'un accidenté ! C'est la troisième fois que j'essaie de remettre mon intervention à plus tard, et, à chaque fois, quelqu'un de la famille s'est fracturé un membre ! »

Mon père était tellement charitable qu'il se disait : « Le bon Dieu m'a fait ce don et c'est pour le faire servir ! » À ma connaissance, papa n'a jamais refusé de se déranger pour les malades. La fois dont je parle, il était sous l'effet d'une grande fatigue.

Ce sont des souvenirs de mon père, des souvenirs qui me reviennent actuellement à la mémoire. Il a été tellement actif dans plusieurs domaines qu'on pourrait difficilement croire qu'il ait pu tant travailler. Mon père est mort depuis longtemps, mais encore aujourd'hui je suis toujours surprise d'entendre les

gens me dire, surtout les plus âgés : « Vous êtes la fille de Monsieur Martin ! » Ces bonnes gens sont aussi étonnées que moi.

Mon frère a continué d'exercer la fonction médicale de papa, mais dans la profession de chiropracteur, entre les murs d'une clinique et après avoir obtenu un diplôme. Je tiens à préciser que malgré ses succès dans le domaine de la guérison des os, mon père ne donnait à personne l'impression qu'il s'agissait de miracles. Ah ! non ! Et jamais aucun de nous n'a pensé à des guérisons miraculeuses au cours de la vie de papa.

J'ai connu un guérisseur ; vous l'avez peut-être connu, vous aussi, par la publicité qu'on en faisait. . . Je ne le nommerai pas, mais vous savez de qui je parle. Il venait faire une tournée dans le Nord, et lui, il en appelait à l'intervention divine. Nous, à l'intérieur de notre famille nous avons tellement peur que le peuple associe notre père à cette sorte de guérisseurs !

Non ; papa travaillait un peu à la façon d'un pianiste qui développe la souplesse de ses doigts. Son talent se concentrait en partie dans ses doigts. Il était parvenu à développer la sensibilité de ses doigts au point de s'y fier comme à des rayons X. Surtout son pouce, son gros pouce, comme je disais souvent, ne manquait jamais de détecter la source du mal dans un membre. Je puis vous en dire long là-dessus, moi qui me suis brisé des côtes, un bras, et quoi encore ! Quand je sentais son pouce suivre le muscle ou l'os, je me disais : « Encore son gros pouce ! Va-t-il s'arrêter au bon endroit ? » Le pouce travaillait comme un radar. Tout à coup, il s'arrêtait en plein sur la partie endommagée. Il avait trouvé ce qu'il cherchait !

Je n'ai jamais compris exactement comment les mains de papa le renseignaient avec tant d'exactitude, tant de précision ! C'est là, je crois, le don spécial des ramancheurs. Quelle perte, s'il fallait que ce talent disparaisse de notre milieu ! Bien sûr, l'habileté du rebouteur n'a pas quitté la famille. Mais ce ne sera plus le rebouteur, le ramancheur ; ce sera le médecin, le chiropracteur, un professionnel compétent. La science naturellement s'est développée. Mais, je crois, moi, que ces médecins ne feront pas un travail de meilleure qualité que celui de mon père. Ils ne pourront surpasser l'habileté de mon père !

UN REBOUTEUR, M. DAVID MARTIN PIONNIER DE TIMMINS, ONT.

Souvenirs racontés le 17 juin 1979, à Sudbury, Ontario, par Mme Bernard Lalande (née Marthe Martin) âgée de 65 ans, native de Timmins, Ontario.

Enregistrement no 4783.

Eh bien ! mon père, il était nommé David Martin. Il est né aux Escoumins, en 1872. Et comm' beaucoup dés jeun's gens dans c' moment-lâ, i's parta' en dehors quand... vers l'âg' de quinze ans, seize ans, pour aller gagner leur vie, s'ils ne voula'ent pâs resté' à la ferme. Mon pèr' n'ava't pâs d' goût pour la ferme, et puis... fa't qu'il ést parti.

Il a fait' du chantier, il a fait'... i' était charpentier, très bon. Il a parcouru jusque dans l'Ouest, le Canada, les Montagn's Rocheuses, il a fait... lâ, il â pris dés contrats, p'i' i' r'venait. P'is, j' pens' que c'est vers lés 1900, vers lés 1900 qu'il ést v'nu dans l' nord Ontario.

Premièr'ment, il ést allé au Sault Ste-Marie. Lâ, il avait le contrat pour bâtir la première églis' du Sault... française. Je crois qu' lés Jésuite' i' éta'ent déjà dans c' moment-lâ. Mé' lâ, c'éta't comme on... faisait dans c' moment-lâ, dés soubâss'ments seul'ment. Fait qu' lâ, de lâ, il ést allé à Astorville, qui ést près d' North Bay, pour y bâtir l'église, vers 1904.

Lâ, ma grand-mèr' maternelle avait un hôtel, et i' a pri' un' chamb' p'i' il a rencontré ma mèr' qui n'ava't que dix-sept ans ; mon père en ava't trent'-deux. Ils s' sont marié' en 1904. Et là, lés parents de mon père qui étaient... sont partis dés Escoumins pour v'nir au Grand-Désert, près d' North Bay. P'is lâ, i' était... la famille était plus âgée, ils étaient... sés frère' et sœur' étaient adult's quand sont v'nus s'installer. Mé' lui i' 'és a retrouvés lâ, et lâ, i' s'est construit un' maison, et puis lâ, lés jeun's mariés sont installés dans ce p'tit' maison-lâ.

I' a fait encor' dés contrats, i' a fait' d' l'ouvrag' dans l' boâs, i' a fait' du chantier peut-êt'e un' coupl' d'hiver. P'is, tiens, vers... lâ, on a crié l'or à Timmins p'i' à Cobalt qu' éta't... P'is lâ, fallait... imaginez-vous si i' en ava't dés constructions p'is dés bâtisse' à faire ! Fait qu' sont partis, mon onk' Paul qu' éta't le plus âgé qu' mon père, p'is lui, se sont rendus t'ut' suite à Timmins, p'is ce sont dés pionniers d'

Timmins, sont arrivés là au début. P'is là, i's nous ont. . . ils ont creusé le premier puits de la mine Hollinger. P'is là, ils ont. . . i' ont fait' les. . . bâti les maisons pour le personnel, pui' ah ! dés bâtiments. . . pour la mine Hollinger pendant un' coupl' d'années.

Puis, maman, elle, 'a attendu qu'elle avait déjà deux enfants. Elle a attendu qu' le train se rend' jusqu'à Timmins. Avant çâ, j' crois qu'on arrêta't près de Iroquois Falls, p'is là, faulla't prend'e. . . i' ava' un charr'tier qui v'nait vous chercher, p'is c'éta't pàs mal plus difficile avec dés enfants. M'man. . . fait qu'. . . alle ava't deux enfants, comm' j' dis, p'is sont bâti' à Timmins. P'is mon père, lui. . . là, les deux [David et Paul] sont séparés p'i' ils ont pris chacun leur côté, i' ava' assez d' contrats pour eux.

Il s'est mi' en. . . avec un partenaire qui s'app'la't mecieu' Caron. P'is là, ils ont fait' dés contrâts, dés. . . ils ont bâti la synagogue, l'église anglicane. . . l'église. . . pàs. . . l'église irlandais' plus tard. Fait que, ils ont fait' dés contrâts beaucoup. P'i' à pârt de çâ, ils ava'ent une. . . c' qu'on appelait dans c' temps-lâ, un' cour à bois qu'i' ava't. . . in édifice, i' venda't dés. . . du bois de construction qu'i's r'ceva'ent de l'Ouest, p'is dés clous, tout' c' qui rappor' à construction. C' fait qu'i' éta't très pressé.

Moi, je crois. . . vous m' parlez. . . je crois que vous me d'mandiez comment ça s' fait que, que mon père ava't c'te don-lâ, p'is qu' c'éta't franch'ment juste un. . . un contracteur, v'nir jusqu'à c' moment-lâ. Je crois qu' c'éta't dans ma dixième année. Là, j'ava' à pe' pras dix ans, je crois, quand j' entendu parler de c'te don-lâ, ce don-lâ. C'est par la parenté qui visitait. « Simplement ton père. . . » Fait qu' là, i' ont d'mandé çâ à maman. Maman, 'a parla't pàs beaucoup. Ça ava't l'air à l'agacer, elle. Mon père était pressé, p'i' 'a voulait pàs. . . Mé' final'ment, les p'tits cousins qui sont installés, i' 'n a in qui ést arrivé avec une épaule. . . une épaul' déplacée, p'is l'aut'e ava' un bràs câssé. Fait que, p'tit à p'tit, on a entendu. . . B'en, là, j' m'intéressa's dans c'tte histoèr'-là. Ah ! mon père i' dit : « C'est dans ma famille, complèt'ment ! »

Ça fa't que ah ! mé' i' éta't pàs surpris de d' çâ du tout. Seul'ment que lui, ça l'arrangea't pàs to'jours. I' éta't pressé. Vous rap'. . . vous savez, les hommes, dans c' temps-lâ, i's rentra' à six heures, avec tous cés contrâts p'is cés homm's-lâ, i's rentra' à six heur's le soèr. On travailla't le sam'di pareil comme. . . p'i' i' ava't r'guien que l' dimanche, une journée dans la s'maine.

Fait qu' c'est dev'nu que. . . Tiens ! i' y en ava't to'jours dans. . . on ava' enn' salle d'entrée p'i' on ava't to'jours t'oàs quat' personn's qui attenda' avec dés bobos, avec un mal dans l' dos, presque, b'en p'utôt l' dimanche, parç' que dans c' temps-lâ i' éta't trop pressé, au début ça commencé comm' çâ.

Fait qu' là, là, on a v'nu, moi, qu' c'éta't extraordinaire. Moi j' me su's, spécial'ment moi, j'étais très intéressée dans c'tte histoèr'-là parç' que j' voya's mon pèr' qui faisa't dés chose' extraordinaires. Dés gens arrivaient. . . surtout là j' pens'

parç' que j' me rappell' de d' çâ pluss' que d'aut's choses, parç' que quand on faisait du ski, c'était un pays, dedans l'hiver. Fait qu' mon pèr' disait ; i' a dés fois i' alla't fair' dés p'tit's marches, c'éta't sa seul' journée. « Ah ! i' dit, ah ! j' su's mieux d' resté' à maison aujourd'hui, parç' que lâ, lâ, j' pens' qu'on vâ avoèr dés accidents d' ski. I' fait soleil p'is c'est glissant ! »

Ah ! i' s' trompa't presque jamais. Tiens, on rentra' un jeune homme ou b'en enn' jeun' fille ou b'en. . . fait que, qui souffrait, p'is. . . Fait qu' lâ, i' disait. . . i' avait toujours cett' belle humeur, c'te sensationnel. . . don d'être capab' de mett' les gens à l'aise, vous savez. Fait que, i's rentra'ent tout's peureux, p'is boètant, p'is nerveux. Mon père, dans quelques instants, i' fesa't dés blague' avec, i' disait : « Bon, bon, 'oèyons ! Qu'est-c' que c'est. Tu pens's qu' tu t'és fait mal. Ah, bon ! T'és pàs dur au mal. 'Oèyons, dis-moé don comment c' t'arrivé. Qu'est-c' que tu ? . . . » P'is lâ, i's conta'ent l'accident. « B'en oui, mé' i' disait, b'en. . . Pourquoi c' qu' tu t'és pâ' en-'oueillé su' l' derrière ? Tu sé's qu'on s' fait pàs mal quand on s'en-'oueill' su' l' derrière. »

Ça les prena' un peu de court, final'ment, ils souriaient. B'en, c'est çâ qu' mon père attendait, hein ! Moi, ça m'â pàs pris d' temps de. . . j' connaissa's les trucs de mon père, voyez-vous. P'is j' l'attendais. P'is lâ, lâ, apras qu'i' ava't fait. . . quand i' pensait, lâ, i' ava't d' l'air à sa'oèr exactement l' moment, lâ, ça prena't pàs pluss' que. . . le plus cinq minutes, que lâ, i' 'és ava't lâ total'ment rélargés. P'i' i' leur disait : « Bon, on vâ r'garder çâ, lâ. Si tu pens's que tu t'és fait mal, on vâ b'en r'garder çâ. » P'i' i' enl'va't le bâs p'is le soulier, p'is lâ i' commença't. C'ta't to'jours la minm' chose, p'is c'éta't pareil comm' les bras, p'is si c'éta't dans les brâs, c'tait la minm' chose, c'ta't les doigts. Mé' lâ, j' parl' dés orteils. Lâ c'éta't chaque orteil. C'est lâ qu' son don était. . . qui s'était. . . en tirant l'orteil, p'i' en suivant le nerf. Lâ i' voyait. . . après qu'i' avait tout fini lâ, i' sava' exactemen où le bobo était. I' savait si c'éta' un' cassure, si c'était r'guien que foulé ou b'en quoi. Lâ, moi, j' me. . . lâ i' disait. . . quand j'éta' à maison, moi, j'étais souvent l' dimanche, b'en, quand i' disait : « Vâ don dans cuisin' p'is bâts-moi don t'oâs blancs d'œufs. » Ou b'en quat'e ou b'en deux, ça dépenda't d' la. . . Fait que : « On vâ i' mett'e un p'tit bandage, ça vâ gu'i fair' du bien, i' vâ r'venir plus vite. » P'is moi j' sava's dans c' moment-lâ que c'tait un' cassure. Ça, c'était grave, c'était un' cassure.

Fait qu' lâ j' battais mès blancs d'œufs, lâ, p'is j' sava' exactement, quand i' v'nait en p'tit's pointes, mon pèr' prenait du poivre noir, p'is lâ mon pèr' qu'i' était dans construction, c'était facile, i' avait d' l'étope. I' alla' en bâs, dans. . . i' ava't son sac d'étope, p'is lâ, lâ, i' parlait, p'i' i' d'mandait dés question aux malades, i' leu' faisait dés blagues, tout's sort's de choses, p'i' i' échiffa't son étope. P'i' apras çâ, lâ, i' metta't son étoup' dans l' blanc d'œuf lâ, qu' éta't battu avec le poiv' lâ, p'i' il l' maniait comme i' faut, lâ, pour que tout' ce soit parmi très bien p'is c'était. . . ça v'nait lâ, pénétré lâ, p'is c'était trempe, lâ. Fait qu' lâ, i' faisait dés ban. . . non, non, i' ava' encôr' le coup à donner. Parç' que moi j' sava's qu' l'os soit r'placé, lâ, follait qu' le coup. . .

Sans fair' plus de chos' que çâ, lâ, lâ. . . tout était prêt, le blanc d'œuf était prêt, le bandage était lâ, mon père le. . . j' le savais, moi, j' restais lâ, i' disait : « Lâ, lâ, r'gard'-moi bien dans les yeux, lâ, r'gardez-moi bien dans les yeux, lâ, lâ voyez, lâ, asteur, vous allez m' dir' si j' vous ai fait' mal ! » Comm' de fait', i' ava't pàs fait' mal encore. P'is lâ i' r'garda' en plein dans les yeux, lâ, p'is lâ, aussi vit' que on peut dir' bing ! il ava't r'placé l'os. L'aut'e, lâ, jama's qu' j'ai entendu un cri, rien, i' ava't pàs l' temps c'ta't trop. . . Fait que. . . i' faisa' 'ienqu' in p'tit saut de surprise, p'is lâ, mon père les laissait aller, p'i' i' s' metta' à rire. Ah ! cher père ! quand j' le vois, i' s' metta' à rire, p'i' i' disait : « Ah ! bon ! hein ? C'est vrai, t' sé's, c'était cassé, ta jambe, t' sé's ! » P'is lâ, i' en ria' un peu. . .

P'is l'aut'e i' éta't tell'ment content d'êt' de. . . de pâ' êt' plus' que çâ, p'i' énervé, p'is lâ, i' éta' encor' relaxé, p'is mon père metta' un bandage, c'tait çâ.

Ça, ça s'est répété, mon Père, je l' sé's pàs combien d' fois dans. . . que j'ai eu connaissanç' de çâ, moi, dés certain's de fois.

— Est-ce qu'il était le seul dans sa famille à avoir ce don ?

— Ah ! b'en non ! Vous comprenez. . . qu' sa mère, elle, cell' qu' était v'nue lâ, que j' vous dis qu' sés parents étaient v'nus dés Escoumins, au Grand-Désert. Naturell'ment, elle, elle l'avait, vous savez, alle était. . . Même, ma mère me contait comment c'était l'ang' de la place. Elle allait. . . elle était sag'-femme. Alle allait. . . les cassures, les. . . de gard'-malade, quand quelqu'un. . . 'a laissait sés neuf enfants, p'i' alle allait. Tout l' mond' qu'était malade autour v'na' 'a chercher, c'était vraiment une héroïne de la place, p'is que. . . on en parlait, on l'adorait, p'i' on l'a révérait.

Mé' apras çâ i' y ava't mon onc' Paul, mon onc' Paul que i' était avec lui au début, lui i' éta' aussi rabouteur, ramancheur comme on disait. Maman, elle aimait pàs çâ c'te mot ramancheur, lâ. Parç' que mon père était. . . i' était contracteur, i' était bien distingué, p'is tout çâ, fait qu' 'a trouvait que c'tait pâ' in vrai beau mot, fait qu'on disait n'us aut's, replacer les os, i' r'plaçait les os.

Mé' mon oncl', lui, i' était vraiment. . . lui aussi ava't l' don très bien. Mé' lui i' était plutôt pour les tisanes. I' était un expert dans la tisane, i' allait. . . i' cueillait dans le bois, i' connaissait. . . j' pens' qu'i' avait les tisan's pour tous les maux. Fait qu'i' allait lâ. . . je 'n ai to'jours pris, moi, d' la tisane, i' en avait pour les maux d' jeun's filles, pour les maux d' jeun's femmes, d' femm's plus vieilles, sans compter les hommes. Fait qu'i' en avait pour tout, pour tout, i' savait tout çâ.

Moi, je d'mandais çâ à mon père, mon père, lui, disait, ah b'en, c'tait comm' çâ c'ta't chez lui, i' a toujours vu çâ. Ma grand-mère était un expert en tisane, 'a 'n avait to'jours dans maison.

Après çâ, i' ava't ma tante Anne, qui. . . elle ést v'nue ma tante Anne, lâ, 'a ést v'nue à Timmins avec son mari qui était mecieu' Pascal Maltais, elle 'a. . . à pe' près le minm' temps qu' ma mère. P'i' elle, lâ, je 'n n-ai attendu parler, je l'ai connue, mé' j' me rappell' pâ' aussi bien, j'étais peut-êt' dans quatrième, cinquième année, p'is

j'allais souvent. Mé' elle, tout c' que j' me rappell' que, tout l' monde en parlait que c'était madam' Maltais, c'éta' encor' comm' sa mère, un ang' d' la place, qu' éta't sag'-femme, qu' allait. . . minm' lés méd'cins se fiaient sur elle, lés deux méd'cins qu'i' ava'ent lâ au début, c'était toujours ell' qu'i' app'laient pour aller. . . P'i' i' a eu la gripp' lâ, la fameus' de Grippe Espagnole, j' pens' qu' 'a passé son temps. P'is j'ai justement vu ma cousin' dernièr'men à Timmins, p'i' 'a dit. . . j'ai parlé d' çâ, j'ai dit : « J'ai in intervue avec le Pèr' Lemieux, 'a dit, j'ai dit, parl'-moé don d' ta mère un' minute.

— 'A dit, maman ? 'A dit, moi, tout c' que j' sé's, que j'aidais. . . c'ta' assez normal de chez nous qu'on ava't pàs d' mère le matin, i' avait quelqu'un qu' était v'nu la charcher durant la nuit, 'a dit, qu' moi. . . on s' mettait l' tablier, p'i' on faisait d' la popote, 'a dit, avec ma sœur, on. . . c'est dev'nu comm' normal ! »

Fait qu' çâ c'était déjà ça, 'oèyez-vous, i' 'n avait déjà mon onc' Paul, mon père, ma tante Anne et le plus. . . peut-êt' cell' qu'i' a fait çâ tout l' temps d' sa vie, c'était ma tant' Marie, qu' était. . . qu' habitait, elle, près d' Sherbrooke, près d'East Angus sur un' ferme. Elle a eu douz' garçon et deux filles. En plus d' çâ, elle a fait. . . elle a ramanché à pe' près tout l' mond' du comté, j' crés b'en, parç' qu'on. . . mon père, lui, alle ést pâ' immigré, elle. C'était la plus vieill' d' la famille, elle ést restée lâ à Québec, elle, tandis qu' lés aut's sont v'nus dans l' pays. Mé' lâ, elle. . . mon père, on ést allé quand j'avais seize ans' disons, on a fait' un voyage à East Angus, p'is lâ, on a vu ma tant' lâ, qui. . . ell' ressembla' à sainte Anne, la mèr' de la Saint'-Vierge, alle ava't c'te beau visag' calm' lâ.

Mé' lâ, elle, qu'est-c' qui ést intéressant, avec sés. . . imaginez-vou' un' famill' de. . . comm' çâ, dés beaux grands garçons, elle a jama's r'fusé personne. 'A dit. . . on peut pàs s'imaginer comment de jamb's p'is d' bràs, p'is de. . . d'affair's qu'elle a fait'. Vous savez-vous qui c' que c'est qui. . . ah ! moi, je. . . on l'a bien aimée, alle ést morte de. . . en r'mettan un os de jambe. Alle ést mort' lâ, lâ, au pied de c't homm'-lâ que. . . l'histoèr' de sa vie. Mé' elle a quand minm' deux garçons qui sont aujourd'hui à East Angus p'is qu'i's font. . . c'est merveilleux, c'est comme. . . on vâ souvent lés voèr, n'us aut's, c'est nos cousins, moi p'is més cousins germains d'ailleurs. P'is lâ, i' en a deux lâ qui ont dés automobile' à leur port' continuell'ment, comme. . . c'est comme. . . dés visiteurs qui arrivent avec tout's sortes. . . depu's dés années. Lâ, més cousins sont pàs jeun's maint'nant, i' en a in qui doi' avoèr soixante et dix ans, ça fait qu'i' pàs' leur vie à fair' çâ aussi.

Oui, Jean Nicolet. Mé' 'oèyez-vous, lâ, qu'est-c' que c'est. . . que mon père ést mort sans. . . sans savoèr tout' çâ. Parç' que lui, voyez-vous, Jean Nicolet ést arrivé au Canada en 1618. Il s'ést marié vers 1623, vers çâ, avec une amé. . . avec une indienne, une sauvagess' qu'on disait dans c' temps-lâ, de Nipissing. P'is lâ, lâ, qu'est. . . c'est un d' més cousins que i' a fait' r'tracer tout' la généalogie, p'is c'était terriblemen intéressant pour nous. Parç' que lâ, lâ, on a dit, b'en probablement qu' c'est de d' lâ. Mé' quand c'est douz' générations, vous savez ça s' perd, çâ. Lés vieux nous racontent, 'près par tant d' générations, on peut pàs s' rapp'ler pluss' que quat'

générations chacun d'nous aut's, hein, si on le d'mande, parç' que c'est comm' çâ. . . le temps pâsse.

Mé' mon père, lui, i' a'ra' été absolument. . . tell'ment content d' sa'oèr çâ, parç' qu'on. . . c'est la raison certain'ment qu' dans c' moment-lâ c'est comm' çâ qu'on arrangeait lés brâs, c'est comm' çâ. . . Ell', c'tte jeune amérindienn'-lâ, c'est b'en çertain qu' 'a doit le sa'oèr, peut-êt' que Jean Nicolet lui-minme, vu qu'i' alla't parmi lés indiens. 'Oèyez-vous, i' éta' explorateur, i' était traducteur, i' était pour Champlain. I' a fait' dés découvertes, i' s'est marié avec c'tte personn'-lâ. Elle n'a eu qu'une fille qui s'app'la't Mad'leine.

P'is c'est de. . . de Mad'leine qu'on retraç' tout not' génération, comm' Ad'line, ma grand-mère lâ, 'oèyez-vous, c'était direct, lés fill's direct's de Mad'leine.

Lâ, i' n'a probablement que. . . sa premièr' femm' lâ, vu qu'i' on eu rien qu'une fille, i' s'est r'm. . . en deuxièm's nocés, Jean Nicolet s'est r'marié avec la p'tite fille, Anne Hébert, qu' était la p'tit' fill' de Louis Hébert, qui, lui, était méd'cin aussi. Fait qu' lâ, on se d'mand' su' quel côté, 'oèyez-vous, i' avait d' la méd'cin' su' lés deux côtés. . . p'is certain'ment qu' lés indienne' à c' moment-lâ i' ava't tout' leur tisane, i' ava't tout', i' ava't tout'. . . tout c' qu'i' savait, vu qu'i' n'ava't pâs d' méd'cin' dans l' Canada avant çâ. Fait qu' certain'ment qu'i's pouva'ent r'mett' lés os, hein, si c'était normal de penser.

P'is lâ, nous aut's, ça nous a ouvert toute une. . . 'oèyez-vous, lâ on a dit, c'est lâ qu' ça d'vient. Mé' mon père ést mort sans savoèr çâ, mé' qu'est-c' qui ést rare encor' que j' me rappell' si bien, mon pèr' c'tait un raconteur, vous savez, p'is. . . i' nous faisait dés blagu's dés fois. Mé' i' nous chantait dés p'tit's chansons indiennes. P'is surtout dans l' temps dés fêtes, mon père adorait Noël p'is l' Jour de l'An, surtout le Jour de l'An, fait qu' lâ i' nous chantait dés p'tit's. . . p'is c'était dés vrais p'tit's chansons indiennes. P'i' on disait : « Ah ! Père ! 'Oèyons !. . . où avez-vou' appris çâ ? » Il l'ignorait, 'oèyez-vous, il l' savait, mé' i' disait probablement qu' c'était. . . i' doi' avoèr eu dés indiens près des Escoumins, ou quoi. . . i' doi' avoèr eu. . . i' ava't certain'ment dés indiens. B'en non, il l'ava't pâs su, 'oèyez-vous, si. . . moi, j' trouv' que mon père a'ra' été absolument trop content, 'oèyez-vous, c'est çâ. . .

Fait qu' çâ, ça l'expliqu' beaucoup pourquoi que. . . qu' probablement qu' c'est çâ. Mé' çâ, 'oèyez-vous, ça s' laiss' pâs, le don. Mon père, lui, lâ, c'était. . . j'ai un frère, moi, 'oèyez-vous qui a le don aussi. Mé' aujourd'hui, faut quand minme êt' pratique, hein. Lui, à Timmins lâ, i' a un' clinique, avec deux d' sés garçons, au moins deux, i' en a un aut' qui vâ rentrer, un' cliniqu' de chyropracticien. Ça fait que, i's font très bien, mé' çâ c'est connu, 'oèyez-vous c'est connu que mon père était. . . lés méd'cins ont jamais fait' de misère, d'abord i' a été respecté, i' a été aimé. P'is minm' lés méd'cins en-'oeilla'ent leur femme, par la port' d'en arrièr' peut-êt', 'oèyez-vous, parç' que c'était quand minme. . . P'is lés sœurs, lés religieuses. . . allé' [allez] à Timmins, vous parlé' aux sœurs d' l'Assomption. P'is vous allez dire, lâ, i' en ont tell'ment.

C'était un don qui pouvait pàs s'êt' caché, c'était trop remarquab'e. Mé', dés certain's de personnes, lés vieux, lâ, que j'en rencout'e encore ici, moi, qui ont dit : « Mé' vous êt' pàs la fill' de mecieu' Martin, celui qui ramanchait ou bien celui qui r'plaçait lés os ! » Comm' ma mèr' disait qui n'aimait. . . quand minme. . .

Mé' moi, j' me su's cássé tout's lés memb's.

Lâ, qu'est-c' qui ést drôle, c'est que. . . comm' j' vous disais qu' mon pèr' s'ést marié à trent'-deux ans. P'is lors. . . quand qu' la guerre. . . la guerre de 1939 a éclaté, 'oèyez-vous, lâ, i' éta't dans l' contra' absol'ment, i' éta' à construire une école à Iroquois Falls. Lâ, son. . . p'is dans c' temps-lâ, quand on ava' un contrat, on était responsab' complèt'ment, vous aviez vot' contrat, vous aviez donné vot' prix, ça i' était, folla' i' arrivé. Mé' lâ, son fer, le fer, i' ava't coulé son ciment, le fer a été arrêté aussitôt qu' le 2 septembre 1939, lâ, i' ont arrêté l' fer. Fait qu' lâ mon pèr' s'ést trouvé, i' a payé sés homme' un moàs d' temps, c'est au contrat, à rien. . . s' tourner lés pouç's pendant qu'on attendait l' fer. Fait qu' lâ, 'oèyez-vous, i' a pàs perdu, i' a été bien chanceux de pàs perd'e un' gross' somm' d'argent, mé' i' en a pàs fait. . .

Fait qu' lâ, c'est arrêté. Absolument, i' ava' absolument pàs d'usin' de guerre à Timmins, lés min's marchaient, mé' à pàrt de d' çâ, i' ava't pàs d' construction, c'est tout arrêté, c'était. . . lés priorités étaient de. . . pour lés chos's de guerre, lés bâtiments d' guerre. Fait qu' mon père était de. . . i' avait deux de més frères et un' sœur qu' étaient déjà à maison. Lui, en 1939 avait soixante-et-sept ans, voyez-vous, p'is follait quand minme qu'i' gagn' la vie encore, malgré qu'i' avait bien fait' son affaire, i' avait dés bâtisses, i' ava' d' quoi. Fait qu' lâ i' avait un d' sés patients qui était un avocat, qui était naturell'men un croyant, il l'avait. . . j' sé's pàs qu'est-c' qui i' avait fait'. . . arrangé, mé' tout cas, p'i' i' avait di' un' fois, i' dit : « Moi j' trouv' mecieu' Martin, — voyez-vous, mon père, lui, i' chargeait jamais, hein, i' chargeait pàs, c'était in don. I' arrivait à six heures le soèr, p'i' i' en avait quat' cinq comm' j' vous disais tantôt, plus que ça été, pluss' qu'i' avait de gens. I' s'tait. . . c'tait arrangé chez nou' un' coup' de chamb's, lâ, pour asseyé' à a'oèr un' place pour monter sés malades, monter son monde. On pouvait pàs fair' çâ dans salle d'entrée quand i' en ava't déjà dix. Fait qu' lâ, i' s'était arrangé cés deux chamb's-lâ en haut, p'i' i' avait deux de nous, filles, qu' étaient parties, ça fait qu'i' avait deux chamb's libres, p'is lâ, comme i' chargeait pàs, b'en c't avocat-lâ i' dit : « Mecieu' Martin, c'st impossib' de penser que vous, vous allez fair' çâ pour absolument rien pour tout l' temps. Vous devriez to'jour' a'oèr un' magnièr' de charger t'oàs quat' piasses ou b'en deux t'oàs piass's pour chaqu' trait'ment, toujours, que vous donnez. . . vous travaillez tout l' temps. » Fait qu' lui lâ, i' dit : « Attendez ! J' vais allé' à Toronto, j'ai un' cause, i' dit, j' vâ aller m'informer. »

T'ut' suite, quelque temps après, mon père i' ést v'nu chez nous, p'i' i' dit : « Vous allez m'accompagner, p'i' i' dit, on vâ aller voèr le. . . » J' pense. . . quel ministèr' que c'est çâ. . . maint'nant aujourd'hui ça m'est perdu, quelque chose avec lés ministères pour le gouvernement. P'i' on. . . mon pauvre vieux pèr' qui avait dans c' moment-lâ soixante-et-sept ans, p'i' i' avait pàs d'éducation formelle, malgré qu'i'

était fameux dans les constructions p'is dans les plans de maison, tout tout, p'i' en anglais, si vous voulez, c'ta' à Toronto. Fait qu' lâ. . . p'i' i' parlait pàs. . . i' parla' anglais naturell'ment pour son ouvrage, mé' i' parla't pàs bien l'anglais.

Mé' lâ, on lui a posé un' série d' questions, p'is final'men i' ést parti avec une licens' comm' masseur et physiothérapeute, voyez-vous, qui lui donnait enn' parmission de d'mander tant du trait'ment, mé'. . . p'is pàs d' question, on d'mandait pàs d' question, c'tait connu, p'i' i' était. . . i' savait qu'i' en avait pàs d'ailleurs, on n'avait pàs de spécialiste à Timmins dans c' moment-lâ. Fait que, i' rendait. . . c'tait connu par tous les gens que. . . i' a tell'ment fait' de bien que on voulait pàs lui donner d' la misère.

— Comment se transmettait le don ?

B'en, moi, j'os'rais pàs. . . parç' que c'est certain'ment ma mère, ma grand-mèr' qui avait l' don, lâ, voyez-vous, lâ. Mé' elle. . . fait' alle l'a donné à sés garçons, mé' à sés filles pareil, à sés filles, 'a avait au moins deux filles. P'is lâ, mon père lui, quant. . . c'est mon frère aussi. Mé' moi, lâ, j' vous dis la vérité que si j'avais voulu vraiment à l' commencer, à penser, à fair' que. . . j' pens' j' l'aurais trouvé dans més doigts, d'ailleurs, j'ai dés doigts bien faciles. Mé' on peu' un peu quand minme avec difficulté dire, b'en je l'entretiens pàs c'te don lâ, parç' que c'est trop difficile, j'ai dés enfants p'is j' peux pàs. Mé' c'est quand minme. . . ça continue. 'Oèyez-vous, mon frère était lâ, i' a deux d' sés fils, certain'ment qu'i' ont tous le don. Mé' mon père, lui, qui. . . un' fois, il l'avait dit de mon frère, il l'avait dit un' fois : « Il a mon don. » Moi, j'étais lâ avec quat' garçons (j'en ai eu quatre), mé' lâ, t'oàs parç' que le quatrième était pa' arrivé quand. . . avant qu'i' [mon père] meure. Mé' c'était Marc, mon deuxième garçon, qui était. . . p'i' i' dit [mon père] : « Lâ c'te p'tit-lâ, i' vâ a'oèr mon don ! »

P'i' 'oèyez-vous lâ, j'ava's tell'men espérance qu'i' fasse un méd'cin, voèyez-vous, à caus' de çâ, j'ai dit. . . p'i' i' voulait faire in méd'cin, mé' les affair's dés os l'intéressait pàs, c'est çâ. . . parç' qu'i' trouvait que c'était pâ' aussi intéressant que la recherche. P'is lâ aujourd'hui, i' ést justement. . . c'est drôle, hein ! quand on pense i' avait to'jours b'en d' la méd'cine en que'qu' pârt. Lâ, i' vâ prend'. . . i' ést à fair' son doctorat dans la recherche du cancer, à Toronto, voyez-vous, ça veut dire i' a enn' lignée. . . i' a quelque chos' de lui de mon père, p'is de. . . intéressé dans les malades.

B'en, savez-vous, quand j'étais au couvent, quand. . . après. . . b'en pâ' au couvent. . . pàs moi-minme, mé' quand j' su' allé à Cochrane après la guerre, mon mari a enseigné à la haute école à Cochrane, p'i' i' avait les sœurs d' l'Assomption qui étaient lâ, que. . . que j' vous dis, c'était dés. . . les patiente' à mon père, tout l' temps. Fait qu' lâ, i's m'envoillaient dés élèv's quand i's pensa'ent. . . allez don voèr parç' que c'était. . . quand minm' c'est un trajet de Cochrane à Timmins dans l'hiver. Fa't qu' pour êt' bien certain, i's m'envoyaient leu'. . . dés foi' un' p'tit' fill' qui s'tait fracturé un po'gnet, ou b'en. . . savez-vous, j' pouva's l' dir' si i' éta't cassé ou non. J'a'rais pâ' ôsé toucher, seul'ment je l'en-'oëillais à mon père.

J' disais : « Non, j' pens' que çâ c'est pâs bien, non, c'est pâs câssé. Non, simplement, ça doi' êt' torturé un p'tit peu su' l' côté, 'a doi' a'oèr tombé. Mé' j' me su's jama's trompée. Mé' lâ, lâ, j' voulais pâs l'entre. . . dans mon cas, moi, j'étais pâs forte, j'étais tout petite, puis j'étais pâs forte, j'avais un d' més enfants, fait que, je l'ai pâs. . . je l'ai pâs. . . j' peux pâs dir' la rai. . . mé' je l'ai pâ' utilisé parç' que pour moi ça 'rait été difficile, 'oèyez-vous.

Cassures anciennes et récentes

Ah ! oui. 'Oèyez-vous qu'est-c' qui ést arrivé à mon père, comm' vous voyez, à Timmins, c'était au début, c'était primitif, i' avait. . . mé' i' en avait. . . c'est qu'est-c' qui arrivait souvent, c'est quand i' r'cevait. . . lés promièr's fois, lâ, lés premiers câs, lâ, que j' me rappell' à pârt dés brâs, cassures, c'tait lés gens qu' étaient câssés depu's longtemps, ils avaient dés câssures de. . . qui data'ent d' cinq ans, i' en avaient dés câs de paralysie infantile, qui v'nait lâ. P'is mon pèr' disait, b'en. . . 'oèyez-vous, plutôt qu' leur dire : « B'en, c'est b'en difficile, ah ! çâ c'est mieux ! » i' ava' in p'tit r'mèd' que. . . c'est si facile. . . que certain'ment que i' a dés gens qui m'entend'nt peut-êt' que i' ont vu mon père ou mon frère. Lui, simplemen i' disait to'jours, à 'a plaç' de dir' j' peux pâs rien fair' pour vous, p'i' i' disait : « Tout l' mond' peut s'aider. Allez chez vous, p'is, matin et soir, fait's-vous chauffer de l'huile d'olive ! » L'huile d'olive était son remède, p'i' on metta' in p'tit peu de l'eau d' Floride, c'était comme un alcool, mé' c'était moins fort, on disait. . . Fait qu' lâ pour ouvrir lés peaux. . . lés por's d' la peau. Apras çâ : « Frottez-vous avant avec d' l'eau d' Floride, mettez l'huile d'oliv' qu' ést chauffée, pâs par vous brûler, mettez un peu de l'eau d' Floride dedans pour que ça pénètre plus facil'ment, après çâ, frictionnez-vous lâ, lâ, lâ, frictionnez-vous comm' çâ. Si vous fait's ça pendant. . . » Ça, c'était dés. . . Lâ i' disait : « Faites-vous çâ, après, r'vnez m' voèr après troâs moâs, p'is lâ ça va adoucir, ça vâ rentrer plutôt de r'câsser. » L' a'rait pâ' ôsé le r'câsser. . . mé' voyez-vous, c'était drôle. . . si vous êt's pâs capab's d' vous imaginer comment d' câs comm' çâ qui r'venaient, après troâs moâs, quat' moâs. I' a dés gens, b'en. . . oui, oui. . . l'huile d'oliv' pénètre. Qui c' que c'est qui vous a dit çâ qu' mon père que c'était çâ ? Sa mère aussi. Fait qu' l'huile d'oliv' pénètre, pénètre, à force, à force, à force. P'i' 'a commençait à rentrer dans l'os p'is qui donnait d' la vie un peu, p'is qui donna't d' la. . .

Apras çâ, i' lés r'plaçait. Quand ça v'nait, il l' savait avec sés doigts, sés mains. Ah ! oui, b'en oui, parç' que lâ c'était tout' mou encore, ça avait encore. . . c'tait comm' si c'était neuf lâ, p'i' i' gu'i r'plaçait. Çâ c'était peut-êt' son don le plus fameux, le plus. . . minme. . . i' a dés fois c'était tout croche lâ, i' arriva' avec un' jamb' qu' était tout croche, i' avait pâs moyen, mé' i' l' disait : « Vous allez vous l' fair' vous-minme, parç' que vous allez fair' qu'est-c' que j' vous dis, pendant dés moâs d' temps. Fatiguez-vous pâs, parç' que c'est çâ, j' peux pâs faire autrement. » 'Oèyez-vous, c'est çâ. . . c'est d' valeur qu'on a pâs gardé un journal, voyez-vous de çâ, qu'i' a'rait fait' dés certain's de. . . certain's de. . .

Le sang ?

J' me rappell' qu'on téléphonait à mon père' dés fois, p'i' on d'mandait, j'ai dit. . . i' dit, i' a quelqu'un qui veut que j'arrê'te le sang. P'i' encore un aut' p'tit point d'intérêt, peut-ê'te puisqu'on é'st à en parler de mon père, parç' que i' en a tell'ment que j' pàs capab'. . . faut que j' m'arrête un' minute. Mé' lâ, lui, mon père était religieux, c'était un homme. . . que c'tait un homm' juste, comm' disait la Bible, c'st un qui était. . . qui était franc, honnête, qui avait un respect merv. . . un respect complet dés prê'ts, et puis qui aimait sa famille p'is qui aimait lés gens.

Mé' lâ, lui, un moment donné, lâ, 'oèyez-vous, un soir. . . maman, après çâ, comm' de fait', maman qui aimait pàs beaucoup de s' fair' déranger comm' çâ, de famille, imaginez-vous qu' le soupé' était prê't, mon père était lâ. Mé' elle é'st dev'nue, elle aussi, comm' n'us aut's, elle avait pitié dés gens quand i' arriva' un mal. P'is lâ c'tait un' personn' qui voulait. . . mon père était fatigué, très fatigué. P'is lâ, i' rentrait ; p'is c'était une. . . c'était un homm' qui s'était câssé. . . ça f'sait dix jours. . . Fait que lâ, mon père i' dit : « B'en, lâ, j' peux pâ' aller, ce soèr ; i' dit, vraiment, lâ, j' peux pâ' aller ce soèr. J' su's trop fatigué ! »

C' fa't qu' maman, 'a é'st r'tournée p'i' 'a a dit, 'a à personne au téléphone : « B'en, si vous voulez, si vous pouvez donner que'qu' chose, dés aspirines, de quoi, pour ce soèr, mon mari guirà demain ! »

En r'venant du téléphone pour eur'venir dans la salle à manger, alle a tombé p'i' 'a s'é'st fracturé l'os. . . l'ans' du cou. Oui. . . i' app'laient çâ l'ans' du cou, dans c' temps-lâ. Fait qu' lâ, c'était pàs drôle, p'is lâ. . . quant' mon père, c'était nous. . . quant' c'était moi. . . moi, je me suis câssé une hanche, j'ai tout fait. . . Mé', lâ, i' perdait son don, qu'i' dit. Lâ, l'é'nervement. . . P'is, i' allait chercher mon oncl' Paul. Lâ, mon oncl' Paul venait lui aider, lâ ; parç' que lui, i' trouvait çâ trop difficile. Ah ! quand on allait charcher mon oncl' Paul. . . Mé', lâ, maman. . . c' fait que. . .

Un' fois, mon père a dit, après çâ, sa chère' femme. . . ils l'on arrangée, ils l'ont tout' mis' dan 'és bandages. . . P'is lâ, i' dit : « Je r'fus'rai jamais. . . Maint'nant, i' dit, ça fait la troisièm' fois que je r'fuse, p'i' i' dit, qu'i' y a te'jou' un d' vous aut's qui s'é'st câssé que'qu' chose ! »

Voyez-vous, i' était tellement religieux. . . consciencieux, p'is lâ, i' dit : « Le bon Dieu me l'a donné [ce don], p'i' i' dit, c'é'st pour çâ, c'é'st pour m'en servir, p'is je l' dis. . . » I' â jamais r'fusé ; c'était juste un' p'tit' fois qu'i' était trop fatigué.

Çâ, ce sont tout's de p'tit's chos's qui me r'viennent de mon père, vous savez ; parç' qu'i' était. . . i' était, quand même, extraordinaire. . . de penser qu'i' a fait tant. . . Parç' qu' encore aujourd'hui, v's savez, lâ, c'é'st encor' trop drôle quand i's m' rencontrent, p'i' i's r'vienn'nt pàs : « Vous ê'ts pàs la fill' de Monsieur Martin ! ». . . dés vieill's gens. Mé', mon père, ça fait déjà longtemps qu'i' é'st mort, maint'nant. Mé', mon frère é'st très très bon aussi. Mé', lui, c'é'st légal. . . maint'nant, ils ont leurs papiers, p'i' i' ont leur clinique, p'is. . .

— Au fond, lâ, il avait beaucoup de talent, et pui' il employait son talent, et pui' il avait probablement des remèd's traditionnels. Ce n'était pas des miracles.

— Ah ! jamais de la vie ! Moi, ce que. . . c'est pour çâ qu' n'us aut's qu'o' osait pâs. . . I' y avait un homm' qui était b'en connu, qui, lui, i' v'nait. . . j' pens' que vous savez qui c' que j' veux dire, i' v'nait dans l' Nord, p'is lui, i' arrivait p'is c'était dés miracles. P'is, lâ, moé, je. . . je. . . on avait tell'ment peur de penser que i' y a quelqu'un qui pensait que mon père était comm' çâ. . . Mon père, simplement, lui, i' faisait d' l'ouvrage. Voyez-vous, c'était comme in pianiste qui joue du piano, lâ. I' avait son talent, c'était dans sés doigts, p'is c'était comm' les rayons X, vous savez ! C'était. . . Moi, j' disais toujours que son gros pouce, lâ, quant'. . . moi surtout qui m'est cassé dés côtes, le bras. . . Ça fait qu' quant' j' voyais. . . Ah ! j' disais : « I' arrive avec son gros pouce, lâ. . . Le pouç' trouvait. . . on a'rait dit, c'était comm' un radar, vous savez ! Le pouce arrivait, lâ, su' l' bobo, lâ ! I' y a dés fois que j' disais : « Peut-êt' que non ! » Ah ! non. Il l'avait trouvé.

C'était. . . c'était. . . c'est çâ, cés mains-lâ, lâ. Moi, que je. . . franch'ment, j'en suis jamais r'venue, p'is j' trouv' que. . . Est-ç' que ça vâ nous laisser, çâ ? Est-ce que ça vâ encor' nous. . . rester, çâ, c'te talent-lâ ?

— S'il y en a dans la descendance. . .

— Ah ! b'en, oui, oui. . . oui. B'en oui ! Voyez-vous, seul'ment qu'i' appell'ront p'us çâ dés ramancheurs ou b'en dés rabouteurs. Ça vâ êt' dés méd'cins. . . qui est enn' bonn' chose aussi ! Parç' que aujourd'hui, b'en lâ, ça s'est dév'loppé. Mé', j' vous dis qu'i's s'ront pâs meilleurs que mon père. I's sont pâs mieux qu' mon père.

— Je vous remercie beaucoup, Madame Lalande !



3 – SOUVENIRS D'UN DEMI-MÉTIS

Je suis né à Morris, village situé à trente-cinq milles de Saint-Boniface.

Enfance

J'habitais là-bas, chez mon père ; nous vivions alors dans une grande pauvreté. Bientôt, j'allai demeurer chez un de mes oncles à Saint-Pierre où je fis un assez long stage. C'est à Saint-Pierre que j'ai pu fréquenter l'école pendant un an et demi environ. Mais c'était une école étrange. Le maître n'enseignait que le français ; il n'était pas question d'enseignement en anglais. De plus, ce maître semblait manquer d'ambition ; il ne s'intéressait aucunement au progrès de ses élèves.

Je parvins à écrire passablement et aussi à lire avec assez de facilité. J'ai tout oublié au cours de mes voyages. J'ai voyagé, ici, à la Rivière-Rouge, au Manitoba et un peu plus à l'ouest, en Saskatchewan.

Travaux de ferme

J'ai travaillé sur une ferme quand j'étais jeune. J'ai battu du grain, chez un cultivateur, au moyen d'une batteuse mécanique. Je n'ai jamais utilisé le fléau. Mon père a battu au fléau et nettoyait le grain au moyen d'un van.

Cette façon de battre le grain à laquelle je faisais allusion, consistait seulement en une batteuse ; à côté de cette machine, on se servait d'un crible. Un homme prenait le grain sous la batteuse et le versait dans le crible qu'un autre ouvrier actionnait au moyen d'une manivelle.

Pour actionner la batteuse on se servait, à cette époque, d'une trépineuse ou « horse power ». La trépineuse faisait tourner la batteuse, et le grain battu était nettoyé grâce au crible placé à une faible distance de la batteuse. J'ai bien connu ce système de battage du grain !

J'ai vu mon père couper du grain au moyen du javelier et même de la faucille. J'étais très jeune, à cette époque, mais j'essayais de venir en aide aux plus grands. Nous, les jeunes, nous tordions des harts, de jeunes saules, pour lier les gerbes. Parfois, le travail laissait à désirer. Au moyen des harts, on faisait des gerbes en rassemblant des javelles.

Je n'ai travaillé qu'une année sur cette ferme. Ensuite, chez mon oncle, je faisais plusieurs sortes de travaux. Il avait plusieurs vaches et était un cultivateur assez important, à cette époque. Je l'aidais à ces différentes besognes.

Travaux de chantier

La première fois que j'ai été au chantier, je n'étais pas très vieux. J'y étais allé comme bûcheron. Dans ce temps-là, on abattait les arbres à la hache ; on n'utilisait pas la scie. Je gagnais ma vie, mais assez maigrement. Parfois, je me blessais les mains, mais je poursuivais quand même mon travail toute la journée. De temps en temps, il m'arrivait de me faire une entaille aux pieds.

Il m'est arrivé des accidents surtout en abattant des arbres. Un jour, un arbre s'était embarrassé dans un autre arbre avant de tomber. J'ai voulu le pousser en me servant d'une grosse perche. L'arbre a commencé à tomber ; j'ai alors cessé de me servir de la perche. J'ai attrapé l'arbre par le tronc et je me suis fait serrer les doigts en-dessous de l'arbre. Les os n'étaient pas brisés, mais la chair s'en était détachée.

Ah ! oui, j'ai connu le charroyage ! Deux chevaux sur la même voiture ; je les conduisais sur un lac. C'était longtemps après mon stage chez mon oncle. Je traversais les lacs, monté sur une voiture qui portait deux cordes ou deux cordes et demie de bois coupé. On entendait craquer la glace. Au moment d'entreprendre la traversée, on me plaçait toujours au premier rang. Je leur disais : « Ne me suivez pas de trop près ! Si vous me voyez enfoncer sous la glace, arrêtez vos chevaux ! » Nous finissions par traverser. Des fissures apparaissaient à la surface de la glace. Elles se remplissaient d'eau et la glace se reformait. Nous n'étions pas en sécurité dans ces parages.

Mais toutefois le travail se continuait. Nous nous sentions obligés de travailler. Il fallait gagner sa vie ! Les salaires n'étaient pas très élevés, à cette époque. Je gagnais trente-cinq dollars par mois, en plus de la nourriture. Ah ! on nous nourrissait bien. Nous mangions beaucoup de fèves au lard et de la soupe en quantité. Le matin, nous mangions du porc, souvent du jambon et des œufs. Ainsi alimentés, nous pouvions donner un gros effort toute la journée.

Si quelqu'un tombait malade, on ne disposait pas d'un médecin, mais le contracteur faisait immédiatement transporter le malade à l'hôpital.

Après mon mariage j'ai travaillé longtemps avec un vieux Canadien. J'ai passé dix-sept ans dans les chantiers, l'hiver ou l'été. Les salaires étaient petits, le bois ne se vendait pas facilement sur le marché. Quand on recevait le chèque, il ne pesait pas lourd, je vous l'assure. Quand les dettes étaient payées, il ne restait pas beaucoup d'argent !

L'habit

Les habits devaient répondre aux besoins des travaux quotidiens. Le dimanche, je tâchais de me trouver un habit déjà usagé mais un peu plus propre.

Au chantier, l'habit ordinaire se composait d'une salopette bleue pour protéger les sous-vêtements assez résistants.

Maman ne possédait pas de métier de tissage, mais elle avait un rouet qui lui servait à filer la laine dont elle tricotait des mitaines et des bas. Chez mon oncle, propriétaire d'une ferme, les femmes possédaient un métier à tissage et confectionnaient l'étoffe ainsi que la flanelle, et même des couvertures de laine.

On tirait de la teinture des plantes ; j'ai eu connaissance de certaines techniques. J'ai porté moi-même de l'étoffe de couleur rouge brun extrait d'écorces d'arbre surtout d'écorces de saule. Certains utilisaient des écorces d'autres arbres.

Tannage des peaux

On se servait de l'écorce du chêne, par exemple, pour tanner les peaux. On plaçait ces écorces dans un tonneau ; on les tassait dans ce baril et on les inondait d'eau. Quand l'eau prenait une couleur jaunâtre on s'empressait de placer les peaux dans des barils et d'y verser cette sorte de teinture jaune. Je ne me rappelle pas combien de jours, combien de temps, on laissait tremper les peaux dans ce jus. Quand on les retirait du tonneau, le poil se détachait facilement de la peau.

Les souliers ou mocassins

On portait une sorte de souliers dont le dessus était tout plissé. Les artisans découpaient une sorte de langue, puis y cousaient l'empaigne après l'avoir comprimée par de nombreux plis. Ce sont les femmes qui connaissaient cette technique. Elles utilisaient une sorte de nerfs — pas de la babiche — une sorte de nerfs tirés des tendons d'animaux, surtout de bisons, à une époque reculée. On vendait de ces nerfs au magasin de la Baie d'Hudson ; il restait à rouler ces fines fibres.

On utilisait aussi des peaux d'animaux pour fabriquer de la babiche. On taillait de la belle babiche surtout dans les peaux de chevreuils. Je me rappelle encore quel aspect merveilleux offrait cette babiche !

Après avoir plissé l'empaigne de ce soulier, on lui ajoutait une sorte de hausse destinée à couvrir le bas de la jambe. Cette hausse, fendue à l'avant en deux parties, contenait des trous dans lesquels passaient des lacets qui enserraient le pied et allaient se nouer autour de la jambe.

Bottes sauvages

Les bottes à jambières, comme celles des habitants de la province de Québec, nous n'en avons pas à la Rivière-Rouge. Les premières que j'ai vues appartenaient à des Canadiens du Québec ; ils les avaient apportées ici parmi leurs bagages. C'étaient des familles nombreuses. C'est chez eux que j'ai vu cette sorte de bottes ; ils les appelaient bottes sauvages. Ce devait être vers les 1880 ; oui, je devais avoir onze ans !

La drave

La drave, elle existait. Mais on dravait surtout les billots qui venaient de l'extérieur, de l'est surtout, par la Rivière-Rouge ou la Molson, en partant de Sprague. On transportait le bois en le faisant flotter. Et les draveurs suivaient les billots qui se déplaçaient à la vitesse du courant. Les draveurs étaient habillés comme moi, actuellement ; ils portaient des pantalons de coutil bleu. Ils étaient toujours mouillés des pieds à la tête, ces gens-là !

Mais la santé des travailleurs, en général, était plus robuste que celle de la génération actuelle. Les gens n'étaient jamais très malades. Ils attrapaient de petites fièvres, de temps en temps. Ils se reposaient quelques jours et revenaient ensuite continuer leur besogne.

Les conteurs

Dans les chantiers, je me souviens de vieux conteurs qui nous mettaient au courant d'un tas d'histoires. Nous savions, nous, qu'ils essayaient de nous faire peur. Et de fait, parfois, nous avons peur. Certaines histoires semblaient vraies. Plus tard, nous comprenions qu'il s'agissait de faits imaginaires.

J'ai entendu parler de ce cheval blanc qui rôdait partout mais sans jamais se laisser attraper. On ne pouvait jamais le maîtriser. Il apparaissait ici à Saint-François. Tout le monde en entendait parler et se demandait : « Comment expliquer le comportement de cet animal ? » On cherchait à savoir d'où il venait. Un jour, un vieillard donna cette explication : « Les gens sont trop méchants. Le bon Dieu nous envoie ce cheval, mais, au fond, c'est le diable qui apparaît sous forme d'un cheval ! » C'était sa façon, à lui, d'expliquer le phénomène du cheval que l'on n'a jamais pu attraper. J'avoue que moi, je n'ai jamais vu ce cheval ; j'étais alors trop jeune, à cette époque !

Quant aux revenants, je n'en ai jamais rencontré, mais je crois que ces faits sont possibles ; je crois que le bon Dieu peut permettre à des personnages disparus de revenir vers les vivants.

Loups-garous

J'ai entendu raconter — j'avais déjà un certain âge — que, dans les premiers temps, à l'époque où les gens étaient plus ou moins civilisés, une vieille métisse est partie pour aller chercher de l'eau. Faute de puits ou d'autre système d'aqueduc, on allait se ravitailler en eau à la Rivière-Rouge. La vieille métisse est donc partie pour faire sa provision d'eau. Elle dépose sa chaudière sur une sorte de petit quai et commence à la remplir au moyen d'une grande tasse munie d'un long manche.

Soudain, elle entend du bruit derrière elle. Elle se retourne et aperçoit un gros chien noir de la grosseur d'un mouton. En entendant parler du chien, nous, les auditeurs, malgré notre âge avancé, nous avons peur. « D'où vient ce chien-là ? se demande la vieille métisse. Déguerpis au plus tôt ! » crie-t-elle à l'animal.

Le chien reste sur place et même s'approche de la vieille. Celle-ci, croyant qu'il veut la mordre ou l'attaquer, attrape sa tasse à long manche et en frappe le chien sur le nez. Aussitôt, le sang se met à couler. La vieille métisse aperçoit, à l'instant, un homme devant elle. « Je vous remercie mille fois ! lui dit l'homme. Vous venez de me délivrer ! »

D'après ce que j'ai entendu raconter, ce fait serait arrivé au Fort Garry.

On nous racontait une autre histoire à propos d'un loup-garou que l'on aurait croisé sur une route. Il ressemblait à un chien et ne voulait pas quitter la route. C'était les voyageurs qui devaient lui céder le passage. À la suite de ce récit, nous nous sommes dit : « Il nous a menti ! C'est une histoire invraisemblable ! »

Dans un autre cas, il s'agissait d'un gros arbre, d'un gros chêne, qui voyageait au milieu de la route. Les gens de Saint-François — ces faits ont encore eu lieu à Saint-François — malgré leur entêtement à demeurer sur la route, devaient la quitter de force. L'arbre fonçait sur eux.

Les gens expliquaient ces faits par la croyance aux apparitions, à la présence de revenants.

Apparitions et avertissements

Des apparitions dans le cimetière. . . que de gens nous en ont parlé ! On voyait des morts sortir du cimetière. Ces faits-là, j'y ajoutais foi. J'y croyais, mais je n'en ai jamais été témoin.

J'ai parfois entendu du bruit, j'ai entendu des coups, alors que mon enfant, l'aîné de la famille, était malade. Nous attendions sa mort à brève échéance. Le soir, je suis sorti pour me promener en vue de me reposer et j'ai entendu quelqu'un empiler de la planche. Le lendemain matin, mon enfant est mort. À ce moment-là, je n'ai pas parlé du bruit que j'avais entendu la veille, de peur de faire rire de moi. Mais, plus tard, j'ai parlé de cet avertissement à des gens âgés. « Ce sont des faits possibles ! ont-ils dit. Ces avertissements se produisent certainement ! »

Les fanfarons

Les fiers-à-bras, je n'en ai pas seulement entendu parler, mais j'en ai vus travailler à la voie ferrée, dans l'ouest. J'en ai vu plusieurs pendant la période de construction du chemin de fer. Les contrats étaient confiés à plusieurs entrepreneurs dont certains promettaient de construire un mille de route, un autre, un demi-mille ou trois quarts de mille. Chaque entrepreneur avait son équipe d'ouvriers. Il y avait des Anglais et des ouvriers de toutes les nationalités. Notre équipe était composée en très grande majorité de Canadiens français ; quelques Irlandais seulement travaillaient avec nous.

Certains hommes forts d'une équipe venaient en attaquer une autre. Mais parmi nos Canadiens français, il y en avait qui ne se laissaient pas facilement tordre

les bras. Les visiteurs qui voulaient se faire craindre apportaient des gants de boxe. On commençait à boxer, mais bientôt la chicane éclatait. Et nos Canadiens en profitaient pour malmener les Anglais. Ces derniers devaient souvent camoufler leurs blessures au moyen d'emplâtres.

Un jour, nous étions en voyage. Le train s'arrête à un village. Après six heures d'attente, le groupe de voyageurs se rend à l'hôtel pour vider un verre. Mais les excès de boisson ne tardent pas à engendrer la chicane dans l'hôtel. Les Irlandais se tenaient avec les Canadiens. Les Anglais venus envenimer la bataille se sont fait massacrer lamentablement. Ah ! les Anglais ! Ils n'ont jamais été aimés, par ici !

L'époque de Louis Riel

Les hauts faits de Louis Riel, je n'y ai pas participé, mais j'en ai bien entendu parler. Ici, au Manitoba, au lieu appelé Fort Garry, mon père y était ; moi, j'étais jeune, mais mon père s'y est battu. C'était encore contre les Anglais !

Ensuite, ici, en bas, à un endroit appelé La Grenouillère — vous devriez avoir lu ces récits quelque part, peut-être dans « Les noms de nos ancêtres » — a eu lieu une célèbre bataille entre les Métis et les Anglais. Ces derniers ont été défaits. La force des Métis résidait dans leur religion, le respect des ancêtres et leur évêque. Les ennemis, les Anglais. . . je ne sais quel était leur sentiment religieux, mais je pense que le bon Dieu en était assez éloigné ! Ils se sont fait défaire !

À l'évêché

À l'âge de vingt-deux ans, j'ai travaillé pour Monseigneur Taché. J'ai travaillé deux ans à l'évêché parmi les prêtres. À cette époque, j'ai connu le Père Allard et le Père Maisonneuve, des Oblats, je crois. L'évêché abritait aussi des Frères ; l'un d'eux se nommait le Frère Jean et un autre le Frère Barromée. C'était au temps de la vieille cathédrale. La cathédrale actuelle [1954] est la troisième. J'étais marié, lors de cette dernière construction ; j'avais déménagé à Saint-Pierre et c'est pendant cette période qu'on a bâti la cathédrale. Lors de l'arrivée de Monseigneur Langevin, je résidais à Saint-Vital, mais après, j'ai déménagé à Saint-Pierre.

Saint-Boniface et sa banlieue

Quand j'avais dix ou quinze ans, la ville de Saint-Boniface n'était pas très étendue. À l'époque où je travaillais à l'évêché — j'avais à peu près vingt et un ans — en quittant l'évêché, je marchais dans le bois à partir de la rue Saint-Joseph. On avait bâti l'École Industrielle à la Seine. Les piétons passaient tout droit dans la forêt sans suivre de route précise. Chacun suivait son propre chemin. La forêt était formée de beaux arbres. On y trouvait du chêne, du frêne, et beaucoup de tremble.

Quand je suis arrivé à Saint-Vital, je n'avais que onze ans. En quittant mon oncle, j'ai suivi un beau-frère qui déménageait à Saint-Vital. Nous nous sommes installés à proximité de la chapelle de Saint-Vital. Des Sœurs avaient leur couvent

dans cette paroisse. Elles allaient enseigner dans une école éloignée. Chaque samedi, j'attelais leur cheval et j'allais chercher les Sœurs qui revenaient à leur couvent.

Je ne me rappelle pas à quelle date on a bâti l'école de Saint-Vital. Je devais être trop jeune lors de cet événement. Vous savez, j'ai résidé longtemps à Aubigny, dans Saint-Antoine, et l'école a pu être érigée pendant ce laps de temps.

Les ponts

Les ponts sur la Rivière-Rouge sont relativement récents. On a d'abord érigé des ponts sur les ravins ; il y avait des ravins profonds, dans la région, et parfois des ravins assez larges. On a commencé par bâtir des ponts de bois sur les ravins, d'après la technique suivante : après avoir creusé une tranchée assez profonde pour rejoindre le sol solide, on y disposait des poutres en forme de caisson. On bâtissait un caisson de chaque côté du ravin et un autre au milieu. Si le besoin s'en faisait sentir, on élevait deux caissons, l'un à côté de l'autre. La charpente du pont reposait sur ces cages de poutres. Le pont était solide et servait aux citoyens à franchir le ravin.

La famille

Des enfants, j'en ai eu sept, dont trois sont encore vivants. L'aîné gagne sa vie dans la forêt à organiser des chantiers pour l'exploitation du bois. Il a maintenant cinquante-trois ou cinquante-quatre ans. Un autre de mes fils vit à Winnipeg où il travaille dans des entrepôts de céréales. Le dernier de mes fils vit à Vancouver depuis cinq ou six ans. Il travaillait ici, auparavant, mais comme sa besogne était trop pénible, il a déménagé à Vancouver après avoir épousé une Écossaise. Il semble bien s'arranger à Vancouver.

La farine

Dans ces temps-là, la population était très pauvre. Une famille ne pouvait compter sur la farine comme elle l'entendait. Chacun semait, par exemple, deux acres de blé, un acre de blé ; ensuite, il fallait le battre et le porter au meunier qui en faisait de la farine. Mais il n'existait pas de route, pas de ponts sur les ravins, dans ce temps-là. À Saint-Norbert, un monsieur Lemay, un Canadien, possédait un moulin à vent aménagé pour moudre le grain. Il faisait de la farine, de la farine brune, mais c'était tout de même de la farine de blé. Je me rappelle très bien cette vie d'autrefois.

Ruses et tromperies

Des joueurs de tours, j'en ai connus. Quelques-uns ont même tenté de m'effrayer.

J'allais veiller tous les soirs chez un de mes oncles ; là, vivaient des cousins et des cousines. Je suppose que ces jeunes parents me soupçonnaient d'aller chez eux pour leur faire du mal. Je ne sais trop.

Une soirée, par un beau clair de lune, je retournais chez moi, là où je travaillais. Tout à coup, j'entends des plaintes à côté du chemin. Je vois une personne toute habillée de blanc. Je m'arrête ; et comme je n'avais pas froid aux yeux, je crie : « Enlève-toi de là, toi ! »

J'avais en main un rondin de frêne dont je m'étais armé en cas d'être attaqué par les chiens voraces d'un certain Grenon. Je répète mon avertissement à l'apparition, et j'ajoute : « Tu veux me faire croire, à ton accoutrement, que c'est la Sainte Vierge qui m'apparaît. Mais, ce n'est pas à un misérable comme moi que la Sainte Vierge va apparaître ! Toi aussi, tu es un minable de mon espèce ! »

La masse blanche ne cède pas de terrain. Je lui assène un coup de rondin. Aussitôt, j'entends un cri : « Tu m'as brisé un bras ! » C'était notre voisin ; j'ai bien reconnu, ce grand jeune homme ! « Ah, mon vieux, lui dis-je, tu aurais dû parler plus tôt, ou te retirer d'ici ! »

Cet accident a causé un remous embarrassant. J'arrive chez mon patron — mon cousin en plus d'être mon employeur — et, le lendemain matin, je lui déclare ma situation : « J'ai fait un mauvais coup, hier soir, le long de la route, et j'en suis malade !

— Qu'est-ce que tu as fait ? me demande-t-il.

— J'ai brisé un bras au jeune Grenon ! »

Mon patron savait que ce Grenon était plus jeune que moi mais plus robuste. « Comment as-tu fait ? » Je lui rapporte comment il était déguisé. « Il n'avait pas le droit de te provoquer de la sorte ! » répond mon cousin.

Conséquences d'un mauvais tour

Le père du blessé voulut en appeler aux tribunaux pour réclamer des dommages. Il s'est adressé à un nommé Chénard, greffier de la municipalité de Saint-Pierre, où l'affaire avait eu lieu. Chénard répondit à Grenon : « Ne compte pas sur moi, Grenon, pour amener cette cause devant la cour.

— As-tu une autre solution ? de demander Grenon.

— Pauvre vieux, ton garçon n'avait pas le droit de se déguiser de la sorte. N'importe qui aurait pu l'assommer. Il aurait dû parler avant de se faire frapper ! »

Les démarches s'arrêtèrent là, mais le jeune Grenon m'en a longtemps gardé rancune. Il aurait voulu me battre, mais je m'arrangeais toujours pour ne pas le rencontrer. Au fond, j'en avais peur !

Lors d'une veillée du Jour de l'An, on offrit de la boisson alcoolique. J'étais assez âgé pour consommer de l'alcool, mais comme le jeune Grenon était parmi les

invités, je me défiais de lui. Je ne voulais pas lever le coude trop souvent ; je refusais, je refusais d'accepter le verre qu'on m'offrait.

Soudain, Grenon vient s'asseoir à côté de moi. « Eh bien ! me dis-je, il va essayer de se venger ! Mais il a besoin d'y voir, s'il veut me battre ! » Non ; il me rappelle son accident, et ensuite, me serre la main. Quel soulagement ! À la suite de cette réconciliation, nous sommes restés bons amis.

Chasse au bison

J'ai connu les bisons pour en avoir entendu parler, alors qu'ils avaient quitté notre région pour se retirer vers le nord. Mon père a été chasseur de bisons. Ses dernières randonnées de chasse au bison l'ont conduit à la Montagne Tortue et même au Devil Deck, là où il y en avait encore. Ces endroits ont été les derniers retranchements des bisons de notre région.

Pénikan et taureau

Mon père rapportait de la viande de bison, viande excellente au goût. Nous, les jeunes, nous en étions friands. Nos parents préparaient cette viande d'après une recette indienne ; on nommait cette viande d'un nom indien « Pénikan ». On martelait la viande et on l'entassait dans des pots. Il s'en vend encore aux magasins de la Baie d'Hudson. Les cuisinières se servaient du pénikan pour préparer des sauces. Nous, les jeunes, nous le mangions sous sa forme naturelle. Quand nous avions faim, maman nous donnait un morceau de cette viande, ou bien elle brisait un morceau de viande séchée et nous disait : « Allez manger dehors ! »

Le « taureau » était toujours cuit et séché par le soleil. Quand les gens avaient préparé leur pénikan, ils taillaient la viande en tranches qu'ils plaçaient sur des grils disposés au-dessus du feu. La fumée et la chaleur du feu durcissait la viande. C'est à partir de cette viande que l'on préparait le « taureau ».

Accidents de chasse

Mon père nous racontait ses chasses au bison. Il n'a jamais eu d'accident, mais d'autres membres du groupe de chasseurs se sont fait blesser et même tuer par les bisons.

Les chevaux qui manquaient de rapidité ne pouvaient pas toujours suivre les bisons. Les chasseurs pourvus de chevaux rapides risquaient de se faufiler parmi un troupeau de bisons. Parfois, un bison s'affolait à la vue du cavalier, lançait un coup de corne dans le flanc du cheval et abattait ce dernier. Le cavalier culbutait avec le cheval.

Mon père a toujours été un bon tireur. Un de mes oncles aussi était bon tireur et bon cavalier. Une fois, il est tombé de cheval, il s'est brisé un bras et une épaule en plus de s'être éraflé la figure. Toutefois, il est mort passablement vieux, à quatre-vingt-huit ans environ. C'était un petit homme, mais bien bâti.

Le gibier ordinaire

Dans la forêt de notre région, le gibier était assez abondant. J'ai tué, moi-même des orignaux. Il y avait aussi du chevreuil et du caribou. Cette dernière espèce est disparue. Quant au chevreuil, il en reste encore passablement, mais il faut le chasser modérément. Il faut obtenir du gouvernement un permis de chasse, respecter les dates de saison de chasse, et ne pas tuer de femelles. Mais, vous savez, quand un troupeau de chevreuils passe sous le nez du chasseur, ce dernier ne peut pas toujours juger s'il vise un mâle ou une femelle. S'il abat une femelle, il est passible d'amende.

Aujourd'hui, le chevreuil diminue rapidement en nombre. Les chasseurs n'ont pas respecté les règlements. Plusieurs chasseurs tuaient des chevreuils en grande quantité, les congelaient dans des frigidaires et venaient les vendre aux gens de la ville. Le chasseur allait tuer le gibier dans la forêt et le déposait en un endroit secret, et l'acheteur allait chercher son chevreuil à l'endroit indiqué. Pour cinq dollars, un citadin pouvait acheter un chevreuil. La vie n'était pas chère, à cette époque. L'acheteur était heureux de ce marché. Les gens à l'aise se faisaient une gloire de pouvoir se procurer un chevreuil. Sa chair est tellement savoureuse !

Oiseaux sauvages

Du lièvre, de la perdrix et des poules de prairie, il y en avait des quantités. Une poule de prairie, c'est un oiseau qui ressemble à la perdrix, mais de plus grande taille.

Le printemps, il nous arrivait des volées très nombreuses de canards sauvages qui venaient du sud. Ensuite, les outardes, et aussi les oies. Nos gens en profitaient pour se procurer une certaine partie de leur nourriture.

Au temps de mon enfance, il y eut une disette qui engendra la misère. La population vivait en grande partie de poisson. La Rivière-Rouge regorgeait de poissons de toutes sortes. Mon père possédait des filets et des hameçons. Il s'en servait, et nous empêchait de souffrir de la disette de vivres.

Les tourtes

Puis, une année, apparurent les tourtes, de grosses tourtes. Il y en avait à faire peur. Certains cultivateurs semaient du blé ; parfois, ils semaient de l'orge pour en nourrir leurs porcs. Or, les tourtes mangeaient tout le grain des habitants. Il y avait tellement de tourtes qu'elles constituaient un fléau pour les récoltes. Les cultivateurs en vinrent bientôt à ne plus confier de semence à la terre, puisqu'ils ne pouvaient rien récolter. Ils se rabattirent donc sur la chasse aux animaux à fourrure, le renard, la loutre, le vison, la belette et d'autres sortes de pelleteries qu'ils vendaient aux comptoirs de la Baie d'Hudson. Ils ne récoltaient pas beaucoup d'argent, mais les produits de leur chasse les aidaient à vivre.

Je reviens aux tourtes. Plusieurs se sont demandé comment s'en débarrasser. Un vieux Canadien récemment venu du Québec avait ensemencé sa ferme, mais s'était

fait enlever tout son grain par les tourtes. Il fit partie d'une délégation chargée d'aller parler de ce fléau à Monseigneur Taché — je fais peut-être erreur ; il y a tellement longtemps que ces faits se sont passés — et l'Évêque de Saint-Boniface a conjuré les tourtes. Le printemps suivant, on ne vit plus une seule tourte ; cette sorte d'oiseaux était disparue. Nous ne pouvions plus en tuer pour nous procurer cette bonne viande. Nous en avons mangé, nous, des tourtes !

Nos vieux parents ont vécu, et nous ont nourris de toutes sortes de viande, suivant les époques. Ils ont travaillé fort, ces pauvres vieux !

Le clergé

Quand j'étais enfant, j'ai eu connaissance d'un Père — il me semble que c'était un Père Proulx. . . appelons-le, le Père Proulx — arrivé avec Monsieur Ritchot, plus tard Monseigneur Richot, curé de Saint-Norbert. Monseigneur l'Évêque avait délégué le Père Proulx pour visiter le pauvre monde, le long de la Rivière-Rouge. J'ai failli vous dire que c'est ce Père-là qui m'a baptisé, mais ce serait une erreur, puisque j'ai été baptisé à Saint-Boniface. Ils m'ont transporté, tout jeune, à Saint-Boniface, et c'est Monseigneur Taché qui m'a baptisé. Ce Père Proulx — je crois que c'était un Jésuite — a visité toutes les familles des rives de la Rivière-Rouge. Il y a longtemps. . . ce Père est mort depuis longtemps !

Un autre personnage important : Monseigneur Ritchot, arrivé assez tôt dans notre région. Ensuite, le Curé Joly, un Français, qui s'est occupé toute sa vie de la paroisse Saint-Pierre. C'est à Saint-Pierre qu'il est mort.

Recrues du Québec

Les Canadiens venus du Québec, ils ont eu de la misère, mais, d'une façon, ils étaient dans une meilleure situation que nous. Ils avaient apporté beaucoup de matériel de la province de Québec. J'ai connu un monsieur Chartiez, un vieux sympathique ; messieurs Hébert, Descelles, Bouchard, Saint-Jean, Gratton, sont arrivés avec de gros bagages. Ils n'ont pas connu trop de misère. Ils se sont rendus ici par bateau à vapeur. Ils naviguaient sur la Rivière Winnipeg, je suppose, puis, après un bref stage le long de cette rivière, ils naviguaient sur la Rivière-Rouge et venaient s'installer ici.

Les voyageurs

En vous entendant parler des voyageurs, je me rappelle passablement certains vieux aventuriers qui s'occupaient de transporter des marchandises dans l'ouest. Ils faisaient le transport en barges. Ils partaient de Winnipeg et se rendaient au Fort Cumberland, à la Rivière La Paix. Ils se rendaient jusque là. Ils prenaient une charge de marchandises et revenaient après une randonnée de trois mois. Les salaires n'étaient pas très élevés. Ils transportaient des marchandises pour la Compagnie de la Baie d'Hudson : des pelleteries, de la farine, du sucre, du lard, un

peu de tout. Je suis au courant de ces voyageurs, parce que mon père s'est engagé, une fois, pour faire partie d'un voyage dans l'ouest, une année d'inondations.

Il a raconté avoir vu, au cours de ce voyage, des choses difficiles à croire. Il a vu des chevaux juchés sur des élévations de terrain, d'où ils ne pouvaient plus descendre à cause de l'eau. Quand ils ont senti le besoin de quitter ces sommets, ils s'élançaient à la nage, faisaient une petite randonnée dans l'eau et revenaient à leur point de départ. « Lors du retour des voyageurs, me dit mon père, aucun cheval n'avait survécu ; tous étaient morts de faim ou noyés ! » Ces bêtes avaient envahi les hauteurs au moment de la crue des eaux.

Ici, plusieurs possédaient des troupeaux de chevaux ; ils les ont libérés, et ces bêtes ont connu la mort dans des circonstances analogues.

Les inondations

Ah ! les inondations ! J'ai eu connaissance d'au moins trois d'entre elles, dont celle d'il y a quatre ans (1950). Celle qui l'a précédée n'avait pas été aussi désastreuse que la dernière. Enfin, longtemps auparavant, il y eut une inondation qui a emporté des édifices.

La dernière inondation ne s'est pas rendue jusqu'ici, mais à l'église, il ne manquait qu'un pied et demi d'eau pour qu'elle atteigne la côte. À la pointe, là-bas, au nord de l'église, tout le terrain était inondé.

J'étais alors à Winnipeg, chez un de mes garçons qui travaillait en forêt. D'ailleurs, il a toujours gagné sa vie en forêt. Je demeurais avec sa femme et ses enfants. Quand l'eau a commencé à monter, tout le monde était découragé. Des soldats faisaient la garde et donnaient des renseignements aux gens. Le soir, des femmes sont sorties et ont demandé aux soldats : « Pensez-vous que l'eau va venir nous déranger ? »

— Ah ! non, non, non ! »

On avait élevé des digues au moyen de sacs de sable. Les digues se sont rompues. Deux heures plus tard, l'eau pénétrait dans la maison où je demeurais.

Mon fils avait épousé une veuve qui avait un grand garçon. Au moment de l'inondation, ce garçon était déjà marié. Il s'empressa de commander un taxi. Moi, j'étais un peu malade dans ce temps-là. À l'arrivée du taxi, on nous a dit : « Montez tous en voiture, mais laissez votre bagage ici ; on ne peut attendre plus longtemps ! »

Le fils de ma bru m'a porté à l'automobile, ensuite, il s'occupa de sa mère. Les petites filles marchèrent dans l'eau presque jusqu'aux genoux. Quand le chauffeur tenta de démarrer, le moteur refusa de fonctionner. Après quelques vérifications, le chauffeur réussit à mettre la voiture en mouvement.

Nous nous sommes rendus à la rue Carleton sur une hauteur ; c'est là que le fils de ma bru demeurait. Le lendemain matin, j'ai dit aux gens de la maison : « Il faut

que je retourne voir ce qui se passe chez mon garçon, au cas où il y aurait moyen de sauver un peu de bagage.

— Mais, vous êtes malade ! Comment allez-vous vous rendre là-bas ?

— Ah ! je finirai par me rendre ! » leur dis-je.

J'étais inquiet. Je me suis rendu jusqu'à la Grand-Rue, puis j'ai gagné Water Street où j'ai constaté qu'il y avait près de six pieds d'eau. Quelques-uns se promenaient au moyen de bateaux. L'eau venait jusqu'à l'Hôtel Frontenac. Je revins chez ma bru et lui rapportai les faits observés. Aussitôt, elle décida de parler à son mari au moyen du téléphone.

Mon fils est arrivé le soir même. Nous nous sommes rendus à la gare du Canadien National et nous avons déménagé à Craig Siding, un village situé à quarante-cinq milles d'ici. Nous y avons demeuré un mois ou un mois et demi. Le paysage était beau, nous vivions loin du danger. Mais toute cette période d'inondation a été pour nous l'occasion de multiples soucis.

Leçons de piété

Par contre, j'ai vu de mes yeux, alors que l'eau envahissait notre ville, les Sœurs, Monseigneur et ses prêtres en plein trottoir, près de la rivière, adresser leurs prières au bon Dieu. Un Irlandais non-catholique avait assisté à ces démonstrations de foi. Le dimanche, Monseigneur a fait un émouvant sermon, soulignant le fait que la crue des eaux s'était arrêtée la nuit où l'on avait eu recours à la prière publique. Les Sœurs n'avaient cessé de se succéder de jour en jour, à l'extérieur, pour assurer une prière continuelle. Remué par ces manifestations, l'Irlandais incroyant s'est converti à la religion catholique !

SOUVENIRS D'UN DEMI-MÉTIS

Mémoires racontés à St-Boniface, Manitoba, en août 1954, par Patrice Larivière, âgé de 85 ans.

Enregistrement no 563 b.

J'ai v'nu [je suis né] à Morris, à trente-cinq milles d'écitte.

Oui, j'ai été à l'école, in an et d'mi à pe' près. J'étais t-avec mon pér' là-bas, p'i' i' était b'en pauvre' eux aut's dans c' temps-lâ. P'i' ensuit', j'ai parti avec un d' més onk's [oncles] qui resta' à Saint-Pierre. P'is j'ai été pàs mal longtem avec mon oncl', lâ. P'is j'allè' à l'écol', mé' c'tè' enn' curguieuse école. Le maîtr', vous savez, c'ète' 'ienque l' français, comm' de raison — i' y ava't pàs d'anglais — p'is c' maître-lâ, j' sé's pàs si i' éta't. . . i' était pâ' occupé de rien pour les enfants. Pâ' intéressé.

J'écrivais joliment, p'is pour lire et p'is j' lisais jolimen aussi. Et p'is, lâ, j'ai tout perdu çà en 'oéyageant. Ah ! 'oéyagé seul'ment qu' écitte au Manitoba, La Riviér' Roug' p'is dans l'ouess' écitt', dans la Saskatchewan.

J'ai travaillé su' enn' ferme ; j' battè' au moulin pour enn' ferme. P'is j' 'tais jeune. Non ; j'ai jamais battu au fl'au [fléau]. J' voya's mon pèr' qui battè' au fl'au. . . P'i' avec le van.

P'is cés moulins-lâ que j' vous dis qu'on. . . c'est dés p'tits moulins qui avaient seul'ment que l' silon¹, p'is l' crible² était au côté, p'i' on prenait l' grain d'ssour(e) l' silon, p'i' on l' mettait dans l' crib', p'i' in aut' qui tournait l' crib' à 'a manivelle.

Ensuite. . . oui, oui, le hors' por' [horse-power]³ qu'ô' appelle. Oui, b'en, oui ! C'st avec in hors' por' qu'i's battaient, lâ, dans c' temps-lâ. I' y avait seul'ment le hors' por' p'is le silon qui était pàs loin de d' lâ, lâ. P'i' ensuite l' crible au côté. . . J'ai tout connu çà !

1. *Silon* : Batteuse.

2. *Crible* : Tarare.

3. *Horse-power* (angl.) : Trépigneuse ; plan incliné au moyen duquel un cheval utilisait son poids pour actionner une roue motrice.

J'ai vu que mon père i' fauchè' au javelier. P'is j'ai vu qu'i' coupè' à la faucille aussi, lâ. P'is n'us aut's, on était jeune, ah b'en ! j' 'tais jeun', moé, dans c' temps-lâ. J'assaya' à éder [aider] ; on tordait dés harts, dés p'tit's saul's, on tordait p'i' on attachè' avec çâ. Dés fois, on faisait pâs d' la bonne ouvrage. . . On faisait dés jarb's [gerbes] p'i' avant de mettre les harts, c'était dés javelles.

J'ai travaillé seul'men in année su' c' ferm'-lâ. P'is, ensuite, ah ! b'en, su' mon onk' [oncle] là-bas, j' faisais tout's sort's d'ouvrage. I' avait b'en dés vach's, p'i' i' cultivait joliment, mon ouk', dans c' temps-lâ. J' lui édais pour çâ. Ensuite, ah ! b'en. . .

Au chanquier, écoutez, mon Père ! La promiér' fois qu' j'ai été au chanquier, j'étais pâs b'en b'en vieux, p'is j' bûchais. . . on bûchè' à la hach', dans c' temps-lâ ; c'était pâs la scie qu'on avait. J' faisais ma vie, mé' b'en p'tit'ment. P'is j'avais lés mains tout's blessées. Mé', j' faisais més journées pareil⁴. J' me su's coupé lés pieds d' temps en temps.

Mé', j'ai vu [eu] dés accidents, b'en, pour des arb's. In arb' qui m'avait pris, lâ, vous savez. . . j' voulais pousser mon arb', p'is j' pouvais pas l'emm'ner. P'is j'avè' enn' pôle [pole]⁵ p'is j' me su's sarvi d' ma pôle, p'is l'arb'e â été pour tomber. Et p'is, j'ai modéré, moi, de poussé' avec ma pôle, p'is je l'ai gaffé⁶, p'is j' m' âs fait prend' lés doigts d'ssour l'arb'e. Mé' pâs pour. . . qu' ça soit câssé ; seul'ment qu' c'était ép'luché, mé' lés os pâs maganés⁷.

J'ai déjà charroyé. . . deux jouaux su' 'a minm' voéture, p'is. . . oui, j'ai travarsé su' lés lacs. Mé', lâ, c'est longtem après çâ, après que j'ai eu laissé mon onk', là-bâs, lâ. J'ai travarsé su' dés lacs. On chargeait deux cord's, deux corde' et d'mie d' boâs, bateau ! Et p'i' on attendait [entendait] craquer la glace. On pâssè' au râs. . . p'i' i's m' mettaient te'jou' en avant, moi. Et p'is, j' leu' criais : « Approchez pâs trop proche ! Si vous m' voyez caler⁸, b'en, arrêtez, vous aut's ! » P'i' on travarsait, tu sé's b'en. . . c'était effrayant quand on pâssait lâ. Lés craque' i's s' faisaient su' la glace, lâ ; l'eau y v'nait, lâ. Ensuite, ça g'lait çâ. Mé', on continuè' à travailler lâ, pareil. Et p'is m' âs vous dire, comm' si on avè' été obligé. . . on était ôbligé pour gagner sa vie. Mé', on l'avait pâs trop cher aussi. Dans c' temps-lâ, b'en, j' faisais trent'-cinq piass's par mois, moi. Nourri, oui, nourri. Oui, c'était enn' bonn' nourritur' qu'ô' avait lâ. Dés fève' au lârd, p'is d' la soupe en masse. P'is l' matin, c'tait du porc, b'en dés fois, i' y avait du jambon p'is dés œufs, lâ. O' était b'en nourri ; on pouvait toffé' [to tough]⁹ enn' journée.

4. *Pareil* : Pareillement, quand même.

5. *Pole* (angl.) : Perche.

6. *Gaffer* : Attraper, saisir, empoigner.

7. *Magané* : Brisé, détérioré.

8. *Caler* : Enfoncer, disparaître.

9. *Tough* [to] (angl.) : Endurer, supporter.

Quand on était malade... i' y avait pàs d' docteur, mé' i's nous envoyaient tout d' suite... i's nous descendaient, i' y avè' in hôpital.

J'avè' in vieux Canadien¹⁰ avec moé, moé, que, lâ... Savez-vous, j'ai été... après qu' j'ai été marguïé [marié], çâ, j'ai été dix-sept ans dans l' boàs pour fér' dés chanquiers, l'hiver comm' l'été, p'is c'était pàs trop cher. L' boàs s' vendait pàs trop. Mé' quand on avait not' chèqu' qu'i's nous donnaient, lâ, c'était b'en p'tit, j' vous assure. On payait nos dett's p'i' i' nous en restait pàs beaucoup, hein !

Pour s'habiller, b'en, ô' tait habillé pour tous lés jours, mé' l' dimanche i' y avait dés vieille' habill'ments¹¹ ; j' me sarvais d' çâ pour tâcher... .

Pour allé' au chantier... dés overalls¹² bleus qu'o' appelle, oué ; mé' ô' avait du linge en-d'ssour, pas mal de linge... .

Maman n'avait pàs d' métié' à tisser, mé' seul'ment qu' 'a avè' in rouett' [rouet], p'is qu' 'a filait sa lain' pour fair' dés mitaines, fair' dés bâs. P'is chez mon ounk' [oncle], là-bas, i' ôvè' [avaient] in métier, 'és aut's, lâ. P'i' i's faisaient d' l'étoffe, i's faisaient d' la flanelle, p'i' i's faisaient dés cô'vart's [couvertes]¹³ de lain', lâ, oué.

Lés teintures tirées dés plantes... j'ai vu çâ, moé. P'is j'ai porté de ce stoff'-là [stuff]¹⁴ qu' éta't teint... du roug', du roug' brin [brun]... dés écorc's d'arbr', c'tait dés écorc's de soul' [saule]... p'i' i' 'n n'avait qui s' sarvaient d'aut'e' écorc's, encôre... .

J' me rappell' pàs tout, lâ... L'écorç' de chên', par 'zemp'e. I's faisaient pàs bouillir. I's mettaient çâ dan in quârt¹⁵, p'i' i's paqu'taient [paqueter] tout's lés écorc's, lâ, p'i' i's mettaient d' l'eau en masse¹⁶ là-d'dans ; p'is l'eau, quand 'a commençè' à v'nir jaun', lâ, b'en, lâ, c'était l' temps d' mett' lés peaux dans lés quârts. I's mettaient lés peaux dans lés quârts, lâ, vous savez, p'i' i's mettaient leu' teintur', lâ. P'is, j' me rappell' pàs trop combien d' jours, p't-êt' longtemps, te'jours, p'is lâ, le poell' [poil], quand i's sortaient la peau de d' lâ, le poell sortait tout'. C'était pour tanner lés peaux, çâ !

D'abord, i' y avè' enn' sort' de souliers... qu'i's lés plissaient, vous savez. I' y avè' in p'tite... in d'ssus, comme çâ, p'i' i's lés plissaient. Lés femm's connaissaient tout' çâ, 'és aut's. I' ôvaient [avaient] leur ner' [nerf] qui leu'... Vous avè' attendu [entendu] parler d' çâ... Pàs d' la babiche¹⁷ ! Leur ner' c'est dés ner' d'animaux,

10. *Canadien* : Canadien français, en général émigré du Québec.

11. *Habillements* : Habits.

12. *Overalls* (angl.) : Salopettes.

13. *Couvertres* : Couvertures.

14. *Stuff* (angl.) : Étoffe, drap artisanal. Parfois, *marchandises*.

15. *Quart* : Baril, tonneau.

16. *Masse* (en) : En grande quantité, en abondance.

17. *Babiche* : Fine lanière de cuir (ou de peau d'anguille) destinée à coudre le cuir.

par 'zemp', dés ner's de boff'los [buffalo]¹⁸, ancienn'ment, lâ. I' 'n n-ovè' en masse écitt', à la Baie d'Hudson¹⁹, lâ... Et p'i' i's roulaient çâ ; ensuite, i' ôvaient dés peaux qu'i's faisaient d' la babiche avec... dés peaux d' chevreu' [chevreuil], lâ... P'i' i' faisaient d' la babich' ; mé' alle était bell', la babiche ! J' me rappell', comm' faut, d' çâ !

P'i' i's plissaient l' dessus du soulier... p'i' i' y avait dé' [des] hauss's qui prenaient près d' la chaussur' [soulier], comm' çâ, lâ, p'i' i' y avè' enn' hauss' qui v'nait par dessus, comm' çâ... p'i' après qu'i' était cousu après la chaussur', lâ, p'is c'était dés cordons qui passaient en arrièr' d' la... [hausse], p'is lés deux côtés, pareil, p'i' i's lâçaient çâ comm' çâ, p'i' i' attachaient çâ après la jamb', lâ.

Dés bottes... comme la provinç' de Québec, lâ ? B'en, i' 'n n'avait pàs comm' çâ par 'citt', oué. Lés premièr's grand's chaussur's que j'ai vues, c' 'taient dés Canadiens, longtem après, qui v'naient d' la provinç' de Québec, p'i' i' avo' [avont] emm'né tout's leu's outfit' [outfit]²⁰, lés chaussures... C' 'tait dés gross's famill's. Et p'is c'est lâ c' que j'ai vu... i' app'laient çâ dés... bott's sa'vag's. Oh ! J'a'rais dû avoèr, attendé' in peu ! j'a'rais dû avoèr onze ans, je s'ppose !

La drave... i's dravaient te'jours, mé', m' âs vous dire, i's dravaient le boâs qui v'nait d'en douhors [dehors] dans l'est, su' la Rivièr'-Rouge ou la Molson, lâ, ça v'nait de Sprague, çâ. P'is cés gens's-lâ, b'en, i's dravaient l' boâs ; b'en lés ceuz' qui voulaient draver, i's suivaient la drave. P'is plus sô'vent [souvent], i' 'n n'avait qui étaient habillés comm' j' su's t-habillé lâ, moé ; mé' seul'ment... dés culott's de coton bleu, lâ. P'i' i' étaient mouillés d'in bout à l'aut', c' mond'-lâ.

B'en, l' monde i' ôvè' enn' gross' santé dans c' temps-lâ, b'en pluss' qu'i' en â à c'tte heure. Mé', i' étaient jamais trop malades. I's gaffaient dés p'tit's fièv's, dés fois, p'i' i' étaient que'qu's jour' à r'guien fair', p'i' i's r'venaient p'i' i's continuè' encôre la minme...

Dans lés chanquiers... i' y avait cés vieux-lâ qui contaient dés histoèr's ; mé', on créyait [croyait], n'us aut's, qu' c'était pour nous fair' peur. P'i' on l'avait peur aussi ! I' y avait dés histoèr's qu'i's contaient, ô' a'rait dit qu' c'était b'en vrai, çâ. Mé', 'ienqu' quand ô' ètè' assez vieux, qu'on comprenait...

Le cheval blanc... oui, j'en ai entendu parler ! C'tè' in jual blanc qui rôdait partout, p'i' i's pouvaient pàs le r'joind' par 'zemp'e ! I's pouvaient pàs le r'joind'e ! C'ètè' à Saint-François, çâ, qu' était le joual-lâ... Saint-François-Xavier, icitt', lâ, oué. Et p'is, vous savez, le monde, ah ! b'en... n'us aut's, ô' attendait conter çâ, p'is c' cheval-lâ : « Mé' comment ça s' fait, çâ ? » On peut pàs dir' d'où c' que ça d'vient, r'guien ! P'i' i' y â in vieux qui nous â dit : « B'en, l' monde, i's sont trop vilains, sont

18. *Buffalo* (angl.) : Bison.

19. *Hudson* (Baie d') : Ici, Hudson Bay Company (magasins).

20. *Outfit* (angl.) : Assortiment d'outils, de linge, de chaussures...

trop méchants ; i's voeill'nt [voient] ce ch'val-lâ, c'est l' bon Dieu qui envoeill' çâ, i' dit, c'est l' diâb', çâ, i' dit, ce ch'fal-lâ ! » I's nous ont conté çâ de c' magniér'-lâ, 'és aut's.

Ah ! non ; i's pouvaient pàs le r'joind'e. Moé, je l' l'ai pàs vu : j'étais trop jeun', dans c' temps-lâ !

B'en, j' vâs vous dir', j'ai jamais vu çâ. . . (des revenants), mé', j' croés qu'on peut voèr dés affér's comm' çâ, que l' bon Dieu peut 'n n-envoyer.

Savez-vous. . . j'ai attendu conter — p'is j'étais pàs mal âgé déjà, dans çâ — ancienn'ment, quant' le monde était pas trop civilisé, écitt', lés promiers, lâ, p'i' i' y avè' enn' vieille, enn' vieill' créatur', enn' vieill' métisse, p'i' alle ést partie pour aller. . . I' y avait pàs d' puits ni sapr' ni r'guien, i's prenaient d' l'eau dan 'a Rivière-Rouge. 'A a parti pour aller chercher d' l'eau ; p'i' alle avait son dippeur [dipper]²¹, lâ, p'i' enn' cheguiér', p'i' i' y avè' in p'tit quai, p'i' 'a metta' 'a cheguièr' su' l' quai p'i' 'a remplizait sa cheguière avec. . . l' dipper.

Tout d'in coup, 'a attend [entend] du train²² par derrière elle. 'A r'garde. . . i' y avè' in gros chien noèr de c' hauteur-lâ. P'is n'us aut's, b'en, quand ô' â attendu parler du chien, ma'gré [malgré] qu'on était âgé, on avait peur. « Et quoi que c'est, çâ ? »

C' fait qu' 'a di' au chien, 'a dit : « Vâ-t'en d'écitt', mauvais chien, 'a dit ! » C' fait qu' le chien â resté lâ, p'is lâ, il l'â approchée. La mère a cru que l' chien voulait la mordre, que'qu' chos' comm' çâ, 'a gaff' son dipper p'i' 'a l' frapp' su' l' nez, écitt' ; le chien s'est mi' à saigner. I' [elle] â aparçu enn' parsonn' d'van elle. Et p'i' i' di' à la femme, i' dit : « J' vous r'marcie b'en dés fois ! Vous m'avez délivré, i' dit, lâ, i' dit. . . »

C'est tout's cés affér's-lâ que j'ai attendu. . . Oué, c'st au Fort Garry. . . pour le chien, lâ ! Enne histoèr' de loup-garou qui avait 'té in ch'min, qu'i' avaient rencontré. . . c'tte magniér' de chien. Et p'i' i' [chien] dennait pas l' chemin²³, c'tte affér'-lâ. Foulait [fallait] s' sapré' au côté. Çâ, cés vieux-lâ qui m'ont conté çâ, n'us aut's : « I' nous a sorti d' la blague, i' y a pàs d' bon sens ! »

P'is, in aut' c'tait in â'bre, in gros chèn' comm' qu'i' y en â écitt', lâ, qui s'en v'nait dans l' milguieu du ch'min, p'is lés gens — çâ c'é' à Saint-François, çâ, encôre ! — lés gens, ça voulait pàs se r'culer d'dans l' chemin, â foulu qu'i's vînt se r'culer ; l'â'bre i' v'nait drett' su' 'és aut's !

Lés gens pensaient. . . comment c' qu'i' appell'nt çâ. . . ? Dés apparitions, qu'i' appell'nt ; dés r'venants !

21. *Dipper* (angl.) : Grande tasse à manche qui sert à puiser des liquides.

22. *Train* : Bruit, tapage.

23. *Chemin* (donner le) : Libérer le chemin, se jeter à côté du chemin.

Dés apparitions dans l' cimetièrè. . . i' 'n n-â b'en qui 'n ont don [donc] conté, çâ, t' sé's b'en, lâ. P'i' i's voyaient dés morts qui sortiont du cimitièrè, oui ! B'en, çâ, j'ai cru çâ, par lâ, moi ! Non, non. . . j'ai cru çâ tout's cés affér's-lâ, moi ! Mé', j'en n'ai jamais vu, moé !

J'ai attendu [entendu], par 'zemp', du train, j'ai attendu cogner. C' fois-lâ, i' y avè' un d' més p'tits gârs, l' plus vieux d' mes p'tits gârs, qu' était malad', lâ. Et p'i' on s'attendait qu'i' s'rait mort. P'is, l' soèr, j'ai sorti, moi, j'étais fatigué p'is j'ai été faire enn' tournée, p'is j'ai attendu piler²⁴ d' la planche. P'is l' lend'main, i' ést mort, lâ, mon p'tit gârs ! J'ai entendu çâ, comm' çâ, dehouors, oué ! P'is j'en ai pâs parlé tout d' suite, lâ. J'ai pensé : « I's vont rir' de moi ! » In bon coup, j'en ai parlé. I' ont dit : « Ça arriv', cés affér's-lâ, lés vieux qu'i' y avè' a'ec n'us aut's, lâ. . . Ça arriv', cés affér's-lâ, i' dit ! »

Dés boulés²⁵. . . par 'zemp', j'en ai vu su'. . . j'ai travaillé su' 'és ch'mins d' fer, lâ, dans l'Ouest, lâ. I's bâtissaient la lign' de ch'min d' fer, lâ, et p'is j'ai vu dés gârs, lâ, b'en i' étaient plusieurs. . . vous savez, travaillé' à in ch'min d' fer ! I' 'n n-â in qui a in contrat d'in mill', l'aut', in d'mi-mill', l'aut', t'oâs quârts de mill'. P'i' i' y avait dés Anglais avec n'us aut's, i' y avait tout's sort's de nâtions. P'is j'ai vu dés gârs, lâ, qui v'nè' attaquer le. . . Non, n'us aut's, c'ète' 'ienqu' dés Canadiens qu'on était lâ. B'en, i' y avait dés Irlandè' avec n'us aut's. Mé', i' y avait quésimen 'ienqu' dés Canadiens.

P'is parmi nos Canadiens, i' y avait dés jeun's, lâ, qu' étaient mal aisé à tord', de çâ. P'i' i's s'en v'naient pour. . . D'abord, i's commençaient par la boxe. I' ôvaient dés gants d' box', p'is commençaient par la boxe, donc ça r'virait mal, de d' çâ. P'is, nos Canadiens, b'en, i's ravageaient dan 'és Anglè' [Anglais] effrayant. I' étaient obligés de s' rapiécer.

P'is j'ai vu dan enn' place. . . on avè' arrêté. . . l' train avè' arrêté, p'i' ô' était pour êt'e, j' pens', six heur's qu'ô' était lâ. On l'â été à l'hôtel, ô' â été prend' not' 'tit coup. . . Ah ! Baptiss' ! ça brossait²⁶, lâ ! C' fait qu' la chicane a pris dans l'hôtel, lâ ; mé', encôre, i' y avait dés Irlandais, dés Canadiens ensemble. Et p'is lés gens's qui v'naient pour fèr' la chican', lâ, ah ! i's s' sont fait' magané' effréyant, oué ! Dés Anglais ! I' ont jamè' été aimés, écitt', lés Anglais, ah ! non.

Ah ! l'époque de Louis Riel. . . J'ai pas vu [eu] connaissance de çâ, mé' j'en ai attendu [entendu] parler, par 'zemp'e. C' cou' [coup] écitt', au Manitoba, au fort Guéry [Garry] qu'i' appell'nt, lâ, — j'tais jeun' dans c' temps-lâ — mon père était là-d'dans, lui ; i' s'est battu, mon père, oui ! C'tè' encôre avec lés Anglais, çâ.

Ensuite, en bâs, à enn' place — vous deverié' avoèr çâ, en que'qu' pârt — i' 'n n-â quelqu'un qui 'n n-ont dans les « noms de nos pères ». I's sont battu qu'i' app'laient çâ la Gornouillère [Grenouillère] écitt', en bâs, lâ. B'en, c'est encôr' lés Métis qui s'

24. *Piler* : Empiler.

25. *Boulé* : Homme fort, fier-à-bras.

26. *Brosser* : Boire avec excès.

sont battu' a'ec lés Anglais ; mé', i' ont battu lés Anglais quand minme. Parç' qu' 'és aut's, leu' confiance, c'était not'e r'ligion, nos péres et p'is Monseigneur, p'is. . . P'is, 'és aut's [les Anglais], b'en, i' 'n n-a. . . j' sé's pàs, j' sé's pàs comment c' que c'est dans leu' r'ligion, mé'. . . j' pens' que l' bon Dieu était loin. I's s' sont fait ravager, lâ !

J'ai travaillé pour Monseigneur Taché, j'avais vingt-deux ans. J'ai été deux an à l'évêché, icitt', avec lés prett's [prêtres], lâ. Dans l' temps, i' y avait le Père Allard, i' y avait le Pér' Maisonneuve, dés Oblats j' pense, p'i' i' y avait dés Frèr's, i' y avè' in Frèr' Jean qu'i' app'laient. I' étè' avec n'us aut's. . . p'is l' Frèr' Barromée. Dans c' temps-lâ, i' y avait la vieill' cathédrale — ça fait la t'oâsièm' qu'i's bâtiss'nt, lâ — p'i' i' y avait la vieill' cathédral', lâ, oué ! J'étais marié déjà, dans c' temps-lâ [lors de la construction de la troisième cathédrale] ; j'avais mouvé [to move]²⁷ à Saint-Pierre. P'i' 'a s'est bâtie dans ces escouss's²⁸-lâ. Quand Monseigneur Langevin i' â arrivé par écitt', moi, j'étais t-icitt', à Saint-Vital. P'is j'ai mouvé à Saint-Pierre.

Quand j'avais dix, quinze ans, Saint-Boniface, j' vous dis qu' c'était p'tit. Écitt', en partant de l'Évêché, lâ, quand j'ai travaillé, lâ, moé — j'avais vingt et un ans, dans c' temps-lâ, j' suppose — b'en, on prenait l' boàs tout d' suite en arriér' de. . . su' la rue Saint-Joseph, lâ. P'i' on chârroyait du boàs de La Seine écitt'. I' y avait l'École Industrielle qu' était bâtie à La Seine, écitt'. On pâssait tout droett' dans l' boàs. . . i' y avait pàs d' chemin. On faisait nos ch'mins n'us aut's minmes. Oh ! i' y avait du beau boàs ! I' y avait du beau boâ' écitt' ; i' y avait du chêne, du frêne, p'is du tremble, ah ! b'en, i' y en avè' en masse.

Quant' j'â' arrivé à Saint-Vital, moé, m' âs vous dir', j'avè' 'ienqu' onze ans, moé, quand j'â' arrivé. J'ai parti d' su' mon oncle, j'avais. . . j'avè' in beau-frèr' qui était par lâ, p'i' i' a mouvé à Saint-Vital, p'is j'ai mouvé avec 'és aut's. O' était voésin d' la chapell' de Saint-Vital ; c'tait dés Sœurs qu'i' y avait lâ. P'is c'est moé qui tou' 'és sam'dis — i' ôvè' in jual p'i' enne 'oéture, et p'i' i's s'en r'venè' au couvent tous lés sam'di' au soèr p'is c'est moi qui chârguiais [charroyais] lés Sœurs ! I' avaient l'écol', lâ, p'i' i' enseignaient. . .

B'en, vous savez, j' me rappell' pàs quant' l'écol' s'est bâtie à Saint-Vital, lâ, moé. J'a'rais dû êtr' trop jeun' dans c' temps-lâ, p'i' on 'tait rendu à Aubigny qu'i' appell'nt, dans Saint-Antoine, lâ. P'i' ô' â resté longtemps avant d' sortir de d' lâ, n'us aut's, lâ. P'is, c'est dans c' temps-lâ qu' la chapell' [l'école] s'est bâtie, lâ.

Lés ponts sur la Rivière-Rouge. . . oué, i' y â pàs b'en b'en longtemps. I' s'est bâti d'abord dés ponts su' lés coulies [coulées] ; i' y avait dés vilain's coulie' écitt'. I' 'n n-avait qu' étaient larges. I' ont bâti dés ponts d' boàs su' lés coulies. B'en, savez-vous, pour bâtir leu' pont, lâ, i's mettaient du boàs d' travers, en bas ; i's creusaient pour gaffer la terr' solid', lâ, p'i' ensuite i's cordaient çâ. . . dés cages, dés qués [quais] qu'i' app'laient çâ, 'és aut's. P'i' i's 'n en faisaient deux, enn' chaqu' côté, p'i'

27. *Move* [to] (angl.) : Déménager.

28. *Secousse* : Période, temps.

enne au milguieu, comm' çâ. Si i's 'n n-avaient besoin d' deux, i's 'n en faisaient deu' au côté, p'i' i's mettaient leu' boâs là-d'ssus. Ça faisait dés ponts... bons ; on travarsait là-d'ssus.

Dés enfants... j'en ai él'vé sept, mé' j'en ai 'ienqu' t'oâs qui viv'nt. Le p'us vieux â été dans l' boâs ; i' fait dés chanquiers dan 'és contrées d' boâs. I' devrè' avoèr cinquânt'-troâs, cinquânt'-quatre. Et p'is, j'en ai un qu' ést à Winnipeg ; i' travaill' dans lés élévateurs [elevator]²⁹. P'is l'aut', b'en, i' ést à Vancouver. Ça fait cinq ans, six ans, j' pens', qu'i' ést à Vancouver. I' travaillè' écite, i' travaillait dur'ment, p'i' i' a mouvé à Vancouver. D'abord, i' s'ést marié avec enn' femm' scotch³⁰. . . enn' fille scotch, p'i' i' ont mouvé par lâ. P'i' i' s'arrang' pâs trop mal, lui, lâ.

Dés joueurs de tours... Ah ! b'en, çâ, pour çâ, j'en ai connu un, un Canadien ! Dan cé' [ces] escouss's-lâ, écite, d'abord, le monde éstait tout' pauvre. Et p'is minme i' pouvait pâ' avoèr de fleur³¹ comm' qu'i' voulait. I's sumaient, par 'zemp'e, enn' couple d'âcr's de blé, in âcr' de blé, p'i' ensuite i's l' battaient, et p'i' i's m'naient leu' blé pour fair' d' la fleur, de là-bas ; p'i' i' y avait pâs d' chemin, dans c' temps-lâ, i' y avait pâs d' ponts su' lés coulies, p'i' i's v'naient... À Saint-Norbert, i' y avè' in Mecieu' Lemay, lâ, un Canadien qui avè' un moulin à vent, un moulin à fleur, p'i' i' faisait d' la fleur... d' la fleur noèr', mé' on 'n n-avait te'jours... d' la fleur de blé, oué. J' me rappell' de çâ, comme i' faut.

Enn' fois, i' ont voulu m' fair' peur, moi. J'allais veiller tous les soèrs su' un d' més oncl's, lâ. P'i' i' y avait dés cô'sins [cousins], lâ, dés cousin's ; p'is j' s'ppose... 'és aut'e' i's... j' sé's pâs quoi c' qu'i' pensaient. I's pensaient que j' gu'irais lâ pour fair' du mal, j' suppose, que'qu' chos' comm' çâ.

Enn' soèrée, j' m'en allais — i' faisait beau clair de lune — et j' m'en allais chez nous, lâ, où c' que j' travaillais, lâ ; p'is, tout d'in coup, j'attend [entends] plaind'e à côté du ch'min. I' y avè' enn' grand' parsonn' toute habillée en blanc, lâ. P'is j'â' arrêté, p'is... p'is, j'tais pâs lâch', moi, v's savez. P'is : « Toi, j' gu'i ai dit, r'cul'-toi de d' lâ, j'ai dit ! » P'is, avant d'arriver lâ, i' y avait dés chiens qu' éstait mauvais, su' in nommé Grenon, lâ, p'is j' m'avais ramâssé in rondin d' frenn' [frêne], lâ, pâs mal long... pour lés chiens. Et p'is, quant' j' gu'i ai dit çâ : « Toé, j'ai dit, r'cul'-toé de d' lâ, j' dis ! Tu veux m' faire accrèr', par tés magniér's, que c'ést la saint' Vierg' qui apparaît. Mé' la sainte Vierge apparaîtra pâ' à moi ! Parç' que j' su's trop vilain pour çâ, j'ai dit, p'is toé 'ssi t' és pareil comm' moi ! »

P'i' i' a pâs voulu se r'culer. P'is j' gu'i ai bougré³² de mon rondain, p'is j' gu'i ai câssé in brâs. Ah ! b'en, bateau ! J' pârs p'is... A fallu qu'i' vînt s' livrer, lui, lâ ; je l'

29. *Elevator* : Ascenseur, monte-charge. La langue paysanne emploie le mot « élévateur » au sens de silo à grain.

30. *Scotch* (angl.) : Écossaise.

31. *Fleur* : Farine.

32. *Bougrer* : Sens multiple. Ici, *frapper* de son rondin.

l'ai r'connu. C' 'tait not' voésin, çâ ! In grand jeune homme ! Ça fa't que te'jou' i' m' dit : « Tu m' âs câssé in brâs !

— B'en, j'ai dit, mon vieux, foulait [fallait] qu' tu vienn's parler ou b'en t'ôter de d' lâ ! »

Ça a fait in brouill' du guiâb', çâ ! J'arriv' là-bâ' où c' que j' travaillais — j' travaillais pour in d' més cô'sins à pârt çâ — p'is j'ai dit çâ, j'ai dit : « J'ai fait in vilain coup, hier soèr, avant d' v'nir. J' su's malade a'ec çâ, j'ai dit !

— I' dit, quoi c' t' âs faite ?

— B'en, j'ai dit, j'ai câssé l' brâs de. . . le jeun' Grenon, lâ. »

I' était plus jeun' que moi, mé' i' était grand p'is gros. I' m'â dit : « Comment ?

— B'en j' lui ai dit, comment il était habillé, lâ.

— I' a pâs d'affair', lâ, i' dit ! »

P'is le vieux, i' a voulu mett' çâ en cour, c'tte affair'-là. Et p'i' i' y avè' in nommé Chénard qu' était greffier d' la m'nic'pal'té [municipalité] d' Saint-Pierr', lâ — c'ta't à Saint-Pierr' qu' c'était arrivé, çâ — p'i' i' ô' été voèr Chénard ; Chénard, i' dit : « Comptez pâ' en tout' su' moé, t' sé's, Grenon !

— I' y avon enn' solution ?

— B'en, pauvre vieux ! i' dit, vot' garçon a'ait pâs d'affair' lâ, i' dit ! N'importe qui a'rait fait' la minm' chose ! Si i' avait parlé, au moins ! »

P'is ça a r'guien été, çâ. Mé', l' garçon, i' m'en â voulu longtemps. I' a'rait voulu m' batt'r, crime ! P'is, j' pâssais te'jours d'enn' manières, moé, pour. . . pâs pour l' rencontrer. J'en avais peur, dans l' fond !

Tout d'in coup, à in Jour de l'An, on prenè' in p'tit coup, lâ. J'ète' assé' âgé pour prend' d' la boesson, lâ, moé. Et p'i' il était lâ, lui. J' me défiais d' lui ; j' voulais pâs trô' en prend'e. J'en r'fusais, p'is j'en r'fusais. P'is, in bon coup, i' s'en vient s'assire au râs moi. « B'en, j'ai dit, ça gu'y est, lâ, icitt' ! Mé', i' â b'soin d'y 'oé' [voir] si i' veut prend'e l' dessus sur moi ! » Et p'i' i' m' parl' de çâ, lâ, p'i' i' m' donn' la main. Ah ! b'en, ça m'a fait du bien ! Après çâ, on l'â te'jou' été bon ami avec lui.

Lés boff'los [buffalos]. . . non. . . j'ai connu çâ, j'attendais [j'entendais] parler d' çâ, mé' i' 'n n'avait p'us par 'citt'. I' étaient rendus. . . dans l' nord. Mon père, i' faisait la chasse aux boff'los, lui. Lés darniers temps qu'i' faisait la chasse, lâ, i' allè' à la Montagn' Tortue ou b'en don Devil Deck, lâ. I' 'n n'avè' encôr' par lâ. C'est lés dargniers boff'los qui ont 'té par écitt'. Mon père, i' avè' emm'né d' la viande. Ah ! c'tait bon à manger. . . c'tait bon à manger, çâ ! B'en, v's savez, c'tait bon à

33. *Pilé* : Haché.

34. *Paqueté* : Entassé.

manger... ô' aimait çâ, n'us aut's. I's faisè' enn' sort' de... comment c' qu'i' app'laient çâ, ah ! le... c'tait l' mot sa'vag' qu'i's s' sarvè' 'és aut's... le pénikan'... c'était d' la viand' pilée³³, p'is tout' paqu'tée³⁴ dans dés pots. I' 'n n-â encôre à la Baie d'Hudson, écitt'. I's pouvaient fér' dés sauce' avec çâ ; p'i' on l' mangeait comm' çâ, n'us aut's : on était jeune. Si on avait trop faim, on allè' ouvert... la mèr'... la mô'man, p'i' 'a nous donnè' in morceau. Ou b'en don, la viand' chèch' [sèche], lâ, v's avé' attendu parler d' çâ... d' la viand' chèche. 'A câssè' in morceau d' viand' chèch' p'is : « Allez manger çâ dehors ! »

C' 'tait cuit par le saleil, oui. Mé' l' tôreau, par 'zemp', c'tait te'jours cuit par le soleil ; parç' que quand i's faisaient... i's commencè' à fair' leu' pénikan', lâ, i's tâillaient la viand' par grillad's, p'i' i's prenaient dés gri' [grils] comm' çâ, p'i' i's mettaient la viand' dessus, p'i' i's faisaient du feu en d'ssour... p'is la fumée in peu, p'is la chaleur qui cuisaient c' viand'-lâ. P'is c'é' avec çâ qu'i's faisaient le tôreau qu'ô' app'lait lâ.

Souvent, mon père a raconté sés chasse' au boff'lo. Non, lui, â jamais vu [eu] d'accident. Mé', parmi leu' gagn' [gang]³⁵ qu'i' était, i' 'n n-â qui ont vu [eu] dés accidents, d'aut's qui s' sont fait tuer minme... par lés boff'los.

Lés jouaux, i's couraient pâ' assez fort ; i's r'joignaient pâs te'jours l' boff'lo, vous savez ! I's avaient dés bons jouaux... lés ceuz' qui ôvaient dés bons jouaux, i's rentraient parmi la gang de boff'los, lâ ; i's s' risquaient. P'is lés boff'los, b'en, i' 'n n-â in... le gârs qu' était à j'val, lâ, qu' était parmi la gang de boff'los... in boff'lo qui lés r'gardait, b'en, i' lés voyait, b'en, i' pâssait la corn' dans... in coup d' corn' dans l' flanc, comm' çâ, p'is le ch'fal tombait. Et p'is dés hommes' avec çâ... avec lui.

Mon pér', ça te'jou' été in bon tireur, çâ. J'avè' in d' més oncle' aussi ; c'tait in bon tireur p'i' in bon coureur [cavalier]. C' fait lui, i' a tombé d' à jual p'is s'est fait cassé' in brâs, in épaul' p'i' i' s'est fait pâs mal maganer la figure. Mé', il ést mort vieux. I' ést mort, i' a'rait dû avoèr quatre-vingt... quatre-vingt-huit ans. C'était in p'tit homm', cârré assez, mé' c'é'té' in p'tit homme.

Dans l' boâs, par écitt'... ah ! oui, i' y avait d' la chasse en masse. I' y avait quoi c' qu'i' appell'nt dés arignaux, lâ, p'is dés... J'en ai cué moi-minme. P'i' i' y avait du chevreuil, i' y avait du caribou qu'i' appell'nt, lâ. Ah ! c'est tout' disparu, çâ ! Mé', l' chevreuil, i' y en â encôre en mass' par 'citt', oué ! Mé', seul'ment, faut fère attention, faut prend' dés parmés du gouvarnement, p'i' attend' le temps d' la chasse. P'i' ensuit', pâs tuer lés mères. V's savez, quand i' y â enn' gang de chevreux qui pâss'nt, on fait la chasse, ô' ést pâs capab' d' dir' que c'st in père ou enn' mér', çâ. I's tir'nt p'is, souvent, i's peill'nt [paient] l'amend' pour çâ, voyez-vous ! Mé' aujo'rd'hui, b'en, c'est moins, pâs mal moins. Parce l' monde ont ambitionné pâs mal. I' 'n n-avait qui tuaient b'en dés chevreux ; ils lés laissaient g'ler, p'i' ensuite i's vendaient çâ aux gens d' la ville écitt'. 'Es aut's, i' allaient lés charcher dans l' boâs, mé' i' emm'naient çâ dans dés plaç's pour pâs qu' ça vîn êtr' connu, par 'zemp', p'i' i's v'naient charcher du chevreu'. P'i' i's vendè' in chevreu' seul'ment cinq piass's !

Tout était à bon marché, dans c' temps-lâ. Celui qui l'ach'tait, ça lui faisait plésir. Dés ceuz' qui ont b'en d' l'argent, qui sont rich's, b'en, c'ète' enn' gle're [gloire] pour 'és aut's, d'avoèr in chevreu' ! B'en, oui, c'est d' la bonn' viand', çâ !

Du lièvr', d' la pardrix, dés poul's de prairie, i' y en avait b'en d' çâ ! Oué, i' y en avè' en masse. Dés poul's de prairie. . . oué, c'est pàs mal dans l' genr' d' la pardrix, mé' c'est plus gros.

P'i' i' y avait. . . quant' ça arrivè' au printemps, b'en i' y avait du canârd sa'vag', lâ ; ça arrivè' par vo'liers [volées] mé' effrayants. Ça v'nait du sud, çâ. Ensuite, i' y avait dés outard's, i' y avait dés oies, itou, i' y avait. . . Ah ! i's vivaient pàs mal là-d'ssus.

J' voulais vous parler, lâ, ancienn'ment, i' y avè' enn' disette écitt' ; j'tais jeun', moi. Ah ! on avait d' la misère ! I's vivaient seul'ment qu'au poesson. La Rivière-Rouge, 'a était foulée [full]³⁶ d' poesson, d' tout's sort's de qualités d' poissons. Mon père, i' avait dés rets, p'i' i' avait dés ham'çons qu'i' appell'nt, lâ. I' 'és tendait p'is. . . B'en, on n'a jamais souffert de trou³⁷. P'i' i' â arrivè' dés pardrix, enne année, lâ, i' avait pàs dés pardrix, mé' dés tourtes, dés gross's tourtes. Mé' i' y en avè' effrayant ! I' 'n n'avait qui sumaient du blé, qui sumaient d' l'orge, pour d' la. . . pour lés cochons — p'i' i' ôvaient dés cochons — et p'is lés tourt's leu' mangeaient tout' çâ. B'en, oui ! I' y en avait tant, et c'tait effrayant d' 'oèr çâ.

P'is, in bon coup, te'jours, lâ, i's pouvaient p'us rien faire, i's pouvaient p'us sumer ni r'guien. Mé' seul'ment qu'i's vivè' à la chasse : i's tuaient dés r'nârd's, dés loutr's, tout's sort's d'affér's comm' çâ, dés fautreaux [foutreaux]³⁸, d' la b'lette. . . p'i' i's vendaient çâ à la Baie d'Hudson. Mé', i's vendaient pàs cher, mé' ça gu'ieux édait [aidait] quand minme.

Et p'is, çâ, cés affair's de tourt's-lâ. . . i' 'n n-â qui ont commencé à dire : « Pourtant, i' y â moyen de s' débarrasser d' çâ ! » I' y avè' in vieux Canadien qu' était arrivè. . . i' y avait pàs longtemps qu'i' était arrivè au Manitoba, écitt'. P'is, lui 'ssi, i' avait sumé, p'is son grain s' 'tait tout' fait enl'ver par lés tourt's. C' fait qu'i' ont été voèr. . . c'tait pàs Monseigneur Taché parç' qu'i' y â longtemps d' çâ — p't-êt' b'en qu' c'est Monseigneur Taché ; j' m'en rappell' pàs trop — et p'is Monseigneur, i' a conjuré lés tourt's. Dans l'année d'ensuite, i' n'avait p'u' eunne, écitt' ! C'était tout parti ! On en tuait. . . Ah ! bateau ! C'est d' la bonn' viand', çâ ! On 'n n-â mangé dés tourt's, n'us aut's !

B'en, nos vieux parents, i's vivaient. . . i's nous ont él'vé' avec tout's sort's de viand', de c' magniér'-lâ. I' ont b'en travaillé, cés pauvres vieux-lâ !

35. *Gang* (angl.) : Groupe, foule, équipe, troupeau.

36. *Full* (angl.) : Plein, rempli.

37. *Trou* : Vide ; manque de ravitaillement.

38. *Foutreau* : Vison.

P'is, i' y avait, après çâ, par écitte — j'tais pàs vieux, moi, encôre — i' avè' arrivé in Père, écitte'. D'abor(e) c' Pèr'-là, j' pens' qu'i' était avec... i' â arrivé... c'est Mecieu' Ritchot, Monseigneur Ritchot, à Saint-Norbert, là. P'is Monseigneur [L'Évêque] l'â envoyé visiter le pauvre monde qu'i' y avait l' long d' la Riviér'-Roug', là. P'is c'é' 'a promiér' fois que... quand j'ai été baptisé, j' sé's pàs lequel Père, j' pens' c'est celui-lâ qui m'â baptisé — non, pourtant j'ai été baptisé à Saint-Boniface, moé. I's m'ont pris, là, j'tais jeun', p'i' i's m'on emm'né à Saint-Boniface ; j' pens', c'est Monseigneur Taché qui m' â baptisé, moi — p'is ce vieux Pèr'-là, le Pèr' Proulx, i' â visité toute l' monde l' long d' la Riviér'-Rouge — oui, j' pens' que c'ète' in Jésuite — mé', i' y â longtemps d' çâ, i' y â longtemps qu' c'est mort, çâ !

P'i' ensuite, b'en, i' y a eu Mecieu' Ritchot, i' y â longtemps — Monseigneur Ritchot — i' y â longtemps qu' c'était par écitte' lui. Ensuite ést v'nu l' Curé Joly d' Saint-Pierre. C'était in Français, çâ. I' â arrivé à Saint-Pierre, i' â pri' 'a paroess' p'i' i' ést mort là, à Saint-Pierre.

Ah ! oui j'ai connu çâ (Canadiens émigrés de la province de Québec) ! Oh ! i' ont vu [eu] d' la misère ; b'en, 'és aut's, i' étaient mieux qu' n'us aut's : i' avon emm'né pàs mal du stoff d' la province de Québec, 'és aut's. I' y avè' in Mecieu' Chârquiez [Chartiez], çâ, c'tait in bon vieux. Mecieu' Hébert, Mecieu' Descelles, Mecieu' Bouchard et Mecieu' Saint-Jean, Mecieu' Gratton ; b'en, 'és aut's, i' on arrivé, i' ôvaient pàs mal de stuff. I' ont pâ' eu trop trop d' misère. I' ont v'nu par lés stim bôts [steam-boat]³⁹. I's prenaient la Rivière Winnipeg, j' suppos', là, i's s'en v'naient viv' là, p'i' i's prenaient la Riviér'-Roug', pour s'en r'venir écitte'.

À c'tte heure, cés vieux-lâ que vous m' parlez, là, ça me r'vient pàs mal, lés vieux qui frettaient⁴⁰ dans l'ouess', par 'zemp', là. I's frettè' en barge. I's partaient d'écitte', de Winnipeg, p'i' i' allaient jusqu'au Fort Cumberland qu'i' appell'nt, là, la Riviér' La Paix ; i's pâssaient par là, oué ! Et p'i' i's frettaient, ça leu' prenait t'ôas moâs fér' le voyage. P'is lés gage' étaient pàs trop fortes. I's transportaient le stuff [marchandises] de la Baie d'Hudson. La pell'trie, tout's sort's d'affair's, d' la fleur, du sucre, du lârd, et tout's cés affér's-lâ.

Oué, j'ai vu [eu] connaissanç' de çâ. Parç' que mon père, i' a fait un voyag' par là... p'i' i' y avè' in steam-boat qui v'né' écitte', dans c' temps-lâ. I' a fait in voyag' dans l'Ouess', là ; b'en, i' avè' été, p'is ça s'avè' adenné in eau haut'⁴¹ qu'i' y avait vu [eu], là. I' a dit qu'i' y avait b'en d' quoi, là, qu' jamais j'a'rais cru çâ, i' dit, moi ! I' y avait dés jouaux qui étaient su' dés côteaux, là ; i's s' sont fait' prend' su' dés côteaux, p'i' i's pouvaient p'us débarquer. Quand i' ont vu s' sauver, i's s' saprè' à la nâge ; i' allaient r'viré' in bout' p'i' i's r'venè' au côteau, là. P'i' i' dit : « Quand ô' ést r'venu, i' y avait p'u' in bétail là ! I' étaient tout' morts, étaient tout' noyés. » I' on arrivé là avant qu' l'eau â monté.

39. *Steam-boat* (angl.) : Bateau à vapeur.

40. *Fretter* : Commercer, s'occuper de transporter. (angl. FREIGHT).

41. *Eau haute* : Inondation.

Dés jouaux, d'abord, par écitt', lâ, i' 'n n-avait qui avaient dés gangs de jouaux, et p'i' i's lâchaient çâ. P'is cés jouaux-lâ s' sont fait prend' de c' magniér'-lâ.

Ah ! oui, j'ai eu connaissance de çâ [inondations]. B'en, écitt', j'ai eu connaissanç' de t'oâs eau' haut's, dés gross's eau' haut's, lâ. I' y en a eu une, i' y â quatre ans, in autre, avant. 'A était pâs fort' comm' la ceuz' qu'ô' avé', la dargniér', lâ, oué. P'i' ensuite, avant çâ, longtem avant, i' a v'nu encôre in eau haute. I' y â dés bâtiss's qui ont parti par l'eau.

Non, la dargnière eau haute, non, 'a a pâs v'nu écitt', mé', à l'églis', lâ, i' manquait seul'ment qu'in pié' [pied] et d'mi pour qu' 'a mont' su' lés côts'. P'i' à la point', là-bâs, au nord d' l'églis', lâ, b'en, c'tait tout' noyé, çâ. J'tais t-à Winnipeg avec un d' més garçons, lâ. Mé' le garçon était dans l' boâs, lâ ; i' â te'jou' été dans l' boâs, lui. I' faisait sa vie dans l' boâs, lui. J'étais t-avec sa famill', lâ, p'is sés enfants. P'is l'eau, quand alle a monté, lâ, on était découragé. Et p'i' 'és aut's. . . i' y avait dés saldâts qui gardaient, lâ, t' sé's, pour avartir le monde. P'is l' soèr, lâ, i's nous ont dit. . . lés femm' i' ont sorti p'i' i' ont dit : « Pensez-vous, i' dit, qu'on vâ êt' dérangé, écitt' ?

— Non, non, non ! » i' dit.

P'i' i' ôvaient arrangé çâ a'ec dés sacs de cement. . . comment c' qu'i' appell'nt çâ, don ? Dés. . . dés digues. P'is ça a câssé, çâ. B'en dans deux heur's, l'eau 'tait rendue dan 'a maison, che' nous !

Et p'is lâ, ell', la femm' d' mon garçon, lâ, c'tait un' veuv', çâ, qu'i' avait pris. P'i' alle avé' in grand garçon ; i' était marié déjà, dans c' temps-lâ, l' garçon. C' fait que l' garçon, i' â ordé⁴² in taxi, p'is quand i' â arrivé. . . p'is moé, j'tais pâs trop b'en, dans c' temps-lâ ; j'tais malade. P'i' i' on arrivé, p'i' i' ont dit : « Embarquez tout', i' dit. L' train⁴³, i' dit, laissez-lé, i' dit ; i' y a pâs d' bon sens ! »

C' fait qu' lui, i' m' â porté à l'auto, lâ, au taxi, p'i' ensuite i' ést v'nu charcher sa mér', p'is lés p'tit's filles, ah ! b'en, i' on été dans l'eau ; i' ôvaient d' l'eau. . . çâ d'épais [six pouces] d'eau. P'is quand on ést v'nu pour partir de d' lâ, l' taxi pouvait pâs partir. I' â travaillé après son taxi, p'is tout d'in coup, i' a parti.

L' lend'main matin — on â été su' la rue Carleton : comm' place, c'ést pâs mal haut, çâ, p'is lui, i' restait lâ, l' garçon, lâ — p'is l' lend'main matin, j'ai dit : « Faut que j'y a'lle 'oèr là-bâs, moi, si i' y â moyen. . .

— Ça fait qu'i' ont dit, mé' vous êt's malad', p'is comment. . . ?

— Ah ! j'ai dit, j' me rendrai b'en ! »

J'tais t-inquiète. P'is j'ai été jusqu'à 'a grand-rue, lâ, p'is j'â arrivé su' la Water Street, lâ. J' voyais. . . i' y avait pâs loin d' six pieds d'eau déjà. I' 'n n-avait qui. . . i'

42. *Order* (angl.) : Commander, demander.

43. *Train* : Mobilier, ménage.

ôvaient dés bateaux p'is qui rôdaient là-d'dans, p'is. . . Ça v'nait jusqu'au Front'nac, là, l'eau. C' fait qu' j'ai r'viré de d' là p'is j' leu's ai dit çâ : « B'en, i' ont dit, c'est l' temps. On vâ téléphoner. . . elle, 'a a dit, j' vâs téléphoné' à mon mari, 'a dit. »

P'i' alle â téléphoné, p'is lui, i' â arrivé, l' soèr, là, tout d' suite. On s'est fait mené' à la stâtion⁴⁴ du C.N.R.⁴⁵, p'i' on â monté à enn' plaç' qu'i' appell'nt Craig Siding ; ça s' trouve à quarant'-cinq mill's d'écitt'. On gu'y â été in moâs, in moâ' et d'mi, là. Et là, c'tait beau, i' y avait pâs d' danger, oué ! Mé' ô' a gaffé dés misèr's quand minme. Dés gross's misères !

B'en là, j'ai vu, moi, dans cés escouss's-lâ, là, l'eau arrivait, là, p'is lés Sœurs, p'is Monseigneur, p'is lés prette' [prêtres] étaient su' l' bord d' la. . . su' l' trottoèr, mé' l' côté d' la rivièrè, là, p'is qui priaient l' bon Dieu. P'i' i' y avè' in Irlandais qui était pâs catholiqu' pâ'-en-tout', p'i' i' a vu tout's cés affér's-lâ. Et p'is, le dimanche, le prett', là, Monseigneur, i' â fait enn' prêche⁴⁶ ; p'is l'eau, alle avè' arrêté, là. La nuit', la soèrée qu'i' ôvaient tant prié, lés Sœurs. . . mé' lés Sœurs, i's s' t'naient dehor' à prier d'in jour à l'aut'. P'is l'Anglais quand i' a vu çâ, i' a cru à la r'ligion, là, p'i' i' s'est mis cathalique.

44. *Station* (angl.) : Gare.

45. *C.N.R.* : Canadian National Railway.

46. *Prêche* : Sermon.

... the first of these was the ...
 ... the second was the ...
 ... the third was the ...
 ... the fourth was the ...
 ... the fifth was the ...
 ... the sixth was the ...
 ... the seventh was the ...
 ... the eighth was the ...
 ... the ninth was the ...
 ... the tenth was the ...

... the eleventh was the ...
 ... the twelfth was the ...
 ... the thirteenth was the ...
 ... the fourteenth was the ...
 ... the fifteenth was the ...

... the sixteenth was the ...
 ... the seventeenth was the ...
 ... the eighteenth was the ...
 ... the nineteenth was the ...
 ... the twentieth was the ...

... the twenty-first was the ...
 ... the twenty-second was the ...
 ... the twenty-third was the ...
 ... the twenty-fourth was the ...
 ... the twenty-fifth was the ...

... the twenty-sixth was the ...
 ... the twenty-seventh was the ...
 ... the twenty-eighth was the ...
 ... the twenty-ninth was the ...
 ... the thirtieth was the ...

... the thirty-first was the ...
 ... the thirty-second was the ...
 ... the thirty-third was the ...
 ... the thirty-fourth was the ...
 ... the thirty-fifth was the ...

4 – TI-JEAN DÉLIVRE UNE PRINCESSE

Je vais vous raconter ce conte à peu près comme je l'ai entendu de ma grand-mère.

Autrefois, un homme et sa femme vivaient avec leurs deux fils dont le plus jeune s'appelait Ti-Jean. Je ne puis préciser l'âge de ce dernier, mais... il était assez débrouillard.

En un certain endroit, une bête-à-sept-têtes gardait une princesse prisonnière. On avait fait une annonce alléchante : celui qui pourrait délivrer la princesse deviendrait chef du royaume et vivrait heureux le reste de sa vie !

L'aîné de la famille dont je viens de parler, malgré la pauvreté de son milieu, décide d'aller délivrer la princesse. Il demande à son père les meilleurs chevaux. Son père les lui accorde, mais lui sert un avertissement sévère : « Mon fils, tu n'entreprends pas une tâche facile ! Il est presque impossible d'aller enlever la princesse à la bête-à-sept-têtes ! »

Ti-Jean avait entendu la conversation du père et de son aîné. Pendant la nuit qui précède le départ du jeune homme à la conquête de la princesse, Ti-Jean fait un rêve, ou plutôt a une sorte d'apparition où il entend quelqu'un lui parler de la princesse aux mains de la bête-à-sept-têtes. Une voix lui dit : « Ton frère ne pourra pas libérer la princesse de l'emprise de la bête. C'est une entreprise quasi impossible. Mais toi, Ti-Jean, tu peux y réussir, et je vais t'indiquer comment procéder.

Il faut absolument que tu accompagnes ton frère. Ton frère refusera de te laisser l'accompagner à cause du refus que ton père opposera à ton projet de voyage. Pourtant, il faut que tu partes en compagnie de ton frère ! »

Pour se rendre au château où était gardée la princesse, il fallait camper pendant une nuit. La voix mystérieuse ajoute : « Quand viendra l'heure du coucher, Ti-Jean, mets-toi au lit comme te le commandera ton frère, et dors ! Mais, à minuit, tu vas te réveiller. À ce moment, force ton frère à prendre du repos. Il faut le convaincre qu'il lui faut dormir. Pendant son sommeil, moi, je te parlerai. Mais avant d'entrer en relation avec moi, il te faudra t'éloigner un peu de votre campement. Tu devras être certain que ton frère est endormi et qu'il n'entend rien de notre conversation. Voici le mot de passe que tu devras employer : « Bonjour, grand-père Grand-Nez ! »

Comme preuve que je t'ai entendu, je te répondrai : « Bonjour, grand-père Claude ! »

À ton tour, tu me demanderas : « Quelle nouvelle en ville ? » À ce moment, je t'indiquerai le moyen de te rendre au château de la bête-à-sept-têtes ! »

Le matin, Ti-Jean se lève, plein d'enthousiasme, tout énervé à en juger par ses chansons et ses bonds. Quand l'aîné est sur le point de quitter la maison, Ti-Jean lui dit : « Il faut que je parte, moi aussi !

— Écoute, Ti-Jean, réplique le grand frère, tu dois savoir que je ne puis t'amener avec moi, à cause du chagrin que tu pourrais causer à notre père. D'ailleurs, ton plan est irréalisable. Notre père ne consentira jamais à te laisser partir !

— Ah ! s'écrie Ti-Jean, il faut que je t'accompagne. Tu ne pourras jamais ramener la princesse si tu entreprends seul cette aventure, c'est certain. Je pourrai te venir en aide de bien des façons au cours des difficultés que tu rencontreras.

— Très bien ! Mais il faut que j'obtienne de notre père la permission de t'amener avec moi !

— Tu es bien bon de tenter cette démarche en ma faveur, grand frère ! »

L'aîné aimait bien Ti-Jean. Il aborde son père et lui expose le projet de se faire accompagner de Ti-Jean. Le père reçoit assez mal cette proposition : « Ti-Jean, mais c'est le seul enfant qui me reste !

— N'oubliez pas, père, que je prendrai bien soin de mon jeune frère, j'y porterai une grande attention et je veillerai à ce qu'il ne soit pas privé de son sommeil ! »

Le père se laisse convaincre. « Si tu te crois capable de remplir cette promesse, mon garçon, je vais te faire confiance, et je te permets de prendre Ti-Jean avec toi ! Cependant, je t'avertis que je ne veux pas te voir revenir en compagnie de la princesse, si Ti-Jean ne revient pas en même temps que toi !

— Papa, ne vous inquiétez pas de Ti-Jean ! »

Ti-Jean quitte la maison paternelle en compagnie de son frère aîné. Le premier soir, à l'heure du coucher, le grand frère commande à Ti-Jean d'aller au lit. Fidèle aux recommandations de la voix mystérieuse, Ti-Jean n'opposa aucune résistance à l'ordre de son frère.

Vers minuit ou une heure du matin, Ti-Jean se réveille et dit à son aîné : « Tu vas aller au lit à ton tour, maintenant.

— Ah ! je ne puis me coucher, rétorque le grand frère, j'ai promis à notre père. . .

— Laisse de côté tes promesses. Nous ne sommes que deux, ici ; j'ai dormi, il faut que tu dormes à ton tour. Repose-toi ! Tu es plus fort que moi, mais tu as besoin de repos autant et même plus que moi. Couche-toi et dors jusqu'au matin. Je me suis reposé, moi, et maintenant je vais faire le guet ! »

Une fois convaincu de la nécessité du repos, le grand frère se couche. Dès que Ti-Jean s'est assuré que son frère est endormi, il s'éloigne un peu dans l'obscurité et dit : « Bonjour, grand-père Grand-Nez !

– Bonjour, grand-père Claude ! lui répond la voix mystérieuse.

– Quelle nouvelle en ville ? continue Ti-Jean.

– Voici la nouvelle, Ti-Jean ! Demain vous allez arriver en vue du château, mais une rivière va barrer votre route. L'eau est trop profonde pour vous permettre de traverser cette rivière à gué, dans votre voiture. Quand vous arriverez à la rivière, dis à ton frère d'immobiliser les chevaux, et, sans attirer son attention, mets pied à terre, promène-toi près de l'eau. Vers la droite, tu trouveras une petite pierre rouge, vers ta gauche, une petite pierre verte. Ramasse ces pierres et cache-les dans ta poche.

Pendant ce temps, ton frère va essayer de tirer des plans pour franchir ce cours d'eau. Il n'y réussirait pas en cent ans ! Surveille bien ta montre ! À deux heures exactement, la bête-à-sept-têtes s'endort pour un bref sommeil de cinq minutes. C'est pendant ce court intervalle qu'il va te falloir délivrer la princesse ! À deux heures, lance ta pierre rouge sur l'autre rive du torrent, et tu verras apparaître un pont. Empresse-toi de sauter dans la voiture, en compagnie de ton frère et file sur le pont. Une fois au château, attrape la princesse sans aucune cérémonie et porte-la jusqu'à la voiture. Fais-la monter et pousse les chevaux à toute vitesse. La bête va se réveiller et elle va s'élancer à votre poursuite. Quant à toi, n'aie d'autre souci que de parvenir à l'autre bout du pont ! Ton frère va essayer de faire asseoir la princesse et de lui procurer un certain confort. Mais toi, tu n'as pas de temps à perdre, il te faut retraverser le pont ! Aussitôt que tu seras parvenu sur l'autre berge de la rivière, tu verras la bête filer sur le pont dans votre direction. Tu lanceras alors ta petite pierre verte sur l'autre berge de la rivière. Le pont va s'écrouler, et la bête-à-sept-têtes va se noyer !

Voilà le secret que je te confie. Mais celui qui le dévoilera, statue de marbre deviendra ! »

Ti-Jean se rend compte qu'il ne devra révéler à personne les renseignements reçus de la voix mystérieuse.

Le lendemain matin, après le déjeuner, Ti-Jean dit à son frère : « Je crois que nous approchons du château où la princesse est prisonnière !

– Es-tu sérieux ? demande l'aîné.

– Ah ! oui. Je suis passablement certain que nous verrons le château aujourd'hui même et peut-être avant le dîner !

– Si tôt ?

– J'en suis presque certain ! » affirme Ti-Jean.

La voiture reprend la route. Bientôt, en effet, on arrive à une rivière ; on aperçoit un château de l'autre côté du cours d'eau. Le frère aîné commence à s'impatienter et à chercher différents moyens de gagner l'autre berge. Ti-Jean intervient auprès de son frère : « Ne précipite rien, mon frère ! Nous allons d'abord prendre notre repas. Commence à préparer le feu ; nous allons manger et je trouverai bien un moyen de franchir cette rivière ! Une fois rendus de l'autre côté, nous respirerons plus à l'aise ! »

Pendant que l'aîné prépare le repas, Ti-Jean arpente la berge de la rivière. Comme on le lui a prédit, il trouve une pierre rouge à sa droite. Il se tourne vers la gauche et découvre une pierre verte. Il les glisse dans sa poche sans en souffler mot à son frère.

À deux heures, les deux voyageurs sont prêts à faire route. Ti-Jean lance la pierre rouge sur la berge de l'autre côté de la rivière. Un pont apparaît au-dessus du cours d'eau. La voiture file rapidement sur le pont. On arrive au château. Ti-Jean saute de la voiture et entre dans le château en courant. Il en revient, la princesse dans ses bras, et la lance dans la voiture sans aucun ménagement. La pauvre princesse a le chapeau en déséquilibre sur la tête, la robe à moitié retroussée. Le frère aîné veut commencer par réparer la toilette de la princesse, l'asseoir confortablement, mais Ti-Jean lui crie : « Nous n'avons pas le temps de nous attarder à ces détails ! »

Ti-Jean attrape le fouet et en frappe les chevaux. La voiture démarre à toute vitesse. Le grand frère commence à faire la leçon à Ti-Jean, à lui reprocher son peu de civilité. Ti-Jean ne fait aucun cas de ces remarques. Il fouette les chevaux pour parcourir le pont le plus rapidement possible. Le frère aîné tourne légèrement la tête et aperçoit la bête-à-sept-têtes qui file sur le pont à la poursuite de la voiture. Le jeune homme ne sait plus que faire. Il a peur. La dernière roue quitte le pont, Ti-Jean lance sa pierre verte derrière lui. Le pont s'effondre et la bête se noie dans la rivière.

Les deux frères reviennent à la maison paternelle, en compagnie de la princesse. Ah ! le papa était heureux de revoir son Ti-Jean sain et sauf ! Quant au frère aîné, il n'était pas jaloux de son jeune frère, mais il se demandait comment Ti-Jean avait été mis au courant de tant d'événements. Il n'osait pas lui poser directement la question.

Peu après son retour à la maison paternelle, Ti-Jean se réveille, une nuit, et lance son mot de passe : « Bonjour, grand-père Grand-Nez !

— Bonjour, grand-père Claude ! répond la voix.

— Quelle nouvelle en ville ? poursuit Ti-Jean.

— Ah ! la nouvelle. . . Vous êtes de retour avec la princesse, et votre misère est terminée. Une vie de bonheur va s'ouvrir pour vous deux et votre père ! Ton frère va épouser la princesse. Elle aura un enfant, et cet événement peut amener certains contretemps inattendus. Avant la naissance du bébé, il va t'arriver une aventure

dont je ne puis te donner le moindre détail. Et celui qui ce secret révélera, statue de marbre deviendra ! »

La princesse est maintenant enceinte. Le frère aîné a toujours le désir de découvrir le secret de l'intelligence et des agissements heureux de Ti-Jean.

Un jour, l'aîné entreprend de harceler Ti-Jean pour le forcer à parler, mais en vain. Finalement, de guerre lasse, Ti-Jean commence à raconter dans quelles circonstances il a été mis au courant d'événements futurs, grâce à une voix mystérieuse entendue d'abord en rêve. Dès que Ti-Jean a mentionné le premier message de la voix inconnue, ses jambes sont changées en pierre, des pieds jusqu'aux genoux. « Arrête de me raconter ces faits ! supplie le frère aîné.

— Je regrette, mais puisque j'ai commencé à dévoiler mon secret, il faut que je continue ! »

Ti-Jean raconte ensuite le message reçu avant l'apparition du pont et la noyade de la bête-à-sept-têtes. Aussitôt ce récit terminé, Ti-Jean est transformé en statue de marbre. On devine l'émotion du père en se rendant compte de cet accident. Lui aussi veut savoir la cause de cette métamorphose. Il a beau faire venir son aîné et le questionner, le fils ne veut rien révéler à son père, de crainte de provoquer chez lui un chagrin mortel. « Je ne sais pas, explique gauchement l'aîné, ce qui est arrivé à Ti-Jean ! Mais demain, peut-être pourrai-je vous le dire ! Patientez jusqu'à demain ! Je vais réfléchir après m'être renseigné et je vous communiquerai mes conclusions. Je ne voudrais pas vous faire trop de peine. Je sais à quel point vous aimiez Ti-Jean ! »

Depuis un certain temps, Ti-Jean est réduit à l'état d'une statue de marbre. La princesse est mère d'un beau bébé blond, aux cheveux frisés. Je vous donne ces détails parce que je les ai appris moi-même d'un autre conteur.

Un bon jour, le frère de Ti-Jean se dit à lui-même : « Il faut que j'essaie d'entrer en relation avec cette voix mystérieuse dont m'a parlé Ti-Jean ! Qui sait si ce personnage ne me viendra pas en aide ? »

Pendant la nuit, alors qu'il était seul, le frère de Ti-Jean se décide à interpeller le personnage mystérieux : « Bonjour, grand-père Grand-Nez ! lance-t-il.

— Bonjour, grand-père Claude ! lui répond-on.

— Quelle nouvelle en ville ?

— La dernière nouvelle, la voici : Ti-Jean a été changé en statue de marbre ! répond la voix.

— Je le sais. Mais serait-il possible de faire revenir Ti-Jean à son état naturel ?

— Tout à fait possible !

— Pour l'amour de Dieu, supplie le jeune homme, dites-moi que faire ? Mon père va bientôt mourir de chagrin à la pensée de son fils Ti-Jean !

— Je vais t'indiquer le seul moyen de rendre la vie à Ti-Jean. Il te faut couper le cou de ton enfant à l'aide de ton sabre. Ce procédé sera dur à ton cœur de père, mais prends ma parole, il te faut agir ainsi si tu tiens à la vie de Ti-Jean. Tu recueilleras le sang de ton enfant et tu en froteras la statue de marbre en commençant par les pieds. À mesure que tu vas recouvrir de sang la statue, des pieds à la tête, Ti-Jean va reprendre vie.

— Mais je ne puis ainsi enlever la vie de mon enfant !

— Ton enfant, il ne mourra pas. Dès que tu auras recueilli assez de sang pour en enduire la statue de marbre, replace la tête de l'enfant à son endroit naturel. Ton enfant revivra, et seule la cicatrice du sabre demeurera. Tu la feras disparaître sous un collier ! »

Le frère de Ti-Jean ajouta foi à la voix : « Je vais obéir à ce conseil ! Ti-Jean a bien obéi et il ne l'a pas regretté. Je vais agir de la sorte par amour pour mon père. »

Durant la nuit, l'aîné se réveille pendant le sommeil de la princesse. Quand il se voit seul, il tranche le cou de son enfant, en recueille le sang et lui recolle la tête. L'enfant reprend vie ; il lui reste une cicatrice que le papa masque au moyen d'un collier. Aussitôt cette opération terminée, le papa monte rejoindre la statue de marbre et la frotte de sang de bas en haut. Peu à peu, Ti-Jean revient à sa vie normale. « Maintenant, dit l'aîné, il ne faut pas, Ti-Jean, que tu te présentes à notre père immédiatement, sous peine de le faire mourir. Nous allons le préparer graduellement à accepter cette surprise ! »

Quant à la princesse, à son réveil, elle aperçoit un collier au cou de son fils. Grande surprise ! d'où pouvait bien venir cet ornement ? Son mari, pour ne pas entrer dans le détail, avoua qu'il était l'auteur de ce cadeau.

L'aîné retourne voir son père dont le chagrin était inconsolable. Il ne pouvait oublier la situation pénible de Ti-Jean. Le jeune homme dit à son père : « Aujourd'hui, je vais vous apprendre une bonne nouvelle à propos de Ti-Jean. Ti-Jean est de nouveau vivant, et il viendra bientôt vous rendre visite ! » Le pauvre homme ne pouvait ajouter foi au témoignage de son aîné. Celui-ci élève la voix : « Ti-Jean, descends ! »

Ti-Jean se dirige vers l'escalier ; le père ne pouvait croire que ce fût Ti-Jean. À la vue de son fils revenu à la vie, le pauvre père enlaça de ses bras le cou de Ti-Jean, le serra fortement et fondit en larmes. La joie fut trop forte ; il mourut sur l'épaule de son fils !

Ainsi se termine mon récit. . .

TI-JEAN DÉLIVRE UNE PRINCESSE

Récit folklorique raconté en août 1975, à Val-Caron, Ontario, par M. Sylvio Mallet (41 ans). Il a appris ce conte à l'âge de 6 ou 7 ans de sa grand-mère Mallet, née Geneviève Duguay, âgée de 66 ans vers 1940. Il a appris ce conte à Saint-Sauveur, comté de Gloucester, Nouveau-Brunswick.

Enregistrement no 3906. Contes-types juxtaposés : 300, 507A I (aide de grand-père Grand-Nez).

B'en, moi, j' vâs vous conter çâ comm' ma grand-mér' me l' conta't. Un' fois. c'ète' in homme... enn' vieille... in vieux p'i' enn' vieill' qui vivè' avec deux garçons. Le plus jeune le bébé, i' s'app'la't Ti-Jean, j' peux pâs dir' quel âg' qu'i' ava't, mé'...

Puis, dan enn' place, dan enn' certain' place, i' y avè' enn' princess' qu'i' éta't gardée par enn' bête-à-sept-têtes. P'is celui qui pouvè' aller chercher la princesse, b'en, i' éta't... qui délivra't la princesse, c'était dés... i' ava't le royaume, i' été heureux pour l' restant d' sés jours.

Puis, comme on dit, dans c' temps-lâ, c'ète' assez pauv'e. Toujours b'en que le garçon d' la maison s'est décidé d'aller chercher la princesse. I' a d'mandé à son pér' pour lés meilleurs chevaux, son père a di' oui. Mé' son pér' l'ava't b'en avarti qu' c'éta't pâ' enn' tâch' facile, parç' que... aller délivrer la princess' d'enn' bête-à-sept-têt's c'éta't quésiment pâs faisab'e.

Mé' p'tit-Jean, i' écouta't tout' çâ, lui. P'is dans la nuit qu'i' éta't pour... pour aller chercher la princess' le lend'main, la nuit d'avant, p'tit-Jean fè' in rêve. Mé', dans son rêv' c'est comm' si qu'i' avè' eu enne apparition, t' sé's, quelqu'un gu'i parla't. Puis, la voix qui gu'i parla't, i' par... b'en i' a parlé d' la princess' qui éta't gardée par la bête-à-sept-têtes. Mé' i' a dit, la voix d' çâ qui parla't di' à Ti-Jean : « Ton frér' pourrâ pâs sortir la bête-à-sept... pourrâ pâs sortir la princess' de d' lâ. C'est quésimen impossib'e. Mé' toi, par 'xemp' t' 'és capab'e, p'is moé j' vâs t' dir' comment. Fau' absolument qu' tu vâ' avè' ton frère. Ton... ton frér' voudrâ pâs t'emm'ner parç' que... ton père hein, le... le... ton pér' voudrâ pâs t' laissé' allé' avec ton frère, mé' i' dit, faut qu' tu vâs ! »

P'is pour se rend' lâ, à c'te château-lâ qu' éta't la princesse, le... foulla't qu'i' coucha't. P'is la voi' i' a dit : « Mecqu' vous vous couchez, lâ, Ti-Jean, ton frér' vâ dir' « Ti-Jean, couch'-toé p'is dors ! Vâ falloèr tu dors tout' la nuit. » Mé', à mènuît [minuit] tu vâs t' réveiller p'is tu vâs forcer ton frér' de s' coucher. P'is faut qu'i' dorme. P'is moé, j' vâs t' parler, mé' vâ falloèr, pour avoèr contact avec moé, j' m'en vâs t' denner cés mots d' pâss'-lâ écitte ! Tu t'éloègn'râ' in peu d' vot' camping, lâ, pour fair' certain¹ qu' ton frère entend pâs, p'is fair' certain qu' ton frér' dort, p'is tout c' qu' t'aurâ' à dire : « Bonjour, grand-pér' Grand-Nez ! » P'is pour fair' certain qu' t' aurâs contact a'ec moé, moé, m'âs t' répond'e : « Bonjour, grand-père Eclôre ! »

P'is lâ, b'en, tu me d'mand'râs : « Quell' nouvelle à la ville ? Lâ, j' te donn'rai lés détails quoi fair' pour te rend' à la bête-à-sept-têtes. »

Toujours que l' matin, Ti-Jean se l'vé. Ah b'en ! i' éta't fou, i' éta't tout' excité et... i' chanta't, i' sauta't. Lâ, quand i' â vu son frère éta't tout' prêt' à partir, b'en, i' a dit : « Ouè ! b'en, i' dit, faut que j' vâs, moé 'ssi !

— Ah b'en ! Lâ, son frère i' dit, écoute. I' dit, tu sé's, j' peux pâs t'emm'né' avec moé. Ça vâ fair' b'en d' la peine à mon père, te séparer de mon père. P'is, tu sé's qu' c'est impossib'e, mon pér' voudrà jama's l'accepter !

— Ah ! i' dit, faut j' vâs. Tu pourrâs jama's aller charcher la princess' t'ut' seul, toi, c'est çartain et j' peux t'éder que'qu's sort's de magniér's, tu peu' êt' mal pris... »

— Bon, b'en, i' dit, dans c' câs-lâ, i' dit, faut j' d'mande à mon père, i' dit, j' peux pâs t'emm'ner sans la parmission de mon père.

— B'en, i' dit, fais çâ pour moi ! »

I' aima't b'en p'tit-Jean aussi, lui, son grand frère. Fait qu'i' été voèr son père. Ah ! Le bonhomme, quand qu'i' a d'mandé pour emm'ner p'tit-Jean avec lui, i' s'ést... c'éta't pâs qu' la p'tite affaire. « C'est tout c' qu'on â !

— Ah ! Mé' i' dit, franch'ment, mon père, mé' i' dit, j'y prendrai b'en soin et j'y f'rai b'en attention, j' f'rai certain qu'i' dort son plein sommeil, p'i'... »

To'jours b'en qu'i' a convaincu son père. Son pér' dit s'... « Si tu m' promets çâ p'is j' peux m' fier su' toé, i' dit, tu peux l'emm'ner. Mé', i' dit, tu rentr'râs pâ' icitte a'ec la princess' si t'âs pâs Ti-Jean !

— Ah ! I' dit, inquiétez-vous pâs pour çâ, l' père ! »

Fait qu' to'hours b'en qu'i' a parti. Le premier soèr, i's sont couchés, ah b'en, foula't qu' Ti-Jean s'en a'lle au lit. P'is comm' la voi' ava't dit, Ti-Jean, à Ti-Jean, i' contraira't pâs. To'jours que, vers mainnui' in heure, Ti-Jean s'ést réveillé, et pui' i' a di' à son frère, i' a di' à son frère : « Tu vâs t' couché' asteur !

1. *Certain* (faire) : S'assurer que...

— Ah ! I' dit, j' peux pàs m' coucher, i' dit, j'ai promi' à mon père. . .

— Laiss' fair' de quo' c' t'âs promi' au père. C'est no's deu' asteur, faut tu dorm's, toé 'ssi, faut qu' tu te r'poses. T' 'és plus fort, t'âs besoin d'énergie autant, même pluss' que moé ; couch'-toé ! P'is repôs'-toé jusqu'au matin. J' su's bien reposé, moé, p'is j' peux veillé' asteur ! »

To'jours qu'i' a convaincu son frér' de s' coucher ; son frér' s'est couché. Quand i' a fait çertain qu' son frér' dorma't, lâ, i' s'é' éloègné' un peu dans la nuit. I' dit : « Bonjour grand-pér' Grand-Nez ! » Tout' suit' la voi' i' a répondu : « Bonjour grand-pér' Eclôre !

— Quell' nouvelle à la ville ?

— La nouvelle à la ville, mon Ti-Jean, demain vous allé' arrivé' au château. Mé' avant d'arrivé' au château, i' y a enn' rivière à traverser. P'is l'eau ést trop haute, vous pourrez pàs traversé' a'ec l' boghei². Mecqu' t' arriv's lâ, Ti-Jean, di' à ton frér' qu'i' arrê't' lés chevaux, p'is sans fair' min' de r'guien, débarqu' p'is vâ te prom'ner su' l' bord d' la rivière. P'i' à ta droit' tu trouv'râ' un' roch' rouge, un' p'tit' roch' rouge, ou j' devrais dire enn' pierre, un' pierr' rouge. P'i' à ta gauche, tu trouv'râ' enn' pierr' verte. Ramâss'-les, mets-les dans tés poches.

P'is lâ, ton frér' vâ vouloèr travailler pour asseyer de travarser, ça peut gu'i prend' cent ans. P'is tu r'gârd'râs l'heure ; à deux heur's la bête-à-sept-tête' 'a dort. 'A dort seul'ment pour cinq minutes, c'est dans c' temps-lâ qu' vâ falloèr que tu fais's ton coup. Tu prendrâs la pierr' rouge, tu la garroch'râs³ l'aut' bord d' la rivièr', p'i' i' vâ s' faire in pont. Saut' dans l' boghei tout' d' suite avec ton frère, traversez l' pont. Arrive au château, p'is po'gn' la princess' tell' comm' qu' 'a vient. P'is pâ'r à courir, p'is saut' dans l' boghei, p'i' ouv' lés chevau' au bout' t'ut d' suit', parç' la bête-à-sept-têt's vâ s' réveiller p'i' 'a vâ prend'e apras vous aut's.

Tu envoieill's pour travarser l' pont. Lâ, i' dit, ton frér' vâ vouloèr prend' le temps d'asseoir la princess' p'i' arranger çâ comme i' faut, mé' t'âs pàs l' temps d' çâ, c'est pàs d'arrangeag' faut qu' tu traverses. P'i' aussitôt qu' tu s'râs traversé, i' dit, la bête-à-sept-têt's vâ êt'e en arguiér' d' vous aut's. Lâ, i' dit, tu prendrâs ta pierr' varte, tu la gorroch'râs l'aut' bord d' la rivièr' p'is l' pont vâ s' défaire. La bête-à-sept-têt's vâ s' noyer ! »

To'jours que, c'est çâ qu' éta't çâ. « P'is celui qu'i' en parlerâ, en pierr' de marb'e i' r'vir'râ ! » Foulla't pàs qu'i' en parle à parsonne, lâ. To'jours que, le lend'main, Ti-Jean, après qu'i' a eu mangé, Ti-Jean di' à son frère : « B'en, i' dit, j' pense, i' dit, que on ést pàs mal proch', lâ, du. . . du château.

— Son frér' dit, crois-tu ?

2. *Boghei* : Voiture assez légère, à quatre roues.

3. *Garrocher* : Projeter, lancer.

— Ah ! oui. Pâs mal çartain qu'on vâ s' rend'e aujourd'hui, p'is minme, i' dit, j' pense, avant l' dîner.

— I' dit, tu penses ?

— Ah ! oui ! »

Ça fait que, i' a parti. Comm' de faite, i' on arrivé à la rivière, p'i' i's voya'ent l' château l'aut' bord, i's voya'ent l' château l'aut' bord. B'en lâ, mon. . . le frér' de Ti-Jean i' voulè' à tout câsser⁴ traverser l'aut' bord, p'i' au plus vite. Ti-Jean dit : « Press'-toé pâs, i' dit, on vâ manger, on vâ prend'e in lonch [lunch]⁵. I' dit, commence à faire in feu, lâ, p'i' i' dit, on vâ manger, avant. Mecqu'. . . Mecqu'on travers' l'aut' bord, i' dit, j' trouv'rai b'en moyen d' traverser l'aut' bord. P'i' i' dit, mecqu'on travers' l'aut' bord, i' dit, on s'râ pâ' en peine. »

Fa't qu' temps qu' son frère a fait à manger, p'tit-Jean s' prom'na't su' l' bord d' la rivière. Comm' de fait', à sa droète i' trouve enn' pierr' rouge, tourne à sa gauche, i' trouve enn' pierr' verte. I' en parl' pâ' à son frère, hein ! I' met lés pierr's dans sés poches.

À deux heur's juss'e, c'est tout' prêt. I' â tiré la pierr' roug' l'aut' bord d' la rivière, i' s'est formé in pont. Lâ, i' ont traversé. Quand i' a arrivé au château, Ti-Jean a sauté en bâs, Ti-Jean a sauté en bâs du. . . du boghei, i' a parti à courir, i' a rentré dans l' château p'i' i' a pris la. . . la princesse. I' a pris la princesse en courant, p'i' il l'â assis dans l' boghei, la robe à mo'tié toute r'troussée, p'i' alle ava' in chapeau, dans c' temps-lâ i's porta'ent to'jours dés chapeaux, le chapeau d' travers p'is. . . P'is l' frère à Ti-Jean, b'en, i' voul'a't tout' arranger la princess' comm' i' faut, l'asseoir. . . « Ah ! Ti-Jean i' dit, i' a pâs l' temps ! »

I' a ramâssé l' fouett' p'i' en-'oueill' su' lés chevaux p'is ça a parti, çâ. B'en, son frère éta't pâs content, lâ, apras qu'i' ava't la princesse, i' a commencé à chicaner Ti-Jean. Ti-Jean faisa't pâs d' câs. Le fouett' su' 'és chevau' au plus maudit. C'est icitt' qu'on y vâ !

P'i' i' 'garde en arguier' de lui, i' voèt, mon vieux, comm' de fait', la bête-à-sept-tête' éta't réveillée p'i' 'a s'en v'na't. Ah ! Môseusse ! Lâ, le frère à Ti-Jean est en peine. P'is lâ, i' a commencé à avoèr pèur. Fa't quand i' ont traversé le pont, Ti-Jean a pris la pierr' verte, 'a gorrochée en arguier' de lui, p'is le pont s'est défait', la bête-à-sept-têt's s'est noyée.

Te'jours que, lâ, i' ont arrivé chez eux. Ah b'en ! le pére éta't content qu' son p'tit-Jean éta't r'venu sain et sauf. Mais lâ, le frér' de Ti-Jean éta't pour. . . éta't pâs trop content d' çâ. B'en, j' veux dire. . . c' pâs qu'i' éta't pâs content d' çâ, mé' i' trouva't. . . la curiosité. I' aurè' aimé d' savoèr le secret d' Ti-Jean, comment ça s' fait qu'i' sava't tout' çâ p'is. . . P'is ça gu'i coûta't d' gu'i d'mander, d'enn' magnière.

4. *Casser* (à tout) : Sans tarder, absolument.

5. *Lunch* (angl.) : Collation, léger repas.

Te'jours, apras qu'i' ont arrivé chez eux, lâ, la voi' â parlé à Ti-Jean encore. Non, c'est Ti-Jean... c'est Ti-Jean que... encôr' Ti-Jean dans la nuit qui s'est réveillè, p'i' i' a dit : « Bonjour, grand-pèr' Grand-Nez !

— Bonjour grand-père Eclôre !

— I' dit, quell' nouvelle à la ville ?

— I' dit, la nouvelle ést que vous êt's rendus chez vou' avec la princesse, p'is tout' vâ bien marcher. P'is c'est ton frér' qui vâ l'a'oèr à marguier [marier], p'is vous allé' êt'e heureux le restant d' vos jours ! P'us d' problème, ton père aussi.

Mé' i' di' à Ti-Jean, i' â que'qu' chos' qui vâ arriver, La princess' vâ avoèr in enfant. Mé' avant qu'alle eill' [ait] son enfant, i' y a que'qu' chos' qui vâ t'arriver j' peux pàs t' dire. Mé', i' dit, celui qui en parlerâ, en pierr' de marb'e i' r'vir'rà ! »

Te'jours que... la princesse ést enceinte, la princesse ést enceinte. P'is lâ, b'en, Ti-Jean... le frère à Ti-Jean voula't vraiment savoèr qu'est-c' que c'est qui s' pàs'sé' avec Ti-Jean qu'i' l' trouva't si intelligent, qu'i' éta't si bon, p'is... .

Te'jours qu'i' s' mè' apras Ti-Jean pour savoèr c' que c'éta't. Ti-Jean voula't pàs parler. Te'jours que Ti-Jean a commencé à gu'i raconter l'histoère. J' répèt'rai pàs l' conte, mé', c'est la répétition d' la voix qu'i' a eu, le premier soèr avant qu'i' ont parti pour la princesse, hein, vous savez c' que c'est. Quand i' a conté sa première apparition... la premièr' contact qu'i' a eu' avec la voix dans la nuit, i' a commencé à tourné' en pierr' dés pié' à v'nir jusqu'aux g'noux.

Ah ! I' a di' à Ti-Jean : « Arrête ! I' dit, j' veux p'us qu' tu m'en dises !

— Ti-Jean i' dit, c'est b'en d' valeur, asteur j'ai commencé faut j' continue ! »

P'is lâ i' a raconté la deuxièm' contact qu'i' a eu' avec... avant qu'i' ont traversé sur la bête-à-sept-têtes, p'i' i' ést tourné tout en pierre, pierr' de marb'e. Ah b'en ! Lâ, c'éta't pàs que l'histoèr' dans la maison du père, çâ, lâ, quand i' a vu qu' son p'tit-Jean éta't tourné en pierr' de marb'e. Lui aussi voula't savoèr qu'est-c' c'est qui s' pàs'sa't. P'is lâ, i' a fait v'nir son grand garçon. Son grand garçon, b'en, i' a pàs voulu dir' çâ à son père, i' â pàs voulu dir' çâ à son père, son père... i' sava't qu' son père alla't mourir de peine. I' dit : « J' sé's pàs qu'est-c' que a arrivé à Ti-Jean. J' peux pàs vous dir' vraiment c' qui â arrivé à Ti-Jean, mé' i' dit, j'ai in idée. Mé', i' dit, demain, i' dit, peut-êt'e, i' dit, que j' pourrai vous l' dire, peut-êt' demain. J' m'as pensé' à çâ, lâ, fair' certain, i' dit, j' veux pàs vous fair' de peine, j' sé's comment vous aimiez Ti-Jean, p'is tout' . »

Ça fa't que, lâ, ça faisè' enn' secousse⁶, lâ, que Ti-Jean éta't tourné en pierr' de marb'e. P'is dans c' temps-lâ, la princesse alle a eu son bébé. Ah ! un beau p'tit garçon a'ec dés beaux p'tits ch'feux frisés, jaune' à pârt de d' çâ ! B'en, moé, c'est d' minm' ça m'a été raconté, t' sé's.

6. *Secousse* : Laps de temps.

Ça fa't que, le frère à Ti-Jean a pensé à lui-minme : « Faut j'asseille à po'gner contact avec c'tte voix-lâ, moé ! On sé't jama's, dés fois, c' qui vâ arriver ! » Dans la nuit, i' éta't tout seul, i' a di' en lui-minme : « J' pren enn' chance ! I' dit, bonjour grand-pèr' Grand-Nez ! »

Ah ! Môseusse, comm' de fait' ! La voix gu'i répond : « Bonjour grand-père Eclôde !

– I' dit, quell' nouvelle à la ville ?

– La nouvelle à la ville ést que Ti-Jean ést tourné en pierr' de marb'e.

– Ouè ! I' dit, i' aurait-tu un moyen de faire r'venir Ti-Jean ?

– Oui, i' a moyen de fair' r'venir Ti-Jean.

– Pour l'amour du ciel, i' dit, dit's lé-moé ! I' dit, mon père ést en train d' mourir d'ennui d' son p'tit-Jean !

– B'en, i' a un' seul' magniér' de fair' venir Ti-Jean. Pour çâ, faut qu' tu prenn's ton sâb'e, p'is faut qu' tu coup's le cou d' ton p'tit prince. C'ést dur à faire, mé' prends-en ma parole, faut qu' tu coup's le cou d' ton p'tit prince, p'is tu prends l' sang, p'is tu frott's la statue de pierr' de marb' de p'tit-Jean à partir dés pieds jusqu'à la tête. P'i' à mesur' que tu vâs frotté' avè' le san à partir dés pieds, Ti-Jean vâ r'venir.

– Mé' oui, mé' i' dit, mon p'tit prince, j' peux pâs fair' çâ.

– B'en ton p'tit prince, tout c' t'aurâ' à faire, mecqu' t'eill' du sang. . . t'eill' ramâssé l' sang, c'est d' gu'i r'coller l' cou ensemb'e, p'is çâ vâ paraît' . . . p'is çâ paraîtra pâs. La seul' chos' qui vâ paraît'e, c'ést que i' aurâ in collier pour cacher la coupure ! »

Heille ! C'éta't pâs que. . . in affaire à faire. Fait qu'i' a pensé à lui-minme : « Faut j'asseille ! La voi' a dit çâ à Ti-Jean, et bien, çâ s'accomplit, faut j' prenn' ma chance, pour l'amour de mon père, m'en vâs sacrifier çâ ! »

Fait qu' dans la nuit i' s'est réveillé tout' seul, la princess' dorma't. I' a coupé le. . . i' a coupé l' cou de. . . du p'tit prince, i' a sauvé l' sang. I' a été p'i' i' a collé, i' a collé la têt' comm' de fait', la têt' çâ r'pri' ensemb' de nouveau p'i' i' avait juss'e in collier. Lâ i' s'en été en haut p'i' i' a commencé à frotter Ti-Jean avec le sang du p'tit prince, à partir dés pieds, p'is comm' de fait', Ti-Jean r'vena't, Ti-Jean r'vena't.

To'jours que, i' a di' à Ti-Jean : « 'Steur, i' dit, faut pâs qu' tu vâs voèr mon pèr' vit' de minme, tu vâs l' fair' mourir. I' fau' asseyé' à am'ner çâ tranquill'ment. » To'jours que, l' matin quand. . . la princess' s'est réveillée, alle aparçoét le p'tit prince avec le collier dans l' cou, c'éta't pâs que. . . c'éta't pâs qu' la p'tite affaire, le collier dans l' cou, où çâ d'vena't. B'en lui, pour pâs qu' çâ paraiss' trop, i' a dit qu' c'éte in collier qu'i' i' ava't placé.

Ça fait qu' là i' a parti p'i' i' a été 'oèr son pére. I' dit : « Pepa ! » — le bonhomme éta't b'en chagriné, i' pâ' oublié son p'tit-Jean — i' a di' à son pére, b'en, lâ, aujourd'hui j' vâs vous dir' c' que c'est qu' a arrivé à p'tit-Jean ! Ti-Jean, i' dit, i' ést r'venu, p'i' i' di' i' vâ v'nir vou' 'oèr ! »

B'en son pér' voula't pâs l' croère. Ça fè' i' a crié : « Ti-Jean, descends ! » Ti-Jean été' en haut, hein ! Là l' bonhomme entenda't marcher dans l'escalier p'i' i' pouva't pâs croire' qu' c'est Ti-Jean. Quand i' a vu Ti-Jean rentrer dans sa chamb'e, ah ! son p'tit-Jean ! I' a ramâssé son p'tit-Jean par le cou p'i' il l'â serré, i' a assez pleuré qu'i' ést mort. . . qu'i' ést mort de joie.

C'est la fin d' l'histoère !



5 – UN FAIT HISTORIQUE

Eh bien ! si vous me le permettez, je vais vous raconter un fait survenu dans le temps de la grosse prospérité.

J'y pense... toi, Gilles, tu es venu dans ma région, à Tracadie, à Butte-d'Or, cela va de soi. Tu dois te souvenir au moins de Donald et de l'endroit où je demeurais, chez grand-père ?

Dans ce temps-là, la route de Tracadie à Bathurst passait en arrière, dans la forêt. Aujourd'hui, on passe sur la terre de grand-père, ou plutôt grand-père a acquis la ferme où passe la route...

Il s'agit d'un voyou, comme on disait, ou plus précisément d'un bandit qui avait dévalisé une banque à Montréal, et tué un ou deux employés. Il s'était enfui dans notre région, là où les compagnies forestières entretenaient des chemins et des camps de bûcherons.

Pas loin de chez grand-père, dans ce coin-là, il y avait un vieux camp abandonné. Le bandit s'est échoué là comme on dit, et s'est installé un gîte à l'intérieur de cette ancienne cabane.

Un seul chemin conduisait à cet abri ; on l'appelait le chemin de portage. Un citoyen de Tracadie dont j'ai oublié le nom et que mon père connaissait — Sandy Ferrant pourrait certainement le nommer — ce résident de Tracadie transportait le ravitaillement des employés de la compagnie. On a donc pu comprendre que le voyou — c'est son nom local — ait pu graisser la patte du portageur pour obtenir la nourriture dont il avait besoin.

La force policière était aux trousses du bandit ; elle savait qu'il habitait notre région sans connaître l'endroit précis de sa cachette. Moi, je sais ces détails par un policier de la Gendarmerie Royale, grand ami de mon père. Autrefois nous appelions ce groupe de policiers la Police Montée.

Les gens de Tracadie, à la vue des grosses dépenses que faisait le portageur pour réparer sa maison, ont commencé à concevoir certains soupçons. « Comment se peut-il qu'il dépense tant d'argent ? » se disaient-ils.

Le bandit, lui, il traversait la route qui passe maintenant chez moi, filait à travers la forêt, et aboutissait à la rivière, une marche de trois bons milles, sinon

plus. Près de la rivière, il se construisait une embarcation, un canot, à même un gros pin. Je n'ai jamais vu cette embarcation, mais on dit qu'elle est encore sur place. J'ai vu la hutte où le bandit a demeuré ; ce camp est resté longtemps à la vue des passants.

Comme leurs doutes persistaient, les gens de Tracadie ont fait venir un détective de Montréal. La surveillance devint de plus en plus étroite, et quand on jugea les preuves suffisantes, on arrêta le portageur et l'on voulut lui faire faire des aveux.

Toutes ces démarches avaient débuté assez tôt l'automne précédent. Nous étions déjà au printemps, au mois de mars, époque des tempêtes fréquentes où la pluie succède aux chutes de neige.

On a donc questionné le portageur pour lui faire dire où se cachait le bandit. C'est sa fille qui a tout déclaré. On peut bien s'imaginer que le détective a choisi un soir de tempête pour tenter le grand coup. Il s'est mis en route un soir de tempête pour arriver au camp clandestin, vers deux heures du matin.

Sans frapper à la porte, le détective est entré dans le vieux camp avec grand bruit.

Le bandit s'est levé et vint rejoindre le policier. Ce dernier se montra très surpris : « J'étais loin de penser qu'il y eût quelqu'un dans cette mesure.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demande le bandit.

— J'ai entrepris un tour de chasse et je me suis perdu en forêt. Au moment où je commençais à désespérer, je tombe sur cette cabane dans l'intention d'y passer la nuit. Je suis chanceux d'y trouver un être humain et un poêle ! »

Le bandit, bien que sur ses gardes, laisse entrer le soi-disant chasseur. Le lit où dut coucher le détective n'était pas large ; je l'ai vu moi-même longtemps après ces événements. Il était fait de petits rondins gros comme le bras. C'est là que le policier passa la nuit, feignant de dormir et de ronfler comme un démon, en grand danger de se faire flamber la cervelle. En effet, à deux ou trois reprises, le bandit se leva, pistolet au poing, tourné vers le visiteur, mais n'osa tirer.

Sur le matin, le coupable finit par sombrer dans le sommeil. Le détective guettait ce moment-là pour lui passer les menottes aux poignets. En ouvrant les yeux, le bandit aurait dit au policier : « Si j'avais suivi ma première idée, tu ne m'aurais jamais mis la main au collet ! »

Laissé en liberté, il aurait pu, à la fonte des glaces, descendre la rivière au moyen du canot qu'il achevait de fabriquer pour rejoindre la mer et s'enfuir Dieu sait où.

Aujourd'hui, après des années, les broussailles ont fait disparaître toute trace de ce drame.

Après son arrestation, le bandit fut conduit à Bathurst. Si ma mémoire est bonne, il a été pendu à Dorchester. Peu importe. . .

Dans une lettre écrite au portageur, le bandit, une fois arrêté, avait voulu lui dévoiler l'endroit où l'argent était caché. Il est incroyable le nombre de gens qui ont vainement fouillé les abords du camp pour trouver le magot. Il ne faut pas oublier que c'était au printemps, à l'époque des températures incertaines. Le portageur n'a jamais pu se rendre où se trouvait la cachette.

Quant à l'année où ces événements se sont passés, je ne puis donner rien de précis. Comme je l'ai dit au début de mon récit, c'était à une époque de grande prospérité. Moi, je n'y ai pas participé. . . En quatorze ? Ah ! non, plus tard que quatorze ! Dans les années trente, trente-cinq, trente-deux ? Quand mon père a déménagé à Saint-Sauveur, c'est deux ans après ma naissance en 1933 ; donc, en 1935.

Donc, l'aventure du bandit aurait pu survenir en 1937 ou 1938, peut-être en 1939. Sûrement, puisque la route actuelle allant à Bathurst était déjà construite ! Peut-être aussi est-ce arrivé avant notre déménagement. . . Peut-être avant, avant 1939. Oui, je crois que c'est avant 1939 !

FAIT HISTORIQUE

Récit raconté en août 1975, à Val-Caron, Ontario, par M. Sylvio Mallet (41 ans) né en Acadie. Il a appris ce fait de ses parents.

Enregistrement no 3907.

B'en, asteur, si vous voulez, lâ, j' vâs vous conté' un fait dans l' temps d' la gross' piass'e. B'en, comm' toé, Gilles, lâ, t' 'és v'nu par chez nous dans not' bout', lâ, tu sé' où c' qu' ést Tracadie puis Butt'-d'Or comm' de raison, puis tu dois t' rapp'ler j' sé's pâs, d' Donald, p'is j' t'ai montré où c' que j' restais chez grand-père, lâ. Bon, b'en, pour allé' à Bathurst dans c' temps-lâ, lâ, de Tracadie à Bathurst, le ch'min pâssa' en arriér' dans l' boâs, lâ, en arrière. . . asteur i' s' trouve à pâsser su' la terre à grand-père, grand-père a pris c' terr'-lâ.

Bon, b'en. . . c'est l' trimp' [tramp]¹. . . il l'app'lait l' trimp', lâ, mé' c'st in bandit, i' avait. . . i' avait volé' enn' banque, à Montréal, i' avait tué un ou deux employés. S'est sauvé par chez nous, puis dans cés ch'mins-lâ, lâ, lés compagnies bûchaient, hein ! p'i' i' y avait dés camp's². Mé' pâs loin d' chez grand-père, lâ, en arriér' de cés terr'-lâ, lâ, pâs loin de d' lâ, i' y avè' in vieux camp' qu' éta' abandonné. Puis lui, i' a v'nu lander [to land]³ lâ, comme on dit, lâ, p'is s'est bâti in camp' dans c'te vieux camp'-lâ, c'st in vieux camp' de bûcherons.

Puis. . . i' avait. . . c'était l' seul l' ch'min qui avait, l' ch'min d' partage [portage]⁴, i' app'lait çâ in ch'min d' partage. I' avè' in gârs d' Tracadie, j' sé's pâs son nom, mé' j' su's çertain, mon pér' saura't l' nom, p'is Sandy Ferrant aussi i' sa'ra't l' nom de c'te gârs-lâ qui partagea't pour la compagnie. P'is c' qu'on a pu comprend' que le trimp', bon, on l'app'lait l' trimp' ; c'est d' minm' qu'i' ava' été baptisé, i' ava't pâssé la piass'e au bonhomme, 'oés-tu, i' partageait p'is c'est lui qui gu'i fournissait la grob' [grub]⁵. Lâ, lés police' étaient après lui, hein ! p'i' i's

1. *Tramp* (angl.) : Voyou.

2. *Camp* : Cabane de bois rond dans laquelle logent temporairement les bûcherons.

3. *Land* [to] (angl.) : S'échouer, s'installer.

4. *Portage* : Transport des marchandises nécessaires à une exploitation forestière.

5. *Grub* (angl.) : Mangeaille, nourriture.

savaient qu'i' éta' en que'qu' pârt par chez nous, mé' i's sava'ent pâ' où c' qu'i' éta't, où c' qu'i' éta't.

P'is, un dés ami' à mon pére, moé, qui éta't dans RCMP, le... comment c' qu'i' app'lait çâ, lâ, la police... la police O.P... non, la poliç' Montée, lâ. Lâ, i's s' sont doutés, lâ, i' ont v'nu qu'i's sont 'parçus, lâ, parç' que l' bonhomme a commencé à dépenser pàs mal d'argent, fair' dés réparations su' sa maison, p'is t' sé's. Tout d'in coup, i' ont commencé à a'oèr dés doutes, lâ, i' ont pensé : « Maudit démon, i' peut pàs dépenser d' minme... »

Mé' lui, l' trimp', lâ, i' traversait, i' s' trouvait comme à traverser le... le ch'min qui pâssè' à travers d' chez nous, asteur, i' traversait çâ, i' s'en allait, ah ! i' aurait dû marcher, ça a'rait dû gu'i donner, çâ, à marché' à travers d' minme à travers le boàs, lâ, pour po'gner la rivièr' l'aut' bord, ça 'rait dû gu'i donné' à pe' prè' in t'oàs, au moin in t'oàs milles, dans l' moins t'oàs mill's peut-êt' pluss', dans l' moins troàs milles. P'is lâ, i' éta' apras s' construire in bateau, in canot dan in pin. Moé, j'ai jama's vu le canot, mé' c'est supposé qu'i' é' [est] encor' lâ. J'ai vu l' camp' qui restait d'dans, çâ, ça a resté lâ longtemps.

En tout's lés câs, i' ont fait v'nir in détectiv' de Montréal quand i' ont eu lés dout's, et pui' i' a descendu lâ, p'i' i' a commencé à surveiller le bonhomm' qui... qui partageait lâ, p'is quand i' a été pàs mal çertain d' son affaire, i' ont po'gné l' bonhomm' p'i' i's l'ont fait parler. Çâ, c'tait déjà rendu au printemps, çâ, ça l'arrivé dans l'automne, de bonne heur' l'automne, c'était rendu au printemps çâ, dans l' printemps au moàs d' mars, p'is dans c' temps-lâ lés tempête' éta'ent fréquent's, dans l' moàs d' mars, par chez nous, p'is la neig' p'is la pluie p'is l' diâb'e éta' aux vaches.

Tou' 'és câs. Il a fait' parler l' bonhomme, p'i' i' ont dit : « Faut qu' tu déclâres, on l' sé't que tu sé' où c' qu'i' ést, la fill' leu's â dit d'où c' qu'i' était. Le détective, lui, c'est supposé qu'i' a parti l' soèr, dan enn' tempête, i' attendu enn' tempête. I' a parti l' soèr, et pui' i' a été frappé' à la port' de... du camp', dans la nuit, 'ted b'en in heur' deux heur's dans la nuit, 'té frappé' à la port' du trimp'. Mé', s'pposé qu'i' a pàs frappé, i' a rentré dans c'te vieux camp'-là p'i' i' a commencé à bardasser là-d'dans. Lâ, l' trimp' s'â l'vé. P'i' i' s'a fait voèr surpris, hein. « J' pensais pàs qu'i' avait quelqu'un qui restait par icitte.

— I' dit, quoi c' tu veux ?

— B'en, i' dit, c' que j' veux, i' dit, j' v'nu à la chasse, i' dit, p'is j' m'ai perdu, j' t-écarté, p'i' i' dit... i' dit, j' sé's p'u' où c' que j' su's, p'is j'arrivé su' c'tte caban'-là icitte, i' dit, j' pensa's d' pâssé 'a nuit icitte, p'is lâ, i' dit, j' su's plus chanceux que j' pensais, t' sé's, de voèr in être humain icitte avec in poêle... »

P'i' il l'a fait rentrer p'is... s'pposé qu'i' voya't qu'i' éta't, t' sé's, i' éta't su' sés gardes, comme on dit. En t't lés câs, le bed⁶ qu'i' coucha't d'dans éta't pàs large,

6. *Bed* (angl.) : Lit.

c'éta't fait' avec dés p'tits rondins, çâ, j' l'ai vu, çâ, j'éte voèr çâ, c'ta't fait' avec dés p'tit's branche' à p' près gros d' minme. Et puis. . . et puis. . . il l'a laissé pâsser la nuit lâ. P'is lâ, su' l' matin, lâ, lui, l' détective, i' ést s'pposé que i' ronfla't comme in démon, mé' i' dorma't pâs, hein ! P'is s'pposé par troâs fois dans la nuit, lâ, i' pensait qu'i' allait s' fair' flamber la tête, le détective. S'pposé qui se l'va' avè' le revolver, le trimp' avec son revolver, pour v'nir changer d'idée.

To'jours qu'i' a tombé endormi. I' a tombé endormi su' l' matin, i' dorma't, i' ronfla't, mon vieux. Quand le détective a été çertain qu'i' dorma't, i' a été p'i' i' gu'i a mis lés han'coff' [handcuffs]⁷. Çà fait que, i' s' a réveillé, hein ! S'pposé qu'i' a di' au détective, i' dit : « Si j'avais sui' [suivi] ma première idée, tu m'a'ra's pâs mis la patt' su' l' dos, toé ! » C'ést s'pposé lâ que son bateau, lâ, son canot qu'i' était après faire, si il l'avait pâs po'gné, si lés glaces. . . i' attenda't juss' que lés glaç's câssaient sur la rivièrè, lâ, c' fa't qu'i' a'ra't pâs pu mett' la main d'ssus. B'en, i' sortait d' la rivièr' p'i' i' prenait la mer, hein ! P'is charche de v'ouè c' que c'ést qu'i' a'ra' été. En tout's lés câs, j' sé's pâs comment. . . asteur, çâ, c'ést toute r'poussé, mé' c'ést suppôsé. . . lui, i' a écri' un' lett'e au partageux, lâ.

Lâ, ils l'ont pris p'i' ils l'ont emm'né à Bathurst, lui. P'is j' pense, si j' me tromp' pâs, i' â été pendu à Dorchester énéwé [anyway]⁸. Mé' i' a fait d'mandé' au partageux, i' avè' écri' un' lett'e p'i' i' voulait dire où c' que l'argen était caché. Mé' s' t'avais vu le mond' qui a creusé alentour de c'te camp'-là pour trouver l'argent, c'st effreyant, c'ést pâs creyab'e. I' ont jama's r'guien trouvé. P'is c'était l'hiver dans c' temps-lâ. . . j' veux dir' pâs l'hiver c'tait l' printemps, l' temps dés tempêtes p'is. . . Lui, i' a jama's pu. . . le partageu' a jama's pu s' rend'e pour aller. . . aller voèr c' qui s' pâssait.

L'année, pour dire, l'année je l' sé's pâs, l'année ça s'rait, mé' c'ést comm' j' disa' au commenç'ment d' l'histoère, c'ést l' temps d' la gross' piasse. Moé, j' su's pâ' allé. . . dans c' temps-lâ, quatorze, ah ! plus târd que çâ, ouè ! b'en peut-êt'e, attends, b'en, n'us aut'e', on a déménagé par lâ en trente, trent'-cinq, trent'-deux, non, pâs trent'-deux, mon père ést déménagé par lâ. Mon père. . . quand qu' mon père est déménagé à Saint-Sauveur, moé, j'ai v'nu au monde en trent'-troâs, bon, c'ést deux ans après, trent'-cinq. Bon, çâ c' aurait pu' arrivé' en trent'-sept, trent'-huit, peut-êt' trent'-neuf ! B'en oui, le ch'min, i' pâssa't par ce ch'min-lâ pour aller à Bathurst. Ou peut-être avant qu'on arriv' lâ. Peut-être avant, avant trent'-neuf, oui, j' pens' c'st avant trent'-neuf ! »

7. *Handcuffs* (angl.) : Menottes.

8. *Anyway* (angl.) : De toute façon.

6 – LES SORCIÈRES FILEUSES DE LAINE

Il y avait, une fois, un paysan dont la fille était tellement paresseuse qu'il ne savait que faire. Elle était assise toute la journée et ne faisait rien, rien, rien. Le père, fort découragé, se demandait bien comment corriger cette situation. Il se disait : « Si elle pouvait épouser quelqu'un ! Mais, qui épouserait une fille paresseuse ? Il faut pourtant imaginer un détour ! »

Un jour, on annonce que le roi passera dans les parages du paysan. Ce dernier conçoit un plan merveilleux. Il va à la rencontre du roi et lui dit : « Sire, venez avec moi, venez rencontrer ma fille ! Elle n'a pas sa pareille : elle est tellement ardente au travail qu'elle file toute la journée. Son talent s'est développé au point de pouvoir transformer de la laine en or ! »

– Ah ! fait le roi, vous avez une fille si habile ? Alors, il vaudrait la peine que je la rencontre ! »

Le père s'empresse d'amener le roi vers sa fille. Le roi s'adresse à la paysanne : « C'est vrai, ma fille que vous êtes ardente au travail, que vous filez toute la journée et même dans la soirée ? Votre père me dit que jamais il n'a connu personne de plus passionnée par le travail que vous. Suivez-moi au château, et si vous pouvez transformer de la laine en fils d'or, comme me le dit votre père, je vous épouserai ! »

La fillette prend donc le chemin du château. Le roi, sans tarder, l'enferme dans une chambre contenant une bonne quantité de laine, et ferme la porte. Abandonnée à elle-même, la jeune fille se met à pleurer. « Que faire ? se dit-elle. Je n'ai jamais touché à un rouet de ma vie ! Je ne sais pas filer, comment pourrais-je changer des fils de laine en fils d'or ? »

Soudain, quelqu'un frappa à la porte. La fillette va ouvrir et, à sa grande surprise, voit devant elle trois vieilles, d'une laideur épouvantable. « Pourquoi pleures-tu, ma fille ? lui demandent ces dames.

– Ah ! mesdames, mon père a raconté au roi que je pouvais filer et même produire des filaments d'or en me servant de brins de laine. Or, je n'ai jamais touché à un rouet. Comment pourrais-je filer et surtout changer de la laine en or ?

– Ne pleure pas ! Si tu veux, nous pouvons le faire pour toi. Nous sommes des sorcières, et nous pouvons t'aider. Nous le ferons, toutefois, à la condition que tu nous invites à tes noces, si le roi décide de t'épouser.

— Je vous le promets », répond la fillette toute réconfortée.

Durant la soirée, les sorcières filèrent à tour de rôle la laine rassemblée dans la chambre. Quand le roi entra le lendemain matin, il trouva la fille entourée de laine transformée en fils d'or. Tout surpris par ce spectacle, le roi dit à la jeune fille : « Tu es une personne merveilleuse ! Nous allons devenir très très riches ! Nous allons unir notre destinée pour toujours ! »

Et le roi épouse cette paresseuse. Tel qu'entendu, les sorcières sont parmi les invités. Quand le monarque les voit entrer, il dit à sa nouvelle épouse : « Mais, ma chère, quelles sont ces dames si laides ? »

— Ah ! Sire, ce sont mes tantes. Je me devais de les inviter.

— Mais comment expliquer leur laideur ? » demande le roi.

L'une des sorcières s'approche et dit au roi : « Je viens d'entendre ce que tu viens de dire. Mais ne t'inquiète pas de notre condition. Tu vois mes lèvres ? Elles se sont développées peu à peu, et maintenant elles sont énormes à force de mouiller la laine puisque je file chaque jour au rouet ! »

— Et moi, dit la deuxième, tu vois mon nez ? Il est très long ! La senteur de la laine que je file à la journée longue le fait allonger insensiblement !

— Moi aussi, dit la troisième, je file toute la journée et toute la soirée ! Mon dos courbé sur le rouet jour et nuit s'arrondit peu à peu sous l'effet de la fatigue ! »

Poussé par la crainte de constater une telle laideur chez sa femme, le roi prit tous les rouets du château et les jeta au feu. Et ainsi, notre paresseuse de fille ne toucha jamais à un rouet au cours de toute sa vie !

LES SORCIÈRES FILEUSES DE LAINE

Récit folklorique raconté à Val-Caron, Ontario, le 5 avril 1976, par Mme Robert Trudel (Rita Mallet 35 ans) née à Caraquet, Nouveau-Brunswick, et arrivée en Ontario, Hanmer, en 1958. La conteuse a appris ce récit, vers 1950, de son père, Martin Mallet, alors âgé de 65 ans.

Enregistrement no 4615. Conte-type 501 I a (père), c (filer de la laine en or), d, II a, b, III a.

Il y avâ un' fois, un paysan qui avâ une fill' tell'ment paresseus' qu'i' ne sava't que faire. Tout' la journée, la fille été assise et ne fesa't rien, rien, rien. Le père, fort découragé, se d'manda't ce qu'il pourra't fair' pour remédié' à cett' situation. Il se disait : « Si ell' pouva't don épouser quelqu'un ! Mais qui, qui épous'ra' enn' fill' si paresseuse ? Il faut pourtant pensé' à quelque chose ! »

Un jour que le roi passait par lâ, le père eu' une idée formidab'e. Il alla à la rencont' du roi et lui dit : « Sire, venez, vené' avec moi rencontrer ma fille ! C'est un' fill' sans pareille : elle est tell'ment vaillant¹ qu'ell' fil' tout' la journée. Et maint'nant, elle a tell'ment filé qu'ell' peut filer de la paille en or, ell' peut filer de la laine en or !

— Et le roi de dire : Vous avé' enn' fill' comm' câ ? Mé,' il vaudrait la pein' que je la rencont'e.

— Venez ! »

Alors, le pèr' conduisit sa fille au roi. Celui-ci lui dit : « C'est vrai, ma fille, que vous êt's si vaillante, que vous filez, filez tout' la journée, que vous filez tout' la soirée ? Ton pèr' me dit qu'il n'a jama's vu quelqu'un de plus vaillant que vous ! Vené' au château avec moi, si vous pouvez filer de la laine en or, comm' votre pèr' me le dit, je vous épous'rai ! »

Et la fill' suivit le roi au château. Celui-ci l'enferma dans un' chamb'e, ferma la porte. Celle-ci se mit à pleurer aussitôt qu'ell' se sentit seule. « Que faire, dit-elle ? Je

1. *Vaillant* : Actif, laborieux, ardent au travail.

n' peux minm' pàs filer ! Je n'ai jama's touché au roué' [rouet] d' ma vie ! Comment pourrais-je filer d' l'or ? Changer d' la laine en or ? »

Tout à coup quelqu'un frappa à la porte. Elle alla ouvrir et quell' ne fut pas sa surpris' de voir tout près d'ell' troâs vieill's dam's très laides, d'un' laideur terrible. Et les troâs dam's lui disent : « Pourquoi pleur's-tu, ma fille ?

— Ah ! mesdames, dit-elle, mon père a di' au roi que j' pouvais filer de la laine en or ! Et moi qui n'ai jamais filé d' ma vie ! Je n'ai jamais touché à in rouet. Comment pourrais-je filer de l'or ? J' n' pourrai minm' pàs filer d' la laine !

— Ne pleur' pas ! Si tu veux, nous pouvons le fair' pour toi. Nous n' somm's pas dés. . . Nous somm's dés sorcières ! Nous pouvons t'aider, mé' à un' condition : que tu nous invite' aux noces, si le roi décid' de t'épouser !

— C'est très bien ! » dit cell'-ci très contentée.

Tout' la soirée, les sorcièr's filèrent, filèrent, filèrent. Le matin, quand le roi entra dans la chambre, il trouva la fille, avec autour d'elle, tout' la lain' filée en or ! Celui-ci n'en croya't pàs sés yeux : « Mé', lui dit-il, tu es un' fill' formidable ! Nous allons dev'nir très très très riches ! Nous allons nous épouser ! »

Et le roi épouse la fill' paresseuse. Le jour dés noces, tel que dit, les sorcière' éta'ent invitées. Quand le roâ lés vit entrer, il dit à sa femme : « Mé', ma chère, quell's sont cés dam's si laides ?

— Oh ! dit-elle, ce sont mes tantes. Il falla't lés inviter !

— C'est très bien, ma chère ! Mais comment se fait-il qu'ell's sont si laides ? »

Un' dés sorcièr's s'approcha et lui dit : « Je viens d'entend'e ce que tu viens de dire. Mé', ne t'en fais pas. Tu vois més lèvres ; ell's sont très gross's. À mouiller la lain' tout' la journée, quand je file au rouet, les lèvres grossisse' insensiblement.

— Et moi, dit la seconde, tu vois mon nez ? Il est long ! Eh b'en ! Tout' la journée je file, moi aussi, et la senteur de la lain' me fait allonger le né' [nez] insensiblement. »

La troisièm' s'approcha et dit : « Moi aussi, je fil' tout' la journée et tout' la soirée. C'est pour ça que, courbée sur le rouet jour et nuit, le dô [dos] arrondi' insensiblement. » Le roi eu' [eut] un' peur terrib' que sa femm' devienne aussi laide. Aussitôt il prit tous les rouets du château et les jeta au feu. Et notre fill' paresseuse ne fila jamais de sa vie.

7 – LE PAYSAN ET L'EMPEREUR

Un jour d'abondante pluie, un paysan filait sur la route en voiture. Près du chemin, il voit un homme tout trempé. Il arrête et l'invite à monter dans sa voiture. Le nouveau passager explique au paysan qu'il se promenait dans le bois lorsque la pluie l'a surpris. Le propriétaire de la voiture, pour entamer la conversation dit au passager : « Vous ne pourrez jamais deviner mon cher ami, ce que je viens de manger pour dîner ?

- Une cuisse de mouton ?
- Plus savoureux que du mouton, mon cher ami !
- Un canard bien rôti, peut-être ?
- Meilleur que du canard, cher ami !
- Un' côtelette de porc ?
- Oh ! de l'oiseau sauvage ?
- Meilleur que ce mets, cher ami !
- Meilleur que du porc, mon ami !
- J'y suis ! Une longe de veau !
- Vous n'y êtes pas, mon ami !
- Eh bien ! il m'est impossible de deviner !

– Je le savais bien ! continue le paysan. Pour dîner, j'ai mangé du faisan. . . du faisan, cher ami ! Et pas n'importe quel faisan ! Du faisan abattu sur les terres de sa Majesté !

- Oh ! reprend le passager en souriant. Maintenant, pourriez-vous deviner qui je suis ?
- Seriez-vous un paysan ?
- Non, je ne crois pas !
- Seriez-vous caporal ?
- D'un plus haut grade, mon cher homme !

- Seriez-vous sergent-major ?
- Plus qu'un sergent-major, mon cher homme !
- Seriez-vous feld-maréchal ?
- Plus haut, plus haut mon cher homme !
- Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! serait-ce possible ? C'est l'empereur ! »

Et celui-ci, de déboutonner sa redingote pour montrer ses décorations : « C'est exact, mon cher homme ! Je suis l'empereur ! Quant au faisan tué sur mes terres, je vous en fais cadeau. C'est la récompense que je vous accorde pour m'avoir permis de revenir chez moi dans votre voiture ! »

LE PAYSAN ET L'EMPEREUR

Récit folklorique raconté le 5 avril 1976, à Val-Caron, Ontario, par Mme Robert Trudel (Rita Mallet, 35 ans) née à Saint-Simon de Caraquet, Nouveau-Brunswick. Elle avait appris ce conte de son père, Martin Mallet (65 ans) vers 1950.

Enregistrement no 4616.

Un jour où il pleuva' à verse, un paysan passait sur la route avec sa voiture. Il voit sur le bord d' la rout' un homme. Il arrêta et le laiss' monter, car celui-ci éta't déjà tout' trempé. Ce dernier lui expliqu' qu'il se promena't dans le boâs, quand la pluie l'a surpris. Le paysan, pour commencer un' discussion lui dit : « Vous ne pourrez jamais deviner, mon cher homme, ce que je viens de manger pour dîner ?

– Et le voyageur de répondre : un' cuiss' de mouton ?

– Et le paysan de répondre : mieux que ça, mon cher homme !

– Un canard bien routi, peut-être ?

– Mieux que ça, mon cher homme !

– Un' côtelette de porc ?

– Mieux que ça, mon cher homme.

– Oh ! de l'oiseau sauvage ?

– Mieux que ça, mon cher homme !

– Je l' l'ai ! Une longe de veau !

– Mieux que ça, mon cher homme !

– Mais, il m'est impossible de deviner.

– Ah ! Je savais que vous n' devineriez pas. J'ai mangé, pour dîner, du faisán ! Du faisán, mon cher homme ! Et pàs n'import' quel faisán, du faisán tiré sur les terr's de Sa Majesté !

– Oh ! de sourir' le voyageur ! Maintenant, pouvez-vous déviner qui je suis ?

– Seriez-vous paysan ?

- Non, je n' crois pas !
- Seriez-vous corporal [caporal] ?
- Mieux que ça, mon cher homme ! de répondre le voyageur.
- Seriez-vous sergent-major ? dit le paysan
- Mieux que ça, mon cher homme !
- Seriez-vous feld-maréchal ?
- Mieux que ça, mon cher homme.
- Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, mé' ça n' s' peut pas ! C'est l'empéreur ! »

Et celui-ci, de déboutonner sa redingote pour montrer ses décorations : « C'est bien ça, mon cher homme ! Je suis l'empéreur ! Et pour le faisan tué sur més terres, je vous les donne en récompens' que vous m'avez donné retour dans votre voiture ! »

8 – LA CONTREBANDE EN GASPÉSIE

Mon oncle me disait que la contrebande d'alcool, en Gaspésie, était reliée à un réseau de goëlettes françaises qui prenaient leur chargement aux Iles Saint-Pierre et Miquelon. Ces îles étaient des possessions françaises, et elles le sont encore aujourd'hui, je crois.

Les goëlettes chargeaient, aux Iles Saint-Pierre, une cargaison d'alcool presque pur que l'on appelait du Saint-Pierre. Ces goëlettes faisaient voile vers la côte de la Gaspésie ou la Côte Nord du Saint-Laurent. À plus de trois milles de la côte, elles ne pouvaient être inquiétées ou arraisonnées par les policiers, même pas par les gardes-côte du Canada. Cependant, si elles naviguaient à moins de trois milles de la côte, les policiers pouvaient procéder à leur arrestation.

Aujourd'hui, si ce commerce se répétait les bateaux contrebandiers n'auraient sûrement pas le droit de pénétrer dans le Golfe Saint-Laurent. En ce temps-là, on pouvait le faire.

Les goëlettes se tenaient à la distance légale pendant que de petits bateaux motorisés venaient y chercher les bidons d'alcool qu'ils cachaient quelque part au bord du fleuve. Il fallait y organiser des caches. Les contrebandiers profitaient parfois de certaines occasions, par exemple, de l'incendie de la grange d'un cultivateur ou de la nécessité d'une réparation. Un membre du groupe clandestin allait visiter le fermier et lui faisait une offre : « Nous allons rebâtir ta grange et une étable sur base de béton, dans le style le plus moderne, à condition que tu nous permettes d'installer une cache en dessous de ton étable ! » La plupart du temps, l'entrée de la cache était dissimulée sous la crèche d'un cheval ou de tout autre animal. Un système de mécanique sur pivot permettait de tourner ou de basculer un panneau qui libérait l'entrée de la cache.

Beaucoup de gens acceptaient tout bonnement ces offres, mais par contre, les prêtres dénonçaient si fortement la pratique de la contrebande que bon nombre refusaient d'y collaborer ; par exemple, le paysan sous l'emprise de la superstition ou par devoir de conscience ou bien par respect de la hiérarchie catholique, refusait tout compromis avec les commerçants d'alcool. « Farine de diable retourne en son ! » disaient les vieillards et les prêtres. L'argent de la contrebande devenait la farine du diable. Il ne fallait donc pas y toucher !

Malgré tout, de la contrebande, il s'en faisait. Le chef de l'organisation du bas de Québec et de la Gaspésie était un Allemand, un nommé Sonny White. Il possédait une chaîne de camions, de voitures, de bateaux, de tout moyen nécessaire au transport de l'alcool. Il venait passer ses étés à Métis. Je me souviens que dans les années 1926, 1928, il possédait un petit bateau d'une valeur de cinquante ou soixante mille dollars, selon l'estimation des gens. C'était un yacht de luxe dont la valeur pourrait s'élever aujourd'hui à deux cent cinquante ou trois cent mille dollars. Cependant j'oublie le nom qu'il portait.

Ancré dans la baie de Métis, il brillait au soleil comme un diamant. Si ma mémoire est fidèle, les gens l'appelaient Le Diamant bien que ce ne fut pas son véritable nom. Le Diamant servait de résidence au chef de l'organisation, tandis que deux autres bateaux plus petits, mais très robustes toutefois, étaient affectés au transbordement de l'alcool. Ces vedettes étaient si rapides que les gardes-côtes ne pouvaient jamais les rejoindre.

Le transbordement se faisait la nuit, bien entendu. On allait chercher les bidons d'alcool aux goëlettes pour aller les cacher rapidement. C'est dans ce but que l'on entrait en contact avec les cultivateurs, surtout avec ceux qui résidaient au bord du fleuve. La mise en sûreté s'opérait sans tarder. Ainsi, en tout temps, on pouvait charger camions ou voitures automobiles et transporter l'alcool. À cette fin, on utilisait tous les moyens imaginables. Pour détourner les soupçons des policiers, on se servait d'ambulances, de corbillards et de tombes ; on avait même aménagé des voitures dont le châssis était muni de tuyaux destinés à recevoir l'alcool. Il n'y avait rien à l'épreuve des contrebandiers. On dirigeait vers le dépotoir, à une vitesse excessive, une voiture chargée de bidons vides pour attirer l'attention des policiers. On semait le doute chez ceux-ci en bouchant toutes les fenêtres d'une voiture au moyen de rideaux, ou encore en plaçant bien en vue des bidons métalliques semblables à ceux de l'alcool de contrebande. La force policière revenait bredouille après avoir perdu beaucoup de temps à poursuivre sur de longs parcours, de faux contrebandiers. Pendant ce temps-là, le vrai chargement suivait, en sécurité, un itinéraire bien calculé.

Les contrebandiers étaient honnêtes à leur manière ; ce n'était pas des voleurs. Grand'mère m'a raconté à ce sujet un fait assez courant. La nuit, mon aïeule laissait, selon la mode du temps, les réflecteurs allumés sur les pompes à essence qu'elle utilisait le jour. Un certain monsieur, à une heure très tardive de la nuit, arrête pour faire son plein d'essence. Ma grand'mère lui dit : « Les pompes sont sous clés depuis minuit !

— Madame, répond le chauffeur, quand le service d'essence est interrompu, on éteint les réverbères ! Moi, j'ai immédiatement besoin d'essence. . .

— Monsieur, je ne vends pas d'essence, la nuit ! »

Le chauffeur, revolver au poing, continue : « Madame, si vous ne voulez pas ouvrir le cadenas, je vais l'ouvrir, moi, et je me servirai à ma guise ! »

Grand'mère, apeurée, lui livre, évidemment, l'essence exigée. Dans le temps, l'essence se vendait vingt et un ou vingt-deux sous le gallon, je crois. Notre homme transvide dix gallons d'essence dans le réservoir de sa voiture et donne vingt dollars à ma grand'mère. « Je n'ai pas de monnaie sous la main, monsieur. Je vais aller en chercher ; veuillez m'attendre un instant !

— Non, non ! madame, je vous en prie ! Je vous ai dérangée, la nuit, gardez la monnaie. . . gardez-la ! »

Pour les contrebandiers, le temps était un facteur important. L'essentiel n'était pas d'économiser de l'argent, mais de rendre la marchandise à destination. En vue de retenir ou retarder les policiers, comme je l'ai déjà mentionné, les gens intéressés à la contrebande utilisaient différents moyens. Dans les chantiers, j'ai rencontré un vieux bûcheron aussi retors que dans le temps de la contrebande, et qui s'amusaient des ruses imaginées à cette époque.

À la vue de policiers qui poursuivaient à distance, un camion chargé d'alcool, il arrête la voiture des policiers et demande en begayant : « Vous. . . vous cherchez. . . cherchez un tel ?

— Oui !

— Il. . . il est passé par. . . par ici. Suis. . . suis-le bien ! Fonce, fonce tout. . . tout droit, puis. . . puis. . . puis plus. . . plus loin, tourne. . . tourne à gauche, au. . . au. . . au coin. Après. . . après. . . après une bonne distance, monte. . . monte. . . monte la grand' côte. Une fois. . . fois. . . une fois rendu. . . rendu sur la côte, ne. . . ne. . . ne monte plus : tu es. . . tu es rendu. . . tu es rendu dans la plaine ! »

Le représentant de la loi, hors de lui-même, se rend compte qu'il s'est fait rouler de la plus belle façon. Que pouvaient faire les policiers, dans ce cas, à cette époque ? Aujourd'hui, si la chose se produisait, on accuserait notre homme d'entrave à la justice. À cette époque-là, aucune loi n'empêchait ces tactiques de ruses. On agissait comme on le jugeait à propos.

Les policiers ont bien essayé d'arrêter monsieur White, la cheville principale de l'organisation. À Rimouski, il avait signé son nom comme client dans un restaurant où il avait soupé. On a découvert son nom, par après : « Sonny White, capitaine de sous-marin ! » Le souper terminé, le monsieur s'en est allé sur le quai. Là, les policiers étaient sûrs d'arrêter leur homme dans son automobile. Malheur ! La voiture était vide ! Pas de chance !

Plus tard, vers la fin de la période de contrebande, on reçut l'ordre de prendre Sonny White mort ou vif. Le bruit se répandit que White était rendu dans la région de Mont-Louis, à Marsoui, je crois. On s'y est rendu pour le pincer, avec la certitude qu'il était là. Le chef contrebandier était dans une maison avec un associé dont j'oublie le nom.

Les policiers ont heureusement profité d'une erreur de technique des contrebandiers qui avaient piégé la maison. La bombe a explosé plus tôt que prévu. Autrement, une dizaine de policiers seraient morts sur place.

Les constables ont cru pouvoir arrêter les coupables au quai, mais, à leur arrivée, il n'y avait personne dans l'automobile. Finalement, on n'a jamais pu arrêter ce chef de la contrebande.

Le réseau de transport comprenait je ne sais pas combien de camions et de voitures. Sonny White disparu, les chauffeurs héritèrent des véhicules.

Dans le temps normal de la contrebande, si un chauffeur se faisait prendre au piège et se faisait arrêter, si ceux qui abritaient des caches se faisaient découvrir, c'était toujours Sonny White qui payait les amendes. C'était un bandit dans un sens, mais protégeait honnêtement ses hommes, sans économiser l'argent. Il n'était pas mesquin ; les arrangements étaient réglés d'avance, et c'est toujours White qui soldait la note.

C'est à peu près tout ce que je puis me rappeler de ces événements. . .

LA CONTREBANDE, EN GASPÉSIE

Récit historique raconté à Sudbury, Ontario, le 1^{er} avril 1976, par Marcel Gagné (47 ans) né à Saint-Octave de Métis, Matane, Québec, et qui avait entendu ce récit en 1938, à Grand Métis, de son oncle Charles Gagné (50 ans), témoin de ces événements, en 1928.

Enregistrement n° 3959.

Comm' mon oncl' me disait : follait qu' lés goëlett's françaises. . . c'étaï' enn' goëlett' français' qui chargeai' aux Il's St-Pierre et Miqu'lon qui sont dés colonies françaises. . . qui sont encôre aujourd'hui, j' crois, dés colonies d' la France.

Lés goëlett's chargeaient, lâ, de St-Pierre, d' la boisson de . . . on app'lait çâ du St-Pierr' parce c' que ça v'nait dés Il's St-Pierre, c'était d' l'alcool cent pour cent. Lés goëlett's chargeaient, pui' i' en v'na' au larg' d' la côte d' la Gaspésie ou au larg' d' la cô't Nord du golfe ; puis, d'abord¹ qu'ils étai' à t'oâs mill's d' la côte, lés poliç's² pouvaient pâs, minm' lés poliç's fédéral's pouvaient pâs lés saisir, pouvaient pâs lés empêcher, si i' étaient. . . si i's rentrai' en d'dans d' la limit' dés t'oâs mill's de distanç' d' la côte, b'en i's pouvaient lés saisir. Aujourd'hui, si c'était. . . si ça se r'produisait, i' auraient pâs l' droit de rentrer, je l' sé's pâ' à quell' distance, mé' i' auraient pâs l' droit sûr'ment d' rentrer dans l' Golf St-Laurent. Mé' dans l' temps, i's pouvaient.

Toujours, lés goëlett's v'naient à t'oâs mill's, p'is lés p'tits bateaux allaient chargé' aux goëlettes, pui' i's v'naient distribuer. . . v'naient cacher leu' cargaison au bord, hein ! On profitait de certain's occasions pour bâtir dés caches, comm' disons, in cultivateur, qu' sa grang' brûla't, ou qui avai' à r'bâtir sa grange, b'en, l'organisation de contrebande allait l' voèr, p'i' i's disaient : « On vâ t' bâtir ta grange, p'is, on fait tout' l'étable en ciment, on t' bâtit de quoi c'est qu'i' y â d' plus modern', p'i' on fait enn' cache en d'ssour de ton étable. La plupârt du temps, c'étaï' en d'ssour d' la crèch' d'in ch'fal, ou en d'ssour d' la crèch' d'in animal qui étai'

1. *Abord (d'abord que)* : Pourvu que, si.

2. *Polices* : Policiers.

amanché su' in pivot d' que'qu' sorte, p'i' on tournait, p'i' on basculait, p'i' on. . . ça ouvrait l'entrée.

B'en dés gen [gens] acceptaient, comm' de raison, mé' dans l' temps, i's prêchaient, lés prêtr's prêchaient tell'ment contr' la contreband' que enn' parsonn' qui étai' in peu superstitieux, qui était quoi, comme on dit, trop for' [fort] en religion, qui était b'en cathalique' i's acceptaient pàs çâ, parç' que, i's disaient que, dans l' temps, lés vieux, p'is lés prêt's disaient : « B'en, farin' de guiâb'e r'tourne en son ! » L'argent d' la contreband' c'était la farin' du guiâb', çâ ! Ça fait qu' follait pàs prend' çâ.

Mé', quand minme, i' s' faisait d' la contrebande ; i' y en â qui en faisaient. I' y avait. . . celui. . . le chef de d' çâ c'tte contreband'-là, dans l' bâs de Québec, là, dans l' bâs d' la Gaspésie, c'était un nommé Sonny White, in Allemand, qui avait. . . qui était toute enn' organisation de camions, d' sort's de camions, d' chars, d' bateaux, de tout c' que vous voudrez pour le transport. I' v'nait pâsser sés été' à Métis. I' avait, dans l' temps, in p'tit bateau, dans lés années, j' me souviens, dans lés années '36, '38 ['26, '28], i' avai' in p'tit bateau qui pouvait valoèr. . . dans l' temps, lés gens disaient que l' bateau valai' autour de cinquante à soixante' mill' piass's, c' qui fa't aujourd'hui p't-êt' deux cent cinquante' mill', t'oâs cent mill' piass's. C'était in p'tit bateau d' luxe. En tout câs, i' app'laient çâ, le. . . j' me souviens pâ' au juss' comment c' qu'ils l'app'laient.

P'i' i' étai' ancré dan 'a baie d' Métis p'is ça mirai' au saleil pareil comme in diamant. Si j' me rappell' b'en, lés gens l'app'laient l' Diamant. C'était pàs l' nom du bateau. . . son nom, j' m'en souviens pàs. I' y avait deux autr's p'tits bateaux — Ça [le diamant], c'était, comme on dirait la résidence — i' y avait deux autr's p'tits bateaux pour fair' le transport d' la boisson, qui étaient construi' assez robuss' [robustes], mé' qui étaient surtout très rapides, que minme si lés poliç's courai' après, i' étaient certains d' pàs s' fèr' prendre.

Puis, le transbordag' se f'sait te'jours de nuit, comm' de raison. On allait charcher çâ aux goëlett's, p'i' on l'emmanai' au bord. P'is là, b'en : « Vit', cachons çâ » C'est pour çâ qu'i' allaient voèr lés cultivateurs, surtout qui restai' au bord de l'eau, pour. . . c'était moins. . . plus vit' caché ; p'is, apras qu' c'était caché, b'en, en n'importe quel temps, i's pouvai' allé' avec lés camions, lés chars. . . le charcher. On employait tout's lés moyens d' transpor' imaginables. On en chârguiait dans dés ambulances, dans dés corbillards, minm' dans dés tomb's. . . dés voétur's que le frém' [frame]³ d' la voéture était fait en tuyau qu'on pouvait remplir de boésson, de tout's lés. . . tout c' qu'i's pouvai' êt' imaginé, on s'en sarvait. On employait tout's lés moyen imaginabl's pour détourné' 'a police. On chargeai' in châr de cann's [cans]⁴ vid's pour l'envoyé' à 'a dump'⁵, pour. . . au dépotoir, p'is lui, b'en, soit qu' faisait d'

3. *Frame* (angl.) : Chassis.

4. *Can* (angl.) : Contenant en métal laminé.

5. *Dump* (angl.) : Dépotoir.

la vitess' pour qu' la poliç' parte apras, ou qu' lés châssis dés vitr's tout's bouchée' a'ec dés rideaux pour donné' à douté' à 'a police, ou encor' qu'on avait dés cann's semblable' aux cann's de St-Pierre, qui paraissaient dan 'és vit's. B'en, çâ, la poliç' parta' après, p'is l' temps que lui détournait la police, i' gu'i f'sait fére. . . i' gu'i f'sait prendr' le mauvais ch'min.

L'autr', qui était chargé, pâssait par le. . . on changeait d' chemin ou quoi je l' sé's pâs. En tout's lés câs, on s'arrangeait pour pâsser. P'i' i' était pâs question de. . . C'était dés gen [gens] honnêt's, par exemple. C'était pâs dés gens qui volaient ; parç' que j' me souviens d'avoèr entendu conté' à ma grand-mér' qui t'nai' enn' tank⁶ à gâz⁷ — dans l' temps, lés tanks à gâz étaient pâ' ouvert's la nuit — mé' c'était la mode de laisser lés lumière' allumées su' 'a tank. Alors, ma grand-mér' laissait sés lumière' allumées. To'jours qu'un certain mecieu' arrêtt' pour avoèr du gâz. Ma grand-mér' dit : « Lés tanks sont fermée' à minuit !

— I' dit, madame, si lés tanks sont fermées, on éteint lés lumières ! Moé, j'ai besoin d' gâz, ça m' prend du gâz !

— Alors, ma grand-mér' dit, j' livr' pâs d' gâz la nuit ; lés tanks sont fermées ! »

Alors, le typ' sor' in revolver, i' dit : « Madame, si vous voulez pâs débârrer l' cad'nâs, j' vâs l' débârrer p'is j' vâs m'en prend' du gaz ! »

Ça fait qu' ma grand-mér' sort gu'i donner du gâz, de pœur, comm' de raison. Dans l' temps le gâz valait, ce qui m' sembl', c'est vingt et un' cenn's du gallon. . . vingt et un', vingt-deux cenn's. Alors, i' a pri' enn' dizain' de gallons de gâz, p'i' i' donn' vingt piasse' à ma grand-mère. Ma grand-mér' dit : « B'en, j'ai pâs d' chang'⁸ su' moé ; attendé' enn' menute ! J' vâ' aller vous chercher vot' change.

— Ah ! i' dit, non, non, madame ! Pour vous déranger, la nuit', ça vaut çâ. Gardez l' change ! I' ést pâs question. . . »

C'était dés gens qui. . . fallait qu'i's passent. I' était pâs question d' ménager l'argent. Eux autr's, c' qui comptait, c'était d' pâssé' avec leu' voyage.

Pour lés r'tarder, pour r'tarder la police, pour détourner la police, tout', comme j' disais t't à l'heure, tout était bon, tout's lés moyen étaient bons. I' y avai' un vieux que j'ai rencontré apras çâ, dans l' boâs, qui étai' encôre aussi faisant mal comm' dans l' temps d' la contrebande. . . i' voyait v'nir lés poliç's, p'i' i' savait qu'i' y avai' in truck⁹ chargé qui était passé, p'is lés poliç's courai' après l' truck. Alors, i' arrêtt' la police. P'i' i' d'mande à la police. . . lâ, i' bégueill' [bégaie]. Lâ, i' di' à 'a police : « Vous, vous. . . charchez, charché' in tel, in tel ? (j' me souviens pâs d' son nom).

— I' dit, oui. L'âs-tu vu ?

6. *Tank* (angl.) : Réservoir.

7. *Gaz* (angl.) : Gazoline, essence.

8. *Change* (angl.) : Monnaie.

9. *Truck* (angl.) : Camion.

— Oui, oui. I' ést pàss'. . . i' ést pàssé par icitte, lâ, i' dit, vâ-t'en. . . vâ-t'en lâ, p'is tourne, tourne à gauche, au coin, lâ, p'is, p'is vâ-t'en encôre un, un, un in p'tit bout', p'is mont', mont', mont', mont'. . . la grand côte, p'i' i' dit, rendu d'ssus, mont' p'us, c'ést planche !¹⁰ »

Alors, la police ést enragée b'en noère. I' s' rend b'en compt' qu'i' s'ést fait' jouer, qu'i' s'ést fait' jusse r'tarder, mé' quoi c' tu veux ? Aujourd'hui, si ça arrivait, i' nous charg'rait¹¹ comme entrave à 'a justice, je l' sé's pàs trop commen on appell'rait çâ, mé' dans l' tem [temps] i' y avait pàs d' loi qui empêchait çâ. Alors, i's faisaient tout c' qu'i's voulaient.

Puis, on essayait d'arrêter mecieu' White, comm' de raison. C'était lui qui était l' gros bonnet dans çâ. À Rimouski, i' avait soupé dans un restaurant, p'i' i' avait signé son nom. I' ont découvert çâ, après : Sonny White capitain' de sous-marin. I' était. . . après souper, i' s'ést en-allé sur le quai de Rimouski, p'is lâ, la police était certain qu'ils l'avaient ; i' pouvait p'us sortir du quai ; i' était çarné. Alors, i's s' sont arrangés pour le prendr' dans son châr qui éta't su' l' quai. I's sont aperçus qu' le châr était vide, mé' Sonny White était parti. Pàs d' chance ! Plus târd, à la fin, quant' la contrebande a fini, final'ment, quant' ça a pris fin, i' avaient l'ord', lâ, i' était pàs question, i' fallait qu'ils l'arrêt'nt, mor' [mort] ou en vie, i' fallait qu'i's l' prennent.

Alors, i' était rendu dans l' bout' de Mont-Louis, Marsoui — j' crois Marsoui — i' on été pour le charcher ; i' étaient çartains qu'ils l'avaient, lâ. I' était dan enn' maison avec, j' me souviens pàs le nom du typ' qui étai' avec lui, un d' sés associés. . . to'jours. . . p'is lâ, i' étaient çartains qu'i' était dan un' maison, p'i' i's sont allés pour lés arrêter. P'is lés police' on été chanceux qu' c'éta't pàs comme aujo'rd'hui, dans c' temps-lâ. I' avaient piégé 'a maison, i' étaient pàs just' dans leu' taïmign' [timing]¹² comme on pourrait dire : leu' bombe a sauté trop vite ; lés police' ont pâ' eu l' temps de rentrer. Si i' avai' eu l' temps d' rentrer, i's 'n n-a'raient fait' sauté' enn' dizaine au moins.

P'i' i's se sont en-allés pour le ramâsser su' l' quai, mé' i' éta't parti : l' châr était vide, p'i' i' était parti. Final'ment, qu'i' ont jamais pu l'arrêter.

I' avait tout un systèm' de transport, p'is je l' sé's pàs comment d' camions, je l' sé's pàs comment d'autos. Lés ceux. . . lés chauffeurs, comme on dirait, quand i' a disparu, lés chauffeurs, i' ont resté avec lés voitur's qu'i' avaient. P'is dans l' temps d' la contrebande, si un chauffeur se faisai' arrêter, si i' s' faisait prendre, si ceux qui avaient dés cach's se faisaient prend', c'était tout' Sonny White qui payait tout l' temps. I' y avait pàs de. . . comme j' disais t't à l'heure, c'était. . . i' était bandit dans la contrebande, mé', i' était honnêt' si i' avai' in effront'ment d' pris, i' était pàs question de ménager l'argent. I' était pàs mesquin ; si quelqu'un s' faisait prendr', i'

10. *Planche* : Plan, surface unie.

11. *Charge* [to] (angl.) : Accuser, faire payer une amende.

12. *Timing* (angl.) : Réglage.

avait pris les arrangements que c'était lui qui payait, p'i' i' payait. C'est à peu près tout' c' que j' peux m' rapp'ler de d' çâ. . .

9 - CHOUETTELE EN VINNELE

L'été employait beaucoup de gens. Ma mère il se souvient qu'elle avait un chariot à quatre roues avec des roues de bois, et qu'elle avait un cheval. Elle avait un chariot à quatre roues avec des roues de bois, et qu'elle avait un cheval. Elle avait un chariot à quatre roues avec des roues de bois, et qu'elle avait un cheval.

Il y avait une sorte de voyageur, généralement Québécois, et qui était toujours accompagné de son argent, et qui venait de passer de l'autre côté de l'océan. Il y avait une sorte de voyageur, généralement Québécois, et qui était toujours accompagné de son argent, et qui venait de passer de l'autre côté de l'océan.

Il y avait une sorte de voyageur, généralement Québécois, et qui était toujours accompagné de son argent, et qui venait de passer de l'autre côté de l'océan. Il y avait une sorte de voyageur, généralement Québécois, et qui était toujours accompagné de son argent, et qui venait de passer de l'autre côté de l'océan.

Le soir à peu près vers dix heures il y avait un grand feu.

Combien j'ai vu de chariots de bois à ce moment-là ? demandait-il.

Ah ! Il y avait peut-être pas plus de deux ou trois chariots dans ce moment-là. Il y avait peut-être pas plus de deux ou trois chariots dans ce moment-là. Il y avait peut-être pas plus de deux ou trois chariots dans ce moment-là.

Quand il était tout seul dans le bois, il se sentait très seul. Quand il était tout seul dans le bois, il se sentait très seul. Quand il était tout seul dans le bois, il se sentait très seul.

Le soir quand le vent se levait, il y avait un grand bruit. Le soir quand le vent se levait, il y avait un grand bruit. Le soir quand le vent se levait, il y avait un grand bruit.

Les événements qui arrivaient dans le pays étaient très intéressants. Les événements qui arrivaient dans le pays étaient très intéressants. Les événements qui arrivaient dans le pays étaient très intéressants.

The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery to the present time. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The second part of the book is devoted to a history of the United States from the discovery of the continent to the present time. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The third part of the book is devoted to a history of the United States from the discovery of the continent to the present time. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The fourth part of the book is devoted to a history of the United States from the discovery of the continent to the present time. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The fifth part of the book is devoted to a history of the United States from the discovery of the continent to the present time. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The sixth part of the book is devoted to a history of the United States from the discovery of the continent to the present time. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

The seventh part of the book is devoted to a history of the United States from the discovery of the continent to the present time. It is written in a simple and plain style, and is intended for the use of schools and families.

9 – CRIQUET, LE FIN DEVINEUR

Un roi employait beaucoup de serviteurs. Un jour, il s'aperçoit qu'il a perdu un diamant d'une grande valeur. Ses soupçons tombent sur ses employés, mais comme il ne peut retrouver son diamant, il fait publier une annonce dans les journaux ou par les postes radiophoniques — j'ignore si la radio existait à cette époque — il demande donc l'aide d'un détective ou d'un devineur pour tenter de dépister le coupable du vol.

Il y avait une sorte de vagabond, surnommé Criquet, assez peu intelligent, toujours à sec d'argent, et qui vivait de peine et de misère. Il entend parler de l'annonce du roi et se dit à lui-même : « Je vais faire croire au roi que je suis devineur. Je serai nourri un certain temps et je serai mieux chez le roi qu'en prison où je me retrouve souvent ! »

Il file chez le roi et s'y présente comme un devineur professionnel. Le roi se permet de poser une question : « Tu es certain de pouvoir retrouver mon diamant ou au moins dépister les coupables du vol ? »

— Je suis à peu près certain de tout découvrir ! répond Criquet.

— Combien penses-tu consacrer de temps à cette recherche ? demande le roi.

— Ah ! je ne prendrai pas plus de deux ou trois jours, mais convenons de ceci : vous me donnez trois repas et le couvert pour une nuit ! Si je ne découvre pas trace de votre diamant dans ce délai, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira ; vous pourrez même m'envoyer en prison ! »

Comme il était toujours sans le sou, il se contentait facilement de la prison. Quoi qu'il en soit, il fait cette entente avec le roi à propos du diamant disparu.

Le roi installe le visiteur dans le fauteuil d'un salon et lui promet de lui faire servir son souper dans ce salon. Un serviteur apporte bientôt à Criquet un souper que le devineur trouve réellement bon, habitué qu'il était de se nourrir à la diable. Le repas terminé, Criquet se fait tout haut cette réflexion : « En voilà un bon de pris ! Il ne m'en reste donc plus que deux à prendre ! »

Les serviteurs qui avaient volé le diamant étaient au nombre de trois. Le valet chargé d'apporter le souper à l'étranger se dit à lui-même : « Habile devineur, il l'est certainement ! » Tout apeuré, il court raconter à ses deux copains ce qu'il vient

d'entendre. Un membre du groupe donne son avis : « Demain matin, à l'heure du déjeuner, un autre ira lui porter son repas ; nous serons attentifs à ce qu'il va dire ! »

Le lendemain, un autre valet va porter le déjeuner au devineur, et surveille sa réaction à la fin du repas. Criquet agit comme la veille : « Bon ! dit-il en se caressant l'estomac, en voilà deux de pris ! Il ne m'en reste qu'un seul à prendre ! »

Le valet se rend, sans tarder, rejoindre ses deux compagnons : « C'est bien vrai qu'il nous a découverts ! Je suis le deuxième, et le devineur m'a annoncé qu'il ne lui en restait qu'un autre à prendre ! Il y va de notre intérêt de s'entendre avec lui ; autrement, nous risquons de passer par les armes, s'il nous déclare au roi ! »

Les trois amis se consultent, chacun donne son avis et ils prennent une décision : « Il faut que nous allions rencontrer le devineur pour nous assurer de son attitude ; nous allons tout lui avouer et lui demander d'avoir pitié de nous et nous sauver de la mort par les armes ! »

Les trois complices se rendent auprès de Criquet, comme tout le monde l'appelait, et lui confessent leur conduite : « C'est nous qui avons dérobé le diamant ! Tu as découvert notre crime, nous le savons ! »

Le devineur n'en croit pas ses oreilles. Il n'est pas revenu de sa surprise quand un des valets lui dit : « Nous voulons nous entendre avec toi. Trouve-nous un moyen de dissimuler notre vol ou de nous éviter la condamnation ! Si le roi apprend que nous sommes coupables de ce vol, il nous condamnera à être fusillés ! Tu sais comme les rois sont sévères dans ce domaine-là !

– Bien ! répond Criquet, je vais penser à votre problème ! »

Le devineur aperçoit, par la fenêtre, un gros coq qui se promène dans la cour. « Eh ! les amis, s'écrie le devineur, si j'étais à votre place, j'enroberrais le diamant dans une boulette de mie de pain. Voyez comme ce gros coq est gourmand ; c'est toujours lui qui s'empare, le premier, des bons morceaux. Allez donc jeter votre mie de pain dans la cour et soyez certains que ce gros coq l'avale ! »

Les trois complices agissent selon la suggestion de Criquet. Le lendemain, le roi aborde le devineur : « As-tu fini par trouver le coupable ?

– Ah ! il n'y a pas de coupable, répond Criquet, mais pourtant il y en a un, bien qu'il n'ait aucune responsabilité ! Le gros coq qui se promène dans la cour, c'est lui qui a avalé le diamant ! Votre princesse a dû perdre ce bijou dans la cour, et le coq l'a avalé. Si vous voulez m'en croire, c'est lui qui possède le diamant ! »

On coupe le cou du coq, on trouve le diamant dans le jabot de cette volaille. Le roi se devait de récompenser le devineur et de louer son talent. Après l'avoir félicité et remercié, le roi laisse aller le vagabond soi-disant devineur.

La nouvelle s'ébruite rapidement, dans la ville, que le roi a utilisé les services d'un devineur de grand talent. Criquet s'empresse de gagner l'hôtel pour y calmer sa soif de bière. Il n'en a pas bu depuis quelque temps. En l'apercevant à l'hôtel,

certains clients se disent entre eux : « Le voici le grand devineur ! Nous allons mettre son talent à l'épreuve, et savoir si oui ou non ce gaillard est compétent ! »

L'un d'eux attrape un criquet qui rôde près de lui, l'enferme dans sa main et crie au nouveau client : « Eh ! devineur, si tu es capable de me dire ce que je tiens dans ma main, je te paie un verre ! » Le devineur veut exprimer à haute voix sa déception : « Pauvre Criquet, tu es encore mal pris !

– Eh ! qu'on lui serve une consommation, le bougre ! » crie le parieur vaincu.

Le devineur boit son verre en se disant : « Je vais filer tout de suite pour ne pas me faire déranger toute la journée ! »

Criquet se lève et se dirige vers la porte de sortie. Entre-temps, un autre client avait retiré sa botte et y avait fait ses besoins. À la vue du devineur qui s'éloigne, il lui crie : « Hé ! devineur, je te donne un dollar, si tu devines ce que j'ai mis dans ma botte !

– Ah ! de la merde pour vous tous, bande d'insupportables !

– Il a encore deviné juste ! »

Et c'est la fin de mon conte. . .

CRIQUET, LE FIN DEVINEUR

Récit folklorique raconté par M. David Ranger (76 ans), le 22 septembre 1980, à Hanmer, Ontario. M. Ranger a appris ce conte de Jules Perreault (40 ans) dans les chantiers, vers 1919.

Enregistrement n° 4878. Conte-type 1641 I (vagabond nommé Criquet), II, III (bottes).

I' y ava' in roi qui. . . qui ava't dés servants¹ naturell'ment, i' ont tout. . . p'i' i' y â in diamant de gross' valeur qui a été perdu, pui' i' a pensé qu' c'éta't lés sarvants qui ava'ent volé c'te diamant-lâ. Alors, i' a fait in annonce dans lés journau' ou. . . dans. . . au radio — j' sé's pâs si i' ava't dés radios dans c' temps-lâ — en tout câs, i' a fait in annonç' que i' voula' avoèr in détectif² ou in fin devineur de que'qu' sort' pour asseyer de trouver lés coupab's.

I' y ava' in gârs qu' éta't pâs trop brillant, p'i' i' éta't te'jours câssé³, i' éta't te'jours su' 'a bomm' [bum]⁴, te'jours su' 'a trimp [tramp]⁵, et pui' i' ava' eu. . . i' a attendu [entendu] câ, c'tte. . . c'tte annonç'-lâ, lui. « B'en, i' dit. . . i' s'est di' en lui-minme, b'en, j' vâs. . . j' vâs gu'i faire accrer' que j' su's t-in devineur p'is j' vâ' asseyé' [essayer] d' me résarver du temps pour. . . au lguieu [lieu] d'aller pâsser du tem [temps] en prison — b'en, comme i' faisa't te'jours — j' vâ' êt' nourri ; chu' [chez] in roi ! »

I' vâ trouver le roi p'i' il lui dit qu'i' éta' in devineur, et puis : « B'en, le roi, i' dit, t' és çartain qu' tu peux trouver. . . qu' tu peux déviner dé où c' que c'te diamant-lâ ést parti ? Où tu peux trouver lés coupables, lés gârs qui sont coupab's d'avoèr volé ?

— B'en, i' dit, j' su's pâs mal⁶ çartain que j' vâs l' trouver !

— B'en, i' dit, écoute, lâ, i' dit, comment ça vâ t' prend' de temps ?

1. *Servant* : Serviteur.

2. *Détectif* : Détective.

3. *Cassé* : À bout d'argent.

4. *Bum* (angl.) : Fainéant. *Être sur la bum* : Être sans le sou, marcher à sa ruine.

5. *Tramp* (angl.) : Voyou, vagabond. *Être sur la tramp* : Vagabonder.

6. *Mal (pas)* : Passablement, à peu près. Parfois, nombreux.

— B'en, i' dit, ça m' prend'e au moins deux t'oâs jours ! B'en, i' dit, seul'ment t'oâs r'pâs p'i' un coucher ! Et p'is, si j' trouv' pâs l' diamant, lâ, dans c' temps-lâ, vous f'rez c' que vous voudré' avec moé. Vous pourrez m' mettre en prison ! »

I' éta't te'jours su' 'a bomm' ; ça gu'i faisait r'guien d'allé' en prison ! En tou' 'és câs, i' fa' [fait] in pacte avec le roi pour çâ. Te'jours qu'i'. . . le roi le mat [met] dan in salon, su' in fauteuil. . . l'assit dan in fauteuil, pui' i' dit : « J' vâ' envoyer ton soupé' écite ! »

C' fa't qu'in servant qui. . . in servant qui emmèn' son souper, et p'i' i' mang' son souper. C'éta't réell'ment bon, hein ! pour in gârs qui s' nourrissa't de bric et brac⁷, i' trouva't le r'pâs très bon. « Bon ! i' dit, bon ! çâ, ça en fa' un d' pris ! I' m'en ress' [reste] p'u' 'ienqu' deu' à prend'e ! »

P'i' i' éta'ent t'oâs servants qui ava'ent volé l' diamant. I' a commencé à penser : « C'est in devineur, p'is c'est vra' qu'il l'est ! » C' fa't qu'i' a commencé à avoèr pêur, c' gârs-lâ. C' fa't qu'i' cont' çâ à sés amis. « B'en, i' dit, on vâ aller. . . demain matin, mecqu'i' déjenne, lâ, in aut' vâ. . . in d' n'us aut's vâ aller gu'i porter son déjeuner, voèr que c' qu'i' vâ dire ! »

C' fa't qu'i' arrive avec. . . le deuxièm' gâ' arrive avec le déjeuner de c' devineur-lâ. Et pui' i' gu'i deunn' son déjeuner. . . mange, p'is fa't pareil comm' le souper, lâ. Lâ, i' s' frott' l'estomac : « Bon ! i' dit, ça en fa't deux d' pris ! I' m'en ress' p'u' 'ienqu'in, lâ ! »

Lâ, i' pârt. . . le deuxièm' s'en vâ trouvé' 'és aut's, p'i' i' dit : « C'est b'en vra', i' a dit, qu'i' 'n n'ava't p'u' 'ienqu'in à prend'e ! J' 'ta's l' deuxièm' ! I' dit, on ést mieux d' faire in pacte avec lui, parç' qu'on vâ s' faire. . . on vâ s' fair' fusiller, n'us aut's, si i' nous déclâre ! »

Te'jours. . . lés voleurs s' sont entrevus, un et l'aut'e, i's s' sont parlé, p'i' i' ont dit : « On vâ aller voèr. . . on vâ aller voèr le devineur voèr que c' qu'i' pense. On vâ s' déclarer n'us aut's minmes, p'i' on vâ gu'i dire. . . on vâ gu'i d'mander si i' pourra' avoèr in peu d' compassion pour n'us aut's, p'is nous sauver, nous sauver d' la fusillade ! »

Alors, i's vont l' voèr, i's vont voèr l' devineur, lâ. Son nom c'éta't Criquat [Criquet]. Tout l' mond' l'app'la't Criquat ; c'ta't pâs son vra' nom, mé', ils l'app'la'ent Criquat. En tou' 'és câs, i' gu'i ont dit : « C'est n'us aut's qui â. . . qui â pris çâ ! On sé't qu' tu l' sé's. . . on sé't qu' tu l' sé's qu' c'est n'us aut's ! »

Mé', lâ, lui, i' â resté surpris. P'i' i' [un des voleurs] dit : « On vaudra't faire in pacte avec toé. Arrange-nous que'qu' chos' pour le caché' en que'qu' pârt, ou fair' que'qu' chos' comm' çâ, lâ, p'is, pour nous sauver d' la fusillade, n'us aut's 'ssi ! Si on ést déclâré, c'est la fusillad' pour n'us aut's ! In roi. . . lés roi' i's sont stricts !

7. *Bric (de) et de broc* : Comme ci, comme ça ; de façon improvisée.

— Ah ! bon, b'en, i' dit, on vâ pensé' à çâ, lâ ! »

P'i' i' 'oya' [voyait] in gros coq qui s' prom'na't dehors, lâ. « Heille ! i' dit, lés gârs, lâ, si j'éta's vous aut's, moé, si j'éta' à vot' place, lâ, j' renv'lopp'ra's c' diamant-lâ dan in morceau d' pain, lâ, p'is c' gros coq-lâ, lui, i' doé' êt' gourmand, lâ ; c'est te'jours lui qui vâ po'gner l' promier, i' dit, soègnez-lé ! P'is guettez b'en si c'est lui qui l'avale ! »

C' fa't qu'i' ont fait' çâ comm' çâ. Te'jours, ça s'est pâssé d' minme.

L' lend'main, le roi, i' dit : « As-tu trouvé. . . as-tu trouvé le coupable ?

— I' dit, i' y â parsonn' de coupab'e ! I' dit, i' y en â in, in coupab'e, mé', i' dit, c'est pâs d' sa faute ! I' dit, c'est l' gros coq, lâ, dehors, lâ ; c'est lui qui l' l'â avalé ! Vot' princess. . . la princess' doit l'avoèr perdu dan 'a cour, p'is lui, il l'â avalé ! D'après moé, c'est lâ qu'i' ést, l' diamant ! »

I's coup'nt le cou du coq, p'i' i' ont trouvé l' diamant dan 'a falle. Alors, lâ, b'en, il l'â récompensé ; i' gu'i â deunné enn' bonn' récompense, p'i' i' gu'i a fait' pâs mal de louanges. . . comment c' qu'i' éta't smatt' [smart]⁸, p'is tout's sort's de chos's comm' çâ, p'i' il l' laisse aller, après.

P'is ça s'est répandu, partout dan 'a ville, qu'i' éta't devineur. P'i' 'a promièr' plaç' qu'i' rent'. . . mon Criqua' i' rent' dan in hôtel pour aller prend'e enn' bière, hein ! I' ava't soèf ; i' 'n n'ava't pâs bu. . . lâ.

Te'jours. . . te'jours, lés gârs, i' ont dit : « Quiens ! c'est lui l' devineur, çâ ! On vâ l' tchecker [check]⁹, on vâ savoèr si i' ést bon ou si i' ést pâs bon ! »

I' y en â in qui. . . i' y ava' in criquat qui passa' au râs¹⁰ lui. Po'gn' le criquat, p'i' i' dit : « Heille ! devineur, lâ, i' dit, j' vâs t' payé' enn' trait' [treat]¹¹, si t' 'és capab' me dir' que c'est qu' j'ai dan 'a main ? »

I' commence à penser : « Pauv' Criquet, t' 'és t-encôr' pris, hein ! » I' s' parla' à lui-minme, lâ. « Ah ! b'en, i' dit, l' maudit, dennez-y enn' traite ! »

P'i' apras qu'i' a eu pris son verre, i' dit : « J' m'en vâs t'ut suite, moé ! I's vont m'achaler¹² tout l' ress' d' la journée ! »

T'jours qu'i' pârt pour s'en aller, hein ! I' y a in gârs qui arrach' sa bott' p'i' i' fa't sa djob [job]¹³ dedans. « Heille ! devineur, i' dit, m' âs t' denné' enn' piasse, moé, si tu dis que c' que j'ai dans ma botte !

— Ah ! d' la marde, més maudits puants, vous aut's !

8. *Smart* (angl.) : Habile, compétent.

9. *Check* [to] (angl.) : Vérifier, éprouver.

10. *Ras* (au) : Près de, à proximité de.

11. *Treat* (angl.) : Consommation, verre.

12. *Achaler* : Fatiguer, embêter, importuner, agacer.

13. *Job* (angl.) : Tâche, emploi. Ici, ses besoins naturels.

— I' dit, l' maudit, il l'â encôre ! »

C'est tout' ! Ça finit lâ !

The first part of the history is divided into three books. The first book contains the history of the world from the beginning to the death of Christ. The second book contains the history of the world from the death of Christ to the present time. The third book contains the history of the world from the present time to the end of the world.

The second part of the history is divided into three books. The first book contains the history of the world from the beginning to the death of Christ. The second book contains the history of the world from the death of Christ to the present time. The third book contains the history of the world from the present time to the end of the world.

The third part of the history is divided into three books. The first book contains the history of the world from the beginning to the death of Christ. The second book contains the history of the world from the death of Christ to the present time. The third book contains the history of the world from the present time to the end of the world.

The fourth part of the history is divided into three books. The first book contains the history of the world from the beginning to the death of Christ. The second book contains the history of the world from the death of Christ to the present time. The third book contains the history of the world from the present time to the end of the world.

The fifth part of the history is divided into three books. The first book contains the history of the world from the beginning to the death of Christ. The second book contains the history of the world from the death of Christ to the present time. The third book contains the history of the world from the present time to the end of the world.

The sixth part of the history is divided into three books. The first book contains the history of the world from the beginning to the death of Christ. The second book contains the history of the world from the death of Christ to the present time. The third book contains the history of the world from the present time to the end of the world.

10 – GROS JEAN-LE-PARESSEUX

C'était un gros paresseux qui se nommait Jean. On l'appelait Gros Jean-le-paresseux. Sa nourriture n'était autre que des pois. Il ne voulait pas travailler, et son père le nourrissait de pois d'autant plus que Jean se délectait de cette nourriture. Il mangeait sans cesse des pois.

Un jour, son père dit à Gros Jean : « Si tu veux manger des pois aujourd'hui, tu vas être obligé d'aller bûcher du bois de chauffage. Il faut au moins que tu gagnes ta nourriture ! »

– Très bien ! papa », de répondre Gros Jean.

Mais le fils exige qu'on lui procure un baril de pois, avant de partir au travail. Le père achète un baril de pois, et le fils quitte la maison pour se rendre en forêt. Jean s'était aperçu qu'il était favorisé d'un don lui permettant de réaliser tous ses désirs. Il saisit donc un arbre, le secoue à trois ou quatre reprises, et l'abat. Il saute ensuite à cheval sur le tronc d'arbre et déguerpit à toute vitesse après avoir crié à son arbre : « Conduis-moi vite à la maison ! »

Tout en voyageant sur le chemin, à cheval sur son arbre, Gros Jean passe devant le château du roi. La princesse, assise sur la galerie du château, commence à rire du jeune homme. Ce dernier se met en colère et crie à la fille du roi : « Si tu ne cesses pas de me ridiculiser, il t'arrivera quelque chose de déplaisant ! » La princesse continue ses remarques méprisantes. Gros Jean lui crie : « Je te souhaite de devenir mère de mon enfant ! » Ce souhait ne put manquer de se réaliser.

Gros Jean retourne chez lui et continue à chauffer le poêle, grâce au bois qu'il va chercher dans la forêt. C'était là son unique besogne.

Quelques mois plus tard, la princesse montra des signes de grossesse. On commença à lui poser des questions, mais la fillette ne savait que répondre. Elle ignorait totalement de qui elle était enceinte. Ses parents crurent qu'elle leur cachait la vérité. Le roi fait publier un ban – le roi est toujours investi d'un tel pouvoir – il fait publier un ban ordonnant à tous les jeunes gens de la contrée de se réunir au château.

On eut beau questionner tous ces jeunes sujets, personne n'avait approché la princesse. Il n'y avait rien à comprendre. La princesse donna naissance à son enfant.

Ce dernier, en venant au monde, tenait dans sa main une boule d'or sur laquelle on pouvait lire : « Quand je verrai mon père, je lui lancerai cette balle ! »

On procéda à un autre défilé des jeunes gens de la région, mais tous refusèrent la paternité de l'enfant. Et c'était la vérité.

Après avoir questionné les jeunes que l'on avait rassemblés devant la princesse, on s'aperçut que seul Gros Jean-le-paresseux était absent au rendez-vous. Malgré la certitude que l'on avait de son innocence, on le convoqua pour satisfaire à cette enquête générale. À peine mis en présence de Gros Jean, le bébé lui lance sa balle en or, et le paresseux l'attrape. Le roi n'était pas très heureux de cette découverte. C'était une grande humiliation, mais il se devait de marier sa princesse au père de l'enfant.

Gros Jean-le-paresseux épouse donc la princesse, mais peu après le mariage, le roi dit à sa princesse : « Sors de mon château ! Je ne veux plus vous revoir, toi ni ton Gros Jean ! » Le roi chasse les deux jeunes époux de sa demeure. Le paresseux dit alors à la princesse : « Oh ! je possède un camp dans la forêt ! » Sans tarder, Gros Jean utilise son pouvoir pour obtenir une demeure. Il formule un souhait : « Je désire qu'une maisonnette me soit bâtie ! » À l'instant, la bâtisse apparaît dans la forêt.

Gros Jean conduit la princesse dans sa nouvelle demeure de style primitif et s'y nourrit de pois. La princesse, elle aussi, est obligée de prendre la même nourriture. Mais elle souffre de la faim, vu le peu de goût qu'elle a pour les pois.

Un bon jour, elle se décide d'exprimer une plainte à son mari : « Écoute, Jean, la faim commence à me tirailler !

— Eh bien ! répond le paresseux, je te souhaite un autre baril de pois dans ta chambre ! »

La princesse vivait dans une chambre séparée de celle de Gros Jean. Le baril de pois apparaît dans la chambre. La princesse s'écrie : « Des pois, je ne suis plus capable d'en manger !

— J'en mange, moi, rétorque Gros Jean, et je vis de ces pois ! »

La princesse continue un certain temps à se nourrir de pois, mais bientôt elle s'en fatigue. Elle tente de compléter l'éducation de son mari. La princesse commence à cajoler Gros Jean : « Toi qui as un don, dit-elle, tu pourrais manger toutes sortes de mets, tu pourrais boire une variété de boissons de ton choix, tu pourrais faire des travaux de grande valeur, tu pourrais te vêtir de beaux habits. Actuellement, tu portes toujours les mêmes salopettes ! Et tu pourrais devenir un bel homme si tu le voulais !

— Est-ce vrai ? questionne le paresseux.

— Eh bien ! essaie ; dirige tes souhaits dans ce sens ! »

Gros Jean tente un effort. Il souhaite obtenir n'importe quelle babiole dont le nom lui vient à la mémoire. Il obtient les objets désirés. La princesse continue à éduquer son mari. Elle constate bientôt que Gros Jean prend des airs d'homme policé, vêtu de beaux habits, se nourrissant de mets variés et appétissants. Mais cette demeure primitive n'était pas très confortable pour une princesse ; ce n'était qu'une cahute, d'allure délabrée, bâtie en pleine forêt !

Un bon jour, elle propose à Gros Jean d'aller visiter le roi. « Nous allons constater si mon père a changé d'attitude. Peut-être nous trouvera-t-il une place ou un emploi dans son château ? »

En apercevant son gendre, le roi proteste de toutes ses forces : « Je ne veux pas te voir ! Tu as changé ton style de vie, mais tu es encore Gros Jean-le-paresseux ! Décampe le plus rapidement possible ! »

La princesse se tourne alors vers son mari : « Écoute, Jean, toi, tu n'as pas besoin de l'aide du roi ! Doué d'une puissance magique comme tu l'es, tu es plus fort que mon père ! Trouve-nous un bel endroit où tu souhaiteras bâtir un château ! »

L'affaire s'arrange dans le plus grand silence. Les deux époux avaient remarqué une île dans le lac, à environ un mille de la plage. Gros Jean souhaite posséder un beau château sur la rive de l'île, puis un pont de cristal reliant l'île à la berge du lac. Les souhaits se réalisent sur-le-champ.

À la nouvelle de cette récente installation, le roi se dit : « Eh bien ! je vais aller rendre visite à Gros Jean et l'exhorter à changer de vie, à changer ses habitudes ! » Le roi constatait que son gendre était plus puissant que lui et il voulait ralentir l'influence du paresseux. Le roi demande donc à ce dernier la faveur d'aller lui rendre visite. « Certainement, Majesté ! Venez nous visiter, venez rendre visite à votre princesse ; nous vivons heureux, nous sommes exempts de soucis ! »

Le roi se dirige vers le château de Gros Jean. Le pont de cristal s'écroule à mesure que le carrosse royal le franchit. Le roi se trouve donc comme prisonnier dans l'île ; c'est ce à quoi rêvait Gros Jean. « Eh bien ! Gros Jean, dit le roi, je suis venu te visiter et t'inviter amicalement à changer tes manières. À mon avis, tu devrais vivre comme tout le monde !

— Mais certes ! Je vis comme les autres, même mieux que les autres !

— C'est vrai, mais tu sembles négliger la mention de ton don !

— Ah ! non ; mon don, c'est à moi et je ne puis m'en départir, que vous le vouliez ou non !

— Très bien ! vu tes dispositions, je ne veux plus te revoir ! rétorque le roi.

— Au contraire ! Nous allons nous revoir ! continue Gros Jean. Vous allez rester ici dans mon château, moi je me transporte dans le vôtre. Quand vous désirerez me visiter, vous viendrez me voir chez vous ! »

Malgré les protestations du roi, Gros Jean se met en route vers le château royal. Il regagne la rive du lac grâce à un pont magique qui s'écroule à mesure que le carrosse y roule. Le roi reste sur l'île d'où il ne peut s'échapper. Gros Jean s'installe dans le château du roi.

Le monarque fut forcé de nommer Gros Jean à un poste quelconque, en faire un marquis ou lui conférer un autre titre. Le beau-père et le gendre finirent par vivre heureux ensemble, et c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai jamais entendu parler d'eux depuis cette époque !

GROS JEAN-LE-PARESSEUX

Récit folklorique raconté le 22 septembre 1980, à Hanmer, Ontario, par David Ranger (76 ans). M. Ranger a appris ce conte en 1916 de son papa, Alphonse Ranger, qui avait à ce moment une quarantaine d'années.

Enregistrement n° 4879. Conte-type 675 I (source non mentionnée), II a, b, III a, b, V a (château sur une île), b.

B'en, i' y ava' in. . . un gros paresseux, i' s'app'la't Jean, l'app'la't l' Gros Jean-l'-paresseux. Tout c' qu'i' mangea't, c'ta't dés poâs, parç' qu'i' voula't pàs travailler, son pér' le soègna' avec dés poâs, p'i' i' dit, c'est tout' c' qu'i' aima't, lui. Alors, i' mangea't dés poâs continuell'ment.

Mé', un' bonn' journée, son pér' gu'i dit : « Lâ, si tu veu' a'oèr dés poâs, lâ, tu vâ' êt' obligé d' couper du boâs d' poêle. Apras tout', i' dit, faut qu' tu gâgn's çâ.

— Mon Gros Jean dit, ô ké¹ ! »

Mé', ça gu'i prena' in quârt de poâ' avant d' commencer. Le bonhomme a ach'té in quârt de poâs, p'i' i' a parti dans l' boâs, lui, Jean. P'i' i' s'st aparçu qu'i' ava' un don pour fér' tout c' qu'i' voula't, lui. I' agrafe² in arb' p'i' il l' branl' t'oâs quat' fois, p'i' i' tombe. . . l'arb' tombe, p'i' i' embarque à ch'fal d'ssus : « En-'oeille à méson [maison], toé ! »

I' s'en alla' à ch'fal su' in arb' dans l' chemin. Pâss' devant le château du roi, p'is la princesse éta' assi' su' enn' gal'rie ; 'a commence à rir' de lui. Çal l'â fâché, çâ, lui, i' r'garde, i' dit : « Toé, lâ, si t'arrê'ts pàs d' rir' de moé, lâ, i' vâ t'arriver que'qu' chose ! »

'A ria't plus fort. I' dit : « J' te souhaite enceint' de moé, toé ! » Hhmm ! In don ! 'A éta't pris, lâ. To'jours, i' s'en vâ lâ, lui, i' s'en vâ à méson, p'i' i' continue à couper du boâs, garroche³ in arb'e un' fois d' temps en temps, t'na't l' poêle à chauffer. C'est çâ c' qu'i' faisa't.

1. *O ké* [*O.K.*] : Façon américaine de dire « oui ».

2. *Agrafe* : Accrocher, saisir, prendre.

3. *Garrochèr* : Lancer, projeter.

Mé', tout d'in coup lâ, quand la femme. . . la princesse ést dev'nue assez grosse, lâ, qu' ça paraisa't, lâ, foulé' que. . . i' ont commencé à gu'i d'mander dés questions, p'i' 'a sava't pâs. Elle, 'a sava't pâs, 'a sava't pâs comment qu' ça s' faisa't, çâ, qu' 'a éta' enceinte. Mé', i's pensa'ent eux aut's. . . lés parents pensa'ent qu' 'a s' cacha't, conta't dés ment'ries. Mé' i' ont — un roi çâ, ça du pouvoèr aussi — i' ont publié un ban lâ, lâ, un annonce en que'qu' pârt, lâ, p'i' i' ont dit qu'i' voula' a'oèr tout's lés jeun's homm's dans l'arrondissement⁴.

P'i' i' 'és ont tout's questionnés, mé' parsonne ava' eu affaire à ce. . . i's comprena'ent pâs çâ. Te'hours, qu'alle a eu son bébé. Quand le bébé ést v'nu au monde, i' ava' un' p'tit' balle en or dan 'a main p'is c'ta't marqué d'ssus : « Quand le p'tit voèrà son pâpâ, i' gu'i garroch'râ la balle en or. »

Lâ, i' ont encôr' fait' v'nir tout's lés jeun's gens, lâ, i' ava'ent tout' renié [nié] qu'i' ava' eu aucune affaire avec la princesse. Naturell'ment, c'ta't vrai.

To'jours, i' ont tout fait' pâsser lés jeunes. I' a p'u' 'ienqu' Gros Jean-le-paresseux. I' ont dit : « C'ést jama's, jama's lui ! » Mé', ils l'ont fait' d'mandé pareil, pour sa'oèr. Juss' comm' de fait', quand le Gros Jean a vu l' bébé, l' bébé i' a gorroché la balle, p'i' il l'a pris.

B'en, ah ! b'en, lâ, lâ, le roi éta't pâs trop content d' çâ. Mé' c'ta' un sacrific' pour lui de. . . mé' i' éta' obligé d' donner sa fille en mariage.

C' fa't l' Gros Jean a marié la princesse. P'is lâ, i' [le roi] dit, i' dit : « Pouss'-toé d'écitte, j' veux p'us t' voèr, toé p'is ton Gros Jean ! » I' a pris. . . sa princess' dehors. L' Gros Jean i' a dit : « Oh ! J'ai in shack [shack]⁵ de bâti dans l' boâs ! » Çà pâ' été long. C'ta't pâs long, i' s'ava't fait' bâtir in shack, p'i' i' ava' 'ienqu' la pein' de dire : « In shack soit bâti ! » p'i' i' éta't lâ.

Il l'emmène dan in shack, in chantier lâ, et p'i' i' mangea't dés poâs, p'i' elle aussi. 'A creva't d' faim a'ec dés poâs. 'A n'en mangea't pâs beaucoup, elle. To'jours qu'un' bonn' journée, 'a dit : « 'Cout' don, moé, 'a dit, 'a dit, j' commence à avoèr faim, lâ, 'a dit.

— B'en, i' dit, in aut' quârt de poâs su' ton bord, toé ! »

'A ava' enn' chamb' pour elle. I' a souhaité in quârt de poâs. 'A dit : « Lés poâs, j' pâ' 'apab' de manger çâ !

— Lâ, b'en, j' capab', moé, p'i' i' dit, j' vi' avec çâ. »

'A a vécu un' secousse⁶ avec çâ, mé', 'a s'est tannée⁷. 'A a commencé à essayer de l' détourner de sa folie. 'A commence à gu'i fair' dés façons, p'i' 'a dit : « Toé,

4. *Arrondissement* : Circonscription territoriale, région.

5. *Shack* (angl.) : Maison rustique.

6. *Secousse* : Espace de temps, laps de temps.

7. *Tanner* (se) : Se fatiguer, se laisser.

avec in don, tu pourra's manger c' que tu voudra's, boèr' c' que tu voudra's, tu pourra's fair' c' que tu voudra's, p'is tu pourra's t'habillé' autrement qu' çâ, t' sé's, t' és to'jour' en overalls⁸. 'A dit, tu pourra's fére in joli homme aussi. 'A dit, on n'a'ra't pâ' hont' de sortir su' 'a rue, p'is. . .

— C' tu vra', çâ ?

— B'en, 'a dit, asseille, 'a dit, asseill' çâ ! »

Fa't qu'i' a asseyé. Commence. . . s' souhait' n'importe quelle affair' qu'i' gu'i v'na' à l'idée, ça s' passa't tout'. To'hours que lâ, all' l'a instruit, lâ, p'i' all' l'a instruit jusque temps qu'i' soeille. . . i' eill' d' l'air du monde, et p'i' i' s'habilla't comme i' faut, p'i' i' mangea't comme i' faut. Mé' dans c' shack-lâ, c'ta't pâs diâb' propiç' pour un' princesse, un vieux chantier dans l' boâs.

To'jours, 'a dit : « On vâ allé' voèr mon pére, p'i' on vâ 'oèr qu'est-c' qu'i' vâ dire, i' vâ 'ted b'en n'us donné' un' place, nous donné' un' position. »

Ah ! le roi, pâ'-en-tout'. « J' veux pâs l' 'oèr ! T' âs changé d' vie, mé', i' dit, t-encôr' Gros Jean-l'-paresseux. I' dit, pouss'-toé d'écitte. »

C' fa't que. . . elle, 'a gu'i dit, la princesse 'a gu'i dit : « 'Cout' don, toé, on a pâs besoin du pére, t' â' in don, t' és plus fort que lui. Trouv'-toé enn' place, on s' bâtirâ in château ! »

Pâs plus d' train qu' çâ. I' ava' in île, lâ, à p' pras comme in mill' du bord du lac, p'i' i' s' fa't bâtir in château. S' souhaite un château au bord d' c'ui-lâ, in pon [pont] en cristal pour gu'y aller, p'is to'jours. . .

Quant' le roi a attendu [entendu] parler d' çâ, lui : « B'en m' âs t'hours b'en aller l' 'oèr, m' â' asseyer de l' fér' changer d' vie, lui fér' changer. . . » Parç' qu'i' ava't du pou'oèr, hein ! le roi sava't qu'i' éta't plus fort que lui, folla't qu'i' soeill' plus fort que lui. S'en vâ l' trouver lâ. I' a d'mandé si i' pouva' aller l' visiter. « Chour' [Sure]⁹ ! Ti-Jean dit, v'nez nou' 'oèr, v'né' 'oèr vot' fille, on ést b'en, on s'arrang' b'en ! »

P'is, le roi s'en vâ. Quand i' a embarqué su' l' pont d' cristal p'is s'en allant, en allan au château lâ, le pont d' cristal se démancha' à mesur' que le roi arriva't. Lâ i' ava't le roi où c' qu'i' voula't l'avoèr. « Bon, i' dit, Ti-Jean, i' dit, j' su's v'nu t' visiter, p'is j'aim'ra's qu' tu chang'ra's d' magnière, viv' comm' lés aut's.

— I' dit, j' vi' aussi b'en qu' lés aut's, mieux qu' lés aut's.

— Oui, mé' i' dit, ô'blie çâ c'te don-lâ.

— Ah ! non, non, non. C'est mon don, çâ, ça m'a été donné, p'is j' le garde, ça finit lâ !

8. *Overall* (angl.) : Salopette.

9. *Sure* (angl.) : Certainement.

— Fa't qu' le roi i' dit, b'en, o ké d'abord, on te r' 'oèrà. . . on veut p'us t' voèr !

— Ah ! oui, vous allez me r' 'oèr encôre, i' dit, vous allez rester drette icitte, moé j' m'en vâ' au château. Quand vous voudrez m' voèr, vous viendré' au château ! »

Ah ! b'en, le roi voula't pàs. Lui, i' s'est bâti in pon à mesur' qu'i' s'en alla't, hein, p'i' i' s' démancha' à mesur' qu'i'. . . Fa't qu' le roi éta't l'aut' bord, i' l'ava't bârré lâ, lâ, et c'est lui qui éta' au château. Fa't qu' lâ le roi éta' o'bligé d' gu'i donné' un' commission de que'qu' sorte, i' a fait' 'ted b'en un marquis ou que'qu' position. . . un tit'e, oui.

Et p'is, i' ont vit heurus'ment depu's. . . apras çâ. C'est tout', c'est tout c' que j' sé's. J' 'n n'ai pàs r-attendu parler d' Jean depu's c' temps-lâ.

11 – LE CHIEN QUI A APPRIS À PARLER

Un riche cultivateur avait assez d'argent pour tenir son fils dans une maison d'éducation. Ce fils était un enfant gâté qui gaspillait l'argent de son père. Il menait une vie de plaisirs, au lieu d'étudier.

Un jour, il songe à se forger une histoire pour continuer ses études universitaires. La vie était tellement douce là-bas ! Il se permettait de folles dépenses sans craindre les reproches, puisqu'il était son propre maître.

Pendant ses vacances, au sein de sa famille, il conçoit un plan ingénieux. Il dit à son père : « Là-bas, à l'université, je connais un professeur qui apprend aux chiens à parler. Il a déjà appris à trois ou quatre chiens à s'exprimer d'une façon passablement claire. C'est merveilleux ! Je me demande, papa, si vous n'aimeriez pas entendre parler notre chien Carlo ? »

– Certes, je voudrais que Carlo parle, mais es-tu capable de le lui enseigner ?

– Ah ! je puis m'en charger, mais c'est un enseignement qui va coûter une couple de milliers de dollars !

– Ce n'est pas tellement coûteux ! J'accepte de payer ! »

Pour entendre parler Carlo, le cultivateur était prêt à déboursier trois ou quatre mille dollars ! Il verse la somme de deux mille dollars à son fils, et ce dernier reprend la route de l'université en compagnie de Carlo. Mais avant d'atteindre la gare, le chien n'avait pas tardé à se faire couper le cou et aboutir dans une fosse.

Le fils écrivait de temps en temps à son père ; dans ses réponses, le père demandait des nouvelles de Carlo. L'étudiant répondait : « Eh bien ! Carlo commence à parler ; il progresse au point de pouvoir dire « Papa, maman. . . De plus, il parle clairement. » Un peu plus tard, il donne ce renseignement : « Dans une autre période de six mois, Carlo sera probablement capable de tenir une conversation ; c'est alors que je le ramènerai à la maison. . . Mais, en attendant, il faudra déboursier une autre somme de deux mille dollars ! »

Le père verse la somme demandée. Officiellement, Carlo reste encore six mois aux études. Le fils n'ose pas tromper son père davantage ou abuser indéfiniment de sa naïveté. Il se cherche une défaite pour annoncer à son père la mort de Carlo.

Il revient chez lui au moyen du train. Il lui faut parcourir à pied la distance entre la gare et la maison. Il profite de cette promenade pour mettre au point son subterfuge.

En l'apercevant, le père est content de revoir son fils, mais ne peut s'empêcher de lui demander : « Où donc est Carlo ? »

— Ah ! ne m'en parlez pas. J'en ai tellement de peine que je ne l'oublierai pas de sitôt !

— Mais qu'est-il arrivé à Carlo ? demande le cultivateur.

— Eh bien ! au cours du voyage de retour, nous causions tous les deux. Il me parlait et il montrait une intelligence digne d'un humain. Tout en questionnant et répondant, il me dit : « J'ai hâte de revoir ton père et ta mère ! Oui, j'ai bien hâte ! » Et il branlait sa queue en signe de joie. Mais soudainement, il me fait une révélation inattendue. « Je ne sais pas, me dit-il, si ton père couche encore avec la servante, chez nous ! » Sans trop réfléchir, je l'ai tué sur-le-champ, le petit exécration ! Oui, je l'ai tué !

— Tu as bien fait, mon garçon ! reprend le père. Tu as bien fait ! »

Le jeune homme avait pu ainsi se permettre plus de plaisirs pendant son stage à l'université !

LE CHIEN QUI A APPRIS À PARLER

Histoire racontée le 22 septembre 1980, à Hanmer, Ontario, par David Ranger (76 ans). M. Ranger a appris cette histoire dans les camps de chantiers, alors qu'il avait 20, 25 ans.

Enregistrement n° 4880. Conte-type 1750 A.

I' y ava' in cultivateur qui éta' en moyen, p'i' i' envoya't son fils au collège, et p'is c'st in enfant gâté, p'i' i' gaspilla't l'argent d' son père, p'i' i' ava' du fonn' [fun]¹ là-bâs, lui. Puis, to'jours, un' bonn' fois, i' asseya't d' s'arrangé' un cont' pour continué' à l'université, parç' que i' faisa't beau lâ, à l'université, lâ, i' dépensa't c' qu'i' voula't, parsonne éta't son contremaît', lâ, c'est lui qu' éta't. . .

Ça fa't que, dans un' périod' de vacances, i' s'a en-allé' chez eux, i' a pensé à que'qu' chose. I' a di' à son père, i' dit : « Lâ, lâ, c' que. . . à l'université que j' vâ's lâ, i' y â in professeur, lâ, qui fa't parler lés chiens. I' montre aux chien à parler, i' dit, i' enseign' lés chiens, p'i' i' dit, i' 'n en a t'oâs quat' qui parl'nt pâs mal² franc, p'is c'est merveilleux. I' dit, j'ai pensé, aimeriez-vous' attend' [entendre] parler Carlo.

— B'en, le père i' dit, certain, si t' és capab' de gu'i montré' à parler, i' dit.

— Mé', i' dit, ça vâ coûté' enn' coupeul de mill' piasses.

— Ah ! l' père i' dit, c'est correck çâ, c'est correck ! »

Pour fair' parler Carlo, lui, i' pouva't dépenser t'oâs quat' mill' piasses. I' gu'i denn' deux mill' piasses, i' pâ'r avec Carlo. Mé' Carlo, lui, s'est fait' couper l' cou, ça pâ' été long. Avant d'arrivé' à 'a gare, Carlo éta't mort p'i' enterré.

Temps en temps, i' écriva' à son père, p'is le père i' lui écriva't, p'i' i' d'manda't comment ça alla' avec Carlo ? Ah ! b'en i' disa't, quand i' réponda' aux lett's de son père, i' disa't : « B'en, Carlo commence à parler, i' vâ b'en, lâ, i' dit papa, maman, p'i' i' dit, i' parl' franc, 'oés-tu, à pârt de çâ ! » Fa't que lâ, i' a continué : « Ça vâ

1. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

2. *Mal* (pas) : Passablement.

prend'e encôre in aut' six moâs, 'ted b'en qu'i' vâ êt' capab' qu'nir [tenir] un' conversation ; à c' moment-lâ, j' le ramèn'rai.

— Le père i' dit, b'en correck ! »

Fa't que : « Mé', ça vâ prend'e encôre deux mill' piasses ! » Fa't qu'i' a eu encôre in aut' deux mill' piasses. I' a pâssé sés six moâs lâ, avec Carlo. Apras çâ, lâ, b'en, apras tout', i' pouva't pâ' ambitionner pour rester lâ trop longtemps, i' dit, a foulu qu'i' s' trouve in cont' pour conté' à son pér' qu'est-c' qu'i' ava' arrivé' à Carlo.

C' fa't qu'i' s'en r'vena't, i' ava't pris l' train, p'i' i' s'en r'vena't. P'is folla't qu'i' march' d' la gare allé à la maison chez eux. En s'en allan à 'a maison, i' pensa' à son conte, lâ.

T'hours quand i' a arrivé, le père éta't content d' le voèr arriver. « D'ou' c' qu' ést Carlo ?

— Ah ! i' dit, parlez-moé z-en pâs d' Carlo, i' dit. Ah ! i' dit, ça m' â fait assez d' peine, i' dit, j' pâ' 'apab' d'oublier çâ, moé non plus, i' dit.

— Qu'est-c' qui a arrivé à Carlo ?

— B'en, i' dit, quand j' m'en v'na's, lâ, i' dit, on parla't, j' parla' au chien p'i' i' m' réponda't, p'i' i' dit, i' ava' in intelligenç' comme in être humain. Et p'i' en s'en v'nant, to'jours, i' dit, Carlo i' dit : « J'ai hât' de voèr le pér' p'i' 'a mère, j'ai b'en hât' d' 'és voèr ! » P'i' i' s' branla't la queue p'i' i' disa't çâ. P'is d'in coup, i' m' sor' avec une. . . que'qu' chos' que j' sava's pâs moé. I' dit : « J' sé's pâs si l' pér' couche encôre avec la fille engagée, chez nous ! » Tout d'in coup, j' l'ai tué drett' lâ, l' p'tit juif, p'i' i' dit, j' l'ai tué !

— Le vieux dit, t' âs b'en fait', mon garçon, b'en fait' ! »

Fa't que, i' a tout' eu son université pour le fun !

12 – LE FORGERON ET SA FEMME

Un forgeron, nouvellement marié, avait choisi une femme d'une beauté peu commune. Mais c'était un gros travailleur, habile menuisier, habile forgeron, et capable d'exercer plusieurs autres métiers.

Il avait juxtaposé sa boutique de forge à sa maison. Seul un mur, muni d'un guichet à coulisse, séparait la forge de la chambre à coucher. Notre forgeron passait toutes ses soirées à marteler le fer, pendant que sa femme était toute seule à la maison.

De temps en temps, la femme frappait au guichet ; le forgeron ouvrait, embrassait sa femme, lui disait quelques mots, puis se remettait au travail.

Le forgeron avait fabriqué un beau coffre de cèdre pour y entreposer des fourrures et des habits de valeur. La femme avait la garde du coffre ; elle en avait même meublé sa chambre à coucher.

Comme le forgeron travaillait toute la veillée à construire différents meubles, à produire des ornements de fer forgé, il n'était jamais à la maison. La femme commença à s'ennuyer et à se trouver des amants.

Elle commença à aller rejoindre le bedeau de la paroisse. Bientôt, elle invita le bedeau chez elle en lui disant : « Mon mari travaille à sa boutique, chaque soir. Viens veiller avec moi dans ma chambre à coucher ! »

Un soir, le bedeau veillait, dans la chambre, en compagnie de la femme du forgeron. Il vient à l'idée de ce dernier d'aller passer quelques minutes à la maison. Sa femme l'entend marcher et ouvrir la porte. Elle ne s'attendait aucunement à cette visite. « Voilà mon mari ! chuchote-t-elle au bedeau. Cache-toi !

– Où me cacher ? demande nerveusement l'amant.

– Dans le coffre ! »

Le bedeau plonge dans le coffre ; la femme en referme silencieusement le couvercle. Le forgeron entre dans la chambre à coucher, fait une caresse à sa femme, cause quelques minutes et retourne à son travail. Avant de faire sortir le bedeau hors du coffre, la femme entend un autre visiteur ouvrir la porte.

Le bedeau, en se confessant au curé, lui avait avoué qu'il fréquentait la femme du forgeron. Le curé avait laissé entendre qu'il aimerait bien vérifier les dires du pénitent.

Le curé entre dans la maison pensant y trouver son bedeau. Mais celui-ci étant encore caché dans le coffre, le curé commence à faire des minauderies à la maîtresse de maison. La femme du forgeron n'en est pas intimidée. Pour elle, bedeau ou curé, la différence est nulle ! Ce qui l'intéresse, c'est d'avoir un amant.

La femme et le second visiteur se retrouvent bientôt dans le lit. La femme est trop absorbée pour songer à cogner au guichet. Mais le forgeron se décide de frapper dans le mur. « Que veut-il ? demande l'amant.

— Ah ! je vais l'embrasser une fois de temps en temps. C'est le seul plaisir que j'ai avec un mari de cette sorte ! Un baiser, c'est tout ! »

Le forgeron tire le guichet et embrasse sa femme. Peu de temps après, le forgeron frappe de nouveau au guichet. Le visiteur dit à la femme : « Laisse-moi aller à ta place ! Je vais aller lui répondre, moi ! »

Il saute hors du lit, privé de ses pantalons puisqu'il était couché, et se place le fessier dans le guichet. Le forgeron s'est bien aperçu que ce n'était pas du tout le visage de sa femme. Il pose sa main sur les fesses qui apparaissent dans le guichet et se baise la main. Il retourne ensuite à son enclume. Il place une tige de fer dans le feu pour la faire rougir.

Peu après, le forgeron frappe de nouveau au guichet. L'amant de la femme se place encore le fessier dans le guichet. Le forgeron, qui portait à la main une tige rougie, la plante dans le fessier encadré par le guichet. Le curé lance un hurlement de douleur et crie : « Au feu ! »

Le bedeau, du fond de son coffre, commence à crier : « Sauvez les meubles ! Sauvez les meubles ! Sauvez les meubles ! »

Comme le coffre était un meuble de grande valeur, le bedeau espérait qu'on le retirerait du brasier en transportant le coffre hors de la maison. . . en feu !

LE FORGERON ET SA FEMME

Récit folklorique raconté le 22 septembre 1980, à Hanmer, Ontario, par David Ranger (76 ans). Il a appris ce conte d'un vieux matelot acadien (Sam White, Leblanc) à Gogama, en 1935.

Enregistrement n° 4881. Contes-types 1725 (bedeau dans le coffre) et 1730 (curé et bedeau).

Un forgeron qui éta't nouvell'ment marié, p'i' i' ava't marié un' jolie femme, un' bell' femme. Mé' i' éta't. . . c'ta' in grand travailleur, in gros travailleur qui fais'a't la forg' p'i' i' fais'a't d' la menuis'rie, p'i' i' éta't bon dans tout's sort's de choses, i' éta' habile, et p'i' i' éta't toute. . . I' ava' enn' chopp' [shop]¹, ç' ava' un' shop tout' bâtie à côté d' sa maison. P'i' ent' sa shop p'is la maison, la chamb'e à coucher, i' ava' in guichat, p'i' i' pâssa't sés veillée' à travailler, lâ, lui. Mé', elle éta't t'ut seul' dans maison, lâ.

P'is temps en temps, 'a cogna' au guichat, b'en i' ouvra't l' guichat p'i' 'a l'embrassa't, p'i' 'a i' parla't. P'is lui i' continua' à travailler.

P'i' i' ava't construi' un beau coff'e en cèd' lâ, pour garder lés fourrur's p'is du ling' de valeur là-d'dans que i' garde. P'i' i' ava't c' coff'-lâ de bâti. All' l'ava't dans maison, elle, dans sa chamb'e à coucher, naturell'ment.

Mé', elle 'a s'ennuya't quand le forgeron travailla't tout' la veillée, i' bâtissa't tout's sort's de chos's, i' s' fais'a't dés ornemen en fer, p'is tout's sort's de chos's comm' çâ, p'i' i' éta't jama' à maison. Fa't qu'elle 'a s'ennuya't. 'A commença' à s' trouver dés amis.

Fa't que, 'a a commencé' à sortir a'ec le bedeau, le bedeau d' la paroisse. To'jours que le bedeau a dit. . . all' l'invita't, l' bedeau, lâ : « I' travaille à la shop tout' la veillée, viens pâsser la veillée avec moé, pâssé' 'a veillée dans chamb'e à coucher ! »

1. Shop (angl.) : Boutique, atelier, usine.

Tout d'in coup, le bédeau éta't lâ, in soèr, avec elle, p'is lui, i' gu'i pren in idée d'aller dans maison. All' l'attend marcher, p'i' 'a atten ouvrir la porte, p'i' 'a se 'n n'attenda't pàs. « V'lâ mon mari ! Cach'-toé ! »

— Ioù ?

— 'A dit, dans l' coff'e ! »

L' bédeau s' couch' dans l' coff'e. 'A farm' le coff'e. Lui, i' rent' p'i' i' fa' enn' caresse à sa femm' p'i' i' parle enn' secousse². P'i' i' s'en r'tourn' travailler. Fa't que, lâ, l' bedeau ést encôr' dans l' coff', lâ, lui. Mé' i' arrive in aut' gâ' [gars] à 'a porte. 'Oés-tu, l' bédeau s'éta't confessé au prêt' qu'i' sorta' avec madame. . . la femm' du forgeron. Le prêt'e i' a dit : « On vâ allé' 'oèr çâ, 'oèr si c'est vrai ! »

L' prêt' s'en vâ lâ, s'en vâ l' trouver. Mé', l' bédeau i' ést encôr' dans l' coff', lâ, lui. C' qu'i' commence à fér' d' la façon à 'a femm' du forgeron. La femm' du forgeron, c'ta't tout' b'en correck, fa't que l' bédeau ou prêt' c'ta't tout' pareil pour elle, ell' d'abord qu' 'a ava' in amant.

C' fa't que, i' éta'ent dans l' lit', p'is le gârs. . . ell' la femme éta't trop pressée pour cogné' au guichat, lâ. Fa't que lui, le forgeron i' cogne au guichat. I' dit : « Qu'est-c' qu'i' veut ? »

— 'A dit, j' vâ's l'embrassé' un' fois d' temps en temps, c'est t'ut' le plésir que j'ai à êt' mariée avec c' gârs-lâ, c'est t'ute ! »

Te'jours, i' rouv' le guichat, p'i' i' embrass' sa femme. Pàs longtem apras, le guichat. . . i' frappe encôre au guichat. I' dit. . . l' prêt'e i' dit : « Laiss'-moé aller, moé, m' â gu'y allé' à ta place, moé ! »

I' s' leve, vâ au guichat, p'i' i' ava't lés culotte' ôtées, comm' de raison, i' éta't dans l' lit. I' s' plant' le darriér' dans l' guichat. P'is le forgeron s'st aperçu d' çâ que c'ta't pàs l' visag' de sa femme, çâ ; ça r'ssembla't pâ' au visag' de sa femm' pâ'-ent'ute. Fa't qu'i' s'ést. . . i' a touché avec sa main, p'i' i' s'a embrassé 'a main, l' forgeron. P'i' i' continue encôr' la minm' job³.

Te'jours, pàs longtem apras, l' forgeron, lui, i' ava' in fer dans l' feu, hein, i' éta' apras fair' rougir. I' cogne au guichat, p'is le prêt' se r'place encôr' l' darriér' dans l' guichat. P'is lui, i' gu'i plant' le fer, l' fer chau' au darrière. Le prêt' te lâche in cri : « Au feu ! »

Le bédeau, qu' éta't dans l' coff'e, i' commence : « Sauvé' 'és meub's, sauvé' 'és meub's, sauvé' 'és meub's ! » I' voula't pàs pâssé' au feu, lâ, lui, l' bédeau. I' éta't dans l' coff'e. C'st in beau meub'e, in coff'e !

3. *Job* (angl.) : Emploi, tâche, travail.

13 – JACK CENDROUILLEUX

Une famille ne comptait que trois garçons, dont deux étaient intelligents mais pas une miette plus brillants que le témoignage de leur jugement personnel. Le troisième des frères, Jack, n'était pas un arriéré mental, mais un peu simple d'esprit. Il portait un intérêt tout particulier à la cendre : il y jouait, il s'en bâtissait de petites maisons, et en traînait toujours une poignée dans ses poches. Cet attrait pour la cendre l'avait fait surnommer Jack Cendrouilleux.

Les deux aînés traitaient Jack comme un bouffon. Ils se croyaient très doués en comparaison de leur cadet.

Mais Jack s'était rendu compte qu'il jouissait d'un don lui conférant une certaine puissance. Il prend la décision de s'éloigner un peu de la maison et de jouer aux cartes. Après avoir gagné une bonne somme d'argent, Jack quitte la maison paternelle et entreprend de voyager.

Jack, une fois sorti de son milieu, prend l'habitude de se laver le visage, de ne plus jouer dans la cendre et de se conduire comme les gens normaux. Un jour, il fait connaissance d'une princesse, d'une véritable princesse. Il avait assez bonne mine, Jack Cendrouilleux, quand ses habits ne portaient pas de traces de cendre ! Il commence à courtiser cette princesse et finit par l'épouser.

Un bon jour, il monte dans un beau carrosse – sa femme possédait beaucoup d'argent – un beau carrosse tiré par d'élégants chevaux portant de riches harnais. Il s'arrête dans un hôtel où autrefois il avait gagné de grosses sommes, mais dont le propriétaire était nouveau. Il commence à jouer aux cartes et perd tous ses paris. En surveillant son adversaire, Jack remarque un système de miroirs destinés à voir les cartes du vis-à-vis. Il proteste contre ce procédé malhonnête, mais l'hôtelier le met à la porte. Jack a tout perdu, chevaux, carrosse et harnais.

Jack retourne donc habiter chez ses parents. Entretemps, il écrit à sa femme et lui raconte son aventure dans ses moindres détails. La princesse lui répond : « Je vais aller te visiter chez tes parents, mais évite de faire voir que tu me connais ! »

La princesse connaissait l'attitude de la famille de Jack par ce que son mari lui en avait rapporté. La femme de Jack se met en route et fait un arrêt à l'hôtel où son mari a tout perdu. Jack lui avait décrit l'installation des miroirs dont se servait l'hôtelier pour vaincre son adversaire. La princesse force l'hôtelier à enlever ses miroirs et reprend à son adversaire tous les biens que Jack a perdus.

En quittant l'hôtel, la princesse s'informe, chez les voisins, de la famille de Jack, et se dirige vers leur demeure. À la vue de cette belle femme voyageant dans une si élégante voiture, les parents et les frères de Jack songent à cacher ce dernier. Mais Jack n'est pas du même avis. La princesse immobilise son carrosse devant la maison. « C'est moi qui irai dételer les chevaux de cette princesse ! réclame Jack.

— Es-tu fou ? Tu n'es même pas capable d'attacher convenablement une bête à cornes dans sa stalle ! » font observer les gens de la maison.

Malgré son comportement ridicule, Jack obtient le privilège d'aller dételer les chevaux de la princesse. Quand il s'agit de déterminer qui s'occupera de distribuer la nourriture et l'eau aux chevaux, Jack hausse encore la voix : « C'est moi qui prendrai soin des chevaux !

— Non, répliquent les autres, tu n'iras pas ! Toutefois, nous allons demander l'avis de la visiteuse.

— Ah ! laissez-le prendre soin de mes bêtes ! répond la princesse, au courant de ce qui se passe. Laissez-le faire ! S'il aime prendre soin de mes chevaux, c'est son affaire ! »

Jack se rend à l'étable pour nourrir les chevaux de la princesse. En apportant du foin à l'un d'eux, au bout d'une fourche, Jack lui crève un œil au moment où l'animal se tourne vivement la tête. Ah ! ses frères commencent à morigéner Jack : « La princesse va certainement te punir de quelque façon ! Elle va probablement te faire jeter en prison. Nous ne pouvons jamais acheter un cheval de cette qualité pour remplacer l'animal blessé ! »

Après avoir semoncé le pauvre Jack, les frères vont dénoncer cette gaucherie à la princesse. « Laissez-le en paix ! recommande la princesse. S'il a pris plaisir à me servir, j'en suis satisfaite ! D'ailleurs, je puis me procurer un autre cheval quand je le désirerai ! »

La tension se calma bientôt. Mais, le soir, à l'heure du coucher, on manquait de chambre pour loger la princesse. On en fabriqua une au moyen de rideaux. Une fois la princesse entrée dans cette sorte d'alcove, Jack tente à maintes reprises de se glisser dans la chambre de la princesse. « Es-tu fou ? lui criaient ses frères en l'éloignant de la visiteuse. Tu vas te retrouver en prison, si tu pénètres dans cette chambre ! »

Le père et ses deux fils organisent le guet pour empêcher Jack de visiter la visiteuse pendant la nuit. Mais bientôt, les surveillants sombrent dans le sommeil. Jack profite de ce moment pour se faufiler dans la chambrette de la princesse et se coucher avec sa femme.

Quand le père se rend compte, à son avis, de cette impardonnable aventure, il veut offrir des excuses à la princesse. Au moment où le père et ses fils commencent déjà à prévoir la punition de Jack, la princesse leur dit : « Vous vous en faites pour rien ! Jack est mon mari ! »

Cette révélation changea complètement l'attitude de la maisonnée. La princesse et son mari invitèrent toute la famille à un banquet servi en ville. Les deux frères aînés, qui s'étaient pris pour les plus intelligents, furent obligés d'accepter humblement une réputation de grande naïveté.

Quant à Jack Cendrouilleux, je ne sais pas s'il a fini par changer son nom !!

JACK CENDROUILLEUX

Récit folklorique raconté le 14 octobre, 1980, à Hanmer, Ontario, par David Ranger, âgé de 76 ans. M. Ranger est natif de Messines, Québec. Conte appris de son père, Alphonse, vers 1914.

Enregistrement n° 4882. Conte-type 935.

I' ava' un' certain' famille, i' ava't troâs garçons seul'ment dan 'a famille. Deux garçon éta' assez brillants, pâ' enn' miett' de pluss' qu'i's pensa'ent qu'ils éta'ent. P'is l'aut' éta' in. . . éta't s'pposé d'êt'e pâs retardé, mé' simple. Et p'i' i' joua't toujours dans cend'e, i' s' faisa't dés p'tit's maisons avec d' la cend'e. Metta't d' la cend' dans sés poch's p'i' i' joua't dan 'a cend'e, p'i' ils l'ont baptisé Jack Cendrouilleux¹.

P'i' i' en faisa' [faisaient] in bouffon. Lés deux. . . lés deux plus vieux faisa' in bouffon de Jack, comm' de raison. I's s' croéya'ent pâs mal plus fins qu'il' éta'ent.

To'jours, mon Jack Cendrouilleux, lui, i' part p'i' i' s'en vâ. I' s'a aparçu qu'i' ava' in don de que'qu' sort', hein ! p'i' i' s'a aparçu qu'i'. . . i' s'en vâ joué' aux carte' et p'i' i' â gagné pâs mal d'argent. C' fa't qu'i' a parti pour un voyage.

P'is, dans son voyage, lâ i' s'est décidé de s' laver l' visag', lâ, d' p'us jouer dan 'a cend', fair' comm' du monde. P'i' i' a rencontré un' princesse, réel'men un' princesse, il l'app'la' un' comtesse, mé' c'ta't un' princesse. Et p'is, i' paraissa't pâs trop pir', Ti-Jean l' Cendrouilleux, quand i' ava't pâs d' cend' dans sés poches.

Fa't que, i' a commencé à connaît' c' fill'-là, i' a sorti avec, et p'i' i' a féni par l'épouser. P'is, to'jours, un' bonn' fois, lâ, i' pâ'r' a'ec in beau carrosse, i' ava't. . . sa femme ava't d' l'argen en masse. . . un carrosse a'ec une. . . avec dés beaux ch'faux, b'en att'lés, dés bell's att'lages.

P'i' i' arrête, p'i' i' commence à joué' aux cartes. Arrête à enn' place, i' ava't d'jà joué' aux cartes, i' ava't fait' d' l'argent lâ déjà, mé' c'éta't changé d' propriétaire. P'i' i' commence à joué' aux cartes, et p'i' i' a tout' perdu. Mé' avant qu'i' eill' tout'

1. *Cendrouilleux* : Nom qui a un lien avec la cendre à laquelle Jack prenait plaisir.

perdu, i' s'st aparçu que le gâ' ava't dés miroèrs de placé' à in certain angle et qu'i' pouva't lir' lés. . . la cart' de son adversaire. I' s'st aparçu d' çâ, p'i' i' gu'i a dit, i' gu'i a di' au boss². Le boss l'a j'té dehors. I' ava't perdu lés ch'faux, le carrosse et p'is lés att'lages, i' ava't tout perdu.

Fa't qu'i' pârt p'i' i' s'en vâ chez eux. Et p'i' en intervalle, i' écri' un' lett'e à sa femm' c' qu'i' gu'i ava' arrivé, p'i' i' a conté son histoère au long. 'A a dit : « J' vâ aller t' vésiter. Mé', i' dit, fa's pâ' 'oèr que j' te conna's ! » Quand 'a. . . quand i' a lu c' lett'-là : « Fa's pâ' 'oèr que j' te conna's, quand t'arriv's vésiter chez nous ! »

B'en, 'a sava't quell' sort' de mond' qu'il éta't, parç' que lui, i' ava't tout' conté à elle. Alors, i' a fait' dés. . . c' pâs lui qu'i' ava't dit de. . . mé' elle 'a l' sava't que quand i' a perdu son argent, i' a vu lés miroèrs dans diffarente' angles, i' pouva't lir' le jeu de l'adversaire, hein ! P'i' il l'ava' avarti de d' çâ. C' fa't qu' 'a gu'i a fait' ôter çâ. Alle a fait' ôter çâ d' lâ p'i' 'a a r'gâgné tout', le carross' p'is lés ch'faux p'is tout' c' que Jack ava't perdu.

Apras çâ, 'a s'st informée dés voésins, en s'en allant. . . 'a a trouvé de v-où c' que lés parents de Jack Cendrouilleux resta'ent. 'A a été 'és vésiter. P'is quand i' ont vu çâ v'nir, çâ, lâ, 'és aut's, lés. . . lés gârs, lâ, i' r'ssoud lâ a'ec c'tte bell' femm'-là avec un' bell' voétur' comm' çâ, i's voula'ent cacher Jack. Mon Jack s' cacha't pâs d' minme, lui.

To'jours, i' dit : « C'est moé qui vâs dét'ler lés ch'faux d' la princesse !

— I' ont dit, és-tu fou, toé ? T' és pâ' 'apab' d'attaché' in bœu' comme i' faut ! »

Et p'i' i' faisa't tout's sort's de folies, mé' n'empêch' pâs qu' Jack a gâgné son point, i' a été dét'ler lés ch'faux. Ensuite, folla't qu' lés. . . folla't qu'i' eill' soin d' cés ch'faux-lâ, folla't qu'i' 'és soègne, lés fair' boère. I' dit : « C'est moé qui a' soin d' çâ !

— P'is lâ, lés ga' i' ont dit, non, tu gu' irâs pâs. P'i' i' ont dit, on vâ d'mandé' à 'a princesse 'oèr si tu vâs. . . si c'est toé.

— Ah ! 'a dit, laissez-lé faire ! »

Ell', la princesse, quand i' ont d'mandé, elle, 'a sava't qu'est-c' qui s' pâssa't. « Laissez-lé faire, 'a dit, si ça i'. . . moé ça m' fa's pâs d' diffarence. Laissez-lé faire, 'a dit, i' aime a'oèr soin d' més ch'faux, 'a dit, ça fa't mon affére ! »

Alors, i' a parti pour soègner lés ch'faux. P'i' en lui donnant du foin, lâ, i' s'adenné' à piqué' in dés. . . le ch'fal s'est r'viré 'a tête et p'i' i' a piqué in ch'fal dan in œil, p'i' i' a perdu in œil. Ah ! b'en, lâ, lâ, mon Jack éta't pâs. . . i' éta't pour le punir de que'qu' magnière, p'is : « La princess' vâ t' fair' prendr'³, p'i' on ést pâ' 'apab' de gu'i ach'té in ch'fal comm' çâ, n'us aut's ! »

2. *Boss* (angl.) : Patron, contremaître, propriétaire.

3. *Prendre* (faire) : Mettre aux arrêts ; jeter en prison.

P'i' i's chiâla'ent⁴. . . Lâ, i' ont été la voèr, p'i' i's gu'i ont dit çâ. 'A dit : « Laissez-lé faire, si c'est çâ. . . 'a dit, si i' aim' çâ, ça m' fa't pâs d' diffarence. To'jou's, in aut' ch'fal comm' çâ, j' peux 'n a'oèr n'import' quand ! »

Te'jours, ça s'est pâssé comm' çâ. Mé' l' soèr, lâ, quand la princess' folla't qu' 'a couch' lâ. Et p'i' i' ont fait' un' chamb' p'is. . . mé' i' ava't pâs beaucoup d' chamb' lâ, i' éta't d' court de chamb'e, fa't qu'i' ont fait un' chamb'e avec dés rideaux.

Et p'is mon Jack, aussitôt qu'i' ava' un' chance, i' parta't pour la chamb', p'is lés gârs l' chassa'ent de d' lâ. « Es-tu fou, toé, tu vâs t' fére. . . tu vâs t' fére emprisonner, si tu rent's dans c' chamb'-lâ ! »

Et, en tou' 'és câs, ils l' guetta'ent, l' pére l' guetta't, p'is lés deux gârs. Quand i' ont tombé endormis, mon Jack s'est faufile dans chamb'e, i' s'est couché avec sa femme, c'éta't sa femme.

Te'jours, quand i' ont aparçu çâ, l' pére éta' assez surpris p'is s'y faisa't dés excuse' à 'a princesse. P'is quand i' éta'ent b'en certains, lâ, lés gâ' éta'ent b'en certains que Jack éta't pour se fair' punir, lâ, la princesse 'a dit : « Fait's-vous-en pâs, c'est mon mari ! »

Çâ, ça a changé, ça a changé lés affér's pâs mal, lâ. Fa't qu'i' nous ont emm'né prend'e. . . i' ont invité lés parents, i' ont été fére in banquè' en ville. P'is lés deux plus smart's⁵, lâ, c'éta't lés deux plus fou' en dargnier, lâ. Ti-Jack Cendrouilleux, b'en, j' sé's pâs comment c' qu'ils l'appelle' asteur !

4. *Chiâler* : Se plaindre, rechigner, faire des reproches sur un ton larmoyant.

5. *Smart* (angl.) : Intelligent, doué, habile.

14 – LE TIREUR DE CARTES

J'ai travaillé un peu partout dans les chantiers, comme cuisinier. À Gogama, j'ai rencontré un certain Lévesque qui m'a raconté une de ses aventures personnelles.

En général, les bûcherons travaillaient en forêt jusqu'au printemps. Après avoir gagné cinq ou six cents dollars au cours de l'hiver, ils descendaient à Montréal ou dans n'importe quelle autre ville, en vue de s'accorder une vacance. Après deux ou trois semaines, ils n'avaient plus un sou. Ils avaient tout bu, tout dépensé, en lançant l'argent à pleines mains, un peu comme font les Amérindiens qui quittent leur réserve et arrivent en ville. C'était la règle de conduite de ces vieux bûcherons.

Voici en quels termes Lévesque me fit part d'une aventure de sa vie de bûcheron. . .

Une journée où je n'avais plus un sou, j'essayais de quémander un peu d'argent aux passants. Mais je m'aperçois que j'avais affaire à d'autres bûcherons aussi pauvres que moi. Comme l'argent faisait défaut, il me vint à l'esprit de m'improviser tireur de cartes. Un jeu de cartes en main, je m'en allais sur la rue et je mêlais mes cartes. De temps en temps, je m'arrêtais, je regardais mes cartes et j'éclatais de rire.

Tout à coup, je croise un copain qui semble s'intéresser à mon métier. « Que fais-tu là ? me demande-t-il.

– Je lis l'avenir dans les cartes ! Veux-tu que je te dise, d'après mes cartes, ce que tu fais et ce que tu feras ?

– Tu tires les cartes ? Dis-tu la vérité de temps en temps ? me demande mon interlocuteur sur un ton incrédule.

– Quand je connais la vérité, je la proclame, mais quand je ne la connais pas, je dis ce qui me passe par la tête, sans faire de bruit.

– Eh bien ! je vais te révéler certains faits, si tu le veux bien. Tu connais l'hôtel Commodore, là où je passe mes après-midi ? Je vais te donner quelques détails sur le propriétaire de cet hôtel. C'est un gros homme aux yeux bruns, aux cheveux plutôt foncés et séparés au milieu de la tête. Tu le reconnaîtras facilement ; c'est lui le propriétaire ! Il est amouraché d'une fille qui pourrait obtenir de lui la lune, si elle la lui demandait. Elle, c'est une fille blonde, plutôt jolie et assez intelligente. . .

Maintenant au courant de ces explications, tu diras au propriétaire de l'hôtel qu'il courtise une fille... Tu le lui diras à ta façon, mais je t'ai donné ces renseignements pour que tu lui dises la vérité ! Tu pourras ainsi boire le reste de l'après-midi aux dépens de l'hôtelier ! »

La mémoire pleine de ces détails, je fonce dans la buvette de l'hôtel et je brasse mes cartes. Le propriétaire de l'hôtel est là. Je le reconnais à sa corpulence et à ses cheveux séparés par le milieu de la tête. Il me dit : « Que fais-tu ici, toi ?

— Je tire les cartes ! lui dis-je. Ceux qui veulent s'entendre dire la vérité n'ont qu'à me le demander ! J'accepte ce que l'on me donne. Je n'exige aucun honoraire ; je fais ce métier pour passer le temps. On me donne ce qu'on veut !

— Dis-tu la vérité, au moins ? demande l'hôtelier.

— On m'a assez souvent rendu le témoignage que je disais la vérité.

— Combien demandes-tu pour tirer les cartes en ma faveur ? demande le propriétaire de l'hôtel.

— Je ne demande pas d'argent ! Tu me donneras ce que tu voudras ! Je te l'ai déjà dit. »

L'hôtelier va se placer près du comptoir et me dit : « Viens me tirer les cartes ! »

Je brassais les cartes tout en regardant de temps en temps dans les yeux de mon client. « Toi, lui dis-je, tu aimes une fille, une grande aux cheveux blonds, de tel poids, qui a telles manières, tels traits physiques... » Je le savais, mon copain m'avait mis au courant. C'était la vérité, j'en étais certain... »

Dès que j'ai fini de parler de son amie, l'hôtelier me dit : « Tu es habile, l'ami ! Pour te récompenser, je te paie une bière immédiatement. Va t'asseoir dans ce coin, et quand tu auras soif, lance-moi un cri, et j'irai te porter une autre bière ! »

J'obéis à la suggestion de l'hôtelier. Je prends mon jeu de cartes ainsi que mon verre de bière, et je me retire dans un coin. J'avais à peine bu une partie de ma bière qu'un gaillard attire mon attention et me dit : « Tu as dit la vérité à l'hôtelier, es-tu capable de me la dire, à moi ? »

Je me sentais coincé. Je n'avais aucun renseignement sur ce gros homme bouffi de graisse. J'apporte mon verre et je me transporte à une autre table, près de cet autre client, dans l'intention de revenir dans mon coin, une fois les cartes tirées, pour obtenir un autre verre de bière. Mais les faits ont évolué rapidement.

Je brasse mes cartes, je jette un coup d'œil sur mon client, je ne connais rien de lui ; je ne sais trop que dire. Je constate qu'il est gros et qu'il a la figure rouge... Il me vient soudain une idée, en brassant les cartes et en cherchant matière à discours. « Ce gaillard-là, me dis-je à moi-même, doit manger beaucoup de lard ! » Je me décide à parler : « Monsieur, vous aimez bien le lard ! »

Mon client me sert un coup de poing à la mâchoire. Je culbute à la renverse, et le gaillard file rapidement par la porte. Je me retourne et je dis aux spectateurs : « C'est un fou, cet homme-là !

— Non, répondent-ils ; il n'est pas fou, mais tu lui as dit une vérité cuisante. Il vient de purger trois mois de prison pour avoir volé un cochon ! »

Ce fut la fin de ma carrière de tireur de cartes !

LE TIREUR DE CARTES

Récit populaire raconté à Hanmer, Ontario, le 14 octobre 1980, par David Ranger, âgé de 76 ans. Il a appris cette histoire vers 1940 de Fred Lévesque, vieux bûcheron, à Gogama, natif de Québec.

Enregistrement n° 4883.

J'éta's dans... j'ta's cuisignier dan 'és chantiers... dan 'és chantiers de bûcherons, j'ai été in peu partout, mé' à Gogama j'ai rencontré ce gârs-lâ, in mecieu' Lévesque, qui m'a raconté... c'st in aventure, c' p'utô' in aventur' qui a arrivé à lui, à lui-minme.

C'és bûch'rons-lâ, lâ, i's s'en alla'ent dans l' boâs p'is travailla'ent lâ jusqu'au printemps, s'faisa'ent, dans c' temps-lâ, j' cré's b'en cinq six cents piass's, dans leu's hivers, s'en alla' à Montréal ou n'importe où c' qu'i's voula' aller pâssé' enn' vacance, dan un' vill' de que'qu' sorte. Dans deux t'oâs s'maine' i' éta'ent câssés¹, i's buva'ent tout', i's garrocha'ent². . . c' pareil comm' lés. . . quand lés Indiens sort'nt du résarve, i' arrive' en ville, i's garroch'nt tout' l'argent, p'is. . . I's fais'a'ent comm' çâ cés vieux, cés vieux bûcherons-lâ.

To'jours, i' éta't câssé comm' çâ. Lévesqu' nous conta't, un' journée, i' dit. . . au coin d'un' rue, p'i' asseiller d' collecter³, c'ta't tout' dés lumberjacks⁴ câssés comm' lui, p'i' i' dit : « Çâ paya't pâs, i' dit. I' m' â v'nu in idée de commencé' à tiré' aux cartes. P'i' i' dit, j'ai pri' in jeu d' cartes, p'i' i' dit, j' m'en alla's su' 'a rue, p'is j' brassa's més cartes. P'is j'arrêta's d' temps en temps p'is je r'garda's çâ, p'is j' me metta' à rire et p'is. . . I' ava' in gârs qu' éta' intéressé : « Quo' c' tu fa's lâ ? i' dit.

— J' tire aux cartes. I' dit, veux-tu t' fair' tiré' aux cartes ? »

Le gâ' i' créya't pâs b'en b'en là-d'dans. I' dit : « Tu tire' aux cartes, i' dit, dis-tu la vérité in peu ?

1. *Cassé* : Être sans le sou.

2. *Garrocher* : Lancer des objets sans aucun souci.

3. *Collecter* (angl.) : Percevoir de l'argent, recueillir de l'argent.

4. *Lumberjacks* (angl.) : Hommes de chantiers, ouvriers de la forêt.

— Ah ! oui, i' dit, quand j' la sé's, p'is quand j' la sé's pàs, b'en, j' dis d'aut' chose, i' dit, pàs p'us d' train qu' çâ.

— B'en, i' dit, m' âs t' dir' que'qu' chose, i' dit, j' vâs t' dir' que'qu' chose, si tu veux. T' sé's l'hôtel Commodore — c'est lâ qu'i' alla't pâsser sés apras-médi — i' dit, le gârs qu' appartient çâ, lâ, i' dit, m' âs t' dir' quo' c' qu'i' a d' l'air, i' dit. C'st in gros homme, lés yeux bruns p'is lés ch'feu' assez foncés, p'i' i' s' sépar' lés ch'feux dans l' milieu, t' sé's lâ. Si tu 'oés c' gârs-lâ, çâ c'est l' boss⁵ çâ, p'i' i' dit, i' ést en amour avec un' fille, et p'i' i' dit, 'a pourra't gu'i d'mander n'importe quoi, la lun' si 'a voula't, all' l'a'ra't. P'i' i' dit, m' âs t' la décrire, lâ, c'st un' grand fill' blonde, bell' fille assez, assez smart⁶. »

P'i' i' gu'i denn' tout's lés explication à propos d' la fille, p'i' i' dit : « Tu 'i dirâs qu'i' sor' a'ec un' fille ! Fa't qu' tu dirâs çâ à ton goût, mé' i' dit, j' te donn' çâ, lâ, pour 'i conter la vérité. P'i' i' dit, t' és bon pour boér' le rest' d' l'apras-médi lâ ! »

C' fa't qu'i' dit, j' pâr' avec çâ, moé lâ, t'ut's sés informations-lâ, p'is j' rent' dan 'a bâr⁷ p'is j' brâssa's més cart's comm' çâ. P'is le boss éta't lâ, j' l'ai vu. C'ta't lui, i' ava't lés ch'feux peignés, séparés dans l' milieu, c'st in gros homme. P'i' i' dit : « Quo' c' tu fa' écitt' dans, toé ?

— I' dit, j' tire aux cartes, moé. Lés gârs qui veul'nt s' fair' dir' la vérité, i' dit, i's veul'nt sa'oèr la vérité, 'ienque 'a pein' d' me d'mander, j' vâs leu' dir' la vérité. I' dit, on m' donn' c' qu'on veut, i' dit, on n'a pàs besoin. . . j' charge⁸ r'guien, moé, i' dit, c'st pour pâsser l' temps, on m' denn' c' qu'on. . .

— I' dit, dis-tu la vérité ? i' dit.

— Mé', i' dit, ça m'â' été dit souvent que j' disa' 'a vérité, pàs mal souvent, i' dit, j' di' 'a vérité.

— B'en, i' dit, veux-tu. . . comment c' tu m' charg's pour me tiré' aux cartes ?

— I' dit, j' charge r'guien, m' donn' c' que c'est tu veux, j' t'ai dit ! »

Fa't qu'i' s'en vâ au comptoèr. « Viens m' tiré' aux cartes, d'abord⁹. » I' dit, j' brâssa' 'és cart's p'is j'y r'garda's dan 'és yeux, lâ, p'i' i' dit, temps en temps je r'garda' aux cartes. I' dit : « Toé — i' di' au boss' d' l'hôtel, lui — i' dit, t' és t-en amour avec un' fille, un' grand fill' blonde, pése à pe' pra' un tel poids », p'i' 'a ava't dés çartain's, dés certains tra'ts de famille, et puis, dés magniér's t' sé's, dés magniér's, p'i' i' ava't tout' expliqué çâ, lui. L'aut' gârs gu'i ava't tout expliqué çâ. P'i' i' disa' 'a vérité, i' l' sava't, lui, l'aut' v'na't d' lui dire.

5. *Boss* (angl.) : Patron, propriétaire.

6. *Smart* (angl.) : Intelligent, doué, débrouillard.

7. *Bar* (angl.) : Buvette, estaminet, débit de boisson.

8. *Charge* [to] (angl.) : Demander, exiger.

9. *Abord* (d') : Dans ce cas, s'il en est ainsi.

Alors : « Ah ! b'en, i' dit, t' és bon, toé, mon tchum [chum]¹⁰. I' dit, b'en, pour çâ, lâ, i' dit, j' vâs t'ach'té' enn' biér' tout' suit' lâ, lâ, p'i' i' dit, tu vâ' aller t'assir' dans l' coin, lâ, p'is quand qu' t'aurâs soèf, t' â' 'ienque 'a peïn' de m' crier, lâ, p'is j' m'â' aller t' porté' enn' bière ! »

I' dit, c'est çâ j'ai fait', j'ai parti a'ec mon jeu d' cart's p'r m'assir' dans l' coin, p'i' i' dit. . . Mé', i' y ava' in gârs. . . i' dit, j'ai pâs bu, 'ienqu' bu mon premier verr' de bière. T'ut' suite i' y â in gârs, i' dit : « Heille, t' âs dit la vérité à c' gârs-lâ, tu capab' de m' dir' la vérité, toé ? »

Lâ, i' dit, j' 'ta's pris, aucun renseign'ment su' c' gârs-lâ, p'i' i' dit, c'st in gros homm' b'en gras, çâ. J' m'en vâs m'assir' avec lui, p'i' i' dit, j'ava' emporté mon verr' de bière, j' le rachev', lâ, p'i' i' dit, j'ai figuré¹¹ apras qu' j'ava's fini d' tirer l' gâ' aux cartes, j' vâ' aller m'assir' dans mon siég', lâ, pour a'oèr in aut' bière.

Fa't que. . . mé' i' a pâ' eu l' temps. I' dit, j'ta's lâ qui brâssa's mës cartes, je r'garda's çâ, mé', ah ! j' connaissa's r'guien d' lui, quo' c' que j' voula's dire. P'i' i' éta't b'en gras, l' visag' rouge. T'hours, i' m'est v'nu in idée, i' dit, j' brâssa' 'és cartes, falla't que j' gu'i dis' que'qu' chose. I' dit. . . j' r'garda's, je disa' en moé-minme : « C' gârs-lâ i' mang' b'en du lârd. I' dit, vous, mecieu', i' dit, d'apras c' que j' peu' 'oèr lâ, vous aimez b'en l' lârd ! »

I' dit, i' m' fourre in coup d' poing su' 'a yeule [gueule], p'is j' retombe. . . j' tomb' su' l' dos, p'i' i' dit. . . P'i' i' pren 'a porte, p'i' i' s'en vâ. J' me r'vir' de bord p'is j' dis : « I' ést-u fou, c' gârs-lâ ? »

— I' dit, non i' ést pâs fou, mé' tu gu'i as dit 'a vérité en maudit ! I' vient d' fair' troâs moâs¹² pour a'oèr volé' un cochon ! »

C'est comm' çâ qu'i' a lâché d' tiré' aux cartes. C'é' 'a dargniér' journée qu'i' a tiré aux cartes.

10. *Chum* (angl.) : Camarade, copain, ami.

11. *Figurer* : Penser, projeter.

12. *Mois* : Faire trois mois. . . de prison.

15 – LE PERROQUET ET LE CURÉ

Une dame avait acheté un perroquet d'un vieux matelot ou plutôt d'un vieux capitaine de navire. Le perroquet avait appris des expressions assez vulgaires de la bouche de matelots blasphémateurs et habitués aux grivoiseries.

La dame s'est donné comme tâche de corriger son perroquet. Elle lui a montré à améliorer ses propos malpropres. À force de lui taper la tête, elle l'a détourné de ses expressions gauloises et lui a même enseigné à prier. Pour être certaine de son succès, la bonne dame attachait une corde à chaque patte de l'oiseau. Quand elle tirait sur telle corde, le perroquet récitait telle prière ; quand elle tirait sur l'autre, l'oiseau débobinait une autre prière.

Au cours de sa visite paroissiale, le curé entre chez la dame. « Ah ! vous avez un perroquet ? lui demande le prêtre.

– Oui, monsieur le curé !

– Est-ce qu'il parle ? continue le curé.

– Ah ! oui, il parle bien, mais il ne fait pas que parler, il prie aussi !

– Il prie ! s'exclame le prêtre.

– Oui ; je lui ai enseigné des prières. Quand je l'ai acheté, il avait tout un répertoire d'expressions assez scabreuses. Je lui ai tapé les oreilles et j'ai fini par le dompter. Il a abandonné son répertoire ordurier. Ces derniers temps, je ne l'entends plus blasphémer ni parler grossièrement.

– Et ces cordes-là, demande le prêtre, à quoi servent-elles ?

– Eh bien ! tirez sur la corde de gauche, et vous verrez ce qui se produit, monsieur le Curé ! »

Le prêtre tire sur la corde de gauche ; le perroquet récite l'Ave Maria du commencement à la fin. « Mais c'est merveilleux ! s'exclame le curé. C'est du beau travail, madame !

– Ah ! je l'ai dompté ! Il a oublié son langage de charretier, et maintenant, il prie ! Il est assez intelligent pour apprendre à prier !

– Et qu'arriverait-il, si je tirais l'autre corde ? demande le curé.

— Essayez ! Tirez la corde de droite ! »

Le curé tire la corde reliée à la patte droite du perroquet. L'oiseau récite le Pater Noster ! « Ah ! c'est merveilleux ! s'écrie le prêtre.

— Ah ! je vous dis, monsieur le Curé, que j'ai travaillé fort pour éduquer mon perroquet ! Il m'a fait honte un certain temps, mais aujourd'hui il me fait honneur !

— Mais que dirait votre perroquet, si je tirais les deux cordes en même temps ?

— Eh bien ! répond le perroquet, je tomberais sur le cul, maudit fou ! »

Le perroquet avait donc corrigé son langage. . .

LE PERROQUET ET LE CURÉ

Historiette racontée le 14 octobre 1980, à Hanmer, Ontario, par David Ranger, âgé de 76 ans. Histoire qu'il a apprise dans ses voyages.

Enregistrement n° 4884.

Un' femm' qu' ava' in perroquet, 'a ava' eu in parroquet dés... d'un vieux mat'lot, in vieux capitain' sur un navire. Et puis c' perroquet-lâ parla't mal, hein ! dés mat'lots ça sacr' p'is ça con... ça parl' mal, i' employa'ent dés mots pàs mal vulgaires.

Alors, 'a s'est mi' apras l' perroquet p'i' all' l'a dompté. 'A gu'i a montré d' pàs parler mal, elle 'a gu'i a tapé 'és oreill's temps en temps quand i' parla't mal. Et puis, au lguieu [lieu] de parler mal, 'a gu'i a montré' à prier. Et p'is, pour le fair' prier, lâ 'a gu'i ava' attaché un' cord' chaqu' patte, et p'is quand 'a tira't su'... folla't qu'i' prie, folla't qu'i' dise un' priér' qu'i' sava't, lâ. Quand 'a tira't su' enn' çartain' corde, tira't su' l'aut', folla't qu'i' dise in aut' prière.

P'is le prèt' d' la paroèsse, le curé d' la paroèss' faisa't son... sés vésit's de paroèsse. I' arriv' lâ : « Ah ! vous avé' in perroquet ?

— 'A dit, oui, mecieu' l' Curé.

— I' dit, i' parl'-t-u ?

— Ah ! oui, i' parl' b'en. 'A dit, i' fa't pâ' 'ienqu' qu' parler, i' prie !

— Le prèt'e i' dit, i' prie !

— 'A dit, oui, j' gu'i ai montré' à prier. 'A dit — 'a gu'i cont' son histoère — 'a dit, i' parla't mal quand j' l'ai eu, p'is j' y ai tapé 'és oreilles, p'is j' l'ai dompté, p'i' i' parl' p'us mal. D'ailleurs, j' l'ai pâ' attendu [entendu] sacrer ni parler mal dernièr'ment.

— P'is, pourquoi cés cord's-lâ ?

— B'en, 'a dit, tirez su' 'a cord', lâ, la patt' gauch', lâ, on vâ 'oèr qu'est ça fa't. »

Fa't qu'i' tir' su' 'a... la cord' d' la patt' gauch' du perroquet. L' perroquet a récitè l'Ave Maria, d'un bout' à l'aut'e. « Bon, ah ! i' dit, çâ c'est merveilleux, c'est beau !

— 'A dit, j' vous dis, 'a dit, j' l'ai dompté, i' parl' p'us mal. P'i' i' prie, çâ, 'a dit, i' est assé' intelligent pour apprend'e à prier.

— To'jours, qu'est-c' qui arriv' si j' tir' su' l'aut' corde ?

— B'en, 'a dit, asseillez [essayez], allez-y ! »

Tir' su' 'a corde, p'i' i' tir' su' 'a corde, à la patt' droèt', p'is le perroquè' â récité le Pater Noster, le Notre Père. « Ah ! i' dit, çâ, c'est merveilleux !

— 'A dit, oui, j'ai travaillé pâs mal for' apras lui, p'i' 'a dit, i' parl' p'us mal, i' prie, pui' i' m' fa't p'u' honte. I' m' faisa' hont' déjâ, p'i' 'a dit, asteur, i' m' fa't p'u' honte.

— Le prêtre i' dit, j' me. . . je suppos' que. . . j'aim'ra's sa'oèr qu'est-c' c'est qui s' pâs'ra't si j' tira's su' 'és deux corde' ensemb'e.

— L' perroquè' i' dit, j' tomb'ra's su' l' cul, maudit sapé¹ ! »

I' parla't p'us mal !

1. Sapé : Niais, fou.

16 – UN ANGE VIENT DIRE LA VÉRITÉ

Un curé s'était fait voler une truie et il soupçonnait fortement un de ses paroissiens. D'ailleurs, plusieurs indices convergeaient vers le même nom.

Monsieur le Curé fait venir le jeune fils du présumé voleur et lui dit : « Je vais te donner un habit d'ange, et, dimanche prochain, pendant la messe, j'annoncerai aux paroissiens qu'un ange est descendu du ciel pour dire la vérité. Tu monteras alors dans la chaire, et tu diras qui a volé ma truie. Tu le sais, toi, n'est-ce pas ?

– Oui, je le sais ! reprend l'enfant.

– Eh bien ! fais ce que je te dis, et je te donnerai une belle récompense !

– Entendu ! »

L'enfant se rend compte que, s'il déclare ainsi son père, ce dernier devra passer un certain temps en prison, ce qui l'obligera à crever de faim puisque personne ne sera là pour gagner la vie. L'enfant fait part à son père de son problème : « Écoute, dit le père ; si tu vas me déclarer en public, on me condamnera à la prison, et toi, tu vas souffrir de la faim. Quand la viande volée sera épuisée, tu n'auras plus rien à manger !

– Qu'est-ce que je vais faire ? demande l'enfant en pleurnichant. J'ai promis à monsieur le Curé de dire la vérité !

– Retiens bien ce que je vais te dire et tu le répéteras quand tu monteras en chaire. Tu diras : « Monsieur le Curé a couché avec ma mère ! »

– Très bien ! »

Le dimanche, le curé annonce qu'un ange est descendu du ciel et qu'il va révéler enfin qui a dérobé la truie !

Le curé dit à l'enfant habillé en ange : « Monte en chaire et dis la vérité ! » Le garçonnet obéit. « Monsieur le Curé, dit-il, a couché avec ma mère !

– Parle de la truie, parle aussi de la truie ! lui souffle le curé.

– Avec la truie aussi ! » complète l'enfant.

UN ANGE VIENT DIRE LA VÉRITÉ

Historiette racontée le 14 octobre 1980, à Hanmer, Ontario, par David Ranger, âgé de 76 ans.

Enregistrement n° 4885.

I' y ava' un curé qu' ava't perdu un bœuf, et pui' i' ava't soupçonné... i' soupçonna' in gârs... i' ava't perdu... i' s'ta't fait' voler, p'i' i' soupçonna't ce typ'-lâ. Et p'is tout's lés évidenc's pointa'ent vers ce typ'-lâ p'is... En tou' 'és câs, mecieu' l' Curé i' appell' le p'tit gârs, p'i' i' dit : « Tu sé's, mon p'tit gârs, lâ, tu vâs... on vâ t'habiller comme in ang', lâ, p'is tu vâs v'nir en chaire, dimanche, dimanch' pendant 'a mess', lâ, p'is j' vâs leu' dir' que t' és t-in ang' qu' â descendu du ciel pour dir' la vérité. P'is, toé, tu l' sé's qui c'est qu' a volé l' bœuf, hein ?

— L' p'tit gârs gu'i dit, oui, je l' sé's !

— Bon, b'en, si tu dis çâ, lâ, i' dit, j' va's t' récompenser.

— O ké !¹ »

L' p'tit gârs, lui, commence à pensé' à çâ, son pér' 'ta't pour allé' en prison, lâ, lui, p'is, lui, i' a'ra't faim, apras ; parsonn' pour gâgner la nourriture. I' dit çâ à son père, i' dit... B'en, le père i' dit : « Écoute, si tu vâ's dir' çâ, i' dit, moé, j' vâ' allé' en prison, p'is toé, tu vâ' a'oèr faim. Mecqu' le bœuf seill' fini d' manger, lâ, tu vâ' avoèr faim.

— Alors, i' dit, b'en, quo' j' va's faire ? I' dit, j'ai di' à mecieu' l' Curé que j' dira' 'a vérité !

— I' dit, m' âs t' dir' quoi dir', moé. P'i' i' dit çâ ! »

C'est pâ' in bœuf, c'éta't un' truie — m' m'enfarg'² dans mon histoèr' lâ — c'ta't un' truie qu'i' ava't volée le gârs. To'jours, i' fa' un complô' avec son pér' qu'i' éta't pour dir' quo' c'est qu' son père éta't pour i' dir' de dire. O ké !

1. O.K. (ô ké) (angl.) : Façon américaine d'exprimer son assentiment. Oui ; très bien.

2. *Enfarger* (s') : S'empêtrer, s'embarrasser.

Lâ son père i' dit : « Tu dirâs : mecieu' l' Curé a couché a'ec ma mère ! C'est tout c' que t' â' à dire. » Fa't qu' o ké ! Le p'tit garçon vâ, l' dimanche, p'is mecieu' l' Curé fa't l'annonç' qu'i' ava' in ang' descendu du ciel pour dir' la vérité, et p'is : « On vâ sa'oèr qui qu' a volé la truie ! »

Fa't que mecieu' l' Curé : « Vas-y ! Dis la vérité !

— L' p'tit gârs, i' dit, mecieu' l' Curé a couché avec ma mère.

— Mecieu' l' Curé dit, parl' d' la truie, parl' d' la truie !

— Avec la truie aussi ! »

It was not till the year 1700 that the first...

By the year 1700, the first...

History of the first...

By the year 1700, the first...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

17 – BAPTISTE LATOUR

Un curé venait d'être nommé dans une petite paroisse. Il n'était donc pas très familier avec le lieu de résidence de ses paroissiens.

Dans une des dernières concessions, en arrière du village, vivait un adolescent, fils de cultivateur, et qui fréquentait l'école. Un matin, le jeune garçon se prépare pour partir à l'école, mais sa mère lui dit : « Ne te rends pas à l'école immédiatement. Baptiste Latour, notre voisin, est dangereusement malade. Sa vie tire à sa fin. Passe donc par le village et va dire au curé que Baptiste Latour veut voir le prêtre avant de mourir ! »

Le garçonnet se rend au village et entre au presbytère. « Monsieur le Curé, Baptiste Latour est mourant et il veut que vous alliez lui rendre visite !

– Où reste-t-il ce Baptiste Latour ? demande le prêtre.

– C'est notre voisin ! répond l'écolier.

– Mais où demeures-tu, toi, mon enfant ?

– Je reste dans la troisième concession. Vous tournez à gauche, et ensuite vous filez un quart de mille, puis vous tournez à droite. . . »

Moins renseigné que jamais, le prêtre songe à un autre moyen de retracer ce paroissien malade. « Mon petit, dit le curé, il va falloir que tu m'accompagnes pour me guider. Tes explications ne sont pas assez claires. Il va falloir que tu viennes me conduire chez Baptiste Latour !

– Monsieur le Curé, réplique l'écolier, vous ne savez pas où demeure Baptiste Latour ? Et vous espérez avoir du succès dans la vie !

– Que veux-tu dire par là ? demande le prêtre.

– Je veux dire que votre vie sera un échec complet. Vous êtes ici – vous le dites, et tout le monde le dit – pour nous montrer le chemin du ciel. Et vous ne connaissez même pas le chemin qui conduit chez Baptiste Latour ! Ah ! je doute fort de votre succès dans la vie ! »

BAPTISTE LATOUR

Historiette racontée le 14 octobre 1980, à Hanmer, Ontario, par David Ranger, âgé de 76 ans. M. Ranger a appris cette historiette vers 1919, alors qu'il était cuisinier.

Enregistrement n° 4886. Variante du conte-type 1832.*

I' y ava' un curé qui éta't dan un' p'tit' paroèss', lâ, qui éta't nouveau dan 'a paroèsse, et pui' i' connaissa't pàs b'en b'en lés entourages.

Pui' i' y â in p'tit gârs qui alla' à l'école, un dés farmiers, en arriér', lâ, dan 'és dargniers rangs en arrière. I' alla' à l'écol' p'i' i' parta't pour allé' à l'écol', p'is sa mèr' gu'i dit : « Vâ-t'en pâ' à l'écol' tout' suit', lâ ; not' voésin, lâ, Baptist' Latour, i' 'n n'a pàs longtem à viv', p'is dangereus'ment malade. P'i' 'a dit, pàss' par le village, et p'is di' à mecieu' l' Curé que Baptist' Latour a besoin d'in... d'un prêt'e, le prêt'e... i' veu' a'oèr un prêt'e.

— To'jours, le p'tit gâ' i' dit, o ké¹ ! »

I' pàss' par le village, p'i' i' vâ 'oèr mecieu' l' Curé, p'i' i' dit : « Mecieu' l' Curé, Baptist' Latour, i' ést mourant, p'i' i' veut vous a'oèr.

— B'en, i' dit, de v'ouè c' qu'i' rest' Baptist' Latour ?

— I' rest' drette l' voésin d' chez nous.

— B'en, i' dit, d'ouè c' que tu restes, toé, mon p'tit gârs ?

— B'en, i' dit, j' rest' dans l' troâsièm' rang, lâ. Vous r'viré' à gauche, apras çâ vous fait' encôre in quârt de mill' p'is vous r'viré' à droète ! »

P'i' i' ava't tout embrouillé mecieu' l' Curé. Mecieu' l' Curé dit : « Heille, 'cou' don, toé, i' dit, moé... vâ f'lloèr qu' tu vienn's me montrer ; tés explications m' disent r'guien, i' dit, j' comprends r'guien, j' sé's pâ' ouè aller, lâ. I' dit, vâ fou'èr [falloir] qu' tu vienn's me montrer d'ouè c' que Baptist' Latour reste.

— Le p'tit gârs se r'vire, i' dit, mecieu' l' Curé, vous savez pâ' ouè c' que Baptist' Latour reste. I' dit, vous allé' en faire enn' bell' dans vie, vous !

1. O.K. [o ké] (angl.) : Très bien ! Entendu !

— I' dit, quo' c'est qu' tu veux dire avec çâ, toé, j' vâ's faire enn' bell' dans vie ?

— I' dit, vous allez fère in fiasco avec vot' vie. I' dit, vous êt'e icitt', vous nous dit's, vous minm', p'is tout l' mond' dis'nt, vous êt'e icitt' pour nous enseigner l' ch'min pour allé' au ciel, p'is vous savez seul'ment pàs l' chemin pour aller chez Baptist' Latour ? Vous allé' en faire enn' belle ! »

18 – LOUP-GAROU ET FEU-FOLLET

Quant à moi, le feu-follet, c'était un être imaginaire. C'était une façon de faire peur aux gens, de faire peur aux jeunes qui s'absentaient trop souvent, le soir. Les parents cherchaient à retenir leurs enfants à la maison. Mais à cette époque, les parents n'étaient pas pourvus des moyens que nous connaissons : les policiers qui forcent les jeunes à rentrer chez eux avant telle heure. Les jeunes gens étaient souvent tentés de passer la nuit en dehors de la maison.

Pour leur faire peur, les vieux parents leur parlaient des loups-garous et des feux-follets. Ils allaient même jusqu'à créer des épouvantails.

Ils évidaient une citrouille bien mûre presque rouge, ou ils la revêtaient de peinture. Dans l'écorce de la citrouille, ils perforaient des yeux, une bouche ; des papiers de couleur rouge recouvraient les ouvertures. De plus, on plaçait une chandelle à l'intérieur de la citrouille. On fixait la citrouille au bout d'une perche, et l'on courait çà et là. Pour rendre cet épouvantail encore plus effrayant, on le faisait accompagner d'un appareil bruiteur composé d'un long bâton de cinq ou six pieds de longueur muni d'un disque de bois dentelé à sa périphérie. Un bardeau ou une planchette mince, nous dirions actuellement une planchette de bois contreplaqué — le contreplaqué n'existait pas à cette époque — cette planchette était disposée de façon à vibrer sur le pourtour saccadé du disque. Une corde reliée au disque et tirée à une certaine vitesse provoquait un bruit caverneux qui produisait une sorte de grognement effroyable.

Les gens voyaient la citrouille se promener, les yeux et la bouche en feu sous l'effet de la lumière d'une chandelle. Ils entendaient le grognement. . . Ils pensaient à une apparition du diable qui venait les punir d'avoir veillé trop tard.

Je me souviens qu'une parade de ce genre s'était organisée chez mes parents. À cette époque, un moulin à scie fonctionnait près de chez moi. Des adultes et des jeunes y travaillaient. Le soir, les ouvriers se rassemblaient et ils couchaient dans les granges. Les parents ne savaient pas à quelle heure leur jeunes allaient rentrer, bien qu'ils les aient avertis de rentrer tôt dans la soirée.

Plusieurs jeunes avaient adopté la grange de mon père pour y passer la nuit. Mon père était très inquiet. « Ces jeunes-là, disait-il, vont se coucher sur le foin, et s'ils y fument, ils peuvent mettre le feu à ma grange ! »

Mon père s'est entendu avec des voisins pour faire peur aux jeunes et les empêcher de coucher dans la grange. Un des voisins a fabriqué l'instrument dont j'ai parlé — une sorte de crécelle — pour effrayer les jeunes. Je ne sais comment ils appelaient leur invention. Quoi qu'il en soit, c'était un instrument utilisé par les ancêtres et dont la technique s'était perpétuée.

Le nom des voisins. . . c'était une famille Chaput. Une veuve, madame Moore, d'Azilda, demeurait avec ses deux frères, des Chaput, deux malades arthritiques, même infirmes. Ils demeuraient chez notre voisine, madame Moore. Et ils avaient été les artisans de cette machine destinée à effrayer les jeunes gens. Quand ces derniers ont vu apparaître la tête enflammée, et entendu le bruit, ils ont cru à l'apparition du diable qui venait les punir de n'être pas rentrés assez tôt à la maison.

Ils étaient installés dans la grange ; troublés par la peur, ils commencèrent à réciter leur chapelet. À travers les interstices de poutres arrondies de la grange, ils apercevaient la citrouille que le voisin faisait pivoter pour en changer l'aspect. Tout à coup, le voisin, la citrouille au bout du bras, s'approche de la grange. La peur s'empare des jeunes gens retranchés dans la bâtisse. Ils veulent s'échapper et se dirigent vers la porte. Le plancher de la grange était un peu plus élevé que les alentours de la bâtisse. Un veau était couché en face de la porte, mais à un niveau inférieur.

Mon frère veut sortir le premier, chargé d'une pile de couvertures. Il pousse la porte vers l'extérieur ; celle-ci passe par-dessus le veau. Mon frère saute du pavé de la grange et tombe sur le dos du veau. Le petit animal s'élance à toute vitesse, emportant sur son dos mon frère et son ballot de couvertures. Les jeunes spectateurs en étaient maintenant certains ; le diable s'était emparé de mon frère et l'avait enlevé !

Mon frère se maintient difficilement sur le dos du veau, pendant que ses amis croient qu'un être non identifié l'a enlevé. À bout de nerfs, la bande file à la maison. Mon père et ma mère avaient été avertis par le voisin de ne pas s'en faire s'ils entendaient du bruit pendant la nuit. Une fois les jeunes revenus, le tintamarre continua quelque temps à l'extérieur. Tout en épargnant la fenêtre de la chambre de mes parents — ils savaient où était leur chambre à coucher — les compagnons de la citrouille frappaient les fenêtres au point d'en faire vibrer les carreaux. Mes parents faisaient mine de ne rien entendre pour accroître la peur chez les jeunes désobéissants.

Le groupe des pensionnaires de la grange suspendit ses aventures nocturnes. L'effet de la citrouille bruyante avait été plus efficace que des policiers modernes. C'était la façon, à cette époque, de maintenir l'ordre parmi la jeunesse !

Mais un jour, un membre du groupe des adolescents, en se promenant de bâtisse en bâtisse, trouva chez madame Chaput, la citrouille, la perche et la crécelle que le vieux Moore avait cachés dans le hangar. Après examen attentif de cette machine, le jeune en parla à ses amis. Bientôt, le groupe commença à faire

fonctionner cet épouvantail. Peu à peu, ils découvrirent un fait intéressant : c'était le loup-garou ou le feu-follet qui était venu les terrifier près de la grange. Pauvres jeunes qui avaient cru voir le diable en personne !

Souvent des vieillards venaient chez moi et nous racontaient l'histoire de la bête-à-sept-têtes, des apparitions de loups-garous, de feux-follets, les méfaits de la main noire ou des jeteurs de sort.

LOUP-GAROU ET FEU-FOLLET

Légende racontée le 5 janvier 1979, à Chelmsford, Ontario, par Donat Paradis, né en 1892 à Azilda, Ontario.

Enregistrement n° 4784.

INT. — Tant qu'à vous, qu'est-c' c'éta't çâ, dés feux-follets ? C'ta't-tu vrai, çâ, ça exista't-tu ?

— Non, pour moé, c'ta't pàs vra'. Seul'ment que c'éta't un' chos' pour épêurer l' monde, épêurer la jeuness' qui sorta't trop, le soèr ; lés parents charcha' à lés r'tenir. Dans c' temps-lâ, i' ava't pàs lés chanç's que i' on aujourd'hui — d'a'oèr dés polices, p'is la magnièr' de r'tenir lés enfants — de dir' qu' à enn' certaine heur' faula't qu'i's rent'nt chez eu' ou que'qu' chose. Çà pâssa't lés nuits su' la trotte.

P'is lés vieux parents, pour leu' faire un' pêur, ou leu' faire un' croyance, i's leu' disa'ent qu'i' ava'ent dés loups-garous p'is dés fi-follets. Fa't qu' lâ, en leu' disant çâ, b'en, i's prena' in bâton avec enn' citrouille. I's nettoya'ent le d'dans d' la citrouille, i's metta' enn' chandell' là-d'dans. P'is la citrouille, i' attenda'ent qu' 'a soeill' mûre, qu' 'a soit rouge, hein ! P'is lâ, b'en, i's la peintura't si folla't, i's metta'ent lés papiers roug' pour fair' lés yeux, la bouch' p'is tout's lés trous d' la tête. P'is la chandelle éclaira't là-d'dans.

P'is çâ i's prom'na'ent çâ avec enn' parche. Ensuite, i' ava' un bâton avec un' grand cord' comm' cinq six pieds d' long. P'i' i' prena' in bardeau ou un' planch' mince, in morceau d' plaïwoud [plywood]¹ ou que'qu' chose, c'ta't p'utôt du bardeau parç' qu' dans c' temps-lâ, l' plywood, i' en connaissa't pàs beaucoup, dans lés plaç's comme Azilda, l' plywood c'ta't pàs connu b'en b'en.

Fa't que, l' bardeau commença't, b'en, lâ, i's tailla' in bardeau comm' çâ, p'tit morceau d' planches, fais'a'ent dés coche' à l'entour. P'is quand i' tourna't çâ, certain' vitesse, çâ, ça fais'a't vroum ! vroum ! vroum ! vroum ! Ça m'na' in train, hein ! I' leu' régla't çâ par la vitess' qui tourna't, ça fais'a't tourner la palette au bout d' la corde. Lâ eux aut' entenda'ent c'te train lâ.

1. *Plywood* (angl.) : Bois contreplaqué.

INT. — C'ta't comme un' palette ?

— Un' palett' de boâs, la grandeur d' la main, tout' dent'lée. I' a metta'ent mince, aussi minç' comme i's pouva'ent, i' a dent'la'ent. P'is çâ ça roula' au vent, p'is çâ, ça grogna't. P'is lâ, quand qu'i's r'gârda'ent çâ p'is qu'i' 'oéya'ent la citrouill' qui s' prom'na't, lés yeux roug's p'is la bouche, p'is tout' c'tte lumiér'-lâ. La pœur... i' disa't que c'éta't pâs moins que l' diâb', hein ! Fa't que lâ, le guiâb' [diable] i' apparaissa't parç' qu'i's trotta'ent trop târd, le soèr.

INT. — C'ta't pâs juss' pour lés p'tits enfants de dix ans onze ans, çâ, lâ, c'ta't pour du mond' plu' âgé aussi.

— B'en oui, du mond' qui ava't lâ, parç' que chez nous, j' me rappell' que ça ava' arrivé chez nous. Lés 'oésins, lâ, s'assembla' avec lés jeun's chez nous, i' y ava't... dans c' temps-lâ i' y ava't l' moulin à scie, p'is ça travailla' au moulin à scie, p'is l' soèr i's s' rassembla'ent, p'i' i's coucha'ent dans lés granges, hein ! Lés parents sava'ent pâ' à quelle heur' qu'i's rentra'ent ; lés paren i's voula'ent qu'i's rent'nt de bonne heure. Mé' p'utôt qu' çâ, i's s'arrangea'ent pour coucher dan un' grange. Ça fa't qu'i' ava' [avaient] adopté la grang' chez nous pâs mal, hein ! pour coucher lâ. P'is l' pér' chez nous 'ta' inquièt' de d' çâ. I' disa't : « Cés jeun's-lâ peuv'nt fumer, et p'i' i's vont coucher chacun su' la tâss'rie d' foin p'i' i's mettront l' feu ! »

B'en, i's s' sont compri' avec leu' voésin, in vieux qu'i' y ava't lâ. I' dit, i' dit : « On vâ lés arrêter ! » Fa't qu' lui, i' a fait' enn' patent' comm' çâ.

INT. — Vous savez pâs comment c' qu'i' app'la'ent c' patent'-lâ qui m'na't du train ?

— Non, j' sé's pâs.

INT. — De v'ouè c' qu'i' ava' appri' à fair' çâ, c'ta't-tu que'qu'in qui ava't fait' çâ ?

— Ah ! b'en, ah ! Faut crèr' qu' c'ta't leu's ancêt's lés aut' itou, j' sé's b'en, leu's vieux parents, hein !

INT. — Vous connaissez pâs d' nom comment ça s'app'la't çâ ?

— Non, non. Lés vieux qu'i' ava'ent çâ, lâ, qu' ont fait' çâ, lâ, n'us aut's, leu's noms c'éta't Chaput.

INT. — Çâ c'est le nom d' la famille ?

— C'éta't Moore, elle éta't la veuv' Moore, par sés deux frér's c'ta't deux Chaput qui resta' avec elle.

INT. — Ah ? C'ta' un' Madam' Moore ?

— Oué !

INT. — In nom angla's çâ, hein ?

— Oué ! 'A éta't d'Azilda, elle.

INT. — P'i' 'a ava't deux frères ?

— Oué ! Deux frér's qu' éta'ent pris dés rhumatis' pàs mal, i' éta'ent infirmes. P'i' i's resta' avec elle.

INT. — C'est eux aut's qu'i' ava'ent fait' çâ pour fair' pêur aux jeunes ?

— Oué ! Pour fair' pêur aux jeunes.

INT. — P'i' i's demeura' à côté d' chez vous, lâ. C'est vot' pèr' qu'i' ava't d'mandé de i' aidé' à fair' çâ.

— Oué !

INT. — P'is qu'est c'est qu' lés jeun's pensa'ent qu' c'éta't quand i' ont vu çâ, lâ.

— B'en, eux aut's sont fait une idée. C'ta't ni plus ni moins que l' guiâb' qui leu's appaissa't.

INT. — Parç' qu'i' ava'ent pàs rentré d' bonne heure !

— Oué, oué ! P'is lâ, b'en, i' éta'ent dans la grange, eux aut's, et p'is la pêur lés a pris. Quand i' ont vu çâ, i's sont mi' à dir' le chap'lat. L'idée lés a pris. . . p'is la grange, c'ta' un' grang' de logs², i' 'oeilla' à travers dés fentes. P'is le vieux r'vira't la citrouille, faisa' enn' clair'té avec, changea't l' visage, p'is tout d'in coup, i' s'approcha't, hein ! au bout d' son bràs, p'i' i' s' colla' à râ' [ras] 'a grange. P'is, eux aut's, la pêur lés prena't.

Quand i' ont vu çâ, i' ont pâssé par la porte. P'is quand i' ont v'nu pour sortir dan' 'a porte, le d'dans d' la grange, un planché' éta't haut. I' ava' in veau d' couché à râ' 'a porte, p'is la port' pâssa't par-dessus l' veau. Mon frère éta't l' premié' à sortir, lui, i' a po'gné in paquet d' couvartes, pour approcher, s'en allé' avec lés couvartes.

Quand i' a arrivé, i' a r'ssou' à 'a porte, i' a embarqué su' l' veau. L' veau s'est l'vé, i' a parti avec lui. C' fa't qu' lâ, eux aut's, i' ont vu [eu] encôr' plus pêur, qu'i's pensa'ent que. . . i's pensa'ent çertain que c'ta't çâ, in affair' de. . . qui v'na't, l' po'gna't. . . p'i' i' l'enl'va't, hein !

INT. — P'i' i' en a in qui ést à ch'fal su' l' veau, lâ ? Sans l' voèr.

— Oué ! I' éta't lâ avec lés couvartes, i' ava't tombé su' l' veau, p'is l' veau a pris sa course. P'is, lui, i' a manqué d' tombé' en bâs. Lés aut' ont vu çâ, i' éta'ent darriér' que c'tte affair'-là, ça a parti avec un d' leu's amis.

Fa't qu' lâ, b'en, i' éta'ent tout' énarvés de d' çâ. Fa't qu' sont en-allé' à méson, mé' l' pèr' p'is la mér' d' la méson éta' avartis par le vieux, lâ. Le père éta' inquiète. Si i' attenda't m'ner dés trains comm' çâ, durant la nuit, de pàs s'énarver. Fa't qu'i' faisa't l' tour d' la méson chez nous, p'i' i' sava't d'où c' qu' éta't la chamb'e à

2. Log (angl.) : Billot utilisé à l'état naturel ; bois en grume.

coucher, p'i' i' cogna't pour câssé' 'és vit's, ques'ment. P'is, lés aut's lés entenda'ent pàs. I's dorma'ent pàs, mé' i's prena'ent leur tem exipras [exprès] pour leu' donné' un' bonn' pêur.

Fa't qu' ça arrêté pàs mal la gagn' [gang]³. C'é' 'a seul' magniér' d' 'és arrêter. C' fa't qu' p'utôt d'a'oèr lés poliç's dans c' temps-lâ, c'est d' minm' qu'i's s' prena'ent pour lés arrêter.

INT. — P'is lâ, lés jeune' i' ont-tu lâché d'aller ?

— Lés jeune' ont lâché d' coucher dan 'a grange, lâ, jusqu'à temps qui i' 'n â in d'eux aut's que... in dés garçons, lâ... Moore, qu'i' s' prom'na' à l'entour dés bâtisses, i' ava' enn' ched [shed]⁴ P'is l' vieu' ava't caché sa citrouill' p'is son bâton avec la planche à côté. Quand i' a arrivé lâ p'is qu'i' a vu çâ, i' a trouvé c'tte citrouill'-lâ, premier. Apras çâ, i' trouv' c'te bâton-lâ a'ec la planche. I' s' mè' à examiner çâ. Lés jeune' i' ont commencé' à jouer çâ entre eux aut's, p'i' i' ont commencé' à tourner çâ, p'i' i's sont aparçus... i' ont déclâré le loup-garou, le fi-follet qu' éta't... qu' éta't v'nu leu' fair' pêur.

INT. — Çâ, i's pensa'ent qu' c'ta't l' diâb'e en parsonn' çâ, lâ ?

— Ah ! Eux aut's pensa'ent qu' c'ta't l' diâb' en parsonne, parç' qu' eux aut's... cés vieux-lâ v'na'ent souvent chez nous, p'i' i's conta'ent dés histoèr's d' la bête-à-sept-têtes, p'is lés loups-garous, lés fi-follets, p'is la main noère, p'is dés j'teux d' sorts. »

3. *Gang* (angl.) : Groupe, troupe.

4. *Shed* (angl.) : Hangar.

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

19 – LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Eh bien ! les anciens disaient que des bêtes se promenaient sur la terre, qu'elles erraient partout et voyaient tout ce qui se passait dans le monde. C'était des êtres qui fréquentaient les chemins éloignés.

On racontait que ces bêtes se rendaient compte de tout parce qu'elles avaient sept têtes, elles entendaient tout ce qui se disait. Elles apprenaient toute l'histoire du monde parce qu'elles étaient invisibles ; personne ne les voyait. Quelqu'un pouvait être occupé à discuter et ne pas apercevoir une bête-à-sept-têtes, tout près de lui. Chaque tête pouvait agir séparément des autres têtes.

Oui, ces bêtes avaient sept têtes, pouvaient parler et percevoir la lumière. Elles savaient où se diriger pour effrayer les gens.

Elles vivaient dans les bois, d'où l'impossibilité de les voir, durant le jour. On nous disait : « Si vous allez à tel endroit, vous allez rencontrer des bêtes-à-sept-têtes ! » Les anciens pouvaient maintenir les jeunes dans une certaine obéissance en utilisant cette menace. À cette époque, on ne recourait pas au policier pour faire rentrer les enfants, à neuf heures, dans la maison. Les vieux faisaient croire aux jeunes que, si à neuf heures, ils ne revenaient pas à la maison, ils risquaient de rencontrer un être effrayant, une bête-à-sept-têtes. Et les jeunes prenaient cette menace pour la vérité. Les vieux revenaient souvent à ces épouvantails, et les jeunes se transmettaient ces dires l'un à l'autre.

LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Légende racontée le 5 janvier 1979, à Chelmsford, Ontario, par Donat Paradis, né en 1892 à Azilda, Ontario.

Enregistrement n° 4785.

INT. — Un' bête-à-sept-têt's, qu'est-c' que c'est çâ ?

— Ah ! b'en, i's disa'ent qu'i' y ava't dés bêt's qui s' prom'na'ent su' 'a terr', p'i' i' alla'ent partout, p'i' i' 'oéya'ent tout c' qui s' pâssa't dans l' monde, t' sé's.

INT. — C'ta't-tu comme in esprit, çâ ?

— C'ta' in affair' qui s' prom'na't dans lés ch'mins éloègnés. Et p'is ça t'na't. . .

INT. — I' a en ava't plusieurs de d' çâ, dés bêtes-à-sept-têtes.

— Ouè, b'en, c'éta't çâ, qu'i's disa'ent que çâ, ça 'oeilla't partout parç' que ça ava't sept têtes, hein, i' entenda't tout c' qu'i' s' pâssa't, ça sava't tout l'histoèr' du monde, parç' que c'ta't ques'men invisib'e, pouva't pâs l' 'oèr. Mé' t' éta' apras parler p'is c'tte bêt'-là pouva' êt' proch' de toé p'is tu l' sava's pâs. 'A s' sèpâra' ensemb'e, 'oés-tu.

INT. — Ça r'ssembla't-tu à du monde, çâ, ou quoi ?

— Ah ! b'en, c'éta't, ça l'air c'éta't. . .

INT. — C'ta't dés têt's d'animau' ou un' tête humaine, comm' n'us aut's.

— Ouè ! C'éta't sept têt's ; i' ava't la parole, p'i' i' ava't le son, tout' la lumière. I' 'oéya't de v'ou s' diriger pour aller fair' dés troub's, t' sé's. Oué ! P'is lâ, i' conta't çâ aux enfants !

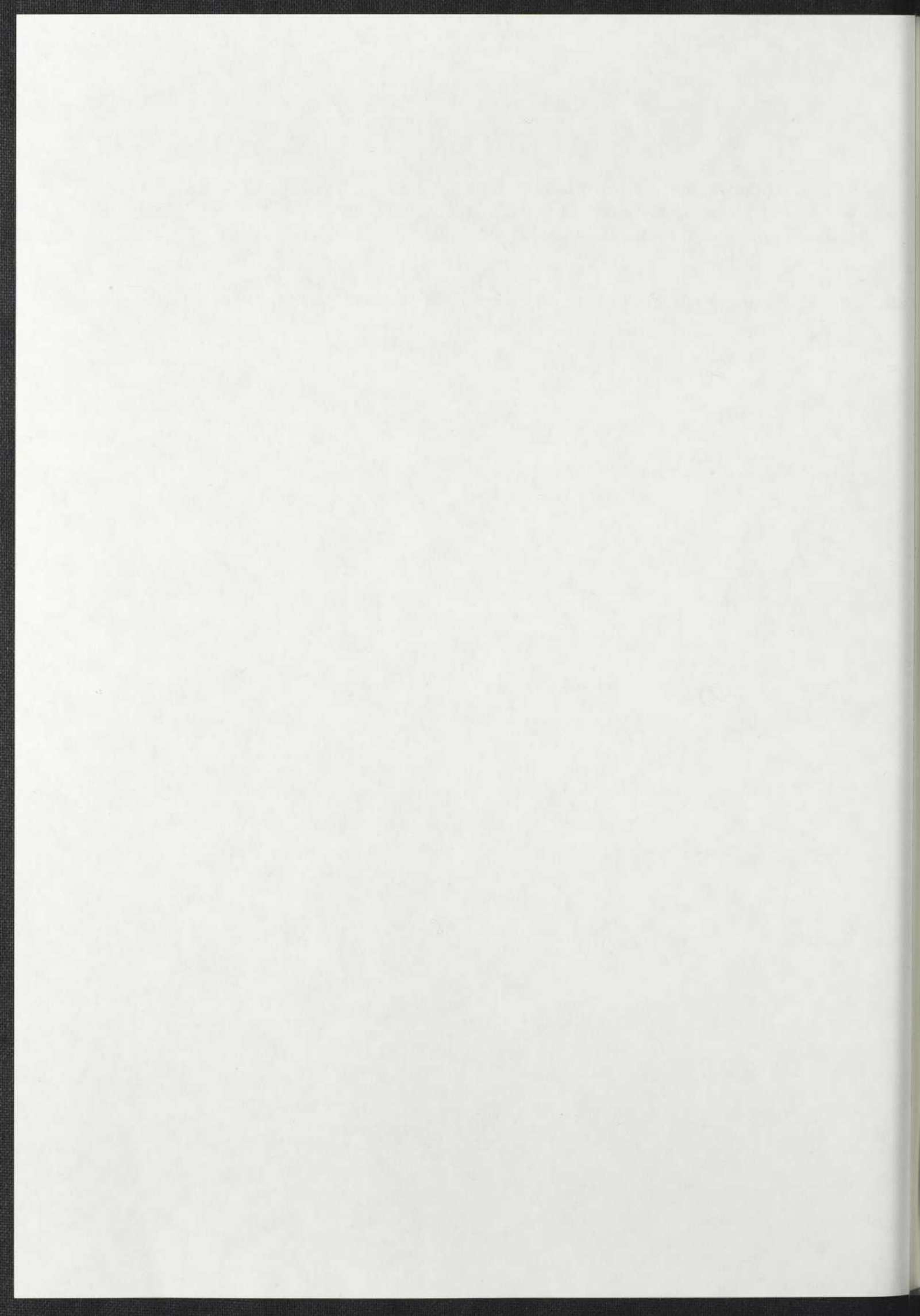
INT. — Oû c' que c'ta't s'posé d' rester, çâ, cés bêt's-lâ ?

— Ça resta' éloègnée dans lés boàs, pouva't pâs lé' 'oèr dans l' jour, hein ! b'en, dans l' boàs. I' disa'ent : « Si vous allé' à enn' tell' place, vous allez rencontrer çâ, vous allez rencontrer çâ. » Fa't qu'i' 'és qu'na'ent tout l' tem [temps] avec çâ. C'est çâ qu' éta't leu' police dans c' temps-lâ. I' ava't pâs d' polic' pour dire : « À neuf heures, lés enfants, vous allez rentrer chez vous. » Hein !

C'éta't çâ qu' éta't. . . Lés premiers temps c'éta't çâ qu' éta't çâ qu' éta't la police. Lés vieux faisa' accraire à la jeuness' que, à neuf heures, si i's rentra'ent pàs chez eux, i's pouva'ent rencontré' in affair' de minme. Un' bête-à-sept-têtes.

INT. — P'i' i's croéya'ent çâ, lâ, eux aut's.

— Ah ! b'en, in jeune, in l'aut', lés vieux conta'ent tout' çâ, hein ! d'in à l'aut'e. P'is lés jeunes. . .



20 – LA MAIN NOIRE

La main noire, c'est un phénomène un peu comparable à celui des jeteurs de sorts. Parfois quelqu'un pouvait devenir paralytique pour avoir touché un objet.

C'était une sorte de société. Si l'un de ses membres avait des démêlés opiniâtres avec une personne, il la mettait en relation avec une main noire qui la touchait après avoir dit : « Toi, tu vas devenir invalide ! » La personne demeurait comme paralysée ou sujette à une autre infirmité. Le déséquilibre pouvait se produire dans la tête, dans les jambes, dans les autres membres, de sorte que la victime ne pouvait plus agir normalement.

Une main noire, c'était avant tout un individu pourvu d'un pouvoir que l'on ignorait. Cet homme pouvait s'introduire dans un groupe sans attirer l'attention. Le surveiller ? C'était inutile, on ne le connaissait pas comme un être dangereux !

Il semble bien que la main noire agissait, ni plus ni moins d'après un pouvoir communiqué par le diable à quelqu'un qui le lui demandait.

Cette croyance était une des façons d'entretenir la peur chez les jeunes !

LA MAIN NOIRE

Légende racontée le 5 janvier 1979, à Chelmsford, Ontario, par Donat Paradis âgé de 87 ans.

Enregistrement n° 4786.

Çâ, la main noère, çâ c'éta't pareil comm' lés j'teux d' sorts. I' y ava't... du moins, si tu metta' 'a main en que'qu' pârt, i' paralya't la parsonne. Oué ! Si i' metta't la main sur un' parsonne, i' ava't dés discords [discordes] qui s'arrangea'ent pas, p'is c'ta't comme un' société. P'i' i' 'n ava' in là-d'dans, qu'i' l'app'la't, p'is, lui, metta' 'a main sur un' parsonne, p'i' i' ava't dit : « Tu vâs v'nir invalide, toé ! » T'a'râs comm' paralysé ou que'qu' chose, i' pouva't p'us, i' pouva't p'us contrôler, soit qu' ça soeill' dan 'a tête ou b'e' don dans tés jamb's, dans tés memb's, tu pouva's p'us t' contrôler, lâ.

INT. — C'ta't que'qu'in qui ava't la main noère ?

— Oui, i' l'app'la't la main noère. P'is c'ta't d' l'ouatcher [to watch]¹, mé', tu l' sava's pâs. I' pouva' êt' parmi lés gens's p'is c'en éta' in, p'is tu l' sava's pâs.

INT. — P'is de qui qui t'na't ce pouvoèr lâ, c't homm'-là ? I' v'na't-tu au mond' comm' çâ avec c'te pouvoèr lâ ?

— B'en, ça a l'air, m' âs dir' comm' c'te gârs, 'ta't plus ni moins que l' guiâb'e, hein ! i' parla' au guiâb' [diable] et p'i' i' ava't du pou'oèr avec çâ. P'is ça gu'i denna't du pou'oèr. C'éta't tout's dés pêurs, on vâ dire, pour fair' pêur à la jeunesse.

1. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

21 – LES JETEURS DE SORT

Une autre menace venait des jeteurs de sort. Ces derniers étaient parfois des colporteurs ou des vagabonds qui, durant l'hiver, entraient chez quelqu'un pour demander à manger. Si on leur refusait l'objet de leur demande, ils se vengeaient en disant : « Il va vous arriver tel malheur ! Vous ne voulez pas me venir en aide, eh bien ! tel malheur va vous frapper ! »

La personne contre laquelle avait été proférée cette menace devenait tourmentée, ne pouvant s'arrêter comme si quelque chose lui manquait. Elle ne savait plus où elle errait. Elle devait toujours marcher en vue de combler une sorte de besoin insatiable.

Cette personne mue par le mauvais sort pouvait être longtemps ainsi tourmentée. Les anciens connaissaient une manière de la délivrer de cette situation. Il n'y avait, paraît-il, qu'une méthode pour chasser ce mauvais sort.

Il fallait trouver un homme courageux qui veuille se rendre à une croisée de deux routes après s'être procuré une poule entièrement noire, dépourvue de la moindre plume blanche. Une fois rendu à ce carrefour, il commençait à plumer la poule encore vivante. Aussitôt que l'on enlevait les plumes de la poule, le jeteur de sort était forcé de se rendre à cette jonction des deux routes et ainsi de se faire voir.

C'est que la poule noire était une sorte de double du jeteur de sort. Dès que l'on faisait mal à la poule noire — en étroite relation physique avec le jeteur de sort — ce dernier ressentait le mal et s'empressait de venir vérifier la cause de ce contretemps. Le jeteur de sort, il le fallait bien, devait marcher aussi longtemps qu'il n'avait pas rejoint le carrefour de la poule noire. L'avantage de placer la poule noire près d'un carrefour, était grand : on pouvait plus facilement voir venir le jeteur de sort cheminant dans un sens ou dans l'autre, et l'arrêter à l'intersection des routes.

Encore ici, il s'agissait d'un récit destiné à maintenir les jeunes dans la peur.

LES JETEURS DE SORT

Légende racontée le 5 janvier 1979, à Chelmsford, Ont., par Donat Paradis, âgé de 87 ans.

Enregistrement n° 4787.

Apras çâ, i' ava't lés j'teux d' sort, qu'i' app'la'ent, lâ, c'ta' in aut'e affaire. Çâ c'éta't comm' dés peddleurs¹ qu'i's s' prom'na'ent su' 'és ch'mins, lâ, pendant l'hiver, p'is qu'i's rentra' en que'qu' pârt, folla't qu'i's rentra' en que'qu' pârt, ou b'e' don dés trimp's [tramps]², i's rentra' en que'qu' pârt, p'i' i's d'manda' à manger, p'i' i's d'manda'ent que'qu' chose. P'is si i's voula'ent pâs leu' denner, b'en, i's disa'ent : « I' vâ vous arrivé' enn' telle affaire ! Vous voulez pâ' êt' de sarvice, i' vâ vous arrivé' enn' telle affaire ! »

P'is lâ, b'en, c' parsonn'-lâ v'na't tourmentée, p'i' i' s' prom'na't, p'i' i' y ava't que'qu' chos' qu'i' gu'i manqua't, p'i' i' sava't pâs d'où c' qu'i' éta't, lâ. Folla't qu'i' marche, p'i' i' éta't tourmenté p' fair' que'qu' chose, tout l' temps, comme affamé, on vâ dire, de fair' d'aut's choses.

P'is, lâ, lâ, i' 'és t'na't d' minme. Mé' pour lés arrêter, eux aut's, i's disa'ent qu'i' y ava' un' magnière, qu'i' y ava' 'ienque un' magnier' qu' pour lés arrêter. Prena' un' parsonn' qui éta't pâs peureux p'is s'en alla't lâ à quat' fourch's de ch'min. P'i' i' prena' un' poul' noère, i' prena' un' poul' tout' noère, folla't pâs qu'alle eille un' plum' blanche, p'is tout' noère. I' l'emmena't lâ, p'i' i' commença' à pleumer la poule en vie. P'is quand i' pleuma't la poule, foula't [fallait] que. . . c'ui qu'i' ava't fait' çâ, qu'i' s' rend' lâ, i' s' rend'e. Le j'teux d' sort, i' éta' obligé d' se rend' lâ, et p'is lâ, lâ, l'aut' le 'oéya't, lâ.

INT. — Comment c' qu'i' sava't si i' éta't pour v'nir lâ ? I' asseillé' de l' truquer pour qu'i' vienne ou quoi ?

— Ouè, b'en, en faisant mal à 'a poule, p'is la poul' noèr' c'éta't leu's. . . in d' leu's arme' à eux aut's, çâ, lés j'teux d' sort, hein, on vâ dire. P'is du m'ment [moment] qu'i's gu'i faisa'ent mal, c'ta't pareil comme in. . . çâ ava' été enn'

1. *Peddlers* (angl.) : Marchands ambulants, colporteurs.

2. *Tramps* (angl.) : Voyou.

connection de [?] Ça faisa't mal au j'teux d' sort, folla't qu'i' vienne 'oèr quo' c' que c'est qu'i' y ava't qu' éta't dans son troub'e. P'is lâ, i' marcha't jusqu'à temps qu'i' vienne à s' rend'e à c' post'-lâ. Lâ, i' arriva't lâ.

INT. — Lâ, folla't qu' tu soeille' au. . . su' in quat' coins, on vâ dire.

— À quat' coins d'in ch'min, fa't qu'i' pouva't v'nir su' in bord ou su' l'aut'e. Parç' c'éta't la meilleur' magniér' pour lés po'gner plus vite, t' sé's. Fa't qu' en ayant lés quat' fourch's de ch'min lâ, i' s' renda't lâ. Et p'is, ils l' po'gna'ent.

INT. — Du fait qu'i' faisa't mal à poule, ça attira't c'te j'teux d' sort-lâ.

— Ouè, ça l'attira't.

INT. — P'is de v'ou ça d' v'na't c'te j'teux d' sort lâ, c'ta't-tu du mond' que, i' connaissa't. C' tu dés étrangers d'habitude ou si c'éta't que'qu'un dans l' village ou. . . ?

— C'éta' in dicton, on vâ dir' p'utôt qu' d'aut' chose, pour fair' pœur encôre à 'a jeunesse, hein. To'jours dés affair's qu'i' ava't pour éffrayer la jeunesse.

conscience de l'homme, l'homme est un être qui se sent responsable de son destin, de son avenir, de son présent. C'est pourquoi il se sent obligé de rendre compte de ses actes à lui-même et à autrui.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

INT. — Ce qui est juste est aussi bon. Ce qui est bon est aussi juste. La justice et la bonté sont deux faces d'une même médaille.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

INT. — La loi est un principe de justice, un principe de moralité. Elle est le fondement de toute civilisation. Elle est le garant de la liberté et de la dignité de l'homme.

22 – REMÈDES

Remèdes contre les verrues

On nous conseillait de frotter la verrue avec un pois et de le lancer derrière le dos sans y porter plus d'attention. Quand le pois pourrissait, la verrue disparaissait.

Tu as déjà vu quelques-unes de mes verrues ; je les ai oubliées, mais elles ressemblaient à celle-ci. J'ai essayé ce remède ; mes verrues m'ont quitté à mon insu. C'est peut-être ce remède qui a été efficace, à moins que ces verrues aient été destinées à disparaître d'elles-mêmes à ce temps-là !

Entorse à une patte de cheval

Il arrive souvent qu'un cheval se donne une entorse et ait de la difficulté à marcher. J'ai eu connaissance de ces accidents. Un homme aussi peut se donner une entorse à un poignet ou à un pied ; quand un cheval souffre d'une distortion de patte ou de jointure, son propriétaire ne peut plus le faire travailler. Il faut que l'animal se repose un jour ou deux.

Il faut aussi utiliser des remèdes. Un monsieur Larose m'avait enseigné un remède qu'il tenait des vieux de son temps.

On devait arracher une pincée de crin à la queue du cheval malade, de façon que l'endroit privé de crin ne paraisse pas. Le propriétaire de l'animal prenait cette mèche de crin, la glissait autour d'un de ses orteils et la nattait en souhaitant que cette vilaine entorse guérisse au contact du crin. On devait natter une mèche assez longue pour faire le tour de la patte du cheval, à la racine du sabot. Parfois on pouvait faire deux tours.

Ensuite il fallait attacher cette mèche de crin natté à la patte du cheval. Il ne fallait pas que la jonction des deux bouts de la mèche de crin soit trop solide. Il faut se rappeler qu'il est très difficile d'attacher solidement du crin. Ce dernier cherche toujours à se détacher lentement. En crachant sur le crin, le propriétaire du cheval parvenait à nouer la mèche de crin. Ensuite, il fallait attendre que le crin se détache. Le cheval était alors guéri de son entorse et cessait de boiter. Celui qui nattait le crin était une sorte d'intercesseur et il fallait qu'il ait confiance à ce remède. Pour essayer ce genre de guérison, il fallait y ajouter foi. Je l'ai moi-même essayé, et j'ai réussi. Plusieurs vous diront : « Une entorse de cheval finit par guérir, et ça ne prendra pas

vingt ans ! Une entorse c'est une entorse ! » Mais l'expérience nous apprend que des entorses ont pris longtemps à se guérir ! D'autres disparaissent plus rapidement. . .

Ces remèdes et ces détails s'apprennent au cours des années, grâce à de nombreux contacts humains.

Le goître

On disait parfois qu'une personne affectée d'une grosse gorge pouvait se guérir au moyen du sang de couleuvre.

Il faut savoir ce que veut dire l'expression « grosse gorge ». C'est ce qu'on appelle aussi le goître.

On m'a raconté que l'on pouvait guérir cette maladie en promenant une couleuvre trois fois autour du cou du malade. Il ne fallait pas faire de mal au reptile. On le saisissait par la tête et la queue, ensuite on le conduisait à trois reprises autour du cou affecté du goître, tenant la couleuvre dans une position parallèle au cou du malade. Il ne fallait pas tuer la couleuvre, mais la remettre dans le champ où on l'avait trouvée.

On disait que le goître se résorbait chez le patient et qu'il se communiquait à la couleuvre. Cette dernière commençait à enfler et finissait par éclater. À ce moment, le malade était guéri. C'était une façon de se débarrasser du goître.

Je n'ai jamais vu personne utiliser ce remède, mais on m'en a souvent parlé. D'après le ouï-dire, c'était un remède efficace !

REMÈDES

Remèdes communiqués le 5 janvier 1979, à Chelmsford, Ontario, par Donat Paradis, âgé de 87 ans.

Enregistrement n° 4790.

Remède contre les verrues

Ah ! bon, i's disa'ent, enn' verrure, tu peu' 'a frotté' a'ec in poâs [pois], qu' tu garrocha's darriér' toé, et p'is tu t'en bâdra's [bother]¹ pâs. P'is lâ, quand l' poâs pourrissa't, b'en, 'és verrur's s'en alla'ent.

Tu 'n n-âs déjà vu dés verrur's su' moé-minme, j' m'en rappell' pâs, mé' 'a éta'ent semblable' à çâ. J'ai asseyé çâ ; 'a s'est en-allée. J' m'en su's pâ' aparçu. Ça doé' êtr' çâ qu' â marché. P't-êt' b'en qu' 'a a fait' son temps, itou² !

Entorse de cheval

Pareil comm' lés jouaux [chevaux] ; i's vont po'gné' enn' détorse³. J'ai vu çâ, moé, p'is Laros' m'ava' enseigné çâ, et p'is lui, il ava' appris çâ d' d'aut's plus vieux qu' lui. L' joual po'gne enn' détorse : i' â d' la misère à marcher, i' â enn' détorse. . . Tu vâs t' détord'e in po'gnat, ou b'en tu t' détór' in pied, ça vâ mal ; p'i' in ch'fal qui a çâ, p'is quand i' faut qu'i' travaille, t' és t-obligé de l' lâcher, l'arrêter pour enn' coupeul de jours.

I's prena'ent du crin apra' 'a queue du ch'fal, pour pâs qu'i' paresse [paraisse], prend çâ apras queue, lâ, à enn' plass' [place] pour pâs qu' ça paresse. T'arracha' enn' couett' de crin, du crin d' chevaux, tu t' natta's çâ apras l'arteil. C' 'ta't toé qu' éta't le maît' du ch'fal. P'is quant' tu natta's çâ, lâ, tu d'manda's que c'tte vilain' détors'-lâ s'en a'lle avec. . . à suir' [suivre] le courant de c'tte natt'-lâ. . . du crin qu'i' y a lâ. P'is tu l'attacha's pâs trop salide. Ordinair'ment, tu l'attacha's, mé' du crin çâ c'est dur à attacher, t' sé's ! Faut qués'ment. . . ça charch' te'jou' à s' détacher, hein ! tranquill'ment. B'en, lâ, tu cracha's d'ssus p'is tu l'attacha's, mé' tu ouatcha's⁴ pour

1. *Bother* [to] (angl.) : Tenir compte de, s'occuper, porter attention à.
2. *Itou* : Pareillement, aussi.
3. *Détorse* : Entorse.
4. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

pâs. . . qu' ça dur' trop longtemps. Mé', ordinair'ment, au bout d' deux jour' et d'mi, t'oâs jours, le crin 'ta't parti, p'is l' joul boetta't p'us. I' éta't correct.

On a asseyé çâ plusieurs fois. I' 'n n-â qui r'guia'ent [riaient] b'en d' çâ. Mé', ça ava't l'air à marcher. On gu'i attacha't çâ apra' 'a patte, p'is quant' le crin disparaissa't, le joul arrêta't d' boetter.

Pour la natter. . . on l'attacha' apras notre arteil, p'i' on l' natta't, assez long pour fair' le tour d' la patt' du ch'fal, en bâs d' la patte, dans l' pli, lâ, en l'air d' la corne. Enn' couette ! B'en, dés fois, on faisa't deux tour' avec, hein !

C' fa't que. . . c'éta't n'us aut's qu' éta'ent le mandant, on vâ dire, p'is c'est n'us aut's qu' ava'ent la confiance à çâ, hein ! d'asseyer çâ. Folla't qu' tu croeill's [croies] là-d'dans ; p'is lâ, t'asseyâ's çâ. J'ai déjà asseyé çâ, p'is ça a arrêté, b'en 'cou' donc. . . I' 'n n-â qui disent : « Ah ! faut b'en qu' ça arrête ! In joul, enn' déteurse, ça peut pâs durer vingt ans ! C'est enn' détorse ! C'est enn' détorse !

— Mé' oui ! mé', ça empêch' pâs que. . . on 'n n-â vu qu' ça a duré enn' bonne escousse⁵, p'is d'aut's, ça a duré moins longtemps. »

T'apprends tout's dés affair's de l'in p'is d' l'aut'e !

Le goître guéri au moyen d'une couleuvre

Quand qu'i's disa'ent qu' avec un' couleuv'e, un' paronn' qu'i' ava't la gross' gorge, i' guérissa' 'a gross' gorge avec du sang d' couleuv' déjà. T' sé's c' que ça veut dir', çâ, gross' gorge ? Comme enn' goèt'e, hein ! c'est comme in. . . gross' gorge. . . I's guérissa'ent çâ, i's prena' enn' couleuv' p'is folla't pâs qu' tu gu'i fais' [fasse] mal. Çâ, ça été conté. Prena' enn' couleuv'e, folla't pâs qu' tu gu'i fais' mal. . . prena' 'a couleuv' par la têt' p'is par la queue, p'is faisa't t'oâs tour' à l'entour du cou. . . d'abord qu' 'a pâssa't t'oâs fois. . . faisa't t'oâs tour' à l'entour du cou, p'is, en la r'virant, lâ, pour tâcher d' l'emm'ner su' l' sens d' la gorge, la couleuv' pareil. P'is lâ, lâcha' 'a couleuv' pour pâs gu'i fair' mal. Folla't pâs qu'i' 'a tuz'nt, folla't pâs qu'i's gu'i faise' r'guien. . . On prena't lés couleuv's que tu ramâssa's dan 'és champs, lâ. I's dis'nt que, avec çâ, la gorge. . . la couleuv' po'gna't la gross' gorge, parç' qu' 'a ôta' 'a gross' gorge, p'is la couleuv' po'gna't çâ, p'is la couleuv' commença' à enfler, p'is la couleuv' bosta't [to burst]⁶, p'is, toé, la gorge s'en alla't. Ça guérissa' 'a gross' gorge.

J' l'ai jama's vu marcher, mé', ça m'a été conté souvent. C'ta't supposé d' marcher !

5. *Secousse* : Espace de temps.

6. *Burst* [to] (angl.) : Enfler, éclater, crever.

23 – SAUTERELLES CHASSÉES PAR LE CURÉ

Nous restions autrefois le long de la cinquième concession, dans une maison blanche voisine de celle d'Adrien Joliat, aujourd'hui propriété des Simard. La maison blanche, autrefois, c'était la nôtre.

Les sauterelles avaient commencé à se multiplier sur la ferme d'Adrien Joliat, dans son champ de foin. J'avais une pièce de blé qui côtoyait la propriété de Joliat. De ma maison, je ne pouvais rien distinguer d'anormal. Avant que mon voisin ne libère son champ en fauchant son foin, je ne me rendais compte de rien. Quand j'allais chercher mes vaches, je passais de l'autre côté, près du champ d'orge et d'avoine ; le grain était haut au point de me bloquer la vue. Le blé, le long de la colline, semblait prospère, mais le malheur ne tarde pas à venir.

Adrien Joliat vint à couper son foin ; c'est là que se cachaient les sauterelles et elles étaient très nombreuses. Dès que Joliat eût coupé son foin, les sauterelles, n'ayant plus rien à manger, traversèrent dans ma pièce de blé.

Un matin, je m'en allais sur la route pour régler une affaire chez Nestor Boyer, quand je jette les yeux du côté du champ de blé. J'aperçois les abords du ruisseau. Quelques jours auparavant, câline ! le blé avait de trois pieds et demi à quatre pieds de hauteur et il m'empêchait de voir le grain sur la côte.

De retour de chez Nestor Boyer, je me rends à la pièce de blé. À une faible distance du blé, j'aperçois les sauterelles ; elles sont tassées comme les doigts de la main. Le premier rang de grain est coupé près de la terre, le voisin est coupé à quelques pouces plus haut, et l'autre, encore plus haut. Les sauterelles quittaient les premiers rangs et se lançaient à l'attaque des rangs déjà abîmés.

Je prendrai une comparaison. . . Tu vas cueillir des bleuets, je suppose. Tu en trouves quelques-uns au bord, tu les cueilles en passant. Un autre vient après toi, et commence à surveiller les bleuets au bord de la route. Il n'en trouve presque pas. Ce n'est pas là qu'il va en trouver, mais plus loin, là où les autres cueilleurs ne sont pas encore allés ! Là, les bleuets n'ont pas encore été cueillis ; c'est là que tu vas en découvrir !

Les sauterelles n'agissaient pas autrement. Les premières qui se présentaient au bord du champ mangeaient quelques bouchées pour calmer leur faim et sautaient bientôt dans l'autre rang. En peu de temps, elles pénétraient les rangs voisins, de

sorte que les premiers rangs de tiges étaient rasés près du sol et les autres avaient perdu leurs feuilles et ne présentaient qu'une tige dénudée. Les sauterelles sortaient du champ de Joliat et fonçaient de plus en plus profondément dans mon blé.

À cette époque, nous avions pour curé le Père Astor, un bon Français à longue barbe, un gros homme. On peut encore voir son monument funéraire au milieu du cimetière de la paroisse de Blezard Valley. Je rends visite au Père Astor et je lui expose la situation. « Père, j'ai besoin de vous parler. Vous savez que je ne suis pas riche ; par ailleurs, je ne voudrais pas trop exiger de vous ! On me dit que vous êtes capable de faire quelque chose pour mettre fin à l'épidémie de sauterelles qui commencent à ravager le blé. Si je perds ma récolte, ma famille va en souffrir et tout l'entourage va en ressentir le contrecoup.

Quant à moi, je renonce à promener des machines dans le blé pour y répandre du poison et risquer de ruiner le champ en écrasant la moitié de la récolte. Je n'y gagnerais à peu près rien ! Je me demande quoi faire pour arrêter cette vague de sauterelles.

— Eh bien ! intervient le prêtre, que voulez-vous que je fasse ?

— J'ai entendu dire, monsieur le Curé, que vous aviez passablement de pouvoir dans ce domaine. Mais il semble que, même si l'on vante vos pouvoirs, vous ne puissiez les exercer, sauf si l'on vous en fait la demande expresse. Si ce n'est pas vous imposer une tâche trop ardue, je vous demande, à vous, le curé de notre paroisse, de venir faire une visite chez moi et de tenter de m'aider un peu à me tirer de cette situation.

— Ah ! ce n'est pas une question de pouvoir personnel. Si le bon Dieu veut t'aider, Lui, Il le peut ! Pas moi !

— Je comprends votre explication, mais c'est à vous que je m'adresse. Vous avez des façons meilleures que les miennes de vous adresser au bon Dieu et de Lui demander de m'accorder un peu d'aide.

— Eh bien ! ce soir, quand mon travail pastoral sera terminé, j'irai chez vous pour réfléchir à votre problème. Aujourd'hui, je dois me consacrer aux confessions des enfants. Ce soir, immédiatement après la fermeture de l'école, je vais essayer de souper, et ensuite je me rendrai chez vous en voiture automobile ; je verrai si l'on peut vous venir en aide. On peut essayer ! Si l'on réussit, tant mieux ! De toute façon, ce ne sera pas un gros dérangement que d'aller chez vous. Je suis tout à fait disposé à vous aider, monsieur Paradis ! Si je puis vous être de quelques utilité, je me ferai un plaisir de vous aider ! »

Le soir, je vois venir le curé, mais je me disais à part moi : « Il ne réussira pas ! » Le vent était passablement fort. Un peu avant d'arriver chez moi, le curé est victime d'un léger accident. La couverture mobile de sa voiture, une sorte de toile, était retenue par une vis de chaque côté du pare-brise. La couverture, une fois dégrafée, a été repoussée à l'arrière de la voiture, et le chauffeur a dirigé la voiture hors de la route.

Je m'empresse d'aller lui apporter mon aide. Je pensais de rencontrer un prêtre marabout, d'humeur chagrine ; mais non, le curé avoue sa faute : il avait été quelque peu négligent pour surveiller sa voiture. . . il n'avait pas pris les mesures nécessaires. . .

Le prêtre entre chez moi, se munit d'eau bénite, prend son bréviaire, son étole liturgique, et me demande si je consens à donner de la nourriture à ces petits insectes. « Ce serait cruel de leur enlever le blé et de les laisser mourir de faim ! Après tout, ces petits êtres ont droit à la vie, eux aussi ! Vous n'aimeriez pas que je vous enlève toute nourriture ou que je vous mette à la ration. Ce serait criminel ! Ces petits êtres ont besoin de manger, eux aussi ! Seriez-vous prêt à leur donner d'autre nourriture que votre blé ?

— Oui, lui dis-je, je leur permets de manger les herbages qui poussent naturellement. Je leur abandonne ces herbages ; ils ne m'appauvriront pas ! J'ai semé du blé pour en obtenir une récolte, en vue d'assurer ma subsistance et celle de ma famille. Quant aux herbages, ce n'est pas moi qui les ai semées ; elles ne m'appartiennent pas. Si les sauterelles veulent s'en contenter, je les leur donne ! »

L'abbé Astor a trouvé que ma proposition était acceptable, et qu'ainsi les sauterelles ne seraient pas trop chichement rationnées. Mais il s'informa bientôt de leur breuvage. « Qu'allez-vous leur donner à boire ?

— À Boninville, lui dis-je, il y a un ruisseau assez important et qui coule à peu de distance d'ici. Elles peuvent aller boire au ruisseau. Si les sauterelles veulent boire, elles ont des pattes et des ailes, elles sont aussi capables que moi de se rendre au ruisseau ! »

Le lendemain matin, je me suis rendu compte que les sauterelles se nourrissaient de chardons épineux et qu'elles avaient quitté le champ de blé. En s'approchant du ruisseau, on voyait descendre les sauterelles au fil du courant. L'épidémie de sauterelles avait donc pris fin.

Une deuxième épidémie me donna l'occasion de constater la valeur du pouvoir d'un prêtre.

À cette époque, j'avais déménagé dans une autre propriété, à environ deux milles de ma première ferme. J'avais eu recours au Père Filiatrault ou au Père Leclair — le successeur du Père Astor — pour chasser des chenilles. Le curé était intéressé à savoir comment de si petites chenilles pouvaient causer un si grand dommage à un champ de grain. De l'autre côté de la clôture, je lui signale des herbages portant à leurs pieds une sorte de tissu de toile d'araignée. À travers cette toile, j'apercevais comme de petits grains noirs. « Êtes-vous capable de voir, me demande le prêtre, si ces petits êtres peuvent bouger, s'ils ont la vie ? »

En s'approchant des herbages et en les observant attentivement sous les reflets du soleil couchant, il s'est rendu compte que ces grains minuscules se mouvaient faiblement. Puis, il commença à creuser le sol, là où apparaissaient de petites

ouvertures. Le nid était dans le sol ; dès que les œufs venaient à éclore, les êtres naissants montaient à la surface, se ramassaient dans un semblant de toile. Sous la chaleur du soleil, ils se développaient, fendaient la toile, tombaient sur la terre chaude du mois de juillet. Des herbages, ces chenilles passaient dans le champ d'avoine qu'elles étaient en train de manger.

Le prêtre fit les mêmes cérémonies que le Père Astor, et, le lendemain, les chenilles montaient sur une motte de terre, essayaient inutilement d'avancer, puis tombaient sur le dos et retournaient vers les herbages. Le prêtre avait changé leur sens d'orientation ! Les tiges de grain restèrent intactes à partir d'une ligne bien définie. Les chenilles n'ont jamais avancé plus loin.

Les tiges continuèrent de se développer, mais là où les chenilles avaient fait leur ravage, les tiges d'avoine n'ont jamais pu survivre. Elles avaient été trop endommagées.

Le curé n'a jamais voulu avouer que c'était lui l'auteur de ce changement subit. « Je demande, se bornait-il à dire ; si le bon Dieu accepte la demande, l'effet s'ensuit, mais le pouvoir ne vient pas de moi ! »

Incendie évité

Une autre intervention du Père Astor... Un magasin était en flamme. Un trottoir de quatre ou cinq pieds de largeur séparait le magasin d'un petit hangar. Monsieur Adrien Joliat était posté sur le toit du hangar et lançait l'eau que d'autres volontaires lui apportaient.

À ce moment, on ne disposait pas d'aqueduc, pas de système à incendie comme aujourd'hui. L'eau sortait de terre au moyen d'une pompe manuelle ou d'une pompe actionnée par un moulin à vent. L'eau n'était donc pas disponible en grande abondance.

Les voisins allaient chercher l'eau chez Arthur Paquette ou au ruisseau, et l'apportaient à Adrien Joliat qui voyait à arroser le bois enflammé. Joliat était tellement près du feu, que souvent on lançait un seau d'eau sur lui pour éteindre les flammes qui se communiquaient à ses vêtements.

Joliat se tenait à plat ventre sur le toit du hangar, du côté du magasin ; il lançait l'eau dans ce coin-là pour empêcher le feu de s'attaquer au bardeau du toit. Le feu, une fois alimenté par le bardeau, se serait propagé dans la direction de la grange de Pierre Paquette : un tas de paille devant la grange toute proche ! Le danger était grand.

Mais le Père Astor est arrivé. À ce moment, la flamme s'échappait par une fenêtre de chaque côté, dans les coins. Le curé est allé s'installer dans le coin le plus menacé, son étole au cou, son bréviaire en mains... toujours avec sa longue barbe ! Il est resté là vingt minutes ou une demi-heure. Les spectateurs se disaient : « Le feu va lui sauter dans la barbe ! Il va rôtiir vivant ! Comment peut-il endurer une telle chaleur ? »

La foule des curieux se tenait à une trentaine de pieds du magasin en flamme, chacun se protégeait la figure au moyen de ses mains. Le Père Astor restait toujours dans son encoignure. Tout à coup, un groupe de volontaires parle de pousser un pan du magasin dans le brasier. « Non, non, n'en faites rien ! » crie le curé.

Il avait raison. L'eau projetée sur la bâtisse en feu avait formé une sorte de bassin qui ralentissait l'ardeur de la flamme. De plus, le vent ne poussait pas directement la flamme dans cette direction. « Non, crie le Père Astor, ne renversez pas ce mur ; il coupe le feu ! Si vous le renversez, le feu se dirigera en droite ligne vers le hangar. Laissez le mur debout ! Laissez-le debout ! Il empêche la chaleur de se propager plus loin ! »

La flamme continua à ravager le magasin un certain temps. Quand le feu gagna la base du mur au point de rendre possible son effondrement vers l'extérieur, le Père Astor cria aux volontaires : « Maintenant, mes amis, si vous êtes capables de vous approcher du mur, poussez-le vers l'intérieur et abattez-le vers la cave ! »

Les hommes ont exécuté la manœuvre suggérée par le curé et le mur s'abattit vers le brasier. À ce moment le Père Astor abandonne son poste et se retira vers la foule des curieux. Le feu s'était arrêté à quelques pieds du hangar, à la distance qui sépare cette chaise du mur.

C'est un fait que nous avons observé de nos propres yeux. On ne peut raconter ces événements à nos jeunes ; ils ne les croiraient pas ! Mais quand on a vu de ses yeux, il faut croire ! Personne ne me fera affirmer le contraire. J'ai vu ces faits moi-même, et j'y crois !

J'ai assisté à la conjuration des chenilles, des sauterelles et à l'incendie combattu par le Père Astor. Ces faits sont assez impressionnants pour que je continue à les raconter et à y ajouter foi.

Punition exemplaire

Mon père racontait, dans la famille, un accident survenu à un homme qui n'aimait pas les prêtres. Cet homme ne s'entendait pas avec le curé de sa paroisse.

Un jour, il rencontre son curé et entreprend une discussion assez violente. Le paroissien était un homme robuste et certainement plus fort que le prêtre. Quoi qu'il en soit, le prêtre ne s'attarda pas à se chicaner. D'ailleurs, on n'entend jamais dire qu'un prêtre s'est battu avec un laïc ! Il va s'arranger de façon à régler ses différends d'une autre façon.

Lors de sa discussion avec le curé, le paroissien a dépassé les bornes du savoir-vivre. Il s'approche du curé et lui dit : « Tu es prêtre, mais je puis te détruire sous la force de ce poing ! »

Le prêtre prend son crucifix dans sa main, le monte à la hauteur de sa figure et répond à son adversaire : « Détruis-moi ! Mais si tu te débarrasses de moi, tu ne pourras détruire Celui-ci ! Va, frappe-moi ! Contente-toi ! dit-il à son paroissien qui

levait déjà le poing ! Ce n'est plus moi qui te parle, c'est Lui ! Détruis-le, si tu en es capable ! »

L'adversaire resta figé, le bras levé, sans pouvoir frapper son curé. Il conserva à peu près trois ans ce bras au geste menaçant, sans pouvoir s'en servir. Cette paralysie devint pénible pour son entourage. On alla en parler au prêtre. Ce dernier répondit à la délégation : « Ce n'est pas moi qui le maintiens dans cette posture ! Ce jour-là, je portais un crucifix et même des ornements sacrés dans mes poches, au cas où j'irais aider des malades. Il était prêt à frapper sur ces objets du culte. Je lui ai alors présenté le crucifix et je lui ai dit : « Tu peux me blesser si tu veux, mais tu ne vaincras pas Celui-là !

— Vous devriez le libérer de cette infirmité, monsieur le Curé ! supplièrent les délégués.

— Tout de suite ! répliqua le prêtre, à condition qu'il vienne me voir et demande pardon à Dieu. Si le bon Dieu accepte cet acte d'humilité, Il le guérira certainement ! »

L'infirmes se décida d'aller visiter le prêtre et de se réconcilier avec le bon Dieu. Il quitta le prêtre après avoir recouvré l'usage de son bras paralysé.

Mon père nous a raconté ces faits. Il parlait d'un homme de sa région. Ces scènes se déroulaient sous ses yeux. . .

SAUTERELLES CHASSÉES PAR LE CURÉ

Récit populaire raconté le 5 janvier 1979, à Chelmsford, Ontario, par Donat Paradis, âgé de 87 ans.

Enregistrement n° 4793.

N'us aut's, icitt', su' 'a terre... 'a maison blanche, lâ, su'... 'oésin d'Adrien Joliat dan 'a cinq¹, où c'est Simard, lâ, asteur, tu sé's, o' â resté dan 'a maison blanche.

B'en, lâ, su' c'tte terr'-lâ, i' y ava't commencé à a'oèr dés saut'relles. P'is j'ava' enn' pièce de blé du long la lign' su' Adrien Joliat. P'is, moé, d' la maison, c'ta't pareil... en blanc d' minme. Tant qu' ça pâ' été assez large, j' m'aparceva's pàs. P'is quand j' pâssa's pour aller charché' 'és vaches, j' pâssa's c' bord-lâ : i' y ava't d' l'a'oenn' [avoine] p'is d' l'orge ; p'is çâ, c'ta' haut. P'is l' blé 'ta' encôr' bon c' bord-lâ, mé' du long d' la clôture, ça s'en v'na't. 'Drien Joliat ava't coupé son foin, lâ, lui. P'is lés saut'relle' éta'ent dans l' foin, hein ! P'is quand i' a coupé son foin, l' temps dés foins, i' y ava't b'en dés saut'rell's, lâ. P'is lâ, ça f'sa' in épidémie d' saut'rell's, on peut dire.

Mé', lâ, 'és aut's, i' ont travarsé dans l' grain chez nous. I' ava'ent p'us r'guien d' manger, lâ, p'us d' foin !

C' fa't qu'in matin, te'jours, j' m'en alla's ; j'ava' affér' su' Nestor Boyer. P'is, j' m'en alla's dans l' chemin, p'is j' voya' au criqu' [creek]², du long d' la ligne, pareil comme écitt', lâ, on 'oèra' à l'aut' bout'. Avant çâ, b'en, câline ! le blé éta't t'oâs pié' [pieds] et d'mi, quat' pieds d' haut ; j' pouva's pâ' 'oèr au grain, drett' su' 'a côte.

J' m'en vâs su' Nestor Boyer, p'is je r'viens, p'is, j' pârs, j' m'en vâs drett' lâ. J'arriv' lâ. Du moment qu' j'ai arrivé 'à-d'dans, tu 'oéya' 'és saut'relles, c'ta't comm' çâ, p'i' i' 'n n-ava't... P'is chaqu'... lés coups d' chemins³, lâ, pareil comm' not'

1. *Cinq* (la) : La concession portant le numéro cinq.

2. *Creek* (angl.) : Ruisseau, petit cours d'eau.

3. *Chemin* (*coup de*) : Façon de signaler la mince bande de terrain non ensemencée entre deux travées de semoir mécanique.

promier cou' écite, i's mangea'ent. . . l'in 'ta't mangé au râ' 'a terre, l'aut' éta' in peu plus haut, p'is l'aut', plus haut. . . Lés saut'rell's s'en v'na'ent de d' lâ, p'i' i's po'gna'ent leu' gueulée lâ.

Pareil comm' toé. . . qu' t'arriv's. . . tu t'en vâ' aux beluets [bleuets], par 'zemp', hein ! T'arriv's, p'is t'en trouv's que'qu's-uns, tu vâ' 'és ramassé' en pâssant. L'aut' arriv' par darguiér' toé, i' débarque au ch'min — i' y â in ch'min, i' y â enn' route — i' vâ en ramâsser queu'qu'ins. I' 'n n'a pâs qués'ment. Mé', c'est pâs lâ. Si tu veux po'gner dés beluets, faut qu' tu gu'y all's plus loin que lés aut'e' on été. Lâ, i' ont pâ' été ramâssés ; lâ, tu vâ' en po'gner !

B'en, 'és aut's, c'est quésiment pareil, lés saut'rell's. . . Lés promié' affamées mangea'ent que'qu's bouchée' au bord p'is sauta' à l'aut' rang, sauta' à l'aut' rang. Lés v'lâ rendues t'oâs quat' coups d' chemin de large. P'is lâ, ça mangea' au râ' à terr' p'is lés aut's, lés lame⁴ éta'ent parties. . . tout's lés lam's 'ta'ent parties : i' resta't p'u' 'ienqu' le coton⁵. S'en alla'ent plus loin.

Lés saut'rell's v'na'ent d' chez Joliat, dans l' foin. P'i' asteur, c'ta't l' Pére Astor qu' éta' icitte, dans l' temps. . . le gros Pére a'ec la grand barbe, in Pére frança's ! — Sa croix ést lâ dans l' cimitiér', lâ, encôre. I' ést enterré écite. I' a son monument, lâ, dans l' cimitière, écite. . . dans l' milguieu [milieu] du cimitière — P'is, j' su's venu l' trouver. P'is j' gu'i ai dit : « J' m'en viens vous voèr, j' gu'i ai dit. . . Moé, vous savez, j' su's pâs riche ! J' su's pâ' in milguionnaire [millionnaire], p'is, j'ai dit, j' veux pâ' êtr' trop exigeant, mé', j'ai dit, après tout', i's dis'nt que vous êt's capab' de fér' que'qu' chose pour çâ. J'ai dit, in épidémie, lâ, chez nous, lâ, j' voés pâs, l' guiâb' ! que c' que c'est. . . J'ai dit, moé, si j' perds ma récolte, b'en, la famill' vâ 'n en souffrir pareil, p'is, j'ai dit, on vâ tout' en souffrir. J'ai dit, b'en, j'ai dit. . . P'is, moé, asseyé' à prom'ner dans cés champs-lâ avec dés machines, p'is d' la poéson, ça ruin' ma récolte, j' 'n écrâs' la mo'tié. C' fa't qu' c'est pâs mieux ! Ah ! j'ai dit, comment fair' pour arrêter çâ, in lot d' saut'relles ?

— B'en, que voulez-vous que j' fasse ?

— Ah ! j'ai dit. . . j'ai dit, j' sé's, mecieu' l' Curé, j'ai attendu dir'. . . parler que vous aviez plus d' pouvoèr que çâ, vous étiez capab' de fér' que'qu' chose ! J'ai dit, ça a d' l'air que vous êt's pâs capab', v's vous en glorifiez p'is v's vous en vantez, mé', j'ai dit, quand on vous oblig', qu'on vous d'mande, p'is vous êt's le prêtr' de not' paroèsse, j'ai dit, est-c' que ça s'ra't b'en. . . b'en contre vous de v'nir faire in tour à 'a maison, p'is voèr à çâ, p'is voèr si vous pourriez pâs m'édé' [aider] in peu ?

— Ah ! i' dit, c'est pâs çâ ! C'est pâs çâ ! Mé', i' dit, si l' bon Dieu l' veut, lui, i' peut fair' que'qu' chose, mé' pâs moi ! Absolument pâs moi !

4. *Lames* : Grandes feuilles autour d'une tige.

5. *Coton* : Tige.

— J'ai dit, non ; mé', c'é' à vous qu' j' le d'mande ! Vous avez 't'e' b'en lés magniér's de vous adressé' au bon Dieu. . . pluss' que moé, pour voèr si I' pourra't fair' que' chose.

— B'en, i' dit, à soèr, i' dit, après qu' tout' vâ êt' settlé [to settle]⁶, lâ — i' dit, j'ai dés confessions, à soèr, pour lés enfants d'école — p'i' i' dit, apras çâ, i' dit, t'ut suite apra' école, lés enfants von en fronde (?), p'i' i' dit, t'ut suit', j' m' âs peut-êt' souper, p'i' i' dit, apras souper, i' dit, apras. . . j'irai prendre in tour a'ec mon châr⁷, j'irai chez vous pour 'oèr qu'est-c' que c'est qu'on peut faire. On peut te'jou' asseyé' à fair' que' chose. Si on réussit, tant mieux ! Mé', en tou' 'és câs, c'est pâs de c' ça m' coût de gu'y aller ; j' su's b'en paré à vous éder, mecieu' Paradis, directement. . . J' m'en f'rai in plésir d'aller, si j' peux vous éder. . . »

Le soèr, i' s'en v'na't, p'is j' di' en moé-minme : « I' réussira pâs ! » Quan i' a arrivé chez nous, i' venta't. . . i' ava' enn' p'tit accident a'ec son châr. I' ava' in top⁸ de châr, in tarpaulin⁹ qu'on parla't, hein ! in top de toèle, p'is çâ, c'éta't seul'ment vissé après lés poteaux chaqu' bord d' la windshield¹⁰. . . mé', lâ, faudra't pâs dir' la windshield, faut le dire en français, le brise-vent, hein !

Lâ, b'en, çâ, ça s'ést dégrafé p'is ça a l'vé p'is ça a tombé en arguiér' de son châr ; p'is lui, i' a pris l' bord du ch'min. C' fa't que, lâ, j'ai été lui donné' in coup d' main, p'is j' pensa's d'arrivé' à lui p'is qu'i' s'ra't b'en d' mauvaise humeur. Mé', non ; i'a pris lés choses. . . que c'éta't d' sa faute : i' ava't pâs r'gârdé à sa voéture. . . p'is. . . lés précautions nécessaires. P'is lâ, i' s'ést en-v'nu chez nous, p'i' i' a pris d' l'eau bénite, p'is son briviér' [bréviaire] p'is son étrole, p'i' i' m' â d'mandé quoi c' que c'est. . . si j' pouva's denner d' la nourriture à ces p'tit's animals-lâ. « O' ést pâs capab' d' l'eu's ôter çâ p'is d' pâs leu' denner r'guien ! Apras tout', faut qu'i's s' réchappe' 'és aut'e' itou. Vous aimeriez pâs, vous, êt' pris p'is j' vous ôt'ra's tout' la nourritur' p'is vous mett' lâ à la râtion. Ça s'ra't méchant ! Apras tout', cés p'tits animaux-lâ doiv'nt manger. . . »

— B'en, lâ, moé, j'ai dit, c'est correck ! Mé', j'ai dit. . .

— I' m'â d'mandé que' c' que j' pourra's leu' denner que'qu' chose.

— J'ai dit, i's peuv'nt manger. . . i' y â dés harbages, lâ ; çâ, ça m'affect' pâs, çâ ! Moé, j'ai sumé la récolt' pour la récolter moé-minme. P'is, parç' que j' 'n ai besoin pour m' sout'nir, moé p'is ma famille. Mé', 'és aut's, b'en. . . cés harbag's-lâ, c'est pâs moé qu' a sumé çâ ; ça m'appartient pâs. Si i's veul'nt l'avoèr, j'ai dit, i's peuv'nt l'avoèr ! J' leu' denne ! »

6. *Settle* [to] (angl.) : Régler, terminer, ajuster.

7. *Char* : Voiture automobile.

8. *Top* (angl.) : Couverture, capote de voiture.

9. *Tarpaulin* (angl.) : Toile goudronnée ou rendue imperméable, grâce à un autre produit.

10. *Windshield* (angl.) : Pare-brise.

B'en, i' a trouvé qu' c'éta't correck. . . que j' lés mettra's pàs trô' à la râtion. I' dit. . . à pârt çâ, i' a d'mandé quoi c' j'éta's pour leu' denner pour boère, p'is. . . À Boninville, j'ai dit, i' y â in grand criqu' [creek] qui travars' pàs loin d'où c' que j'éta's, p'is j'ai dit qu'i's pouva' aller boér' lâ. Si i's voula' aller boère. . . i' ava'ent dés ailes, p'i' i' ava'ent dés pattes, p'i' i' éta' aussi capab's de s' rend' lâ comm' moé. C' fa't qu' j'ai dit. . .

L' lend'main, b'en, j' me su's t-aparçu que lés saut'relle' éta'ent toute' apras lés chaudrons [chardons] piquants, qu'i' ava'ent plus d' l'air à endommager la récolte, et p'is, au crique, on alla't lâ, p'i' on 'oéya't descend' lés saut'rell's su' l' courant. Ça a arrêté. . . ça a arrêté c'tte chos'-là.

Apras çâ, enn' deuxièm' fois qu' éta' arrivé pour me rassurer d' la chos' que i' y ava't que'qu' chos' dans leu'. . . dans l' pouvoèr d'in prêtre. O' éta't changé de place, c'ta't pàs dan 'a minm' propriété, on 'ta't mové [to move]¹¹ à p' pras deux mill's de diffarence, p'i' on l'â d'mandé soé' [soit] l' Pér' Filiâtrault ou b'e' don l' Pér' Leclair qu' éta' à Blezard, dans c' temps-lâ, la minm' paroèsse — qui ava't remplacé l' Pér' Astor — p'is lui, i' ést v'nu ; mé' c'éta't seul'ment dés p'tit's ch'nilles. P'i' i' éta't b'en inquièt' de savoèr comment ça s' faisa't qu' cés p'tit's ch'nill's-lâ pouva'ent faire in dammag' comm' çâ. « B'en, j'ai dit, lâ. . . » I' m' â travarsé dans. . . l'aut' bord d' la clôtur, p'i' i' y ava't dés p'tit's harbages, i' y ava't dés fils d'arraignée, lâ, pareil comm' dés fils d'arraignée dans l' bâs dés harbages. J' lés voya's. . . dés p'tits grains noèrs. Fa't qu' lâ quand qu'i' voya't cés p'tits grains noèrs-lâ, i' m'â d'mandé : « Êt's-vous capab' de voèr. . . ça grouill'-tu, çâ ? Ça a-t-i' d' la vie, çâ, ou b'en don. . . ? »

C' fa't qu' lâ, i' s'ést aparçu lui-minme, en s'approchant p'is — r'garder d'un' magnière ou l'aut'e, au saleil couché, que ça ava't d' l'air à mouver, çâ. Lâ, i' s'ést mi' à gratter dan 'a terre — i' y ava't dés trous dan 'a terre. . . dés p'tits trous — p'i' i' gratta't là-d'dans, p'i' i' déterra't çâ. Leu' nique [nid] éta't dans la terr', lâ, p'is cés p'tits. . . chos's-lâ v'na' à éclôr' i's monta'ent su' l' dessus.

P'is lâ, i's s'en alla'ent lâ p'i' i's s' chauffa' au saleil. . . p'is lâ, i's profita'ent, p'is lâ, c'tte toèl'-là bosta't [to burst], p'i' 'és aut's descenda' à terr' p'i' i's s' prom'na'ent su' terre, hein ! avec la chaleur du saleil, d' la terre — dans c' temps-lâ, au moàs d' juillet' — la terre éta' assez chaud' pour se réchapper. P'is lâ, i' éta'ent dan enn' pièce d'avoenn', lâ, p'i' i' éta' en train d' manger ma pièç' d'avoenne.

P'i' i' ést v'nu, p'i' i' a fait' la minm' chose. . . I' ont arrêté lâ. Le lend'main, lés ch'nill's que gu'y ava't lâ, lés p'tit's ch'nill's, i' arriva'ent p'i' i's monta'ent su' enn' mott', p'is quand i's monta'ent, i's v'na'ent qu'i's pouva'ent p'us ramé' assé' avec leu's p'tit's patt's, i's r'vira'ent su' l' dos p'i' i's tomba'ent p'i' i's r'vira'ent p'i' i's s'en tourna'ent su' leu' bord. Le prêtr' lés ava't changé lés idées, hein ! C'ést lâ qu'on a commencé à r'marquer que l' grain commencé' à rester tel qu'i' éta't, d'où c' qu'i' ava'ent coupé leu' ligne, lâ ; l' grain resta't tel qu'i' éta't, et p'i' i' alla'ent pàs plus

11. *Move* [to] (angl.) : Se déplacer, bouger, remuer.

loin. P'is l' grain a r'pris sa force, mé' c'te morceau d' grain-lâ, tu sé's, qu'i' ava'ent ravagé, i' â jama' été bon ; i' éta't féni. I' ava' été trop endommagé.

I' [le prêtre] â jama's voulu avouer qu' c'est lui qui faisait çâ. I' dit : « On l' demande. Si l' bon Dieu l' veut. . . si l' bon Dieu l' veut, ça peut marcher ! Mé', c'est pàs moé. . . »

Incendie évité

Le Père Astor, le magasin éta't tout en feu, p'i' i' y ava' in mecieu' Joliat qu' éta't su' la shed¹¹ qu' éta' à pe' pras p't-êt' b'en quat', cinq pieds du magasin, hein ! I' y ava' 'ienqu' in p'tit trottoèr, lâ. . . Mecieu' Adrien Joliâ' éta't lâ, en-d'ssus d' la shed, p'is lés gârs chârguia'ent [charroyaient] d' l'eau ; p'is dans c' temps-lâ, i' y ava't pàs d' 'quaduc [aqueduc], p'i' i' y ava't pàs de pouvoèr d'eau comme aujo'rd'hui, hein ! I' y ava't pàs. . . l'eau, i' y ava't seul'ment qu' dés pompe' à brâs, en partie, p'is dés moulin à vent. C' fa't qu' l'eau. . . ça v'na't pàs b'en vite. I's chârguia'ent d' l'eau de su' Arthur Pâquette, p'is lés voésins, lâ, p'i' i' alla' en charché' au crique. P'i' i' arriva'ent lâ. . . p'i' ils l'arrosa'ent, lui ; i's gu'i ch'ta'ent [jetaient] dés siaux d'eau su' lui, su' 'Drien Joliat pour pàs que l' feu prena' apras lui. Ça chauffa't trop. I' éta't couché su' 'a couvarture¹², lui, la couvarture éta't d' minm' p'is lui, i' éta't su' c' bord-lâ, p'i' i' v'na't p'i' i' j'ta't d' l'eau lâ pour arroser dans l' coin pour pàs qu' ça prene apras l' bardeau. Parç' qu' enn' fois pri' apras l' bardeau, ça a'ra't 'té proch' d' la grange à Pierr' Pâquette. I' y ava't c'tte shed-lâ, comme enn' grange, p'i' i' y ava't l'écurie au bout. . . ça alla't jusqu'à la clôtur' du lot, lâ. P'is lâ, Pierre' Pâquette ava't d' la pâill' d'avant sa grange ; p'is sa grange 'ta't proche. Pierr' Pâquette, lui, i' éta't pàs mal. . .

Mé', lâ, l' Père Astor ést v'nu ; quand i' ést arrivé, la flamb' [flamme] monta't p'i' 'a sorta't par le châsis, chaqu' bord, dan 'és deux coins, comm' çâ, p'is l'aut', lâ. Lui, i' s'ést mis dans l' coin, lâ, p'i' i' a pris son bréviér' p'i' i' a mis son étole, p'i' i' s'ést en-allé lâ, p'i' i' s'ést planté lâ — avec d' la grand barbe — p'is lâ, i' â été lâ enn' vingtain' de minute' ou b'en enn' demi-heure. P'is lés gârs disa'ent : « Le feu vâ gu'i prend' dan 'a barbe ! I' vâ pâssé' au feu, lui ! Comment c' qu'i' fa't pour toffer [to tough]¹³ çâ, lui ? »

L'aut' monde éta't éloègné, enn' trentain' de pieds, p'is lés mains dans l' visage, p'is lui i' toffa't çâ, lâ. I' resta't lâ. P'is lâ, i' ont voulu ch'ter [jeter] l' pan à terre, mé' lui, i' leu's â dit : « Non, non, non. . . j'tez pàs çâ à terre ! »

Comm' de raison, c'éta't in bassin qu'i' y ava't lâ ; c' 'ta't plus fra's [frais], ça prena't p'us d' tem [temps] à brûler, hein ! Enn' mâr' de minme, p'is l' bassin : l'eau renvarsée. C' 'ta't pàs sec comme. . . P'is l' vent 'ta't pàs directement pour pousser çâ lâ. « Non ; ça garantit, çâ. Si vous ôtez çâ, l' feu vâ piquer drett' pour la shed.

11. *Shed* (angl.) : Hangar, remise.

12. *Couvarture* : Toit.

13. *Tough* [to] (angl.) : Endurer.

Tandiss' que lâ, lâ, laissez-le faire ! Laissez-le faire ! Ça garantit la chaleur pour pàs qu' 'a gu'y a'll' [aille] lâ ! »

Ils l'ont laissé enn' bonne escousse¹⁴. Quand i' a vu qu' c'éta' assez brûlé dans l' bâs, lâ, qu' ça pouva't tomber d' raculons, i' dit : « Asteur, lés gârs qui voula'ent pousser çâ, lâ, si vous êt's capab's d' vous approcher p'is d' pousser, i' dit, poussez-lé, poussez-lé en-d'dans ; j'tez-lé dan 'a cave ! »

I' on arrivé, p'i' ils l'ont poussé p'i' ils l'ont ch'té dan 'a cave. P'is lui, i' a lâché, i' s'est r'culé.

B'en, ça arrêté au râ' 'a shed, pàs loin. . . B'en comm' d' la chaise à allé' au coin, lâ. P'is çâ, c'est dés affair's qu'o' â vues, hein ! Mé', vâ don fére accrair' çâ aux jeunes ! Mé', quand on l' 'oét [voit], lâ, faut l' craire ! Çâ, moé, i's m' front pâ' accrair' d'aut's choses. J'ai vu moi-minme ; j' 'ta's lâ, j' l'ai vu !

Moé, lés ch'nill's p'i' 'és saut'rell's j' lés ai vues. . . deux fois. P'is lâ, apras çâ, j'ai vu c'tte affér'-lâ. Ça fa't qu' moé, j' gu'i croés.

Punition exemplaire

Te'hours, le pér' chez nous, lui, que' c' qu'i' conta't, c'est in homm' qui euma't pâ' 'és prêtres. P'is le prêtr' de la paroësse, i' s'arrangea't pâ' avec. Te'jours qu'enn' journée, i' â rencontré l' prêtre, p'i' i' on eu enn' ostination¹⁵ de queu'qu' magnière. C'éta' in gros homm' pàs mal capab'¹⁶, in peu 'ted b'en trop capab' pour le prêtre. Dans tou' 'és câs, l' prêtr' s'amus' pâ' à s' chamâiller ; t' entends jama's parler qu'in prêtr' vâ s' chamâillé' avec parsonne, hein ! I' vâ te'jou' amancher¹⁷ son affair' pour 'n en sortir de l'aut' magnière.

P'is lâ, c'te gârs-lâ, quand i' a rencontré l' prêtre i' â 'té trop loin. I' s'st avancé p'i' i' a di' au prêtre, i' dit : « T' 'és prêtr', mé', i' dit, quand minm' qu' tu s'ra's prêtre, i' dit, j' peux t' détruire avec çâ, écite !

— B'en, oué, b'en, i' dit, envoeill'¹⁸ donc ! Détruis-moé ! Mé', i' dit, si tu m' détruis, moé, tu détruirâs pàs c'ui-lâ, écite ! »

I' a po'gné son crucifix, p'i' il l'â mis d'vant lui. I' dit : « Fesse !¹⁹ C'est çâ, ton goût ? Fesse ! » P'i' i' t'na't son crucifix d'vant lui. P'is l'aut'e â resté l' brâ' [bras] en l'air. I' â jama' été capab' de l' frapper. I' voula't l' frapper. I' s'en alla't, p'i' i' disa't « pour le détruire » !

— Mé', voés-tu çâ, lâ, dés gârs comm' toé, moé. . . B'en, i' dit, si tu m' détruis moé, i' dit, moé, j' parl' pàs pour moé, j' parl' pour lui ! P'is détruis-lé, lui, si t' 'és capab'e ! »

14. *Secousse* : Période de temps ; laps de temps.

15. *Obstination* : Discussion, dispute, contestation.

16. *Capable* : Fort, vigoureux.

17. *Amancher* : Arranger, disposer, prendre des dispositions.

18. *Envoyer* : Commencer, tenter de mettre son plan à exécution.

19. *Fesser* : Frapper.

P'is l'homme â resté l' brâs lâ. I' â été t'oâs ans, à p' pras comm' t'oâs ans, p'us capab' de s' sarvir d' son brâs. P'is lâ, c' 'ta't pâs drôle ! C' fa't qu' lâ, i' ont vu l' prêtr' p'i' i's gu'i en ont parlé. L' prêtre, i' dit : « C'est pâs moé qui l' tiens ! J'éta's lâ, p'is j'ava's tout'... le crucifi' avec moé, j'ava's minm' dés ornements d'églis' dans més poche' en tout câs d'êt' câllé [to call]²⁰ pour lés malades, dés chos's sacrées. P'i' i' dit, i' éta't pour fessé 'à-d'ssus. P'i' i' dit, j' gu'i ai montré l' crucifix, j'ai dit : « Tu b'en m' fair' dés chose' à moé' mé', tu viendrâs pâ' à bout d' celui-lâ ! »

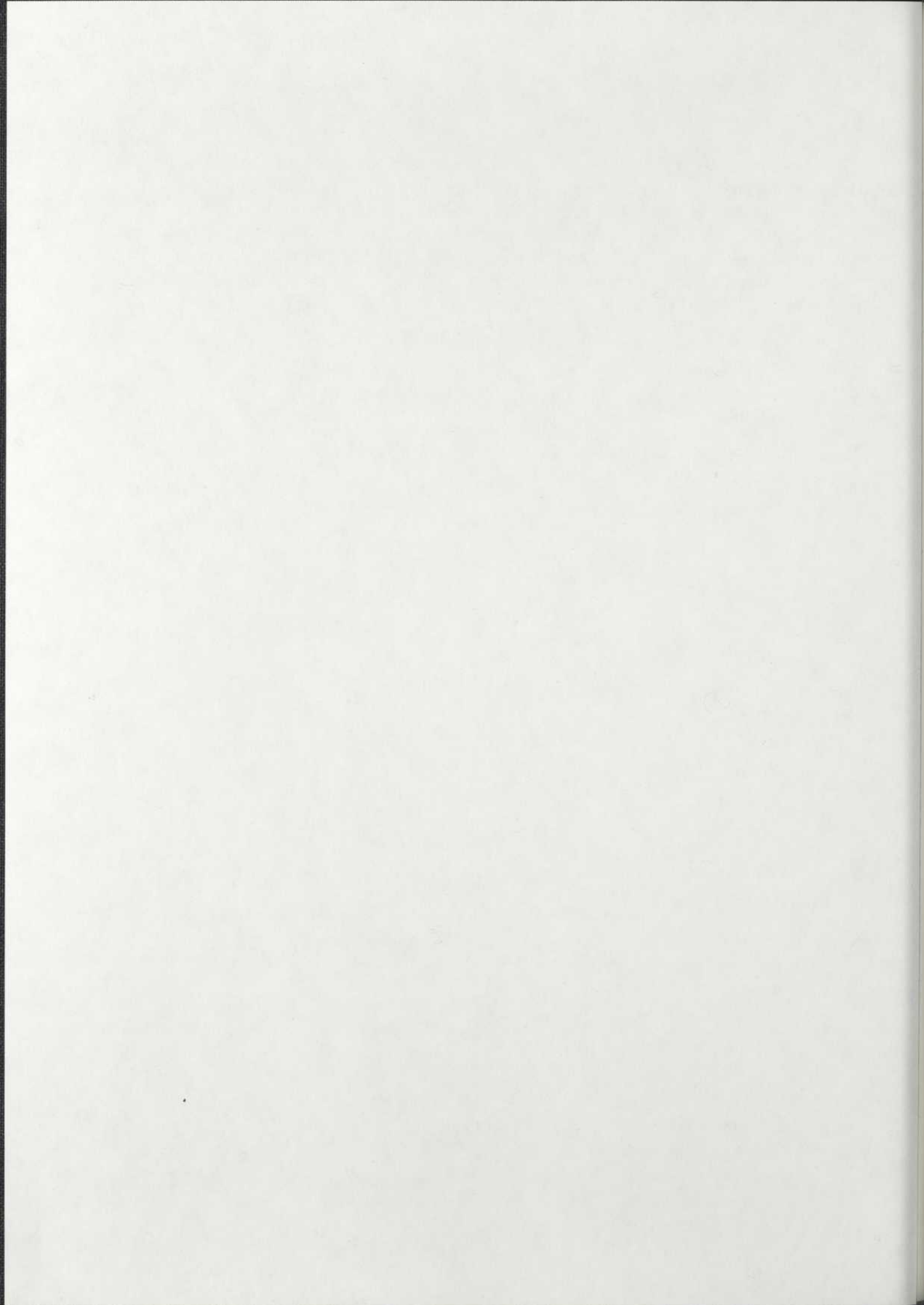
L' prêtre â conté çâ à dés gens, p'is lâ, i' ont 'té l' voèr, p'i' i's gu'i ont dit : « Vous deveriez fair' qu'qu' chose !

— I' a di' oui ! Si i' veut r'venir à moé, p'i' i' dit, d'mandant pardon à Dieu... si i' veut l'accepter ! »

Para't qu'i' s'est décidé d'allé 'oèr le prêtr', p'i' i' s'est r'consolé [reconcilié], p'is... i' â r'parti avec son bras, p'is guéri !

Mon pér' nous conta't çâ, p'is c' 'ta' in homm' de par chez eux. P'i' i' a vu çâ, lui...

20. Call [to] (angl.) : Appeler.



24 – LA BELLE AUX MAINS COUPÉES

Les événements que je vais vous raconter ont eu lieu à l'époque des princes et des rois, au temps où il restait des terres à coloniser.

Un jeune couple s'achète une grande propriété dont la plus grande partie est encore couverte de forêt. Les nouveaux colons ne trouvent, sur ce coin de terre en culture, qu'une sorte de mesure assez délabrée.

Après de durs travaux de défrichement le nouveau couple de colons agrandit considérablement la surface de terre cultivée ; le lot à coloniser était presque tout libéré de sa forêt. On ne garde qu'une faible surface boisée suffisante toutefois pour fournir le bois de poêle. J'utilise le mot poêle mais, à cette époque on se servait, pour chauffer la maison, d'un foyer où flambaient de grosses bûches d'arbres. Nos jeunes colons, donc, se gardèrent une forêt assez vaste pour y couper des billots destinés, une fois réduits en bûches, à alimenter le foyer.

Notre couple répara un peu la vieille bicoque, juste pour la rendre habitable, mais le gros de ses efforts fut concentré sur la construction d'une belle grange, d'une étable-écurie confortable et de remises à voitures. Son premier souci fut de faire produire à la terre la meilleure récolte possible. Bientôt, il se vit propriétaire d'un beau troupeau de porcs, surtout de vaches, et de quelques bons chevaux.

À leur arrivée sur sa ferme, le nouveau colon et sa femme étaient déjà les parents d'un fils d'une dizaine d'années et d'une fillette de trois ou quatre ans ; elle était certainement beaucoup plus jeune que son frère. Tout en fréquentant l'école, ces deux jeunes paysans s'étaient toujours intéressés au développement du domaine paternel. Ils travaillaient sérieusement à aider leurs parents, et ceux-ci avaient à cœur de se créer une ferme de grande valeur.

Au cours des premières années, le garçonnet et sa jeune sœur, le dimanche, allaient à la messe à pied, la main dans la main, quand la température le permettait. Les dimanches où la température était mauvaise, les deux enfants restaient à la maison, vu la grande distance de cinq ou six kilomètres, et la mauvaise qualité des chemins.

Mais avec le temps, le papa se sentit assez riche pour s'acheter, en plus des gros chevaux destinés aux labours et aux autres travaux de la ferme, un beau petit trotteur aux oreilles droites et à la queue élégante, une belle bête prédisposée à la

course. Pour mieux tirer parti de ce cheval, le fermier acheta un boghei ou voiture légère que l'on utilisa bientôt pour aller à l'église, le dimanche. Ah ! cette sortie dominicale devenait palpitante d'intérêt pour les enfants.

Quelques années plus tard, le père meurt des suites d'un accident. Par imprudence, le pauvre fermier va alimenter un bœuf de caractère violent et se fait gravement blesser par une corne de l'animal qui lui transperce le corps. On lui porte secours, mais on ne peut lui sauver la vie. Au cours de ses derniers moments, le père appelle son fils, âgé, à cette époque, d'environ vingt-deux ans et lui fait part de ses dernières volontés : « Je veux que tu prennes bien soin de ta mère et de ta jeune sœur. Tu es un homme maintenant, je puis compter sur toi. . .

— Ne t'inquiète pas, papa. Sois certain que je prendrai bien soin de maman et de ma petite sœur. Meurs en paix ! »

Le père ferme les yeux pour toujours. Menée par la peine et le chagrin, la mère suivit son mari dans la tombe, trois ou quatre ans plus tard. Au moment de quitter ce monde, la maman appela son fils et lui dit : « Ta petite sœur — même si elle a vingt ans, je l'appelle ta petite sœur — ta petite sœur n'a pas l'air d'aimer les réunions mondaines pour y rencontrer les garçons. Elle me donne l'impression qu'elle ne se mariera pas bientôt. Garde-la près de toi et prends-en bien soin ! Même si tu viens à prendre femme, garde ta sœur chez toi !

— Ne t'inquiète pas, maman ! reprend le jeune homme. Tu peux nous quitter en paix ! J'aime bien ma sœur ; et elle est digne de mon admiration. Sois certaine que je vais veiller sur elle ! »

Les parents partis, le frère et la sœur continuent à améliorer leur domaine. Ils démolissent leur vieille demeure et se bâtissent une maison élégante. On y admire de brillants planchers de bois franc vernis et recouverts de laizes de catalogue. La jeune fille n'a pas sa pareille pour tisser la catalogue, faire la cuisine ou la couture.

À cette époque, on n'allait pas acheter les habits chez le marchand. La plupart du temps, c'était les femmes qui fabriquaient, à la maison, les habits des hommes, surtout les pantalons et les manteaux. La jeune fille était très attentive à la garde-robe de son frère et lui fabriquait de beaux habits.

En plus d'être bonne couturière, la jeune fille était une excellente cuisinière. Elle avait le secret de la tarte au citron et d'une autre pâtisserie appelée actuellement meringue. Le nom était peut-être différent à cette époque, mais ce mets était à base de blancs d'œufs et de sucre. Le frère ne pouvait se rassasier des pâtisseries de la jeune cuisinière.

Nos deux fermiers en herbe ont tellement amélioré le domaine paternel que leur propriété devint la plus prospère de la région. Cette prospérité permit au jeune homme de louer les services de quelques employés et de se réserver certains loisirs. Nous parlons aujourd'hui de sports, mais à cette époque, on pratiquait certains sports en employant d'autres noms. À cette époque reculée, on était friand de compétitions comme les combats de coqs, les courses de chiens et de chevaux.

Le jeune fermier s'était procuré un coq, un beau coq roux qui était le champion de la région. De plus, notre jeune homme était propriétaire d'un beau grand chien brun-café, de taille élancée, au poil ras, d'une vitesse inégalée dans le pays. Souvent, à la suite d'une chicane avec les chats, il poursuivait ces derniers. Les chats grimpaient sur la remise à voitures. Pour tenter d'attraper les fuyards, le chien s'élançait et sautait par-dessus la bâtisse, incapable qu'il était de s'arrêter sur le toit. Les chats s'étaient habitués à chercher refuge sur la remise, certains que le chien sautait trop haut pour s'arrêter près d'eux.

Le fermier était très fier de son chien. De plus, il admirait son superbe cheval blond, ce cheval de course au cou musclé et aux oreilles verticales.

Malgré tout l'intérêt qu'il portait à ses animaux de prix, le jeune homme se réservait un peu de temps pour ses sorties, participer à certaines parties de cartes ou à certaines organisations paroissiales. Au cours de ces soirées, le jeune fermier cotoyait des jeunes filles. Les jeunes gens se rencontraient de temps en temps à l'occasion de danses. On ne dansait peut-être pas aussi souvent qu'actuellement, mais en plusieurs occasions, la danse était de mise.

Le jeune fermier rencontre donc une jeune fille et lui déclare son amour. Il ne tarde pas à annoncer la nouvelle à sa sœur : « Je vais t'apprendre que je songe à me marier. Il n'est pas question de t'abandonner, ma petite sœur ! J'ai promis à maman que je prendrais bien soin de toi. Ne t'inquiète pas de ton avenir ! Je vais allonger la maison et je vais faire construire des locaux uniquement pour toi. Ces pièces seront peut-être d'une beauté supérieure à celle que je me réserverai ! Tous les jours, je continuerai à aller te visiter. Tu vas t'apercevoir que, même marié, je continue à t'aimer beaucoup. Je ne cesserai pas de m'intéresser grandement à toi !

— Écoute, grand frère ! Si tu veux te marier, tu es bien libre de le faire. Je n'ai aucunement l'intention de m'y opposer et de nuire à l'orientation de ta vie. Je serai satisfaite si tu me prépares de petits appartements à côté des tiens. J'y demeurerai tout en essayant de rendre service ! »

Le frère ne se contenta pas d'organiser l'humble logis que suggérait sa sœur. Il ajouta une section à la maison et y fit préparer des locaux confortables pour sa sœur.

Le mariage eut lieu. Le jeune fermier conserva l'habitude, au retour de son travail, d'aller visiter sa sœur en premier lieu. Il l'embrassait comme on embrasse une parente que l'on aime. La petite sœur avait le don de réserver pour son frère un morceau de sa pâtisserie préférée, une tasse de bouillon ou un gâteau. Le jeune homme savait qu'une collation de choix l'attendait chaque jour. Après avoir visité sa sœur, le jeune fermier se rendait visiter sa femme.

Cette dernière était devenue jalouse de sa belle-sœur. Elle disait parfois à son mari : « Comment se fait-il que tu ailles saluer la reine, là-bas, avant de venir me visiter ? » La nouvelle fermière avait un caractère passablement agressif. Elle était jalouse, mauvaise jusqu'à en être maniaque. Le jeune mari répondait parfois aux

remarques désobligeantes de son épouse : « Écoute, ma femme, je vais voir ma sœur d'abord, et ensuite, je m'en viens ici et j'y reste presque sans m'absenter. D'ailleurs, je ne demeure pas longtemps chez ma sœur. Pour économiser du temps, je préfère d'abord aller saluer ma sœur, chez elle, et ensuite rester avec toi. Autrement, il me faudrait entrer ici et retourner la visiter. »

La jeune épouse ne trouvait pas ces arguments très satisfaisants. Avec le temps, sa jalousie se développait et se comprimait comme dans une bombe qui finit par éclater. Un soir, la femme jalouse se décide à adopter un plan bien précis : « J'en ai assez ! se dit-elle intérieurement. Je vais agir de façon que mon mari se débarrasse de sa sœur ! »

Pendant le sommeil du mari, la jeune femme, bien que couchée près de son homme, quitte le lit sans bruit et gagne le poulailler où l'on gardait les coqs de combat. Elle attrape le plus beau des coqs, le beau coq roux, le champion de la région. Elle profite du repos du volatile et lui tord le cou. Elle le jette sur le pavé, sans vie. Elle regagne sa chambre, sur la pointe des pieds, et se couche de nouveau sans attirer l'attention de son mari.

Tout à coup, la jalouse fait semblant de se réveiller et de sortir comme d'un cauchemar qui l'a beaucoup troublée. « Vite, vite ! crie-t-elle à son mari, réveille-toi ! J'ai fait un rêve qui dépasse les limites du bon sens. Il faudrait que tu vérifies si mon rêve correspond à la réalité !

— Voyons ! ne perds pas la tête ! En quoi consistait ton rêve ?

— J'ai rêvé que ta sœur avait tué ton coq !

— Ne viens pas me déranger ! J'irai au poulailler, demain matin ! Et même si tu disais vrai, la mère des coqs n'est pas morte ! Ne t'inquiète donc pas de ce rêve ! Couche-toi et dors. Nous nous occuperons de mon coq, demain ! »

Le jeune époux avait conçu une certaine inquiétude de la révélation de sa femme. Le lendemain matin, il file au poulailler pour vérifier le contenu du rêve. . . Il trouve son coq sur le pavé, le cou cassé. « Pourquoi, se dit-il, ma sœur a-t-elle tué mon coq ? Qu'est-ce qu'elle a contre moi ? » Il continue à visiter sa sœur chaque jour, mais il ne souffle pas un mot de la mort du coq. Il ne change rien à ses habitudes : il va rendre visite d'abord à sa sœur, mange une pâtisserie ou boit une tasse de bouillon, et ensuite rentre saluer sa femme.

Cette dernière se sent de plus en plus blessée au vif. Elle se dit : « Je vais tenter un autre coup ! » Un soir, elle laisse son mari au lit, et, dans le plus grand silence, gagne le chenil. Le beau chien dormait. La femme jalouse s'empare d'une hache et la rabat sur la tête du chien. Elle le tue. Elle revient dans sa chambre, va au lit de nouveau et répète la scène jouée lors de la mort du coq. Elle fait semblant de se réveiller en sursaut ; elle fond en larmes et s'écrie : « Elle dépasse les bornes ! Qu'est-ce que ta sœur a contre toi ? Je viens de faire un rêve épouvantable ! Ta sœur a tué ton chien !

— Laisse-moi dormir en paix ! rétorque le mari. Même si tu dis la vérité, ne t'inquiète pas outre mesure. La mère des chiens n'est pas encore morte ! »

Poussé par une certaine inquiétude, le lendemain matin, le mari va visiter son chenil et surtout la niche spéciale qu'il avait aménagée pour son chien favori. Il trouve l'animal gisant sur le pavé, la tête fendue d'un coup de hache. « Diable ! se dit-il, comment ma sœur peut-elle bien me faire un si vilain coup ? Ah ! j'ai promis à maman de prendre soin de ma sœur, je vais continuer à la protéger ! »

Il continue à visiter sa sœur, chaque jour, à son retour du travail, comme d'habitude. La femme jalouse ne peut contrôler sa colère. Une couple de semaines après la disparition du chien, la jeune femme prépare un autre mauvais coup.

Une nuit, elle s'en va en cachette à l'écurie et se rend à la stalle du beau cheval blond à la queue si élégante, et lui plante un couteau de boucherie dans la gorge. L'animal s'effondre à terre, sans vie.

La détestable épouse, après avoir tué le cheval de grand prix, revient à la maison, monte à sa chambre et invente un autre rêve où elle dit avoir appris que sa belle-sœur a tué le cheval du jeune fermier. « Écoute ! reprend le mari ; si ma sœur a tué mon cheval, c'est un grand malheur, mais rappelle-toi que la mère des chevaux n'est pas disparue à jamais ! Ne t'occupe plus de cette affaire ! »

Le matin venu, le fermier se lève un peu plus tôt que d'habitude, et se rend à l'écurie pour vérifier les faits annoncés par sa femme. Son cheval de course est bel et bien égorgé ! « Maintenant, se dit-il, que dois-je faire dans de telles circonstances ? » Il n'en dit pas un mot à sa femme, pas même à sa sœur. Il retourne, avec un beau sourire, visiter cette dernière, s'informer de sa santé. Il répète ces visites à sa sœur pendant un mois.

L'épouse jalouse se dit un jour : « C'est intolérable ! Mon mari ne chassera jamais sa sœur de chez lui. Il semble qu'elle ne nous quittera pas. Pourtant, je ne puis la supporter ! Je ne puis vivre dans son entourage ! »

Un soir, imaginez à quel excès elle est allée ! Le jeune couple avait mis au monde deux beaux petits garçons, deux jumeaux à la peau rose, au visage rond, aux yeux bleus et brillants. Les deux enfants commençaient à gazouiller. La maman les laissait d'ordinaire dans la chambre voisine où les jumeaux occupaient le même berceau. Une nuit, la jalouse se lève, va tuer ses deux enfants et renverse le berceau par-dessus les deux petits cadavres. De retour à son lit, elle simule une autre crise de nerfs. « Je viens de rêver, dit-elle en hurlant, que ta sœur a dépassé les bornes du sens commun ! Cette fois-ci, ce n'est pas ton coq qu'elle a tué, ce n'est pas ton chien ou ton cheval, mais elle a massacré tes deux enfants !

— Ne viens pas me dire que... »

Le mari saute du lit et gagne rapidement la chambre voisine, y trouve le berceau renversé et les deux petits cadavres dans une mare de sang. « Que veux-tu que je fasse ? » s'écrie le jeune fermier.

On organisa une veillée funéraire. On mit les deux cadavres sur les planches, comme on disait autrefois. À ce moment, l'embaumement n'était pas passé en coutume. Les deux morts furent déposés sur des tables recouvertes de draps blancs au milieu d'une salle décorée de banderoles blanches, et les parents veillèrent les deux petits cadavres toute la nuit.

La belle-sœur demanda ce qui s'était passé. On lui répondit qu'un malfaiteur s'était introduit dans la maison et qu'il avait perpétré ces meurtres. Le mari n'osa pas exposer tout de suite le problème à sa sœur.

Par contre, celle-ci savait que tous les malheurs dont son frère avait été la victime avaient pour auteur l'épouse jalouse. La sœur du fermier n'avait pas osé révéler les faits à son frère de peur de semer la querelle dans sa vie conjugale. Elle craignait que le jeune époux ne trouve matière à se séparer de sa femme. De plus, elle savait que ce mariage contracté d'après le rite catholique, était indissoluble. Le mari avait tout intérêt à ne pas connaître ce dont, elle, sa sœur, avait eu connaissance. Elle avait entendu la jalouse se rendre au poulailler pour tuer le coq, elle avait eu connaissance de la mort du chien, du cheval et de celle des jumeaux. Mais elle n'en avait rien dit à son frère.

Après les funérailles des enfants, le jeune fermier rend visite à sa sœur et lui fait part de ses propres sentiments. « Écoute, ma sœur ! Tu as tué mon coq, je n'ai rien dit. Tu as tué mon chien ; j'en ai été très affecté, mais je me suis tu. Tu as tué mon cheval blond ; j'en ai eu beaucoup de peine, mais j'ai réprimé ma colère. Dernièrement, tu as tué mes deux enfants. Il est grand temps que je me décide à réagir ! Tu vas me suivre dans la forêt. . .

— Je consens à te suivre, mais permets-moi de laisser ma petite chienne m'accompagner ! »

La sœur du jeune fermier possédait une petite chienne très docile à laquelle elle avait enseigné à se tenir debout, à tourner à gauche et à droite, et à exécuter d'autres gestes comiques.

Le justicier permet donc à sa sœur d'amener sa petite chienne avec elle en forêt. Une fois dans les bois, dans une zone extérieure à sa propriété, le jeune fermier dit à sa sœur : « Je n'ai pas le courage de te mettre à mort, mais je vais te trancher les mains et je vais te hisser au sommet d'un arbre. Je vais couper la tête d'une épinette, je vais y fixer un siège sur lequel tu t'assoiras et tu demeureras ligotée. Si ce n'est pas toi qui as tué mes enfants, Dieu va venir te libérer et t'aider à te tirer de cette piteuse situation !

— Je me sou mets à ta décision, mon frère, mais je sollicite de toi une faveur. Voudrais-tu disposer cette Bible sur mes genoux ? C'est une Bible que j'ai reçue en cadeau de notre mère mourante. Dispose-la solidement sur mes genoux. Comme je serai privée de mes mains, je ne pourrai pas la feuilleter, mais le vent viendra de temps en temps en temps en tourner les pages, et je pourrai ainsi lire quelques passages de la Bible avant de rendre l'âme.

— Je t'accorde volontiers cette faveur. Je vais te rendre ce service parce que tu es ma sœur. Mais remarque bien que, si tu es innocente, le bon Dieu va venir te libérer ! »

Le jeune fermier tranche les mains de sa sœur et la hisse sur une chaise au sommet d'un arbre, et la ligote solidement. Il prend soin de fixer la Bible sur les genoux de la malheureuse fille.

La petite chienne ne restait pas indifférente au sort de sa maîtresse. Ses yeux brillaient comme des éclairs, elle gémissait et laissait voir sa mauvaise humeur. Elle parvint même à grimper dans l'arbre et à rejoindre la jeune fille au sommet de l'épinette ; elle finit par prendre place sur les genoux de sa malheureuse maîtresse, par-dessus la Bible.

Le justicier, son travail terminé, descend de l'arbre dans l'intention de regagner sa demeure. En posant le pied à terre, il se plante une épine dans le talon. Aussitôt, il tente d'extraire l'épine de la plaie, mais ses efforts sont vains. À cette vue, la suppliciée crie à son frère : « N'essaie pas de te libérer de cette épine ! Tu n'y parviendras pas. C'est moi qui irai t'en débarrasser, quand je jouirai de l'usage de mes deux mains ! »

Au fond, le frère justicier n'était pas un dépravé. Il n'était même pas méchant. Il s'était cru obligé d'agir de la sorte envers sa jeune sœur. Pour lui sauver la vie, il avait apporté un drap et l'avait déchiré en bandelettes pour panser les moignons préalablement saupoudrés de sel en guise de désinfectant. C'est à la suite de ce pansement qu'il lui avait dit : « Si tu es innocente, le bon Dieu va t'aider à te tirer de ta situation malheureuse ! »

Rappelons, en passant, que le jeune fermier, après s'être planté une épine dans le talon, était parti vers sa demeure, en boitant. La petite chienne resta sur les genoux de sa maîtresse aussi longtemps qu'elle ne vit pas le bourreau de sa maîtresse disparaître à l'horizon. À ce moment, le petit animal descendit de l'arbre, commença à fureter un peu partout autour de l'épinette.

Tout à coup, la petite chienne sent des pistes d'hommes et de chevaux. Elle s'élançait vers la forêt dans la direction opposée à celle du jeune fermier. Le petit animal suit des pistes sur une assez grande distance et aboutit à une immense ferme couverte de grands vergers produisant des fruits de plusieurs sortes. Plus loin, il découvre un élégant château, propriété d'un prince.

Ce prince vivait avec sa mère qui était veuve, et bon nombre de serviteurs. C'était un beau prince, grand et fort, d'un caractère entier. Quand il prenait une décision il veillait à ce qu'on l'exécute. Un peu tranchant et exigeant, il était cependant bon et généreux. Quand il se rendait compte qu'il avait indisposé quelqu'un, il rachetait ce geste par de bonnes paroles ou des cadeaux.

Le prince était passé maître en fait de chasse, surtout de chasse à cheval. Quand la petite chienne s'introduisit dans le château, le prince était parti en voyage d'affaires. Les serviteurs trouvèrent le petit animal très attirant, avec sa couleur

blanche et ses taches brunes près des yeux et de la queue. Dès qu'elle s'est sentie observée par les serviteurs, la petite chienne commença à sautiller sur ses pattes postérieures, à tourner sur elle-même et à imiter, de ses pattes antérieures, un personnage prêt à applaudir.

Les serviteurs émerveillés par ces gestes élégants et comiques, conduisirent la petite chienne à la cuisine, lui servirent du lait et de la soupe, en plus de lui donner un os à ronger.

Quand la petite chienne a terminé son repas, on lui donne une belle galette, une galette assez épaisse et légèrement sucrée, comme ma mère en faisait, je m'en souviens, une galette appétissante et très nourrissante. La petite chienne, au lieu de dévorer la galette, la garde dans sa bouche et commence à laisser entendre une plainte d'ennui. Dès que la porte s'entrouve, le petit animal déguerpit comme une flèche. Les serviteurs tentent de poursuivre et d'arrêter l'intéressante visiteuse, mais leurs efforts sont vains. Elle prend la direction de la forêt, rendant inutile, toute tentative de poursuite.

La petite chienne retourne à l'arbre où se tient sa maîtresse, grimpe dans l'épinette, saute sur les genoux de la mutilée et soulève la galette à la hauteur de sa bouche pour lui permettre de se nourrir. Tous les deux jours, la petite chienne retourne au château, et bientôt elle s'y présente chaque jour. On la conduit à la cuisine, on la fait manger, puis elle attrape la galette et disparaît à toute vitesse, défiant tout procédé des serviteurs pour retrouver son milieu de vie.

À son retour de voyage, le prince apprend, de la bouche des serviteurs, les événements récents touchant la visite du petit animal : « Nous voyons arriver chaque jour une petite chienne, très jolie, dressée à des gestes très raffinés. Elle nous épate à chaque visite : elle prend un peu de nourriture, et dès qu'on lui présente une galette, elle l'attrape dans sa bouche, quitte les lieux rapidement et disparaît dans la forêt.

— Je ne sais pas, poursuit le prince, comment expliquer ce phénomène. Mais, demain, quand la chienne reviendra, vous l'enfermerez dans la cuisine et vous m'avertirez de sa visite. Je sellerai mon cheval ; pendant ce temps, vous donnerez à manger à la visiteuse, vous lui ferez cadeau d'une belle galette, et, quand je vous annoncerai que je suis prêt à partir, vous ouvrirez la porte et vous laisserez le petit animal s'échapper. Je tenterai de la suivre, votre petite chienne ! »

Les événements se déroulent comme prévus. Le lendemain, la petite chienne revient au château. On l'attire dans la cuisine pour la faire manger et l'on ferme la porte. Le prince va aussitôt seller un cheval très rapide. Il lance un cri : « Je suis prêt ! » On ouvre la porte de la cuisine, la petite chienne se précipite vers la forêt ; le prince tente de la suivre. Il lui faut aller tantôt à gauche, tantôt à droite, exécuter autant de détours que le petit animal. Poursuivant et poursuivi vont à toute vitesse.

Tout à coup, le prince perd la petite chienne de vue. Il lui était impossible de savoir où elle était passée. Il tourne, change de direction, revient sur ses pas ; il

s'arrête près d'une épinette. Par hasard, il lève la tête et aperçoit une jeune fille assise au sommet de l'arbre. Juchée là-haut depuis trois semaines, malgré ses vêtements malpropres, ses cheveux emmêlés, la jeune fille avait tout de même conservé une grande beauté.

Le prince grimpe dans l'arbre pour aller secourir la prisonnière. Il la trouve sale, fatiguée, abattue, mais il est frappé par la beauté qui se dégage de ses grands yeux pleins de bonté. Ces beaux grands yeux laissent voir une âme franche et loyale. C'était là le secret de toute sa beauté. « Dois-je vous appeler madame ou mademoiselle ? demande le prince.

– Mademoiselle ! répond la fillette.

– Eh bien ! mademoiselle, je ne sais pas comment il se fait que vous soyez ici, je ne sais pas si vous avez mérité ce châtiment, mais je ne vous fais aucune question. En vous regardant dans les yeux, je vous trouve honnête et franche, je vous trouve belle. Si vous voulez bien me suivre, je vous conduirai dans mon château. Je ne tolérerai pas que vous restiez ici.

– J'accepte votre offre. Vous êtes bien charitable ! »

Le prince installe la jeune fille infirme sur la selle de son cheval, et monte en croupe derrière elle. Arrivé au château, le chasseur fait part à sa mère de sa trouvaille. La reine trouve la jeune fille sympathique. « Mon fils, je ne sais si tu as bien fait de secourir cette jeune personne. Peut-être a-t-elle mérité ce châtiment qu'on lui a infligé dans l'arbre où tu l'as trouvée !

– Quant à moi, maman, je ne crois pas à la culpabilité de cette jeune fille ! Quoi qu'il en soit, à la vue de sa pénible situation, je n'ai pu l'abandonner seule à son triste sort ! »

On s'occupe de la toilette de la jeune infirme, on la revêt d'une élégante robe, on lui procure tout le confort possible. Après avoir procédé au lavage de sa chevelure, on découvre qu'elle a de longs cheveux dorés. Pendant plusieurs jours, on force la nouvelle venue à garder le lit pour réparer les ravages de trois semaines de privations endurées dans l'arbre. Elle était réellement malade.

Avec le temps, la jeune fille recouvre sa santé et se montre fort aimable aux gens du château. Elle aide à la cuisine, tâche de se rendre utile et surtout manifeste un grand respect à la mère du prince. Elle participait à la couture, au menu de la table. Elle donnait des recettes de pâtisseries qui faisaient les délices du prince. Ce dernier appréciait énormément le caractère serviable de la jeune fille, et tous les gens du château partageaient ce sentiment du prince à l'égard de l'infirmes.

Un jour, le prince s'adresse à sa protégée : « Je ne sais ce que vous en pensez, mais quant à moi, je ne pourrais trouver une meilleure compagne que vous, j'en suis convaincu ! Je serais trop heureux de vivre à vos côtés jusqu'à la fin de nos jours tout en chérissant de bons enfants auxquels nous donnerions des soins attentifs.

— Je vous comprends ! Mais je suis une infirme. Je viens en aide aux autres dans la mesure de mes moyens ; je donne des conseils aux cuisinières, mais, vous le savez, je n'ai plus mes mains. C'est une infirmité qui entraîne de graves conséquences !

— Ah ! reprend le prince, c'est un détail, c'est un simple détail ! Je ne renonce pas pour si peu à devenir votre époux ! »

La jeune infirme accepte d'épouser le prince. Peu après les épousailles, le mari part en guerre, et son absence se prolonge passablement. Pendant ce temps, l'épouse infirme donne naissance à deux jumeaux, deux petits garçons d'une beauté assez rare. Jamais on n'avait vu de si jolis bébés dans toute la région. La mère du prince, toute heureuse de cet événement, ne cessait de féliciter sa bru de la beauté de ses enfants. « Il faut absolument, dit la reine, en faire parvenir la nouvelle à ton mari, le plus tôt possible ! Nous allons écrire une lettre au prince pour lui annoncer qu'il est le père de deux jolis enfants dont nous sommes tous fiers ! »

On fait venir un page ou un jeune serviteur habitué à porter des messages aux princes ou aux rois. La reine remet au commissionnaire une lettre conçue à peu près en ces termes : « Ton épouse a mis au monde deux jumeaux tellement jolis que je n'en ai jamais vu de semblables. J'ai hâte que tu sois de retour pour jouir de la vue de ces enfants. Je te souhaite de revenir bientôt ; quelle joie sera la tienne, j'en suis certaine, quand tu les verras. Reviens-nous le plus tôt possible. Tes enfants et ton épouse t'attendent ! » Elle glisse cette lettre dans une enveloppe qu'elle adresse à son fils. Elle remet le message au page en lui indiquant la route à suivre pour rejoindre le destinataire de la lettre.

Pour parvenir à l'endroit où demeurait le prince, on devait traverser une large rivière. Sur la rive la plus rapprochée du château vivait une vieille fée haïssable et passablement méchante. Elle avait une fille de l'âge du prince. Cette fillette, à un moment, avait tenté de devenir l'épouse du prince, mais ce dernier l'écarta sans ménagement. La vieille fée n'avait pu pardonner au jeune homme son refus d'épouser sa fille. « Un bon jour, se disait la fée, le prince paiera cher cette injure ! »

Quand le messenger approche de la rivière, la vieille fée court à sa rencontre et lui demande : « Où vas-tu, mon petit ? » Il était à peine trois heures de l'après-midi. « Je vais porter une lettre au prince ! répond l'enfant. Il me faut donc traverser la rivière, et j'avais l'intention de vous emprunter une chaloupe pour gagner l'autre rive sans tarder ! »

La vieille fée jouissait de pouvoirs magiques. Elle suscite une bourrasque qui soulève de dangereuses vagues sur la rivière et provoque un orage de pluie abondante. « Pauvre enfant, dit la fée, la température est trop mauvaise pour que tu traverses la rivière aujourd'hui. Vois donc ces grosses vagues et cette pluie ! Tu ne pourras échapper à la noyade ! Tu ferais mieux de rester ici, de coucher chez moi. Demain, il fera beau, et tu pourras facilement traverser le cours d'eau, grâce au bateau que je te prêterai ! »

Le petit commissionnaire trouva ce discours plein de bon sens, étant donné la peur mortelle qu'il ressentait de traverser la rivière au cours d'une telle tempête. Il accepta donc l'hospitalité de la vieille dame. Celle-ci donna à l'enfant un bon repas et lui assigna un bon lit pour y dormir en paix.

Dès que l'enfant est endormi, la fée fouille les poches de son hôte, y trouve la lettre, et ne peut s'empêcher de la lire. « Ta femme, disait la reine, a donné naissance à deux jumeaux d'une beauté encore jamais égalée. Reviens-nous le plus tôt possible ! »

La fée déchire la lettre adressée au prince et lui en écrit une autre : « Je t'annonce une nouvelle épouvantable. Ton épouse a mis au monde deux enfants, mais je ne sais trop ce qui est arrivé, ce sont de vrais monstres. J'ignore comment nous pourrions garder ces petits êtres difformes dans le château. C'est une disgrâce pour ton pays et ta famille. Il faudrait nous débarrasser de ces enfants repoussants. Si tu les vois, à ton retour, tu vas en tomber à la renverse ! »

La fée met cette fausse lettre dans l'enveloppe destinée au prince. Le lendemain matin, le beau temps est revenu. La vieille réveille le petit messenger, en lui disant : « Regarde, mon enfant, comme la température est belle ! Il est évident que le bon Dieu t'aime ! Viens prendre un bon déjeuner, et ensuite, tu pourras utiliser ma chaloupe pour traverser la rivière. Une fois sur l'autre berge, tu attacheras cette embarcation, et, quand tu reviendras de ton voyage, tu t'en serviras pour retraverser le cours d'eau. Tu ne manqueras pas de venir loger dans l'autre chalet que j'habite souvent sur l'autre rive.

Le jeune page continue sa course et va porter la lettre au prince. Le prince lit la lettre. . . « Ton épouse a donné naissance à deux enfants. Mais je ne sais ce qui est arrivé, ce sont de vrais monstres. Nous ne pouvons pas les garder au château ! »

À cette nouvelle, le prince se dit à lui-même : « Ma femme, je l'aime beaucoup ! Je ne veux pas détruire les enfants qu'elle a mis au monde. Je veux qu'ils vivent ! » Il rédige sur-le-champ une lettre qu'il confie au messenger : « Vous m'annoncez que ma femme a donné naissance à deux enfants. Monstrueux ou normaux, je veux que vous en preniez soin jusqu'à mon retour. Je veux les voir ! »

Le petit commissionnaire reprend la lettre et file vers le château. À une faible distance de la rivière, la fée, de son chalet, aperçoit venir le page après son voyage de plus d'une semaine. En l'apercevant, la fée provoque une autre tempête et lui tient à peu près le même discours que lors de son premier passage : « Tu ne vas pas prendre le risque de traverser la rivière, ce soir ! La tempête est trop menaçante. Tu vas loger chez moi, comme à l'autre voyage ; je vais te servir un bon repas, tu vas dormir dans un lit confortable, et demain tu continueras ta route ! »

Le page suit le conseil de la fée. Dès que le voyageur sommeille, la fée trouve la lettre dont il est porteur, et elle en prend connaissance. « Monstrueux ou normaux, je veux que vous en preniez soin. Je veux voir mes enfants ! » La fée déchire la lettre et en rédige une autre : « Je veux que vous débarrassiez le château des deux

monstres, et que vous détruisiez également leur mère. Ces deux monstres ne sont pas mes enfants ! »

Le lendemain matin, le beau temps est revenu. « Le bon Dieu te favorise, mon enfant, dit la fée. Regarde le beau soleil qui brille pour toi ! Tu vas manger un bon déjeuner et tu vas regagner ton château où l'on prendra bien soin de toi ! »

Le jeune messenger n'avait pas eu connaissance des agissements de la fée. Il file vers le château, emportant la lettre dans sa poche. Dès que le page met le pied dans le château, la reine s'empresse de lire la lettre de son fils. « Je veux que vous détruisiez ma femme et ses deux monstres. Ces deux êtres étranges auxquels elle a donné le jour ne sont pas mes enfants ! »

Grande est la surprise de la vieille reine à la lecture de ce texte. Elle se dit : « Mon fils est très intolérant. Quand il prend une décision, il tient à ce qu'on lui obéisse ! Comment vais-je m'y prendre pour annoncer une telle nouvelle à ma bru ? »

Petit à petit, la reine aborda le sujet de la lettre du prince et finit par dire à la jeune mère : « J'ignore comment la chose est arrivée, mais les sentiments du prince ont changé. Je me demande s'il n'a pas été frappé de folie. Il me commande, sans aucune nuance, de vous détruire, toi et tes deux enfants !

— Eh bien ! je ne crois pas qu'on y puisse changer grand-chose ! Je ne vois pas, moi non plus, comment expliquer cette attitude. Il semble que le bon Dieu permette cette épreuve. Je ne puis vous empêcher d'agir comme vous l'entendrez !

— Même si mon fils me le commande, reprend la reine, je m'oppose à ce qu'on vous tue, toi et tes enfants, surtout de si jolis enfants ! Mais voici comment je vais agir.

Je vais placer tes deux enfants dans un drap que je vais suspendre dans ton dos. Je vais également déposer de la nourriture dans le drap qui enveloppe les enfants, et des serviteurs vont vous conduire à une grande distance dans la forêt et vont vous y abandonner à la grâce de Dieu. C'est le bon Dieu qui s'occupera de toi et de tes enfants. Peut-être qu'un jour sa Providence fera la lumière dans toute cette suite d'événements ! »

La reine passa donc aux actes. Elle plaça les deux enfants dans un drap et les suspendit dans le dos de leur mère, après avoir déposé près d'eux une certaine quantité d'eau et de nourriture. Ainsi affublée de ce fardeau, toujours privée de ses mains, la pauvre mère se trouvait dans une situation embarrassante.

Les serviteurs du château firent monter l'épouse du prince à cheval et la conduisirent à une grande distance dans la forêt, certains qu'elle ne pourrait plus retrouver sa route. Ils l'abandonnèrent seule à son sort.

L'infirmes continua sa route à pied dans l'espoir d'arriver à une région habitée. La fatigue la gagna bientôt. Sa gorge devint brûlante et ses pieds purent à peine lui permettre d'avancer lentement.

Prise d'une sorte de découragement, elle s'adresse à Dieu : « J'ai toujours essayé de Te servir de mon mieux. Maintenant, Tu entends pleurer mes petits enfants. Ils ont soif, ils ont faim. Je ne sais pas comment les secourir. Ne me laisse pas seule, aie pitié de ma misère ! »

Sa prière terminée, elle s'arrête et aperçoit devant elle une grande dame souriante, habillée de blanc et de bleu, portant une sorte de frange d'or et d'argent à ses vêtements. Elle portait un bandeau doré ou plutôt une couronne d'or sur son front garni de cheveux. À la vue de cette dame souriante, la fatigue de l'infirmes disparaît. Un certain bien-être, un certain confort l'envahit. Et la dame lui parle : « Qu'as-tu à pleurer ?

— Eh bien ! j'ai été abandonnée dans la forêt. Je marche depuis des heures et je meurs de soif. Mes deux enfants sont suspendus dans mon dos ; je ne puis leur venir en aide, faute de mains. Mes enfants vont mourir, et moi-même je crains de mourir avec eux. Je suis à bout de force et de moyens !

— Lève-toi un peu ! commande la dame.

— Je ne sais si je vais y arriver, répond la maman infirme.

— Essaie, essaie ! Tu peux te lever ! »

La jeune mère se dresse sur ses pieds malgré le fardeau qu'elle ressent dans son dos. « Maintenant, continue la dame en bleu, que désires-tu ? Tu veux boire ?

— Ah ! oui, j'ai tellement soif !

— Regarde devant toi. Vois la belle source d'eau fraîche qui t'attend ! »

L'infirmes baisse les yeux et aperçoit, à quelques pas, une source qui chante un peu comme des oiseaux. Un filet d'eau tombe dans une sorte de creuset et s'en échappe avec un bruit léger. L'eau est claire et fraîche. « Puisse de l'eau et bois ! dit la dame avec insistance.

— Mais, proteste la jeune mère, je n'ai pas de mains. Comment voulez-vous que je boive ?

— Eh bien ! penche-toi la tête près de l'eau et happe l'eau avec ta bouche.

— Ah ! non ; si je me penche, mes enfants vont culbuter pardessus ma tête et vont tomber à l'eau !

— Ne t'en fais pas pour si peu ! Essaie de te pencher, tu vas voir ce qui se passera. Penche-toi et bois. Tout va bien tourner ! »

La jeune maman se penche. Floush ! les deux petits enfants sortent du drap pendu au dos de la mère et tombent dans l'eau. L'infirmes regarde désespérément la grande dame. Celle-ci lui crie : « Attrape tes enfants ! Ils vont se noyer !

— Impossible, riposte la jeune maman, je n'ai pas de mains !

— Vite ! Plonge tes bras dans l'eau et sauve tes enfants ! »

La mère plonge ses bras dans l'eau et en retire ses jumeaux. Quelle n'est pas sa surprise en constatant qu'elle est de nouveau en possession de ses deux mains ! Ah ! elle se rend compte de l'identité de la dame. « C'est la Vierge Marie ! » se dit-elle à elle-même. Aussitôt, la belle dame lui lance une boule de laine en lui disant : « Tu as maintenant tes deux mains. Tu pourras prendre soin de tes enfants. Prends cette boule de laine et déroule-la derrière toi, en marchant. Quand le peloton sera épuisé, tu trouveras un logis pour toi et tes enfants ! »

La dame disparaît. La maman attrape le brin de laine et marche en déroulant, à chaque pas, une légère partie du peloton. Le fil est long, long. . . Finalement, le brin de laine s'arrête. La maman tourne ses regards autour d'elle. Soudain, elle aperçoit une clairière à une courte distance. Elle s'avance et découvre une pièce de terre déboisée et une maisonnette. Elle constate que des colons ont défriché un coin de terre, ont bâti une sorte de camp et ont quitté la région. Nombre de ces hors-la-loi défrichaient ainsi un coin de terre, s'installaient sans aucune permission, finissaient par se décourager et par quitter les lieux.

Elle visite la maisonnette et y découvre un certain confort. Elle remarque un détail assez extraordinaire ; elle y trouve de la nourriture : du pain, du beurre, des légumes, des fruits. . . toutes des denrées qui n'avaient certainement pas été abandonnées là par les anciens propriétaires de la maisonnette. C'était donc la Sainte Vierge qui avait placé cette nourriture dans la demeure pour aider les exilés à survivre.

La jeune maman commence par balayer la maison au moyen d'un balai de cèdre de sa propre fabrication. Après avoir tout remis en ordre, de son mieux, elle tâche de rendre la bâtisse confortable en vue de l'hiver à venir. Elle se fabrique des flèches et s'habitue à faire la chasse pour trouver sa nourriture. Elle découvre quelques outils, des pelles, des pioches, des haches, ce qui lui permet de cultiver un peu la terre, tout en vivant de chasse. Elle récolte des patates et parvient à organiser sa vie et celle de ses enfants dans cette maisonnette en pleine forêt.

À l'âge de huit ou neuf ans, les jumeaux commencent à être aussi habiles que leur mère, à la chasse ou à la culture de la terre. Malgré leur bas âge, ils montrent un grand savoir-faire, les petits !

À son retour de la guerre, le prince avait une grande hâte de revoir sa femme et de connaître ses enfants. Il était un peu assombri à la pensée des deux monstres qu'on lui avait annoncés, mais il aimait encore sa femme et était prêt à venir en aide aux deux êtres anormaux.

Il arrive au château et demande à sa mère : « Où est ma femme ? »

– Ta femme, répond la reine, elle n'est plus ici !

– Comment ? Ma femme est partie ? demande le prince.

– C'est toi-même qui, dans une lettre, nous as commandé de tuer les deux enfants et leur mère !

– Mais, je n'ai jamais donné un tel ordre ! » de riposter le prince.

La reine expose au prince la décision qu'elle a prise d'abandonner la maman et ses deux enfants dans la forêt. On entreprend des recherches pour les retrouver. Le prince consacre des semaines et des mois à parcourir la forêt à la recherche de sa femme. Ses efforts restent sans résultat. La fatigue le fait vieillir, le chagrin et la peine ne cessent de l'accabler.

Un jour, le prince part en promenade, à cheval, dans la forêt, en vue de faire un peu de chasse si l'occasion s'en présente, mais surtout pour se reposer. Il a presque renoncé au projet de retrouver sa femme.

Sur sa route, il lève une belle petite chèvre. Il se demande s'il va l'abattre ou la prendre vivante. Il la trouve tellement jolie. Il poursuit le petit animal. La chèvre va se réfugier chez la maman des deux jumeaux.

L'animal traversa un champ à demi cultivé. C'était le champ que la femme du prince exploitait en vue d'y trouver une partie de sa vie et de celle de ses enfants. Le prince aperçoit la maisonnette au fond de la clairière. La petite chèvre le précède et va se cacher dans un abri qu'on lui a aménagé près du chalet, et où les enfants prennent soin d'elle.

Le prince voyait cette demeure pour la première fois en forêt. Malgré ses nombreuses visites dans ces parages, jamais il n'avait aperçu cette pauvre maison. Il aperçoit une femme debout sur le perron de la bicoque. Il s'arrête et demande à la dame : « C'est à vous cette chèvre-là ? »

– Oui, c'est notre chèvre !

– Oh ! je vous prie de m'excuser ! j'ai eu l'intention de la tuer, ou plutôt de la prendre dans un filet. Je l'ai trouvée si jolie ! Pourriez-vous me donner un peu d'eau pour éteindre ma soif ? »

La femme lui apporte un grand verre d'eau de source, bien froide, et elle invite le visiteur à rentrer. Le cavalier accepte. « Vous ne mangeriez pas quelque chose, un bol de soupe, pour vous réconforter un peu ? »

— Certainement, madame ! »

La soupe était prête. La paysanne en sert au visiteur et ajoute : « Vous semblez épuisé, mon ami ! Ne désirez-vous pas vous étendre un moment sur un lit ?

— Vous êtes bien bonne, madame ! Je n'ai jamais rencontré une personne si charitable pour les étrangers !

— Passez dans l'autre pièce, vous y trouverez un bon lit ! »

La cloison n'était pas des plus étanches. Elle se composait de quelques planches et de vieilles tentures qu'on avait réunies pour faire un semblant de mur entre la cuisine et la chambre à coucher. On y trouvait un lit assez propre et tout à fait convenable. Le prince passa dans la chambre pour s'y reposer quelques instants.

La maman avait apporté — j'ai oublié de le mentionner — lors de son départ du château en compagnie de ses enfants, un portrait de son mari. Elle avait accroché ce portrait à un mur en face de la table. À chaque repas, on disait le « Benedicite » et l'on demandait au bon Dieu de faire en sorte que le chef de famille revienne vers sa femme et ses enfants. Jour après jour, la maman et ses deux enfants répétaient la même prière devant le portrait suspendu à la muraille.

Le prince, une fois étendu sur le lit, fait semblant de dormir, mais il ne peut sommeiller. Il a cru reconnaître cette femme. De son côté, la femme a cru reconnaître son mari, mais elle ne lui en a rien dit par crainte de s'être trompée. De plus, son mari avait ordonné de la tuer et de tuer ses enfants. . . Il lui fallait user de prudence. Elle ne lui a pas fait voir qu'elle l'a reconnu. Le prince est trop peu sûr de ses impressions pour en parler avec assurance. Il ne dort pas.

Les deux petits frères, maintenant âgés d'une douzaine d'années, reviennent de leur tournée en forêt. Ils rapportent un gibier suffisant pour le repas du soir. L'un des enfants demande à sa mère : « À qui le cheval qui attend à la porte ?

— Chut, chut ! ne parle pas si fort ! Quelqu'un dort dans la chambre, là-bas !

— Quelqu'un ? demande l'enfant. Un homme ? Une femme ?

— C'est un homme ! répond la mère.

— Nous ne savons pas ce qu'est un homme ! Nous n'en avons jamais vu !

— Ne faites pas de bruit, supplie la mère ; ne le dérangez pas ! »

Poussés par la curiosité, les deux enfants jettent un coup d'œil dans la chambre et reviennent avec des remarques troublantes : « Écoute, maman ; cet homme ressemble à celui dont le portrait est suspendu au mur de la cuisine ! Ne serait-il pas notre père ?

— Chut ! chut ! Taisez vous ! Vous savez bien que c'est un autre homme ! Laissez-le dormir ! Je lui ai permis de se reposer. N'allez pas le réveiller ! »

Mais les enfants ne pouvaient se retenir de jeter un coup d'œil sur le dormeur. « Ah ! maman, disaient les jumeaux, il ressemble tellement au portrait de notre père ! Ce n'est pas possible que ce soit un étranger ! Il a l'air un peu plus âgé que sur le portrait, mais il a la figure de papa ! »

Tout à coup, le prince se lève et va vers les deux garçonnetts. « Bonjour ! leur dit-il.

— Bonjour !

— Ah ! continue le prince, vous êtes deux jolis garçons ! Mais vous êtes presque des hommes maintenant. Vous m'avez l'air très débrouillards. Qu'avez-vous rapporté de votre excursion de chasse ? »

Les jumeaux s'empresent de lui montrer quelques pièces de petits gibiers. « Vous êtes très habiles, mes petits ! » enchaîne le prince. Puis il s'adresse à la femme : « Je vous remercie beaucoup, madame, de m'avoir donné de l'eau pour étancher ma soif, et de la soupe pour calmer ma faim ! Je vous suis très reconnaissant aussi de m'avoir permis de dormir. Vous savez, je ne m'absente pas souvent ; je ne suis pas capable de dormir facilement. Maintenant, je vais retourner au château !

— Au château ? questionne la femme.

— Eh oui ! Je suis le prince Untel — il dit son nom — et continue à causer. Avant de partir, madame, pourrais-je vous faire une question ?

— Oui, certainement !

— J'ai déjà épousé une femme d'une grande finesse d'âme. Elle était accueillante, dévouée, charitable pour tous, comme vous l'êtes. Mais ma femme était infirme : elle n'avait pas de mains. Vous lui ressemblez tellement que, si vous n'aviez pas de mains, je me croirais en présence de ma femme !

— Eh bien ! j'avais perdu mes deux mains, mais je les ai retrouvées !

— Alors, tu es ma femme ! »

Vous pouvez imaginer la scène de la récoognition. Il se jette au cou de sa femme. Celle-ci est heureuse de constater que la suite de ses malheurs ne tient qu'à une erreur. Le prince n'avait aucunement eu l'intention de détruire sa femme.

Enfin, la famille est réunie ! Les deux enfants n'ont jamais été si heureux. Le papa les fait monter sur son cheval et les ramène au château pendant que la femme reste dans le chalet en attendant le retour des siens. Peu après, deux autres chevaux arrivent au chalet pour ramener la maman et les souvenirs conservés dans la maisonnette.

Il restait toutefois à la femme du prince un devoir à accomplir envers son frère. On se rappelle que, en descendant de l'arbre où il avait attaché sa sœur privée de ses mains, le jeune fermier s'était planté une ronce dans le pied. Il avait tenté, mais

en vain, de se libérer de cette épine. La jeune fille mutilée avait dit à son frère : « La ronce qui a pénétré dans ton pied, n'essaie pas de l'extraire, tu n'y réussiras pas ! C'est moi qui t'en libèrerai, quand je jouirai de nouveau de mes deux mains ! »

La femme du prince décide donc de retourner visiter son frère. Elle s'habille en médecin, monte dans une voiture élégante et apporte une provision de remèdes et d'outillage qui caractérisent le médecin. Elle se rend dans la région où réside son frère et entend dire qu'il est très malade. « De quoi souffre-t-il ? demande-t-elle aux bonnes gens.

— Il s'est planté une ronce dans le pied, autrefois. Cette ronce s'est développée au point de devenir un arbre. Personne n'a jamais pu débarrasser le malade de cet arbre-là. Quand on le coupe, il repousse plus gros et plus rapidement. Alors toute l'énergie du malade est drainée par cet arbre.

— Ah ! je vais aller constater ce phénomène ! » reprend le faux médecin.

La femme du prince se rend chez son frère. Elle trouve la maison remplie de gens accourus pour consoler et encourager le malade. Elle se présente comme un médecin capable de guérir toutes les maladies, depuis le mal de tête jusqu'aux jambes fracturées. Elle fonce dans la chambre de son frère et aperçoit l'arbre dont les racines s'enfoncent dans le pied du malade.

En voyant le médecin, le malade lui demande s'il peut espérer de lui au moins un soulagement. « Oui, je puis vous guérir, mon ami, dit le médecin. Ce sera même facile, mais j'exige que votre épouse sorte de la chambre ! »

Mais la fermière, haïssable et jalouse, refuse de sortir et de laisser cette femme-médecin seule avec son mari. Elle commence à montrer des signes de colère. Son mari lui dit : « Écoute-moi bien, ma femme ! J'ai passé une partie de ma vie à t'obéir et à me plier à tes décisions. Je rencontre quelqu'un qui va peut-être me sauver ; je ne veux pas perdre cette chance. Sors de la chambre ! »

La fermière sort de la chambre. La femme-médecin s'assoit à côté du lit du malade. « Tu ne me reconnais pas ? lui demande-t-elle.

— Non, répond le malade. Mais peut-être ! J'avais autrefois une sœur. Tu ressembles à elle, mais ma sœur. . . je lui ai coupé les mains, je l'ai abandonnée dans la forêt. Elle est sûrement morte puisqu'elle était privée de ses mains et n'a eu personne pour lui venir en aide !

— Eh bien ! c'est ta sœur qui te parle en ce moment !

— C'est toi ?

— Assurément, c'est moi ! Veux-tu que je te guérisse ?

— Ah ! si tu voulais me guérir, tu serais trop aimable ! Je n'ai pas mérité une telle faveur, mais je te remerciais et je serais aussi reconnaissant au bon Dieu !

— Regarde-moi faire. C'est très facile ! »

L'arbre qui sortait du pied du malade avait trois ou quatre centimètres de diamètre. La femme-médecin prend l'arbre entre le pouce et l'index, et tire sur cette branche. L'arbre tombe par terre. Le pied du malade est guéri ! Le fermier se jette à genoux, presse sa sœur dans ses bras et lui demande pardon. L'ancienne infirme ne refuse pas de pardonner à son frère. La fermière revient dans la chambre en entendant la voix de son mari. Elle le trouve guéri, reconnaît sa belle-sœur et lui demande pardon après avoir avoué qu'elle avait tué le chien, le cheval et les enfants.

Et ce fut la réconciliation de cette famille. Voilà la fin de mon histoire. Il est temps d'aller dormir !

LA BELLE AUX MAINS COUPÉES

Récit populaire raconté en décembre 1979, à St-Charles, Ontario par l'abbé Ovila Campeau (67 ans) né à Hanmer. Ce récit lui a été raconté par sa mère, Lucie Ranger, alors qu'il avait 8 ou 9 ans.

Enregistrement n° 4648. Conte-type 706 I d, II (bois), III e (fée), IV a, b.

Alors, çâ, ça s' passait dans l' temps que i' y ava't dés prinç's p'is dés rois p'i' i' y ava' encôr' dés terr's neuves. Et puis, c'est in jeun' coup' [couple] qui ont ach'té un' terr' comm' çâ. I' ava't pâs beaucoup d' terr' fait' su' c' terr'-là. I' y ava' in vieux chac¹ [shack] de bâti d'ssus qui s'en alla' un peu en pourriture. Et i' ont... sont arrivés lâ p'i' i' ont travaillé b'en dur pour défricher la terre. Ils l'ont défrichée presque en entier. I' ont gardé juste assez de terrain en boâs d'bout' pour satisfaire à leurs besoins pour du boâs d' poêle. B'en, j'appell' çâ du boâs d' poêle, mé' dans c' temps-lâ i' ava't pâs vraiment dés poêles, v's savez, c'éta't dés foyers, hein, p'i' on j'ta't dés gross's bûch's de boâs là-d'dans. Alors, ils se sont gardé' assez de terrain en boâs d'bout' pour aller chercher dés gros billots p'is couper dés gross's bûch's p'is mett' çâ dans l' foyer.

Ils ont amélioré leur shack un p'tit peu pour le rend' plus habitable, mé' ils se sont occupés surtout, voyez-vous, de... de bâtir un' bell' grange, dés beaux écuries, un' belle étable et dés cheds [sheds]² à 'oétur's [voitures] p'is tout çâ. Ils s' sont occupés surtout d'abord, eux aut's, d'améliorer la terre, de façon à c' que la terr' produis' le pluss' possible.

I's sont dev'nus propriétair's d'un gros troupeau, dés cochons, dés vach's surtout, p'is dés beaux chevaux. Ce couple-lâ, i' ava' un p'tit garçon p'i' un' p'tit' fill' quand i's sont arrivés sur la terre. Le p'tit garçon ava't peut-êt' neuf ans, la p'tit' fille ava't peut-êt' quatre ans, que'qu' chos' comm' çâ, 'a éta't pâs mal plus jeun' que le p'tit garçon.

Et cés deux enfants-lâ, bien, ils sont allé' à l'école, mé' i's s' sont to'jours montrés très intéressé' au dév'lopp'ment du domain' de leurs parents. Ils ont travaillé avec ardeur pour aider leurs paren à bâtir quelque chos' de beau.

1. *Shack* (angl.) : Masure, habitation de style primitif.

2. *Shed* (angl.) : Hangar, remise.

Et dans les premiers temps, là, i' alla' à la mess', le dimanche, vous savez, à pied. P'is le p'tit frère, i' t'na't sa p'tit' sœur par la main p'i' i's s'en alla'ent comm' çâ à pied à la mess' quand i' faisa't beau. Mé', quand i' faisa't mauvais, comm' de raison, i' pouva't pâ' allé' à 'a messe. I' éta' à t'oâs quat' mill's de. . . t'oâs quat' mill's de l'église, p'is les ch'min éta'ent pâs tell'ment beaux.

Mé', à un moment donné, un peu plus târd, le pâpâ s'est senti assez riche, i' ava't d'aut's chevaux, i' ava't dés chevaux pour fair' le labour et p'is les gros travaux sur la ferme. In moment denné, i' ést dev'nu propriétaire' d'un beau p'tit cheval de ch'min³ avec les oreill's drett's [droites] p'is la queue en équerre, un beau p'tit cheval de ch'min. P'i' i' s'a ach'té un boghei⁴. Ah ! b'en, là, c'éta't b'en plu' intéressant d'allé' à mess' comm' çâ, en boghei.

Mé', quelques année' après, bien, le pâpâ ést mort dans un accident. I' ava' un bœuf assez dangereux sur la ferm', là, p'i' i' ést allé pour le soègner, i' éta't tout seul, i' aura't pâs dû fair' çâ, c'st un imprudenc' qu'i' â fait'. Le bœuf i' â pâssé un' corne à travers du corps, p'is c'éta't b'en d' valeur, c'éta' un grand drame. Et, i' ést pâs mort sur le coup tout d' suite, on l'â ramâssé avant qu'i' meure. P'is le pâpâ a di' à son garçon, v's savez, j' m'en rappell' pâs dés noms du tout p'is j' pâs pour en inventer. M'en rappell' pâs comment c' qu'i' s'app'la't son garçon.

Mé' enfin i' a di' à son garçon qu'i' ava' à pe' pras vingt-deux ans dans c' temps-lâ. I' dit : « Tu sé's, tu prendrâs b'en soin d' ta mère, p'is tu prendrâs b'en soin d' ta p'tit' sœur ! T' 'és t-in homme asteur, p'is j'ai b'en confiance en toi, p'is. . . »

Son garçon i' a dit : « Inquièt'-toi pâs, pâpâ, t' sé's. Si c'est 'ienqu' çâ qui t'empêch' de mourir en paix, tu peu' êt' b'en sûr que j' vâs prend' b'en soin d' mâman p'is d' ma p'tit' sœur ! » Alors, le pâpâ i' ést mort, et puis la mâman l'â suivi pâs tell'ment longtem [longtemps] parç' qu'alle l'aima't beaucoup, p'is çâ ava' été un' grand' peine, un grand chagrin pour elle. Elle ést mort' peut-êt' t'oâs quatre ans plus târd, alors que le jeune homme ava' à l'entour de vingt-cinq ans. P'i' encore un' fois la mâman di' au jeune homme avant d' partir : « T'sé's, ta p'tit' sœur, sa ». . . alle l'app'la' encor' sa p'tit' sœur, mé' alle ava't b'en vingt ans dans c' temps-lâ. « Mé', 'a dit, on dira't qu'alle aim' pâs çâ sortir beaucoup p'is rencontrer dés garçons. Çâ pâs d' l'air qu' 'a l'intention de s' marié' avant longtemps. Tu la gard'râ' avec toé, p'is tu 'n en prendrâs b'en soin. Si tu t' maries, t' sé's, gard'-lâ dans ta maison. »

P'i' encore un' fois le jeune homme i' a di' à sa mâman : « B'en, mâman, inquièt'-toi pâs, tu peux dormir en paix, p'is c'est b'en certain, je l'aim' beaucoup ma p'tit' sœur, 'a ést b'en fine, p'is j' vâ's 'n en prend' soin. »

Alors quand les parents sont partis comm' çâ, le jeune homme et la jeun' fille ont continué à travailler pour l'amélioration du domaine. I' ont j'té l' vieux shack à

3. *Chemin* (cheval de) : Cheval apte surtout à la course.

4. *Boghei* : Voiture légère, petit cabriolet découvert.

terre, p'is là, i' ont bâti enn' bell' maison avec dés beaux planché' en boâs franc verni et ça brillait comm' du cristal. Et p'i' i' ava't dés bell's catalogn's là-d'ssus. Ah ! la jeun' fille éta't fine, 'a éta't smart⁵ pour fair' dés catalognes, 'a éta't bonn' couturière, 'a pârt de çâ, p'i' 'a éta't bonn' cuisinière. Dans c' temps-lâ, vous savez, on alla't pâ' ach'ter dés habits au magasin. La plupârt du temps, ce sont lés femmes à la maison qui faisa'ent lés habits, p'is lés pantalons, lés culott's p'is cés affair's là, lés manteaux. Alors, 'a faisa't to'jours du beau ling' pour son frère, p'i' 'a éta' excellent' cuisinière ; 'a faisa't dés tarte' au citron en particulier, avec dés meringues, i' app'la't pâs çâ dés méringu's dans c' temps-lâ, mé' que'qu' chos' de semblab'e à çâ, j' pens' qu'on fa't çâ avec du blanc d'œuf p'is d's affair's de minm', là. En tous cäs, alle ava't l' tour de fair' çâ pour que ça fass' plaisir à son frèr' b'en gros.

B'en, i' ont tell'men amélioré leur domain' que le jeune homme i' ést dev'nu, je pense, le fermier le plus prospèr' de c' canton-lâ. Et puis, i' a commencé à engager dés homm's pour travailler pour lui, et p'is ça lui a donné le tem [temps] un p'tit peu de s'occuper dés sports.

Dans c' temps-lâ, j' sé's pâs comment c' qu'on app'la't çâ dés sports, c'éta't pâs le minm' mot qu'aujourd'hui, mé' enfin c'éta't la minm' chose. Seul'ment qu' c'éta't pâ' exactement lés minm's sports qu'aujourd'hui. Lés sports qu'i' y ava't dans c' temps-lâ, i' y ava't dés combâts d' coqs, i' ava't dés cours's de chiens p'is dés cours's de ch'faux.

Alors, i' s'éta't greyé [greyer]⁶ d'un coq, mecieu', un beau coq roug' qu'éta't le champion du canton. P'i' à pârt de çâ, i' ava' un beau grand chien élançé, brun café avec le poel râs, un chien qui coura't tell'ment vit' qu'i' ava't pâs son pareil dans lés environs, v's savez. B'en, i' coura't tell'ment vit' que dés fois i' s'ostina' avec lés châs, i' s' chicana' avec lés châs, p'is lés châs parta' à cours' p'i' i' parta't derrière. P'is lés châs monta'ent su' 'a ched à 'oétur's, p'is lui, i' sauta't pour po'gner l' châ par dessu' 'a ched à 'oétur's, p'i' i' sauta't tell'ment vit' qu'i' sauta't drett' par dessu' 'a ched à 'oétur's. P'is c'est pour çâ que lés châ i' alla'ent s' cacher su' 'a ched 'a 'oétur's, parç' qu'i's sava'ent b'en que l' chien i' saut'ra't p'i' i' pâss'ra't tout drette en sautant. Alors, c'éta't in... çâ, son maît' vous savez, i' éta' excessiv'ment fier de son chien. I' ava' un beau ch'fal de course à pârt de çâ, ah ! més amis ! le cou en roue, lés oreill's drett's. Un beau ch'fal blond.

Alors, à un moment donné, le jeune homm' quand minme, i' sorta't temps en temps, i' alla't joué' aux cartes, ci, çâ, prena't pârt' à dés évèn'ments dans la paroësse. I' ava't dés parties d' cart's dés fois là-bâs. Lés jeun's gens rencontra'ent lés jeun's filles, on ava't dés dan's dés fois, pâ' aussi souvent qu'aujourd'hui mé' de temps en temps, à certain's occasions.

Et alors, i' a rencontré un' jeun' fille, et pui' i' ést tombé en amour avec. Et puis, i' ést allé annoncer çâ à sa sœur. « T'sé's, i' dit, j' pens' b'en que j' devra's m' marier,

5. *Smart* (angl.) : Habile, doué, débrouillard.

6. *Gréer* (se) : Se procurer.

j' pàs pour te laisser. Mâman. . . j'ai promi' à mâman que j' te gard'ra's, p'is j' m'en vâs prend' b'en soin d'toé, inquièt'-toé pàs. J' vâ' allonger la maison, i' dit, j' vâs fair' dés appartements spéciaux pour toi, lâ, p'is ça vâ êt' 'ted b'en plus beau que lés appartements dans lesquels j' vâs rester moi-minme. P'i' i' dit, à tous lés jours, j' vâ' aller t' voèr, et p'is, tu vâs sentir que j' t'aime encor' beaucoup, t' sé's. Parc' que j' me marie, ça veut pàs dir' que mon amour a diminué pour toi. J' vâs continué' à m'intéresser beaucou' à toi.

— Alors, la jeun' fille 'a dit : Écoute, tu comprends b'en, si tu veux t' marier, c'est d' ton affaire, p'is j' pàs dans ton ch'min pâ'-en-tout', p'is j' veux pàs t' nuir' du tou' à ta vie. Ah ! ça vâ fair' b'en mon plaisir si tu veux m' faire 'ienqu' dés p'tits appartements de r'guien dans l' côté, p'is j'vâs rester lâ, p'is j' vâs tâcher de vous rend' service. »

Alors, i' a pàs bâti 'ienqu' dés p'tits beaux appartements, pâ' 'ienqu' dés p'tits appartements, i' a bâti que'qu' chos' de très bien, pour sa sœur : une allonge à la maison. P'is quand i' r'vena't de travailler, i' alla't to'jours voir sa sœur la première. Il l'embrassa't ; i' ava't r'guien d' mal dans la magniér' de l'embrasser, mé' il l'embrassa't parc' que c'ta't sa sœur, p'i' il l'aima't.

P'i' elle, alle ava't to'jours le tour, t' sé's, de lui gardé' un beau morceau d' tarte, exac'tement comme il l'aima't, ou b'en un' bell' tass' de bouillon comme i' aimait câ, la prend'e, un beau morceau d' gâteau. Alors, i' ava' un p'tit peu le désir d'aller manger que'qu' chos' de bon qui l'attira't, lâ, à tous lés jours. I' alla't voèr sa sœur la première, p'i' apras câ i' alla't voèr sa femme.

Sa femme éta't v'nue jalouse, tu comprends b'en, de sa sœur. 'A disa't : « Comment ça s' fa't, tu vâs to'jour' 'oèr la rein', lâ, en pâssant, avant d'arrivé' icitte ? » 'A éta' haguissab'e in p'tit peu ; sa femme, 'a éta't jalouse, p'i' 'a éta't mauvaise, p'i' 'a éta' in p'tit peu crinquée [cranky]⁷.

Alors, i' disa't : « 'Cou' don, ma vieille, j' pâss' lâ d'abord, parc' qu' ensuit' j' m'en vien ici, p'is j' 'reste icitt' tout l' temps, j' ques'ment tout l' tem avec toi. J' va's pàs b'en longtem chez ma sœur, p'is plutôt que d'arrivé' ici d'abord, p'i' aller voèr ma sœur, p'i' apras câ r'venir ici, j'aime autant pâsser d'abord par sés appartemen à elle, p'i' apras j' viens t' voèr p'is j' reste avec toi. »

Ah ! mé', ça faisa't pàs son affair', câ. To'jours que, cett' jalousie-lâ qu'elle ava't dans l' cœur lâ, ça l'â grandi grandi, vous savez, ça fa't comme un' bomb', câ, lâ, la jalousie, dés fois. P'i' à un moment donné, bagn' bagn', ça finit par éclater, t' sé's. Alors, un soèr, 'a dit : « Tu vâ' 'oèr câ, j' m'âs j' vâs m'arranger pour que. . . i' vâ s'en débarrasser d' sa sœur, tu vâ 'oèr câ. » To'jours que, pendant que son mari dorma't, 'a s'st aparçue qu'i' éta't dans un profond sommeil, 'a éta't couchée à côté d' lui.

'A s'est l'vée b'en tranquill'ment, sans fair' de bruit du tout, 'a s'st en allée su' l' bout dés pieds, p'i' 'a s'st en allée jusque dans l' poulailler, le poulailler spécial de

7. *Cranky* (angl.) : Impatient, (capricieux).

v'ou c' qu'i' ava't sés coqs de combât. P'i' 'a prend le plus beau dés coqs, lâ, le beau coq roug' qu' éta't l' champion du canton. 'A prend l' coq qu' éta' endormi p'i' 'a 'i tord le cou, p'i' all' l' jette à terre. L' coq éta't mort. S'en r'tourn' su' l' bout' dés pieds, p'i' 'a s' couche à côté d' lui, fa' 'oèr de r'guien. Tout d'in coup, 'a commence à fair' semblant de s' réveiller p'is s'énarver p'is s'exciter. « Vite, vite, vite ! Réveill'-toé, 'a dit, j'ai fait in rêve, ça a pâs d' bon sens. Faudra't qu' tu 'oeill's si c'est b'en vrai !

— 'Oéyons don, excit'-toé don pâs. B'en, que c'est qu' t'âs rêvé ?

— B'en, 'a dit, j'ai rêvé qu' ta sœur a tué ton coq.

— Ah ! b'en, i' dit, viens don pâs m'achaler⁸. Vâ' allé' 'oèr çâ, demain matin. I' dit, quand minme, i' dit, la mèr' dés coqs ést pâ' encor' morte. Inquièt'-toé don pâs, couch'-toé tranquille, p'i' i' dit, dors, p'i' i' dit, on 'oèra à çâ d'main matin. »

L' lend'main matin, ça l'inquièta' in p'tit peu. Vâ 'oèr dans l' poulailler pour 'oèr si c'ta't b'en vrai. Son coq éta't mor' à terr' le cou tordu. « Comment ça s' fa't que ma sœur a fait' çâ, i' dit ? Que c' que c'est qu'alle a cont' moé ? » I' a pâs di' un mot, i' a continué à r'tourné' 'oèr sa sœur to'jours, la premièr' comm' çâ, prend'e in p'tit morceau d' tarte, in morceau d' gâteau, un' tâss' de bouillon, que'qu' chos' comm' çâ, t' sé's, p'i' apras çâ, i' alla' 'oèr sa femme.

Ah ! b'en, sa femme éta' encore au vif. À in moment donné, 'a dit : « Tu vâ 'oèr çâ, m'âs l'arranger ! » So⁹, 'a. . . un soèr qu' 'a éta't couchée encore avec son mari, 'a fa't la minm' chose. 'A s' lev' su' l' bout' dés pieds comm' çâ, p'i' 'a s'en vâ dans la maison dés. . . du chien, lâ. P'is le chien éta' endormi, 'a pren une hache, p'i' 'a gu'i denne in coup d' hach' su' 'a tête. Tue l' chien.

'A s'en r'vient p'i' 'a encore commence à fér' la minm' scène. 'A s' réveille en sursaut p'i' en pleurant. « Ça 'a pâs d' bons sens ! Que c'est qu' ta sœur a cont' toé ? Moé, j' viens d' faire encore un rêve, c'est b'en épouvantab'e. Ta sœur, 'a a tué ton chien !

— Viens don pâs m'achaler ! En tout câs, quand minm' qu' 'a l'a'ra't tué, inquièt'-toé pâs. La mèr' dés chiens ést pâ' encor' morte ! »

L' lend'main matin, ça l'inquièta' in p'tit peu quand minme, i' vâ voèr. Dans un' caban' tout' spéciale, t' sé's, qu'i' ava' aménagée pour son chien de choix, son chien préféré. I' ava't la têt' fendue en deux. « Ça parle au guiâb' [diâble] ! Comment ça s' fa't qu' ma sœur fa't d's affair's de minme ? Ah ! b'en, i' dit, j' ai promi' à mâman que j' prendra's b'en soin d' ma sœur, m'âs continuer d' 'n a'oèr soin. »

Continue à voèr sa sœur, to'jours, en s'en r'venant d' l'ouvrag' comm' çâ. P'is, b'en, sa femme éta' encore en guiâb' [diâble]. Ça duré un' coup' de s'main's çâ, p'is lâ, b'en, 'a dit : « C'est l' bout' ! Faut fair' d'aut' chose ! » To'jours b'en qu'un bon

8. *Achaler* : Importuner, agacer, fatiguer.

9. *So* (angl.) : Donc, ainsi.

soèr 'a s'en vâ comm' çâ en cachett' la minm' chose. Imaginez-vous, 'a s'en vâ dans l'écurie, voèr le beau ch'fal blond, lâ, avec la queue en équerr', p'is tout çâ, lâ. P'i' 'a i' pâsse in couteau à bouch'rie en travers du cou, 'a l' fa't tombé' à terre. 'A éta' haguïssab' c' femm'-lâ, t' sé's.

To'jours b'en que, tue l' cheval. S'en r'vient, encôr' la minm' chose, p'is fa' encôr' la minm' scène, alle ava't fait' un rêv', p'is sa sœur ava't tué son ch'fal. « Ah ! b'en, i' dit, écoute ! Si alle a tué mon ch'fal, i' dit, c'est pàs drôle, mé' en tout câs, la mér' dés ch'fau' ést pâ' encôr' morte ! Laiss'-la faire. »

L' lend'main matin, lâ, i' s'est l'vé in p'tit peu plus d' bonne heur' qu' d'habitude, p'i' i' ést allé 'oèr dans l'écurie 'oèr si c'ta't vrai. Son ch'fal éta't mort ! « Eh ! b'en, 'oèyons don ! Qu'est-c' qu'on vâ faire ! » I' a pàs di' un mot, i' n'en a minm' pàs parlé à sa sœur. I' r'tourna't la voèr avec un beau sourire, i' dir' bonjour, p'is fraternisé' avec elle, d'mander comment ça alla't, et cétéra. . .

Alors, continue comm' çâ pèndan un moâ' apras. P'is sa femme 'a dit : « B'en, ça pàs d' bon sens. I' a pàs moyen, i' renverrà jama's sa sœur de chez lui, c'est. . . 'a vâ to'jours rester lâ. P'is moé, j' pàs capab' de l'endurer, p'is j' pàs capab' de viv'e avec ! » Alors, un soèr, imaginez-vous qu'est-c' qu' 'a a fait' ?

Eux aut's, vous savez, lui p'is sa femm', lâ, i' ava' eu deux beaux p'tits garçons, deux jumeaux, deux beaux p'tits bebés rose' avec le visag' rond, lés yeux clairs, lés yeux bleus. P'is ça commença' à jâser, çâ, cés p'tits bebés-lâ ; i' éta'ent tous les deux dans un minm' berceau, une aut' chamb'e à côté. Imaginez-vous qu'est-c' qu' 'a a fait', c'tte femm'-lâ ? Enn' nuit, 'a s' lev' p'i' 'a vâ tuer lés deux p'tits gârs, 'a r'vir' le berceau en l'envers par dessus. 'A s'en vient, p'i' 'a commence 'a fére encore un' crise. « Ça a pàs d' bon sens, lâ, 'a dit, c'est l' bout', j' viens d' faire in rêve encore, p'is j' sé's pàs qu'est-c' qui ést arrivé. Lâ, ta sœur, 'a dit, c'est pàs ton coq, c'est pàs ton chien, c'est pàs ton ch'fal, alle a massacré tés deux p'tits gârs !

– Viens don pàs m'achaler ! »

Ah ! b'en, lâ, i' s'est l'vé par 'zemp'e. I' ést allé voèr. Le berceau éta't r'viré à l'envers par d'ssus lés p'tits gârs ; lés p'tits gârs baigna'ent dans leur sang. « Ah ! b'en. Qu'est-c' que tu veux qu'on fasse ! » Lâ, i' ont eu un' grand' cérémonie pour. . . i' ont mis lés deux p'tits garçons su' 'és planches. Dans c' temps-lâ, on app'la't çâ mett' lés garçons. . . mett' lés morts su' 'és planches. I' faisa' un' tab'e ou que'qu' chos' comm' çâ p'i' on couvre çâ avec dés draps blancs. Le monde éta't pâ' embaumé dans c' temps-lâ comme aujourd'hui. I' 'és ava'ent mis su' un' tab' blanch' comm' çâ, p'i' i' ava't tout' décoré un' chambre en blanc, ils lés ava'ent veillés pendant toute un' nuit, lés deux p'tits garçons.

Puis, sa sœur a d'mandé qu'est-c' qui éta' arrivé. Mé' i' ont dit : « C'st un homm' méchant qu' ést entré dans maison p'is qu'i' ava't fait' çâ ! » I' a pâ' osé parlé' à sa sœur de rien, pàs t'ut' suite.

To'hours b'en qu'i' ont eu lés funéraill's, p'i' apras lés funérailles, i' ést allé voèr sa sœur. I' dit : « Écoute, i' dit, t'âs tué mon coq, p'i' i' dit, j'ai pàs di' un mot. » P'i'

ent' parenthèses, v's savez, j'ai oublié d' vous dir' çâ, mé' sa sœur all' l' sava't, ell', que c'ta't sa femm' qu'i' ava't fait' çâ, mé', alle ava't jama' osé l' dire à son frèr' parc' qu' 'a voula't pàs que ça mett' la chican' dans la famille, et p'is qu'i' eille un' séparation ent' lés deux. I' éta't marié d'avant l'églis' catholique, c'éta't in mariage indisoluble, çâ, vous savez. Alors, 'a voula't pàs mett' la chican' dans l' ménage. All' l' sava't, all' l'ava' entendue quand 'a éta' allée tuer l' coq, quand 'a éta' allée tuer l' chien, quand 'a éta' allée tuer l' cheval, p'is quand 'a éta' allée tuer lés p'tits garçons. Mé' alle ava't pàs voulu l' dire à son frère.

Alors, son frère i' di' à elle, i' dit : « T' âs tué mon coq, p'is j'ai pàs di' un mot ; t' âs tué mon chien, p'is ça m'â fait' b'en d' la peine, mé' j'ai pàs di' in mot. T' âs tué mon ch'fal, mon grand ch'fal blond, b'en i' dit, çâ ça m'â fait' b'en d' la peine. Mé' i' dit, j'ai pàs di' in mot. B'en, i' dit, lâ, t' âs tué més deux p'tits garçons. I' faut que j' fass' quet' [quelque] chose. Tu vâs t'en v'nir dans l' boâ' avec moé. »

Il l'emmèn' dans l' boâs, b'en loin dans l' boâs, plus loin que lés limit's de son terrain. Avant d' partir, 'a ava't di' à son frère, 'a dit : « M'â' emm'ner ma p'tit' chienne avec moé ! » Alle ava' un' p'tit' chienn' b'en fine, 'a faisa't dés bell's, p'i' 'a tourna't sur un bord p'is su' l'aut' su' cés deux patt's d'en arrière, dés affair's comm' çâ. Sa maîtresse i' ava't montré à fair' t'ut's sort's de bell's choses.

To'jours b'en qu' 'a dit : « J' vâ' emm'ner ma p'tit' chienne avec moé.

— Oui ! »

Rendu dans l' boâs, i' dit : « Lâ, i' dit, j' pàs pour te tuer, mé' i' dit, m'en vâs t' monter dans un épinett', lâ, un arb', lâ. J' m'en vâs couper le top' [top]¹⁰ de l'épinett', lâ, i' dit, j' m'âs t' fére in siég' t't à fait' en haut, lâ. M'âs t'assir lâ, m'âs t'attacher lâ, p'i' i' dit, m'en vâs t' coupé' 'és deux mains. I' dit, si c'est pàs toé qui âs tué més deux enfants, le bon Dieu vâ v'nir te libérer de d' çâ, i' vâ v'nir te sortir de cett' difficulté !

— 'A dit, c'est b'en correck. 'A dit, voudra's-tu mett' sur més g'noux, c'tte Bib'-là [Bible], ici ? »

Alle ava' emporté un' bell' grand Bib' avec ell' que sa mèt' lui ava't laissée avant d' mourir, t' sé's. « Voudra's-tu mett' c'tte Bib'-là, 'a dit, sur ma... la coller lâ, l'attaché' apras més g'noux. P'i' 'a dit, comm' j'a'rai pàs més mains, j' pourrai pàs le feull'ter, mé' 'a dit, le vent vâ v'nir temps en temps p'i' i' vâ changer lés pag's de bord p'is j' pourrai lir' lés différent's pages, lés différent's plac's de la Bible, en attendant d' mourir.

— Ah ! i' dit, c'est b'en correck, si tu veux qu'on fass' çâ, i' dit, on vâ fair' çâ pour toé. R'marqu' b'en, i' dit, si c'est pàs toé, si tu és innocent', le bon Dieu vâ v'nir te libérer. »

10. *Top* (angl.) : Sommet, tête.

Alors, il la mont'e en haut d' l'arb' comm' çâ, p'i' i' vâ l'asseoir p'i' 'és deux mains coupées, p'i' il l'attach' comme i' faut, p'i' i' met la Bib' sur sés g'noux p'i' il l'a attachée comme i' faut. P'is la p'tit' chienn', tu comprends, j' te dis qu'alle ava't lés yeux clairs, quand 'a vu çâ, 'a sila't [siler]¹¹ p'i' 'a ava't pàs d' l'air de bonne humeur. P'i' 'a ést v'nue à bout d' monter, c' p'tit' chienn'-là dans l'épinette, jusque de v-où c' qu' éta't sa maîtresse. 'A s'assit su' sés g'noux à côté d' la Bib'e, par dessus la Bib' minm', dés fois.

Alors, lui, i' a descendu d' l'arb', lâ, p'i' i' voula't s'en r'tourné' à maison. P'i' avant d' s'en r'tourné' i' s'ést planté' un' ronç' dans l' talon, un' ronç' c'st un' sort' de racine, t' sé's, pointue, s'ést plantée dans l' talon. Et i' a asseyé de l'arracher p'i' i' a pâ' été capab'e. P'is sa sœur 'a gu'i a dit, 'a dit, 'a dit : « Asseill' pàs de l'arracher, parc' qu' 'a dit, tu s'ràs pàs capab'e. 'A dit, moé, 'a dit, j' vâs te l'arracher c'tte ronç'-là quand j'a'rai més deux mains. »

I' éta't pàs tell'ment méchant, le garçon, vrai, i' éta't pàs méchant du tout. I' pensa't qu'i' éta' obligé d' fair' çâ, lui. I' ava' apporté un drap qu'i' ava't déchiré, i' ava't fait' dés band'lette' avec, p'i' i' ava' env'loppé lés brâs de sa sœur dont il ava't coupé lés mains ; i' ava' env'loppé çâ avec des band'lett's comm' çâ, p'i' i' ava't mis b'en du sel pour empêcher que l'infection se mett' là-d'dans. Il l'ava' attachée comme i' faut, p'i' i' ava't dit : « Si t' és pàs coupab', hein ! le bon Dieu vâ v'nir te tirer de cett' difficulté. »

Et, vous vous rapp'lez qu' avant d' partir, b'en, son frèr' s'éta't planté une épin' dans l' talon, p'i' i' a asseyé de l'arracher, i' 'a jama' été capab'e. Un' ronç' comme, c'st un' sort' de. . . comme un bout d' racin' pointue qu' ava't câssé, 'ta't plantée dans l' talon. Et sa sœur ava't dit : « Asseill' pàs de l'arracher parc' que tu s'ràs pàs capab'e. 'A dit, moi, j' m'as vâs l'arracher c'tte ronç'-là, quand j'aurai més deux mains. »

Fait qu'i' s'ést l'vé, b'en penseur [pensif], i' sava't pàs l' guiâb' ! quoi penser de d' çâ. 'S'st en r'tourné' chez eux en boétant. P'is la p'tit' chienne, elle, alle ava't monté su' lés g'noux de sa maîtresse, alle â r'gardé le frèr' de sa maîtress' s'en aller jusqu'à temps qu'il disparaisse. Apras çâ, b'en, 'a r'gardé sa maîtresse, 'a sava't pàs quoi faire.

'A a descendu en bâs de l'épinette, p'i' 'a s'ést mi' à tourné' autour, fouillé' un p'tit peu partou' alentour de l'épinette. P'i' à un moment donné, alle a senti dés piss's [pistes], dés piss's de chevaux, dés piss's d'hom'm's. 'A ést partie dans un' direction opposée à l'endroit de v-où c' que le frèr' de sa maîtress' resta't. 'A a fait' un' bonn' distanç' comm' çâ, dans l' boâs, en suivant lés piss's p'i' 'a abouti' à un' bell' grand' ferme, des beaux grands vergers, dés pommiers, dés arbre' à fruits, dés péches [pêches], dés poires. P'is dans l' fond, i' y ava' un beau château. P'is c'te château-lâ, ça appartena' à un prince. C'te prinç'-là i' viva' avec sa mèr' qui éta't

11. *Siler* : Gémir, respirer avec difficulté.

veuve. I' ava't b'en dés sarviteurs, un beau prince, grand, fort. I' éta't ferme ; quand i' disa't quet' chos', faula't qu' ça pâss' comm' çâ, i' éta' in p'tit peu sec. Mé' i' éta't généreux, p'i' i' éta't bon.

Quand i' s'aparceva't qu'i' faisait d' la peine à quelqu'un, i' tâcha't d' leur fair' plaisir ensuite en leur disant dés bell's parole' ou en leur faisant dés cadeaux, que'qu' chos' comm' çâ. I' ava't pâs son pareil pour chasser, la chasse à cheval.

P'is quand la p'tit' chienne ést arrivé au château, le prince éta't pâs lâ, i' éta't parti en 'oéyag' d'affaire. Alors, les sarviteurs, i' ont vu la p'tit' chienne, un' bell' p'tit' chienn' blanche, hein, j' vous ai dit çâ, avec dés tache' un p'tit peu autour. . . dés tach's brune' autour de. . . dés yeux, p'i' un' p'tit' tach' brune au bout' d' la queue. Quand lés sarviteurs l'ont vue, 'a s'ést mi' à faire un' bell' su' sés deux pieds d'en arrièr', p'i' à tourner sur ell'-minme, danser, p'is frapper sés deux p'tit's patt's d'en avant comm' si 'a tapa't dés mains. Lés sarviteurs l'ont trouvée merveilleuse ; ils l'ont emm'née dans cuisine. P'is lâ, b'en, i' ont donné du la' [lait] à boèr' p'is d' la soupe, p'i' un os à gruger, p'is. . .

À un moment donné i' ont donné un' bell' grand' galette, on appell' çâ dés drops¹². J' me souviens, maman faisait dés drops, dés gross's galette' épaisses, p'i' assez sucrées p'is pâs trop, dés bonn's galettes, molles, bonne' à manger, p'is dés galett's substantielles. Alors, 'a a gardé la galett' dans sa bouch', p'i' 'a commencé' à silé' un p'tit peu, p'i' aussitôt qu' 'a a eu la chance, bagn ! Alle a partie ; pâss' la port' p'is. . . I' ont asseyé d' courir apras pour la r'po'gner, i' ont jama' été capab'e. 'A prend l' boàs, en-'oueille ! Ils l'ont échappée. P'is lâ, 'a a couru lâ jusqu'à sa maîtresse.

'A a monté dans l'épinett' sur lés g'noux d' sa maîtresse, p'i' 'a a mi çâ dans la bouch' d' sa maîtress' pour qu' sa maîtress' mange. P'is lâ, lâ, 'a a commencé' à fair' çâ à tout's lés deux jours, p'i' apras çâ à tous lés jours, 'a arriva't comm' çâ. I' a faisait rentrer dans cuisine, i' a faisait manger, tout d'un cou' 'a sauta't su' un' galette, p'i' 'a parta't. I's v'na'ent pâ' à bout d' la voèr.

So, le prince ést r'venu d' son voéyage, p'i' i' ont dit çâ au prince. I' ont dit : « On a vu un' p'tit' chienne, 'a ést assez jolie, p'i' 'a ést assez fin', ça pâs d' bon sens ! 'A vien icitt' p'is c'ést b'en extraordinaire 'a mange in p'tit peu, p'i' apras çâ, aussitôt qu'on 'i donne un' galette, 'a pârt p'i' 'a s'en vâ dans l' boàs p'i' 'a dispara't.

— Le prince i' dit, ouâ ! Que c' que c'ést qu' ça peut b'en êt', çâ ? Demain, i' dit, quand 'a viendrâ, lâ, b'en, i' dit, vous ferm'rez la port' d' la cuisine, p'i' i' dit, vous m'avartirez. I' dit, j' m'âs préparer mon ch'fal, m'â' embarquer d'ssus p'is, tout çâ, p'i' i' dit, vous gu'i donn'ré' un' bell' galette. P'i' i' dit, quand j' vous crierai que j' su's prêt, lâ, vous ouv'rez la porte, laissez-la sortir, p'is j' va' 'a suiv'e. »

12. *Drops* (angl.) : Sorte de galette faite d'une pâte très claire qu'on laisse tomber de haut dans le poêlon.

Alors, c'est b'en çâ qui ést arrivé. Le lend'main, la p'tit' chienne ést r'venue p'i' i' ont farmé 'a porte. Le prince, vite, i' vâ préparer son ch'fal, un ch'fal qu' éta't b'en vite. Et p'is lâ, i' a lâché un cri : « Ready ! »¹³ I' ont ouvert la porte, p'is la p'tit' chienne, 'a pârt, p'i' i' pârt par darrière, p'is cour' icitt' p'is court lâ, p'is saute icitt', p'is saut' lâ, p'is tiens b'en, p'i' en-'ouaille !

P'i' à in moment donné, il l'â pardue d' vue. I' sava't p'u' où c' qu' 'a éta' allée. March' su' un bord p'is su' l'aut'e, r'vire. I' arrive à c'tte épinett'-lâ. Tout d'in coup, i' s'adenne à r'gardé' en l'air p'i' i' aparçoét c'tte fill'-lâ qu' éta' assis su' l'épinette. Çâ faisait b'en deux t'oâs s'main's qu' 'a éta't lâ, 'a éta't tout' sale, lés ch'feux cotonnés. Mé', alle avat' d' l'air d'un' bell' fill' quand minme.

I' a monté en haut, i' ést allé 'a charcher, p'i' il l'a trouvée très belle. 'A éta't sale, 'a éta't fatiguée, 'a éta' abattue, mé' 'a éta't belle, parç' que alle avat' dés beaux grands yeux, p'i' alle avat' l'air bonne. P'i' à travers sés grands yeux, on pouva't lir' jusqu'au fond d' son âme. Quand on ést bon comm' çâ, vous savez, p'is qu'on ést franc, p'is qu'on ést loyal, on ést beau, p'i' elle éta't très belle.

P'i' i' dit : « C'est-tu madame ou b'e' don si c'est mad'moèselle ?

– B'en, 'a dit, c'est mad'moiselle.

– B'en, i' dit, mad'moèselle, j' sé's pâs comment çâ s' fa't qu' vous êt' icitte, j' sé's pâs si c'est d' vot' faute, j' sé's pâs si vous avez mérité çâ d'être placée ici, mé' i' dit, j' vous pos'rai pâs d' question. I' dit, moi, quand j' vous r'gard' dan 'és yeux, lâ,, j' trouv' que vous êt's franche, que vous êt's sincèr' p'is que vous êt's belle. I' dit, j' vous laiss'rai pâ' icitte, j' vâs vous emm'né' au château, si vous voulez m' suivre.

– C' fa't la fille a dit : C' correck ! Vous êt's b'en aimab'e ! »

Il l'â assis su' son ch'fal, en avant d' lui, pour la qu'nir [tenir] comme i' faut, et puis, il l'â mis sur la sell' du ch'fal p'is lui éta' embarqué en croupe, en arriér' d' la selle. P'i' il l'â remm'née au château. P'i' i' ést v'nu la montré' à sa mère. Sa mère all' l'a trouvée b'en fine. 'A dit : « Mon garçon, j' sé's pâs si t' âs b'en fait' de fair' çâ. 'Ted b'en que, 'ted b'en qu' c'st un' méchant' femm', çâ, p'is 'ted b'en qu' alle avat' mérité que. . . d'êt' placée comm' çâ dans l'épinette.

– Ah ! i' dit, moé j' pens' pâs qu' c'st un' méchant' femme. En tout câs, i' dit, alle avat' d' l'air b'en malheureuse, p'is j' pouva's pâs la laisser lâ tout seule. »

So, ils l'ont lavée comme i' faut, i' ont donné dés bell's rob's, p'i' ils l'ont habillée confortablement, p'i' i' ont lavé sés ch'feux comme i' faut, ah b'en ! i's sont aparçus qu'alle avat' dés beaux ch'feux dorés, dés beaux grands ch'feux. Et puis, ils l'ont couchée, par exemp', pendan un certain temps, pour que. . . vous comprenez, alle avat' été deux troâs s'main's dans l'épinette, alle éta't malade.

13. Ready (angl.) : Prêt !

Et apras quelque temps, b'en, 'a ést r'venue à la santé. Et puis, 'a s'ést montrée b'en fine, 'a travailla't dan 'a cuisine, p'i' 'a tâcha't d' rend' service à tout l' monde, p'i' 'a éta't b'en respectueuse envers la mâman du prince, p'i' 'a éta't bonn' pour la couture, p'is pour fair' la cuisine, 'a éta't merveilleuse, ah b'en ! 'a faisa't dés tartes, p'is le prince i' aima't çâ. Ah ! b'en, lâ, i' 'a trouva' encor' b'en plus fine. Alle a gagné l'affection de tout l' monde, au château.

Et, un jour, le prince i' dit : « J' sé's pàs, mé', moé, j' pens' que vous pourriez faire un' bonn' femm' pour moé. J'aim'ra's don çâ qu' on viv'e ensemb' tous lés deux pour le restant d' nos jours, qu'on eill' dés beaux p'tits enfants p'is qu'on en prenn' soin.

— Elle 'a dit, oui, mé', 'a dit, j'ai. . . j'aid' comm' çâ tant que j' peux, v's savez, lâ, p'is quand on fa't la cuisine, b'en, j' leur dit comment faire, p'is. . . mé', j'ai pàs més deux mains, p'is çâ vâ êt' b'en malcommode !

— Ah ! i' dit, çâ fa't r'guien, çâ, çâ fa't r'guien ! J'aim'ra's çâ te marier quand minme. »

So, alle a accepté de l' marier. Et puis, pàs longtem apras qu'i' ont été mariés, le prince i' ést parti en guerre. I' a été longtem en guerre. P'is pendant qu'i' a été parti en guerre, sa femme, alle a eu deux beaux p'tits enfants, deux beaux bessons dés p'tits bijoux deux beaux p'tits garçons. Et, ah ! on ava't jama's vu dés beaux p'tits garçons comm' çâ, alentour. La meman du prince, 'a éta't contente, p'i' 'a félicita't sa bru, p'is : « Ah ! 'a dit, vâ falloèr fair' dir' çâ au prince, i' a pâ' à sortir de d' lâ. On vâ en-'oueillé' un' lett'e au prinç' pour 'i dir' qu' t' â' eu deux beaux p'tits garçons p'i' on ést don fier, p'i' on ést don content. »

Alors, alle a fa't v'nir un p'tit page, un pag', çâ c'st un p'tit garçon qui fa't dés commissions, comm' çâ, pour lés prince' ou b'e' don pour lés rois. Fa't v'nir un p'tit pag' p'is écri' un' lett'e : « Ta femme alle a eu lés deux plus beaux p'tits garçons que j'ai jama's vus d' ma vie. J'ai don hât' que tu vienn's voèr çâ. Tâch' de pàs rester longtemps là-bâs, vien aussitôt qu' tu pourrâs, pour lés voèr ». 'A met çâ dans un' env'lopp' p'i' 'a donn' çâ au p'tit page : « Tu gu'irâs porter çâ au prince ! » Alle indiqu' quel endroit faula't qu'i' a'lle.

Pour aller de v-où c' que l' prince éta't, i' foula't qu'i' pâsse à traver' un' rivière. P'is su' c' bor' icitt' d' la rivière, i' ava' un' vieill' qui resta't lâ, p'is c'ta' un' vieill' fée, çâ, p'i' 'a éta' haguïssab' c'tte vieill' fée-lâ, 'a éta't méchante in p'tit peu. P'i' alle ava' un' fill', elle, qu' éta' à pe' pras dans l'âg' du prince, p'is c'tte fille-lâ 'a pensa' à in moment denné qu' 'a s'ra't capab' d' marier l' prince, p'is l' prince i' en voula't pàs pâ'-en-toute, p'is la vieill' fée 'a en voula't b'en gro' au prince. « Que'qu' bon jour, 'a dit, i' vâ m' payer çâ ! »

To'jours b'en que, quand le p'tit page ést arrivé pàs loin d' la rivière, la vieill' fée, all' l'â vu v'nir. Oh ! i' éta't vers t'oâs heur's d' l'apras-midi, 'a dit : « De v-où c'ést qu' tu vâs, mon p'tit garçon ?

— B'en, i' dit, lâ, i' dit, j' voudra's travarsé' 'a rivière, p'i' i' dit, j' voudra's qu' vous m' prêterié' un bateau pour travarsé' 'a rivière, parc' que j' m'en vâs porté' un' lett'e au prince. »

B'en, la vieill' fée, alle ava't dés trics [tricks]¹⁴ de fée, t' sé's, p'i' 'a fa't v'nir un' tempête, du vent, p'is dés vagu's su' 'a rivière, p'is ça commence à mouiller, p'is d's affair's comm' çâ, t' sé's. 'A dit : « Mon pauv' p'tit garçon, ça a pâs d' bon sens tu travers's la rivière aujourd'hui. 'Gârd' don lés vagu's qu'i' a lâ p'is la pluie p'is tout çâ, lâ, tu vâs courir un' chanç' de t' noyer. 'A dit, t'és b'en mieux d' resté' icitte, tu vâs couché' avec moé à soèr, tu vâs coucher dans ma maison, p'i' 'a dit, demain, i' vâ fair' beau, p'i' 'a dit, on vâ t' laissé' un bateau, p'is tu pourrâs travarsé' la rivièr' facil'ment.

— Ah ! b'en, l' p'tit gârs, i' dit. . . »

I' éta't b'en content, tu comprends, i' ava't pêur d' travarsé' la rivièr' dans c' tempêt'-lâ. Toujours b'en qu'i' a resté su' la vieill' fée, p'i' 'a gu'i a donné un bon souper, p'is tout çâ, p'i' 'a gu'i â donné un bon lit pour qu'i' couch' p'is s'endorme. Apras qu'i' a été endormi, 'a été fouiller dans sés poch's, p'i' alle a pris la lett' qui éta't lâ, p'i' all' l'â ouver' 'oèr qu'est-c' qu'i' y ava't d'dans.

P'is c'ta't marqué su' 'a lett' b'en : « Ta femme a eu lés deux plus beaux p'tits garçons que j'ai jama's vus dans l' monde. Tâch' de r'venir le plus vit' possib' pour lés voèr. » Hein ! 'a déchir' çâ, p'i' alle écri' in aut' lett'e, 'a dit : « C'est b'en. . . » Sur la lett'e 'a a marqué : « C'est b'en épouvantab'e. Ta femme a eu dés. . . dés enfants, p'i' 'a dit, j' sé's pâs de v-où c' qu' 'a pris çâ, 'a dit, c'est comm' dés monstres, c'est dés vrais monst's. J' sé's pâs comment c' qu'on vâ fair' pour garder çâ, cés affair's-là dans maison, ça va êt' un' disgrâc' pour ton château p'is pour ta famille. Faudra't s' débarrasser d' çâ, c'est dés monst's. Quand tu vâs voèr çâ, tu vâs tombé' à terre. »

So, 'a r'mat la lett' dans l'env'loppé. L' lend'main matin, i' faisa't beau. 'A réveill' le p'tit garçon : « 'Gârd' don çâ si i' fa't beau p'is comm' le bon Dieu t'aim', mon p'tit garçon. Lâ, tu vâs prend'e in bon déjeuner, p'is tu pourra' embarquer dans l' bateau. Tu l'accroch'râs, l' bateau, l'aut' bord d' la rivièr', lâ, p'is quand tu r'viendrâs, tu r'prendrâs l' bateau, tu t'en r'viendrâs. Tu pâss'râ' encôr' par icitte. »

Alors, voilà qui. . . le p'tit gârs s'en vâ p'i' i' vâ porter sa lett'e au prince. Le prinç', quand i' lit çâ, c'tte lett'-lâ : « Ta femme 'a eu deux enfants p'is j' sé's pâs de v-où c' qu' 'a pris çâ, c'est dés monstres. Ça a pâs d' bon sens, on peut pâs lés garder. » Ah ! b'en, i' dit : « Écoute, moé, ma femme, i' dit, je l'aim' b'en gros. P'is si alle a eu d's enfants, j' veux lés garder ! » I' écri' un' lett' pour donné' au p'tit page. Sur la lett'e i' marque : « Vous m'avartissez que ma femme a eu dés enfants. B'en, i' dit, monstre' ou non, je veux que vous gardiez lés deux enfants parç' que j' veux lés voèr quand j' vâs r'venir. »

14. *Trick* (angl.) : Tour, manigance.

Et le p'tit pag' s'en r'tourne avec çâ. La fée 'a s'st en allée l'aut' bord d' la rivière, alle ava' in aut' shack l'aut' bord d' la rivière. Et puis, 'a attenda't l' p'tit gârs, i' ést r'venu au bout' de un' coupeul [couple] de s'maines. Quand 'a l'a vu v'nir de d' loin, 'a commence à fair' v'nir un' tempête encore, p'i' encor' la minme histoère. « T'és pâs pour travarsé' 'a rivière à soèr, ça a pâs d' bon sens, p'is c'est ci p'is c'est çâ. Et, j' vâs t' garder lâ, p'is tu vâs souper comm' l'aut' fois, tu vâ' 'oèr çâ, tu vâ' a'oèr un bon souper, p'is tu vâ' a'oèr un bon lit, p'i' apras çâ, tu t'en irâs d'main matin. »

De fait', c'est la minm' chos' qui ést arrivée. P'is le soèr, 'a prend la lett' du p'tit gâ' encor' p'i' 'a lit çâ : « Monstre ou non, je veux que vous me gardiez lés deux enfants, j' veux lés voèr quand j' vâs r'venir. » 'A déchir' la lett' p'i' alle écri' un aut' lett'e, p'is sur l'aut' lett'e 'a met : « Je veux que vous détruisez lés deux monstres, et que vous détruisez la mère avec. Cés deux monst's, c'est pâs més enfan à moi ! »

Bon, l' lend'main i' faisa't beau, p'i' ah ! 'a dit : « L' bon Dieu ést b'en bon pour toé, 'gard' don le beau soleil qu'i' t'â donné. P'is lâ tu vâs prend'e in bon déjeuner p'is tu vâs t'en r'tourné' au château p'is tu vâ' êt' b'en mieux. » P'is le p'tit gârs lui, i' s'a pâ' aparçu de d' çâ p'i' i' s'en r'tourne au château avec la lett' du prince.

P'is quant' la maman du prince a reçu la lett'e, 'a rouv' c' lett'-lâ p'i' 'a lit çâ : « Je veux que vous détruisez lés deux monstres, p'is la mère avec. Parc' que si ce sont deux monstres, qu'alle a eu, ce sont pâs més enfan à moé çâ, j'ai pâ' eu deux monstres, moi. » Alors, la mâman du prince éta't b'en démontée. 'A dit : « Le prince, lui, i' ést b'en sévère, p'is quand i' dit que'qu' chose, i' faut l' faire. Comment c' que j' vâs fair' pour annoncer çâ à la p'tit' fille, à ma bru ? »

Te'jours que, tranquill'men alle a commencé à gu'i dir' çâ, 'a dit : « J' sé's pâs que c'est qui ést arrivé au prince ; i' a que'qu' chos' qui s'ést pâssé, j' sé's pâs si i' ést v'nu fou, mé' 'a dit, i' a dit, qu'i' foula' absol'ment détruire' lés deux enfants p'is te détruire' toi-minme. »

So, la femm' du prince, 'a dit : « B'en, que c' c'est qu' vous voulez, c'est. . . J' sé's pâs, moi, que c' c'est qui ést arrivé ; ça a d' l'air que le bon Dieu l'â voulu comm' çâ, p'i' 'a dit, vous f'rez b'en c' que vous voudrez.

— B'en, la meman du prince 'a dit, tu sé's, moi, j' pâs pour te fair' tuer, ni tés enfants non plus, dés beaux p'tits enfants comm' çâ. Mé' 'a dit, voici c' que j' vâs faire, par 'zemp'e. J' m'en vâs te. . . m'en vâs mett' lés deux enfants lâ dans un drâp p'is j' vâs lés attacher dans ton dos, p'is j' m'en vâs mett' du pain p'is du beurr' dans c' drap-lâ, lâ, que'qu' chos' pour manger, p'i' 'a dit, j' m'a' envoyer dés sarviteurs qui vont t'emm'ner dans l' boâs, lâ, loin loin loin dans l' boâs, p'i' 'a dit, j' vâs t' laissé' à la grâç' du bon Dieu. Le bon Dieu s'occup'ra d' toé. Peut-êt' qu'un jour, ça vâ tout' s'arranger, cés affair's-lâ, avec la grâç' du bon Dieu. »

Alors, c'est çâ qu' 'a a fait' ; alle â mis lés deux p'tits enfants dans un drap, 'a lés a attachés dans l' dos d' la mâman, 'a a mis d' quoi à manger, p'i' un p'tit peu d'eau

dans. . . P'i' 'a a parti avec çâ su' son dos, alle ava't pâs sés deux mains, t' sé's, c'ta't b'en embarrassant.

Te'jours que, lés serviteurs, l'on emm'née à ch'fal pâs mal loin, assez loin qu' 'a pouva't pâs se r'trouver, complèt'ment perdue dans l' boâs. P'is lâ, 'a a resté tout seule, p'i' 'a a marché, p'i' alle a marché pour asseyer d' trouvé' un' plac' de v-où c' qu'i' a'ra't dés habitations. P'is lâ 'a ést v'nue b'en fatiguée, p'i' alle ava't tell'ment soif que sa gorg' brûla't, p'i' alle ava't d' la misère à mett'e in pied d'vant l'aut'e.

P'is lâ, à in moment denné, 'a s'ést ques'ment découragée, p'i' 'a di' au bon Dieu : « J'ai fait c'que j'ai pu tout' ma vie pour Te servir, p'is c'ést més p'tits enfants qui pleur'nt, lâ, dans mon dos, p'i' i' ont soif, p'i' i' ont faim, p'is j' sé's pâs quoi faire avec, p'i' 'a dit, j' pens' que tu vâ' avoèr pitié d' moé, tu m' laiss'râs pâs comm' çâ ! » To'jours b'en que, tout d'in coup, 'a r'garde en avant d'elle, p'i' alle aparçoi' un' bell' grand' dam' qui éta't lâ p'is qui la r'garda' en souriant. P'is c'tte grand' dam'-là alle éta' habillée en blanc p'i' en bleu. Et la frang' dés vêt'men ava't comm' de l'or p'is d' l'argent, p'i' alle ava' in p'tit peu d'or, comme un' couronn' d'or autour de sés cheveux. Puis, en regardant cett' bell' dam' qui lui souriait, elle a senti comm' si ell' n'éta't plus fatiguée ; ell' s'ést sentie bien, p'i' ell' s'ést sentie confortab'e.

P'is la grand dame 'a dit : « B'en, qu'est-c' que c'ést qu' t'â' à pleurer, don ?

— B'en, 'a dit, voyez, 'a dit, j'ai été laissée dans l' boâs comm' çâ, p'i' 'a dit, ça fa't dés heur's p'is dés heur's que j' marche, p'is j' ai pâs d'eau pour boire, p'is j'ai més deux p'tits enfants dans mon dos, lâ, p'is j'ai pâs més deux mains, j' pâs capab' d' 'és ôter de d' lâ, p'i' i's vont mourir, p'i' 'a dit, moé j' vâs mourir avec, j'ai b'en pêur. 'A dit, lâ, j' sé's p'us quoi faire.

— P'is la grand' dame 'a dit, lèv'-toi don in p'tit peu pour voir.

— B'en, 'a dit, j' sé's pâs si j' vâs pouvoèr.

— Oui, 'a dit, asseille, tu vâ' 'oèr çâ, t' és capab' te l'ver. »

Puis, la mâman dés p'tits enfan 'a s' lev' debout' avec lés p'tits enfants dans son dos. « Bon, b'en, 'a dit, que c'ést qu' tu veu' au juste, 'a dit, tu veux boère ?

— B'en, 'a dit, oui, j'aim'ra's çâ, boère, j'ai tell'ment soif.

— B'en, 'a dit, r'gârde en avant d' toé ; i' a un' bell' sourç', lâ, c'ést rempli d'eau fraîche. »

P'i' 'a 'gârd' p'is c'ést b'en çâ, pâs loin d'elle, i' ava' un' sourç', lâ, d' l'eau qui faisa' in p'tit peu d' bruit comm' si i' ava' in p'tit peu d'eau qui rentra't dans la sourç' continuell'ment p'i' i' en ava' in p'tit peu qui sorta't, p'is ça faisa' in p'tit bruit comme. . . comm' dés oéseaux qui chantent, que'qu' chos' de minme, t' sé's. Et puis, l'eau éta't fraîche, p'is l'eau éta't claire.

B'en, 'a dit : « Prends d' l'eau, p'i' 'a dit, boés !

— Mé', 'a dit, j'ai pâs d' mains ? Comment c' tu veux, comment vous voulez que j' boève ?

— B'en, 'a dit, pench'-toé, p'i' 'a dit, boé' avec ta bouch', lâ, pench'-toé la têt' dans l'eau.

— Oui, mé' 'a dit, si j' me penche, 'a dit, més p'tits enfan i's vont tomber par-dessus moé, p'i' i's vont tomber dans l'eau.

— B'en, 'a dit, ça fa't r'guien, asseille, tu vâ' 'oèr çâ ! Pench'-toé, p'is vâ boère, p'is tu vâ' 'oèr ça vâ êt' correck. »

'A s' pench' pour boèr', p'is flousch ! lés deux p'tits enfants pâss'nt par-dessu' elle et pui' i's tomb'nt dans l'eau ! Ah ! 'A s' ma' à r'garder la grand' dame. La grand' dame 'a dit : « B'en, prends tés enfants, i's vont s' noyer !

— B'en, 'a dit, j'ai pâs d' mains !

— 'A dit, prends, plong' . . . tés brâs dans l'eau p'i' 'a dit, ramâss'-lés. »

P'is la femme, b'en, 'a plong' sés deux brâs dans l'eau pour ramasser sés deux enfants. 'A ramâss' sés deux enfants, p'is quand alle amèn' sés deux enfan à 'a surfaç' de l'eau, 'a s'aparçoét qu'alle ava't sés deux mains qu' éta'ent r'venues. B'en ! l' guiâb'e ! J' te garantis qu' 'a a pensé qui c'est qu' c'éta't qu' çâ qu' éta't v'nu la voèr. 'A a di' en ell'-minme : « Çâ, c'est la saint' Vierge, t' sé's ! »

P'is la grand' dame alle a pri' un' boul' de lain' qu' alle â donnée. 'A dit : « Asteur que t' âs tés deux mains, lâ, tu vâs prend' soin d' tés enfants comm' tu voudrâs, p'i' 'a dit, lâ, j' te donne un' boul' de laine. P'is c'tte boul' de lain'-lâ, lâ, tu vâs la déroulé' en marchant, p'i' 'a dit, quand tu vâ' arrivé au bout' d' la boul' de lain', lâ, au bout' d' la lain' lâ, b'en, 'a dit, tu vâs trouvé' un' p'tit' maison pour toi. »

So, 'a prend la boul' de laine, p'is la grand' dame ést disparue. Mé' elle, 'a prend la boul' de laine, p'i' 'a déroul' p'is déroule, p'is déroule. C'était don long çâ, c'tte p'loton d' lain'-lâ était don lon à dérouler. To'jours b'en que, à in moment donné, 'a arrive au bout' d' la laine. S'ést mi' à r'garder. P'is tout d'in coup, pâs tell'ment loin de d' lâ, 'a vu un' p'tit' clairière. C'est du mond' qu'i' ava' déjà ouver' un' terr' çâ, lâ, p'i' i' ava't bâti in shack, mé' i' ava' abandonné la terre, i' s' 'ta't en allé. I' ava't pâs d' chemin lâ ni r'guien. C' ta't dés squatters¹⁵, çâ, dés gens qui von ouvrir un' terre, t' sé's, su' l' terrain qui appartien à 'a couronne. D'mand' pâ' 'a parmission à parsonne, p'is dés foi' i's s' découragent, laiss'nt çâ lâ, p'is s'en vont. C' comm' çâ qu' c'ta't, c'st un' . . . c'st un shack qu' éta' assez confortab'e.

So, 'a ést allée lâ, p'is dans le shack, i' ava't, par 'zemp', que'qu' chos' de b'en extraordinaire, i' ava't d' quoi à manger, lâ ; i' y ava't du pain, i' y ava't du beurre, i' y ava't dés légumes, i' y ava't dés fruits. Çâ, b'en c'est pâs d's affaires qui ava' été laissées lâ par lés gens qui ava'ent bâti l' shack, t' sé's. Çâ, c'est la Saint' Vieg' qu'i' ava't permis qu'i' eill' dés chos's comm' çâ, lâ, dans l' shack pour la meman pour commencé' à vivre.

15. *Squatter* (angl.) : Colon qui s'installe sans permission sur un terrain appartenant au gouvernement.

Alors, alle a commencé à viv' dans c'te shack-lâ, p'i' alle a balayé comm' faut, 'a s'est fait' in bala' avec du cèdre, et p'i' alle a tâché de l'améliorer le mieux qu' 'a a pu, p'i' alle a tâché d'arranger çâ pour qu' ça soit confortab'e en hiver, quant' qu' l'hiver viendra't. Et puis, 'a commencé à s'habitué' à fér' la chasse, 'a s'est fait' dés flèch's p'is dés affair's comm' çâ pour tâcher de. . . parç' que i' ava't dés instruments dans l' shack aussi. I' ava't dés pelles, p'i' i' ava't dés pioches, p'i' i' ava't dés haches, p'is dés affair's comm' çâ.

Alors, 'a a commencé à s' tirer d'affaire ell'-minme, et pui' 'a a commencé à apprendre à fair' la chasse, p'i' alle a cultivé un p'tit peu. Elle a sumé dés patates, i' ava't dés patat's, lâ, dans l' shack. P'i' 'a s'est arrangée pour viv', tout' seule avec sés enfants. P'i' alle a vécu lâ pendan un' dizain' d'années.

Tranquill'ment, quand qu' sés p'tits garçon ont commencé à a'oèr huit neuf ans, lés p'tits garçon ont commencé à êt' b'en plus smart qu'ell' qu' lés p'tits garçon ont commencé à fair' la chass' pour elle, p'i' à cultiver la terre à sa place, t' sé's. I' éta'ent pàs b'en vieux, mé' i' éta'ent b'en smart', lés p'tits garçons !

Toujours b'en que, le prince, lui, i' ést r'venu d' la guerre. P'is quant' ést r'venu, i' ava't b'en hât' d'aller trouver sa femme, p'is de voèr cés enfants-lâ, p'is ça 'i' faisa't b'en d' la peïn' de savoèr que i' ava't. . . sa femme ava' eu deux p'tits monstres, mé' i' ava't b'en hât' de voèr sa femm' quand minme, p'is l'embrasser, p'i' 'oèr qu'est-c' qu'i' pourra't faire avec lés deux enfants.

I' arriv' p'i' i' d'mande à sa mère : « D'où c' qu' ést ma femme ?

— P'i' 'a dit, ta femme ést partie !

— Mé', i' dit, comment ma femme ést partie ?

— B'en, i' dit ['a dit], tu n'us a en-'oueillé un' lett' pour nous dir' de tuer lés deux enfants, p'is tuer la mère !

— Mé', i' dit, j'ai jama's dit çâ ! »

Bon ! B'en, lâ, i' on asseillé d' trouver la femme, p'i' i' on â asseillé, p'is le prince i' a été partout dans l' boàs, i' a pâssé dés s'main's p'is dés moâ' asseyer d' charcher sa femme. I' a jama' été capab' d' la trouver. I' s'est fatigué à la charcher, i' a vieilli, i' éta't rongé par le chagrin et la peine.

P'i' un jour, i' ést allé pour prend'e un' marche à cheval dans l' boàs, dans l'idée peut-êt' de faire un peu d' chass', si l'occasion s' présentait, mé' surtout dans l'idée de s' reposer. I' ava't presque renoncé' à l'idée de retrouver sa femme. P'i' à un moment denné, i' a aparçu un' bell' p'tit' chèv'e. I' se d'manda't si i' devra't la tué' ou asseyer d' la prend'e, 'a éta't très jolie. I' a couru apras la p'tit' chèv'e, p'is la p'tit' chèv'e ést allée se réfugier chez elle.

Le prinç' s'est aperçu que ell' rentrait dans un champ qu' éta't cultivé in peu, très sommair'ment, si vous voulez ; c'st un champ qu' éta't cultivé par la femm' du prinç' p'is lés deux p'tits enfants. Alors, i' a aperçu le chalet, au fond de la clairièr',

là. La p'tit' chèv' s'est en allée jusque là, p'i' 'a ést allée rentrer dans un abri où il ava't coutum' de rester ; p'is lés enfants prena'ent soin d'elle. C'ta' 'a premiér' fois qu'i' rencontrait ce chalet dans la forêt, i' s'en était jama' aperçu, et i' ést allé jusque là. I' ést arrêté, p'i' i' y ava' un' femm', là, qui l'attendait sur le perron.

Alors, i' dit : « C'st à vous c'tte chèv'-là ? »

— La dame 'a dit, oui, c'est not' chèv'e.

— B'en, i' dit, j' vous d'mand' b'en pardon, mé' j'avais l'intention. . . j' pens' pàs qu' j'ava's l'intention d' la tuer, mé' i' dit, j'a'ra' aimé la prendre avec un filet, un câb' que'qu' chose, p'is j' la trouvais très jolie, i' dit, a'riez vous de l'eau à boère, i' dit, j'ai b'en soif ! »

B'en, la dame, 'a gu'i â apporté un grand verr' d'eau, d' l'eau bien froid' qu'ils prena'ent dans un' source. P'i' all' l'â invité à rentrer. 'A dit : « Vous voulez pàs prendre un peu quelque chos' pour. . . un bol de soup' pour vous réconforté' un peu ? »

— B'en, oui ! »

I' y ava't d' la soup' de prête. Alors, i' a pris d' la soupe. P'i' 'a dit : « Vous avez d' l'air fatigué, épuisé. Peut-êt' que ça vous fera't du bien de vous couché' un peu ? »

— I' dit, vous êt's b'en aimab'e, madame. J'ai jama's rencontré un' dam' si accueillante, empressée à rend' service aux étrangers.

— Alors, 'a dit, i' a un bon lit, ici, là, dans l'autre appartement. »

C'ta't pàs b'en b'en divisé, vous savez, c'é' 'ienqu' dés planches, dés vieill's tentur's qu'i' ava'ent tâché d' mett'e ensemb' pour faire un' sort' de mur ent' la cuisin' p'is la chambre à coucher. B'en, i' ava' in lit qu' éta't prop'e, assez conv'nab'e. Alors, i' ést allé s' coucher pour quelques instants.

J' sé's pàs si j' vous ai dit çâ, mé' la mâman ava' apporté avec ell', quand alle éta't partie, v's savez, avec sés deux p'tits enfants, alle ava' emporté un portra't de son mari qu'alle ava't mis dans la cuisine en arrièr' d' la tab'e. Quand on mangeait, on faisait le bénécité, et puis, on pouva' aussi regarder le portrait du pâpâ p'is d'mandé' au bon Dieu qu'il le renvoie, l'époux de la mâman p'is le pâpâ dés deux p'tits enfants, qu'il fasse en sorte que le pâpâ lés retrouve. Tous lés jours, à chaqu' fois qu'i's prena'ent leur repas, en faisant le bénédicité, ils faisa'ent cett' prièr'-là aussi au bon Dieu, la mâman p'is lés deux enfants.

Alors, apras que le prince a été dans son lit, i' a fait assemblant d' dormir, mé' i' a pàs dormi vraiment. I' ava't cru reconnaît cett' femm'-là. Elle, 'a l'ava't r'connu, mé' 'a 'i' ava't pàs dit, 'a éta't pàs sûre de son coup, comm' de raison. Le prince i' ava't dit de l'envoyer, de la fair' tuer, d' fair' tuer sés enfants. Alors, 'a éta't pàs sûr' de son coup. 'A 'i' a pàs dit qu'all' le r'connaissa't. Mé' lui, i' sava't pâ' au jus'e, il l'ava't pàs r'connue à premièr' vue, i' éta't pàs sûr. Mé' i' s'est pâ' endormi.

T'hou's, lés deux p'tits gârs sont r'venus, lés deux p'tits gâ' ava' à p' pra' dix, onze ans, et puis. . . peut-êt' douze. Sont r'venus de d'dans la forêt, i' ont rapporté du bétail qu'i' ava'ent pris, dés p'tits animaux qu'i' ava'ent pri' en faisant la chasse, pour le souper du soèr, puis, i' a dit : « Çâ, c'te ch'fal-lâ qu'i' a lâ, don ? »

— La mâman, 'a dit, tch tch tch. Parlez pas si fort, 'a dit ! 'A dit, i' a que'qu'in qui dort dans chamb' là-bâs, lâ.

— Ah ? Que'qu'in ? Un' femme, un homme ?

— C'st in homme.

— On a jama's vu çâ in homm', n'us aut's. »

Alors, la mâman disa't : « Fait's pâs d' tapag' p'is dérangez-lé pâs. » Mé' eux aut' i' éta'ent curguieux p'i' i's sont allés pour j' té' in coup d'œil, dan 'a chamb'e, i's r'garda'ent, i's r'vena'ent. I's disa'ent : « 'Cou' don, mâman, c't homm'-lâ, i' r'ssemb' b'en gro' au portra't qu'i' a en arguier' d' la tab'e. Ça s'ra't-tu not' pèr', çâ ? »

— La mâman dit, tch, tch, tch. Parlez pâs, mé' vous savez b'en qu' c'est pâs lui, c'st un autre homme. Mé', 'a dit, laissez-lé dormir. J' 'i ai dit que j' gu'i donna' 'a chanç' de se r'poser, p'is dormir. Laissez-lé tranquille ! »

Ah ! mé' i's r'tourna' eux aut's là-bâs, p'i' i' alla' 'oèr. « J' te dis, mâman, i' dit, i' ést pareil pareil. Ça a pâs d' bon sens, i' dit, ça doi' êt' lui. I' a d' l'air in p'tit peu plus vieux, mé' i' dit, ça a b'en d' l'air de lui. »

Alors, un moment donné, le prince i' s' lève. I' rencont' lés deux p'tits garçons : « Bonjour ! »

— Bonjour !

— Tu parl's deux beaux garçons, i' dit, Mé' c'est ques'ment dés homm's, çâ, cés jeun's garçons-lâ, asteur. Vous avez don l'air smart. Qu'e' c' c'est qu' vous avez rapporté d' vot' chasse ? »

B'en, i' ont montré çâ qu'est-c' qu'i' ava'ent rapporté. « Bon ! i' dit, vous êt's b'en smart. » I' di' à la madame, i' dit : « J' vous r'mercie infiniment de m'avoèr donné d' la soupe, p'is d' l'eau, p'is d' m'avoèr offert de dormir. B'en, i' dit, j' sors pâs. . . j' sens pâs la capacité de. . . me semb' que j' pâs capab' de dormir facil'ment. J' pens' que j' vâs r'tourné au château. »

— Au château ?

— B'en, oui. I' dit, moi, je suis le prinç' so and so¹⁶, — me rappell' p'us d' son nom, lâ — mé', avant d' partir, i' dit, madame, j' pourra's-tu vous posé' un' question ?

— B'en, 'a dit, oui.

16. *So and so* (angl.) : Untel.

— I' dit, je sé's pàs, mé' i' dit, moi, i' dit, j'ava' un' femm' déjà, p'i' 'a éta't b'en fine. 'A éta' accueillante, p'i' 'a éta't dévouée, bonn' pour tout l' mond' comm' vous l'êt's, lâ, vous, p'i' i' dit. . . Mé' i' dit, ma femme alle ava't pàs sés deux mains. Franch'ment, i' dit, j' vous trouv' tell'ment semblable à elle. Franch'ment, i' dit, si vous aviez pàs vos deux mains, i' dit, j' dira's qu' vous êt's ma femme.

— B'en, 'a dit, j' lés ava's perdues, més deux mains, mé' j' lés ai retrouvées.

— Mé', alors, c'est ma femme ! »

Et ça été la réunion. Vous comprenez qu'i' a embrassé sa femme, p'i' 'a éta't b'en content' de voèr que c'éta't un malentendu, i' ava't pàs l'intention d' la fair' tuer ni r'guien de d'ça. Alors, ça été la grand' réunion et lés enfan éta'ent contents, i's sont. . . le papâ lés a fait' embarquer sur leur cheval, i' a laissé la maman lâ pour tout' suite, i' 'és a fait' embarquer sur son cheval avec lui, tous lés deux avec lui. Sont allé' au château, ensuite i's sont revenu' avec deux aut's chevaux pour v'nir chercher la mâman p'is lés souvenirs qu' éta'ent lâ dans le chalet.

I' resta' un devoèr à remplir pour la femm' qui ava't retrouvé sés deux mains, parc' qu'alle ava't di' à son frère : « T' sé's, 'a dit, la ronç' que i' a dans ton pied, lâ, vous v's souv'nez n'est-c' pàs, que quand qu' le gâ' ava't descendu d' l'arb'e, son frère ava't descendu apras l'avoèr assis sur l'épinette, i' s'ta't planté un' ronç' dans un pied. I' ava' asseyé d' l'arracher p'is sa sœur ava't dit : « Ça ser' à r'guien, asseill' pàs d' l'arracher. J' te l'arrach'rai, moé, quand j'a'rai més deux mains ! »

Alors, 'a ést partie pour aller voèr commen éta't son frère. Et puis, 'a s'ést habillée comm' si alle éta't un méd'cin, 'a s'st en allée avec un beau boghei, p'is tout un attirail de r'mèd' p'is dés chos's comm' çâ qui sembla't qu'alle éta't un méd'cin. Et alle ést allée dans lés environs où s' trouva't son frère, p'is, lâ, alle a entendu dir', n'est-c' pàs, qu' son frère éta't b'en malade. 'A dit : « Whâ ? Que c'ést qu'i' a don ? »

— B'en, i' ont dit, i' s'ta't planté un' ronç' déjà dan un pied p'is c'tte ronç'-lâ 'a a commencé à pousser, p'is c'ést dev'nu comme un arbre ; p'i' i' a paronn' qu'i' a jama' été capab' d'ôter c't arb'-lâ. Quand on l' coupe, i' r'pousse encor' plus vit' p'is plus gros, p'is tout' la vie, p'is l'énergie p'is la vie qui peu' avoèr chez lui s'en vâ dans l'arbre.

— Ah ! b'en, 'a dit, j' vâ' aller voèr çâ. »

Alors, alle ést allée jusqu'à la maison d' son frèr' p'is lâ i' ava't dés gens qu' éta'ent v'nus pour asseyer de l'encourager p'is le consoler. 'A rent' dans chamb' p'i' 'a voit c't arb'-lâ qu' éta't planté dans l' pied de son frère, p'i' alle éta' annoncée comme un méd'cin qui guérissa't de tout's lés maladies, à partir du mal de têt' jusqu'à tout's lés jamb's cassées.

P'i' alors, lui, b'en, i' voula' absol'ment voèr si 'a pouva't fair' que'qu' chos' pour lui. P'i' 'a ést entrée. 'A dit : « Oui, j' pourra's vous guérir, mecieu', facil'ment de vot' maladie ; ça s'ra' assez facil' pour moi. Mé', 'a dit, j' voudra's que vot' femm' sort' d' la chamb', lâ. » B'en, vous comprenez, sa femm' qu' éta' haguissab' d'avanç' p'is

jalouse, 'a voula't pàs sortir d' la chamb' p'is laisser c'tte femm'-là qu' éta't un méd'cin, mé' un' femm' quand minme, la laissé' avec son mari. 'A voula't faire un' colère.

Son mari i' dit : « Écoute, j'ai pàssé tout' ma vie, i' dit, à t'obéir, p'i' i' dit, à suiv' qu'e' c'est qu' tu voula's faire, mé' i' dit, là, j' rencont' quelqu'un qui pourra't peut-êt' me sauver, p'i' i' dit, j' veux prend' c'tte chanç'-là, p'i' i' dit, tu vâs sortir d' la chamb'e. »

So, 'a a sortie, p'is la femm' méd'cin s'est assise à côté du lit de son frère, p'i' 'a dit : « Tu me r'conna's pàs, hein ?

— I' dit, non. B'en, i' dit, peut-êt'e. B'en, i' dit, j' ava' un' sœur déjâ, moé, p'i' i' dit, ça m'âs d' l'air que tu. . . tu r'ssemb's b'en à ma sœur. Mé', i' dit, ma sœur, j'i' ai coupé sés deux mains p'is j' l'ai laissée dans l' boâs, p'is c'st aussi b'en dir' qu' 'a ést morte, lés deux main éta'ent coupées, i' ava't parsonn' pour la sauver, là.

— B'en, 'a dit, c'est ta sœur qui t' parle.

— C'est toi ?

— B'en sûr que c'est moi ! Veux-tu que j' te guérisse ?

— Ah ! i' dit, si tu voudra's m' guérir, tu s'ra's b'en fine. J'ai pàs mérité çâ, mé' i' dit, j' te r'mercierais quand minme, p'is je r'mercierais l' bon Dieu.

— B'en, 'a dit, r'gârde, 'a dit, c'est b'en facile. »

'A met le pouç' p'is l'index autour de ce tronc d'arb' qu' éta' à pe' pra' in pouce, in pouce et d'mi d' gros ; 'a mat le pouç' p'is l'index autour de çâ. 'A tir' dessus' in peu, p'is ça a tombé à terre. I' resta't p'us r'guien du tout dans l' talon. L'homme éta't guéri. Là, i' a pris sa sœur dans sés brâs p'i' i' s'est mi' à g'noux, ensuite, à côté d'elle, p'i' i' a d'mandé pardon. All' l'a pardonné. P'i' i' ont pardonné aussi à la madame. 'A ést r'venue dan 'a chamb'e, quand 'a a vu son mari guéri, alors, 'a a vu qu' c'éta't sa sœur.

B'en, alle ést r'venue à ell'-minme, et pui' elle aussi a d'mandé pardon, p'i' alle a avoué qu' c'est ell' qui ava't tué l' cheval, p'is le chien p'is ci p'is çâ, p'is d'in bout' à l'aut'e, tout' l'affaire.

Et enfin, c' été' la grand' réconciliation. Alors, c'est la fin de notre histoire. Et puis c'st encor' le temps, j' pens', d'aller s' coucher, là.

The first part of the history is a general account of the state of the world in the beginning of the world, and of the progress of the human mind from that time to the present. It is divided into three parts, the first of which is a description of the world in the beginning of the world, the second of which is a description of the world in the progress of the human mind, and the third of which is a description of the world in the present state of the human mind.

The second part of the history is a general account of the state of the world in the progress of the human mind, and of the progress of the human mind from that time to the present. It is divided into three parts, the first of which is a description of the world in the progress of the human mind, the second of which is a description of the world in the present state of the human mind, and the third of which is a description of the world in the future state of the human mind.

The third part of the history is a general account of the state of the world in the present state of the human mind, and of the progress of the human mind from that time to the present. It is divided into three parts, the first of which is a description of the world in the present state of the human mind, the second of which is a description of the world in the future state of the human mind, and the third of which is a description of the world in the present state of the human mind.

The fourth part of the history is a general account of the state of the world in the future state of the human mind, and of the progress of the human mind from that time to the present. It is divided into three parts, the first of which is a description of the world in the future state of the human mind, the second of which is a description of the world in the present state of the human mind, and the third of which is a description of the world in the future state of the human mind.

The fifth part of the history is a general account of the state of the world in the present state of the human mind, and of the progress of the human mind from that time to the present. It is divided into three parts, the first of which is a description of the world in the present state of the human mind, the second of which is a description of the world in the future state of the human mind, and the third of which is a description of the world in the present state of the human mind.

The sixth part of the history is a general account of the state of the world in the future state of the human mind, and of the progress of the human mind from that time to the present. It is divided into three parts, the first of which is a description of the world in the future state of the human mind, the second of which is a description of the world in the present state of the human mind, and the third of which is a description of the world in the future state of the human mind.

25 – PACTE AVEC LE DIABLE

C'était trois frères qui ambitionnaient de devenir riches. À force de chercher, ils ont fini par entrer en contact avec le diable.

Le diable en profita pour faire un marché avec ces trois frères : « Je donne à chacun de vous un million de dollars. Dans un an, je viendrai vous rendre visite, et vous aurez le privilège de me proposer des tâches difficiles. Si je ne puis m'acquitter des tâches proposées, vous serez libres. Mais si j'accomplis ce que vous exigez de moi, vos âmes deviendront ma propriété.

– Marché conclu ! » s'écrient les trois frères.

Ces derniers reçoivent chacun un million, et deux d'entre eux se lancent dans de coûteuses dépenses. Ils s'achètent de belles maisons, des chalets d'été, des bateaux, une moto-neige et acquièrent quantité d'autres biens. À travers ces préoccupations, les deux frères pensent à préparer un moyen de prendre en défaut la puissance du diable.

L'un des frères fait bâtir un immense réservoir d'une capacité de milliers et de milliers de litres dans lequel il vide de multiples boissons disparates, du Gin, du Rye, de la Vodka et du vin très alcoolisé. Il avait déboursé ainsi une grosse somme d'argent, mais il était millionnaire !

Tout autour de cette immense citerne, il dispose des réservoirs plus petits, mais capables de contenir, l'un, la quantité de Gin, l'autre, la quantité de Vodka, de Rye, de vin. . . Il se dit à lui-même : « Je vais exiger du diable qu'il sépare ces différentes sortes de boissons, et les remise dans les petits réservoirs destinés à cette fin. Je lui demanderai d'exécuter ce travail en deux secondes. Il ne pourra jamais s'acquitter de cette tâche. Il va en faire un beau méli-mélo ! »

Le second des frères, pour sa part, fit bâtir un silo qu'il remplit d'un mélange de poivre, de sel et de muscade. Tout autour de ce gros silo, il en fit disposer d'autres plus petits, dont chacun pouvait contenir la quantité de chaque ingrédient réparti dans l'immense bâtisse. « Quand le diable va venir, se dit-il, je vais lui demander de séparer, en une seconde, les différents ingrédients du gros silo et de les placer dans les petits silos adjacents ! »

Quant au troisième des frères, au lieu de faire des achats et dépenser ainsi son million, il s'adjoint des amis et leur propose de bambocher. Déjà ivrogne, il offre de

nombreuses consommations à ses amis et n'a d'autre préoccupation que de boire. De temps en temps, ses frères vont le visiter et lui font la leçon : « Voyons, espèce de vaurien, tâche de préparer la visite du diable ! S'il arrivait que le diable exécute en un clin d'œil les tâches que nous voulons lui imposer, il ne resterait que toi pour tenter de nous sauver. D'ailleurs, il était bien entendu que chacun de nous trois préparerait une tâche de nature à embêter le diable. Il ne faut pas compter sur les autres pour nous tirer d'affaire ! »

— Ah ! laissez-moi m'amuser ! Nous avons beaucoup de temps pour régler notre problème ! Venez prendre un verre. C'est moi qui vous paie une consommation ! »

Les frères s'assoient, vidaient un verre et s'en retournaient sans avoir pu décider l'ivrogne à préparer la tâche difficile qu'il devait proposer au diable.

Un an après la distribution des millions, le diable se présente au premier des frères et lui fait un bref discours : « M'as-tu préparé un travail difficile pour mettre ma puissance à l'épreuve ? Tu sais, il y va de ton intérêt ! » L'homme ne perd pas son aplomb, confiant qu'il est dans son immense réservoir de liqueurs. « Il faut, dit l'homme en montrant son immense réservoir au diable, que, dans deux secondes, tu sépares les quatre sortes de boisson contenue dans ce réservoir et que tu déposes chacune d'elles dans le contenant aménagé à cette fin ! »

Le diable regarde les réservoirs, et, en un clin d'œil, les boissons sont divisées et distribuées chacune dans son réservoir respectif !

— Ah ! tu veux rire de moi ! proteste l'homme.

— Eh bien ! va puiser à ce réservoir ; tu constateras que c'est bien du Rye ! » répond le diable.

Notre homme va goûter le contenu de chaque petit réservoir. Le diable a raison : on retrouve bel et bien le Rye, le Gin, le vin... L'homme baisse honteusement la tête.

Le diable aborde le second des frères et lui dit : « Toi, quelle tâche m'as-tu préparée ? »

— Tu vois ce gros silo ? J'y ai mélangé du sel, du poivre et de la muscade. Il faut que, dans une seconde, tu sépares ces ingrédients et que tu les entasses dans les petits silos préparés à cette fin !

— C'est une tâche qui manque de sérieux ! » dit le diable.

En une seconde, le sel est séparé du poivre et de la muscade. Notre homme fait venir des experts pour analyser les produits entassés dans les silos. Les experts constatent que le diable a accompli parfaitement sa tâche. Parmi le sel, on ne retrouve pas un grain de poivre, dans le poivre, pas un grain de muscade... ! Le second des frères se dit : « Nous sommes perdus ! »

Le diable rejoint Ti-Pit, le troisième des frères, à l'hôtel du village. Le diable lui crie de la porte : « Pit, viens me rencontrer ! »

– Qu'est-ce qui se passe ? demande lentement l'ivrogne.

– As-tu oublié le rendez-vous que je t'ai fixé, il y a un an ?

– Un rendez-vous, un rendez-vous ? répète rêveusement le buveur.

– Oui, c'est le diable ! lui chuchote un ami.

– Eh bien ! dis-lui que je reçois des amis et que je n'ai pas le temps de me rendre à la porte ! »

Le diable se déplace et s'approche de l'ivrogne. « M'as-tu préparé une tâche difficile, Pit ? demande le diable.

– Attends ! Je vais bientôt y penser. Il me reste encore quelques minutes pour te trouver une tâche à ta mesure ! Ne crains pas, on va... on va y voir ! Dis donc, prendrais-tu... prendrais-tu... un verre ? »

Pit distribue les verres à ses amis et invite le diable à faire de même : « Si tu es intelligent, si tu es... tu vas... tu vas boire avec nous ! » Pit se lève et distribue les verres au groupe de buveurs. Au moment de s'asseoir, il laisse échapper un gros pet. « Essaie de faire un nœud dans ce pet ! » crie-t-il au diable.

Le diable, incapable de relever ce défi, file sans importuner davantage les signataires du pacte.

PACTE AVEC LE DIABLE

Récit populaire raconté à St-Charles, Ontario, par l'abbé Ovila Campeau (65 ans) le 30 janvier 1978. Le père Campeau est natif de Hanmer, Ontario.

Enregistrement n° 4649. Conte-type 1176-1178 (tâches difficiles imposées au diable).

Ah ! C'est trois frér's, çâ, hein, p'is qui voula' avoèr b'en d' l'argent, et p'i' i's sont allés voèr le diab'e. Sont v'nu' à bout d' contacter l' diab'e. P'i' i' ont fait' enn' barguenn' [bargain]¹ avec lui, c'st-à-dir' que l' diab' a fait' enn' bargain avec lui, avec eux aut's. Le diâb'e a dit : « J' m'âs vous donner chaquin in million, et puis, l'année prochaine, si vous pouvez me d'mander pour fair' que'qu' chos' que j' su's pàs capab' de faire, vous allé' êt's lib's. Si vous êt's pàs capab's me d'mander de fêr' que'qu' chos' que j' su's pàs capab' de fêre, b'en, j'aurai votre âme.

— Lés gâ' i' ont dit : goud [good]² ! That's a bargain ! »³

Alors, i' on eu chaquin un million, et p'i' i' ont dépensé çâ à tout's sort's de choses, i' on ach'té dés bell's maisons, i' on ach'té dés. . . lés deux d'entre eux i' ont ach'té dés bell's maisons; un chalet, dés bateaux, un ski-doo⁴, tout's sort's de choses. Mé' à pârt de çâ, i' en a deux qui ont asseyé de préparer que'qu' chos' pour que l' diâb' . . . l' diâb' s'ra't pàs capab' de faire, t' sé's.

Alors, i' y en a un qui a fait bâtir un gros réservoir, oh ! une affair' de 'ted b'en in affair' de cinq cents ou plus que çâ, cinquant' mill' gallons, que'qu' chos' comm' çâ. Et puis, i' a mélangé çâ, i' a mélangé là-d'dans, ça coûté b'en d' l'argent, tu comprends, mé' i' éta't millionnaire, hein ! P'i' i' a mis. . . i' a rempli çâ avec du gin, du rye, du vodka, et p'is du vin, c'ta't du « Blue Nun »⁵.

Et p'i' apras çâ, i' a fait' mett' autant de tanks⁶, vous savez, de réservoèr' autour de ce gros réservoèr-lâ qui pouva't cont'nir tout c' qu'i' ava't dans le gros réservoèr.

1. *Bargain* : Vx fr. bargaigne : Marché. Angl. : bargain : Marché, affaire.
2. *Good* (angl.) : C'est bon !
3. *That's a bargain* (angl.) : Marché conclu !
4. *Ski-doo* (angl.) : Moto-neige.
5. *Blue Nun* (angl.) : Vin européen dont le titrage en alcool est élevé.
6. *Tank* (angl.) : Réservoir.

I' dit : « On vâ d'mandé' au diâb' de séparer tout's lés affair's qu'i' a là-d'dans, mett' le gin dans un réservoèr, p'is le rye dans l'aut'e, p'is le vin dans l'aut', p'is le vodka dans l'aut'e, dans l'espâç' de deux secondes. I' s'ra jama's capab' de fair' çâ. I' vâ tout' mélangé' ensemb'e. »

L'aut', lui, i' a fait' bâtir in silo. Puis, dans l' silo, i' a fait' mélanger du poèv' p'is du sel p'is d' la muscade, et pui' i' a mis d'aut's silo' à l'entour plus p'tits, t' sé's pour contenir tout's lés uns lés aut's séparément. I' a dit : « Quand le diâb' va v'nir, j' m'en vâs gu'i dire : « Dans un' seconde, j' veux qu' tu m' sépar's tout' le sel p'is l' poèv' p'is la moutarde, et cétéra, mett' çâ chacun dans un côté, dans un' seconde. » I' dit... »

Le troâsièm' lui, i' a r'guien ach'té, i' éta't millionnaire, mé' i' a r'guien ach'té. I' avat' b'en dés tchums [chums]⁷, et p'i' i' a dit : « Lés boys⁸, on vâ célébrer ! » Et p'i' i' s'est mi' à boèr, i' buva' avant çâ, i' éta' ivrogne. Ça fa't qu' lâ i' paya' 'a traite⁹ à tout l' monde, t' sé's. P'i' icitte on boét. D' temps en temps, sés frère' alla'ent l' voèr, p'i' i's gu'i disa'ent : « B'en, écoute, Ti-Pit', son-of-a-gun¹⁰ ! asseill' de fair' que'qu' chose ! Tout d'in coup l' guiâb'e, i' arrive, p'i' i' fa't çâ, bing ! bang ! tout c' qu'on gu'i â d'mandé, p'is toé t'a'râs r'guien fait'. D'ailleurs, i' faut qu' chaquin d' nous aut's qu'on fass' que'qu' chos' qu'i' s'ra pâs capab' de faire, en tout cas qu' ça seille in affair' dés aut's, ça march' pâs, t' sé's.

— Ah ! Never mind¹¹ ! on a b'en du temps. V'nez prend'e in coup, m'âs payer pour, m'âs vous offrir un' traite ! »

Ah ! i's s'assisa'ent p'i' i's buva'ent, p'i' i's s'en r'tourna'ent, p'is P'tit-Pit' i' faisa't r'guien.

So¹², in an apras, le guiâb'e ést v'nu. I' ést allé voèr le premier. « P'i' avez-vous fait' que'qu' chose, lâ, que j' su's pâs capab' de faire ? Faut fair' que'qu' chose ! » Le gâ' i' avat' préparé son gin, son rye, p'is son vin, i' éta't çertain. « Faut qu' tu m' divises tout' le vin, le rye, le vodka, p'is le gin qu'i' a là-d'dans, en deux secondes ! »

En d'dans d'un' seconde, bang ! c'éta't divisé. « Ah ! i' dit, tu triches !

— B'en, i' dit, vâ dans c'te réservoèr, p'i' i' dit, goût' 'oèr si c'est du rye ! »

C'ta't b'en du rye, dans l'aut' c'ta't b'en du vin, dans l'aut' c'ta't b'en du gin. I' commença à a'oèr le caquet pâs mal bâs.

I' s'en vâ voèr le deuxièm. « Toé, i' dit, quo' c' t' âs préparé ?

— B'en, i' dit, dans l' gros résarvoèr, i' y a du poèv'e, du sel dans çâ, d' la muscade ! Dans un' seconde, i' faut tout' séparé lés uns lés aut's.

7. *Chum* (angl.) : Ami, camarade, copain.

8. *Boy* (angl.) : Garçon, ami. « *Les boys* : amis ».

9. *Traite* (*payer la*) : Offrir une consommation.

10. *Gun* [*son of a*] (angl.) : Espèce de bâtarde.

11. *Never mind* (angl.) : Laisse faire !

12. *So* (angl.) : Donc, ainsi donc.

— C'st in affair' de r'guien çà ! »

Bang ! tout' 'ta't séparé. Fa't v'nir dés experts pour voèr si c'ta't b'en vrai que c'ta' 'ienqu' d' la moutarde, p'is tout' çà. C'ta't vrai ! Dans la moutarde i' ava't pâs d'aut's chos's que d' la moutarde, dans l' poèv'e i' ava't pâs d' sel, dans l' sel i' ava't pâs d' poèv'e. Oh ! Ça r'garda't mal, lés affaires. I' dit : « Là, on ést foutu ! »

I' s'en vâ voèr P'tit-Pit', i' éta' à l'hôtel. Ça fa't qu'i' a dit : « Pit', viens 'icitte !

— Qu'est c' qu'i' y â ?

— I' dit, tu sé's, on ava' in rendez-vous, lâ, au bout' d'in an !

— Comment, in rendez-vous ?

— Ah ! oui, c'ést lui, c'ést l' guiâb'e.

— Bon ! B'en, dit's-y qu'i' vienne icitte, on ést dés chums icitte, j'ai pâs l' temps d'allé' à 'a porte ! »

So, i' s'en vient, p'is l' diab'e gu'i d'mand' si i' ava't fait' que'qu' chose. « B'en, i' dit, j' vâ' 'oèr à çà, lâ, i' dit, i' a encôr' que'qu's minut's qui m' restent. Vâ' 'oèr à çà. Veux-tu a'oèr in coup ? » Lâ, i' peill' la traite à tout l' monde, p'i' i' dit : « Tu vâs boère avec n'us aut's, tu vâ' êt' sport¹³ ! »

C' fa't qu'i' s' leve, lâ, comm' çà, p'is peill' la traite à tout l' monde. P'i' avant d' s'assoèr, i' lâche in gros pet. I' di' au diab'e : « Fa' in nœud d'dans ! » L' diab'e a jama' été capab'e !

13. *Sport* (angl.) : Aimable, compréhensif.

26 – TI-JEAN-GUENILLOU

Eh bien ! je vais vous raconter l'histoire de Ti-Jean-Guenillou ! Vous me suivez ?

Ti-Jean-Guenillou, ce n'était pas un vulgaire jeune homme, c'était un monsieur de bonne naissance. Il vivait avec ses deux frères et son papa.

Un jour, sur la première page d'un journal, il jette les yeux sur une manchette en gros caractères annonçant un message du roi : « Celui qui bâtira un navire capable de se déplacer sur terre et sur mer recevra en récompense la fille du roi pour épouse ! »

Aussitôt, le père et ses deux aînés se mettent à dire : « Eh ! Voilà une offre qui nous va à merveille ! Même si nous ne recevons pas la récompense promise — la fille du roi — une fois ce navire bâti, ce sera pour nous une source de gros revenus ! »

Le père était un prince, mais il souffrait d'un manque d'argent. En entendant la réaction de son père et de ses frères à l'offre du roi, Ti-Jean-Guenillou s'écrie : « Moi aussi, je suis intéressé par ce projet !

— Non, non ! Ti-Jean, réplique le père. Ce n'est pas un projet qui te convient ! Il faut être passablement intelligent, tu sais, pour bâtir un navire qui se déplace sur la terre, dans les montagnes, dans les savanes, et qui, ensuite, vogue sur la mer. Il faut une bonne dose d'intelligence pour arriver à bâtir un tel navire !

— Eh bien ! moi, je me croyais assez habile pour exécuter ce projet !

— Tu te trompes ! dit le père. Tu es seulement assez doué pour rester ici et avoir soin des vaches !

— Je comprends ! Mais, quand partez-vous pour exécuter le projet du roi ?

— Nous partirons lundi prochain en direction du château du roi. C'est là que nous bâtirons notre navire ! »

Le reste de la semaine, Ti-Jean s'affaire à installer un système d'acqueduc destiné à abreuver les vaches sans l'aide d'un employé. Le lundi, Ti-Jean dit à son père : « Moi aussi, je pars en voyage !

— Ah ! non, Ti-Jean, tu ne peux quitter notre ferme ! Il faut que tu voies à la traite du lait et à l'alimentation des vaches !

— Justement, réplique Ti-Jean, un de mes amis va se charger de traire les vaches. Quant à leur abreuvement, les vaches peuvent maintenant boire sans ma présence, puisque j'ai dirigé une branche du ruisseau dans leur pâturage ; elles n'ont qu'à s'abreuver elles-mêmes au courant d'eau. Soyez sans crainte, j'ai tout prévu ! »

Entretiens, Ti-Jean s'empresse de préparer des quantités de galettes. Il se sentait un grand talent pour cuire des galettes. Il en cuit pour remplir deux ou trois grandes poches qui avaient servi à l'avoine ou au son, de grands sacs de plus d'un mètre de hauteur. Ti-Jean remplit deux ou trois gros sacs de savoureuses petites galettes.

Le père et ses deux fils aînés le regardent faire. « Il est insensé, disent-ils, d'apporter tant de galettes. Pourquoi cette précaution ? Voyez comme il est ridicule devant sa marmite ! Et il en prépare encore d'autres ! Ah ! il faut être déséquilibré pour préparer des galettes en si grande quantité ! »

Ti-Jean chantait et semblait prendre grand plaisir à cuire ses galettes.

Le père et ses deux fils préférés se tenaient toujours ensemble. Ils attellent leur meilleur cheval et ne se préoccupent pas de Ti-Jean-Guenillou qu'ils considèrent comme faible d'esprit. C'est pour cette dernière raison que le papa ne veut pas faire route à côté de lui. Aussi le père et ses deux fils aînés tiennent-ils une sorte de conciliabule : « Nous allons prendre le meilleur cheval pour nous ! Quant à la vieille rosse squelettique, nous allons la laisser à Ti-Jean qui n'ira pas très loin, donc qui n'a pas besoin d'un cheval vigoureux. Ti-Jean ne se rendra jamais chez le roi, c'est impossible ! »

Le père et ses préférés attellent le meilleur cheval sur une voiture passablement élégante mais résistante, et prennent la route. À l'époque, cette sorte de voiture était considérée comme relativement luxueuse. Une fois en voiture, les trois voyageurs filent à une vitesse exagérée. Ils se comportent comme lors d'une compétition de chevaux de course pour arriver chez le roi le plus tôt possible.

Ti-Jean, lui, décide d'entreprendre son voyage. Il charge ses sacs de bonnes galettes à l'arrière d'un vieux boghei ou peu importe la sorte de voiture, et se décide à quitter la maison. Pendant qu'il attelle son vieux cheval, le père et ses deux fils, depuis un certain temps sur la route, aperçoivent un vieillard qui sort de sa cachette sous un pont. L'étranger agite ses bras au-dessus de sa tête en criant aux voyageurs : « Arrêtez ! arrêtez ! Dieu ! que vous filez rapidement !

— Enlève-toi de notre route ! répond l'un des passagers. Il est vrai que nous sommes pressés ! Nous voulons aller bâtir un navire qui se déplace sur terre et sur mer. Libère notre route tout de suite !

— Un instant de patience, s'il vous plaît ! Ne pourriez-vous pas donner un peu de nourriture à un pauvre vieux qui n'a pas mangé depuis longtemps ? Veuillez apaiser ma faim !

— Hé ! derrière nous, un voyageur s'amène sur la route. Il s'appelle Ti-Jean-Guenillou et c'est un simple d'esprit. Tu lui demanderas de la nourriture. Lui, il va t'en donner ! Nous, nous n'en avons pas le temps ! »

Les voyageurs remettent leur cheval en marche et allons-y chez le roi ! Ils tentent de reprendre le temps perdu.

De son côté, Ti-Jean s'en vient, lui aussi, essayant de gagner du temps, mais son vieux cheval n'avance que lentement, on le comprend ! Ti-Jean aperçoit, à son tour, le vieux mendiant au sortir de sa cachette sous le pont. Le vieil homme lève les bras au-dessus de la tête et crie : « Arrête-toi un instant ! C'est toi que l'on appelle Ti-Jean-Guenillou ? »

— Oui, c'est moi ! Comment le sais-tu, toi ? demande Ti-Jean.

— Ah ! j'ai parlé aux autres voyageurs qui viennent de passer, et ils m'ont dit que Ti-Jean-Guenillou passerait peu de temps après eux. Dis donc ! tu n'aurais pas un peu de nourriture à me donner ? Je n'ai pas mangé depuis longtemps et je crève de faim !

— Tout de suite, s'écrie Ti-Jean, je vais la calmer, ta faim ! Attends un petit instant ! »

Aussitôt, Ti-Jean dételle son cheval et le laisse s'abreuver au ruisseau. Pendant ce temps, il attrape une poche de galettes et la vide sur la plateforme du pont. « Tiens, l'ami ! Mange des galettes ! Moi, tu sais, rien ne me fait plus plaisir que venir en aide à quelqu'un ! »

Le mendiant mange des galettes et mange encore des galettes. La nuit va tomber. Ti-Jean dit à son hôte : « Écoutez, monsieur ! Moi, je suis très pressé. Il faut que j'aille bâtir un navire qui fonctionne sur terre et sur mer. Je suis seul pour faire face à cette besogne. Il faut que je me remette en route, mais je suis heureux de vous avoir connu ! Je vous en prie, prenez une bonne quantité de galettes et placez-les dans vos poches de paletot. Vous pourrez vous en régaler pendant une couple de jours ! »

— Un instant ! Ti-Jean, intervient le mendiant. Je vais te donner un cadeau ! Tu vois cette petite canne ? Eh ! bien, c'est une canne magique. Elle peut exécuter magiquement toutes sortes de petites besognes ! Je vais t'en faire cadeau. Tu pourras en tirer de grands avantages, si tu veux construire un bâtiment capable de voyager sur terre et sur mer !

— Oui ? Très bien ! dit Ti-Jean. Je l'accepte volontiers ! »

Pourtant Ti-Jean se disait à lui-même : « Il est naïf, le vieux ! Il me croit fou, mais je vais toutefois accepter son cadeau ! »

Ti-Jean prend la baguette des mains du vieillard et se prépare à atteler son cheval pendant que le mendiant lui donne un conseil : « Fais donc l'essai de ta baguette ! Tu vas voir combien de merveilles elle peut te procurer ! Essaie-la, essaie-

la ! Et si tu penses sincèrement à construire un bâtiment, cette petite baguette va t'aider à réaliser ton rêve ! Fais-en l'essai, je te prie !

— Oui, oui, oui ! » répond distraitement Ti-Jean.

Le jeune voyageur craignait de vérifier la prétendue vertu de la baguette en présence du vieillard. Il avait peur de faire rire de lui. Le mendiant insistait tellement sur la valeur de son cadeau que Ti-Jean avait peine à y croire. Il se dirige vers son cheval à l'écart. Il passe près d'un petit arbre de faibles dimensions, un arbre de cinq ou six centimètres de diamètre. Ti-Jean passe sa baguette près des racines de l'arbre. Ouff ! l'arbre file dans les airs avec un sifflement ! « C'est presque impossible ! s'écrie Ti-Jean. Ah ! sacrifice ! l'arbre s'est envolé. Je vais en toucher un autre de plus grande taille ! »

Ti-Jean promène sa baguette près d'un arbre assez gros. Même phénomène. L'arbre se déracine et disparaît ! « Tu parles d'une baguette ! s'exclame le jeune voyageur. Cette petite canne a réellement une vertu puissante ! » Il se retourne pour transmettre sa surprise au vieillard. Ce dernier est déjà parti ! « Ah ! il n'est pas même ici pour rire de moi ! se dit Ti-Jean. C'est tout de même étonnant ! »

Ti-Jean s'avance un peu plus loin et touche un autre arbre. Pouff ! l'arbre s'arrache et file ailleurs. « Mais, comme c'est amusant ! » se dit le jeune homme. Il touche un arbre ici, touche un arbre là. La force magique s'exerce toujours. Ti-Jean parvient à un arbre énorme. Il aurait fallu environ quatre hommes pour en couvrir le pourtour, les bras étendus. Ah ! un gros arbre ! « Oh ! ma petite baguette va suer si elle veut avoir raison de ce géant ! » Il touche l'arbre de sa baguette. L'arbre disparaît aussitôt ! Ti-Jean va de surprise en surprise. En chantonnant, il touche un arbre à droite, un arbre à gauche. . . « Quelle satisfaction ! Hourra ! Elle fait un travail merveilleux, cette petite canne ! s'écrie Ti-Jean. Et regardez-moi la route que j'ai ouverte derrière moi ! C'est une merveille, cette canne-là ! »

Ti-Jean débouche à la mer et aperçoit un beau navire d'où s'échappe une épaisse vapeur qui annonce un moteur prêt à démarrer. Tous les arbres qu'il avait déracinés servaient à chauffer la bouilloire du navire. Toute la boiserie du bâtiment est vernie et ajustée à la perfection ; un bijou de navire dont les dimensions s'harmonisent avec la précision du fini ! Le bâtiment est muni de roues, ce qui lui permet de se déplacer sur terre en plus de voguer sur mer.

À la proue du navire apparaît le nom « Ti-Jean-Guenillou ». « Eh ! là-bas, c'est à moi ce bateau-là ! C'est mon nom ! Ti-Jean-Guenillou, c'est moi ! Ah ! j'admire maintenant la vertu de ma petite baguette ! Elle me sera énormément utile, et je vais en avoir besoin ! »

Ti-Jean est tellement heureux qu'il commence à sauter et à danser. Pendant qu'il se trémousse, le jeune homme laisse échapper sa baguette ; celle-ci est projetée au loin et devient introuvable, malgré les multiples tentatives de Ti-Jean pour la dénicher. « Ah ! diable ! se dit le jeune homme, j'ai perdu ma baguette magique ! Mais tout n'est pas fini ! Il faut que je conduise ce bateau-là au roi ! Je suis à une

faible distance de la fortune ! J'ai une chance qui s'offre très rarement ! Il faut que j'en profite ! »

Ti-Jean monte dans son navire et commence à travailler. Il lui faut alimenter la bouilloire et voir à de nombreuses occupations successives, hisser les pavillons aux vergues, les ramener, déployer les voiles au vent. . . Il se fatigue rapidement, obligé qu'il est de faire la manœuvre jour et nuit.

Soudain, il aperçoit un homme lancé à la poursuite d'un lièvre. Ah ! il se déplaçait, ce chasseur, avec une rapidité étonnante ! Mais, par contre, il était chaussé d'une paire de bottes dites cent-lieues-le-pas. Ces bottes étaient bordées de lourdes plaques d'acier. Ti-Jean regarde avec grande surprise ce chasseur qui court plus rapidement que le lièvre. Ti-Jean lui lance un cri : « Hé ! l'ami, que fais-tu là ?

— Diable ! ne me dis pas que j'ai perdu mon lièvre par ta faute ! Je poursuivais un lièvre pour m'en faire un petit pot de bouillon !

— Crime ! Enlève tes bottes ! plaide Ti-Jean. Autrement tu ne pourras jamais attraper ton lièvre !

— Non, non ; si j'enlève mes bottes, je vais dépasser le lièvre sans le voir, tellement ma vitesse est énorme !

— Comment t'appelles-tu ? demande Ti-Jean.

— Moi, je m'appelle Cent-Milles-À-L'heure ! répond le chasseur.

— Cent-Milles-À-L'heure ! Mais pourquoi un tel nom ?

— Eh bien ! c'est parce que je parcours cent milles dans l'espace d'une heure !

— Ah ! mon cher ami, veux-tu un emploi ?

— Certainement ! Quel emploi ?

— Eh bien ! tu vois ce gros navire ? C'est un navire géant, et je suis le seul membre d'équipage ! Il faut que je travaille très dur. Si tu acceptais de m'aider, le navire pourrait augmenter sa vitesse et je parviendrais plus tôt chez le roi ! Es-tu déjà allé voir le roi, toi ?

— Non ; je n'ai jamais vu le roi !

— Monte avec moi, l'ami, et je vais t'amener chez le roi !

— J'accepte ton offre, Ti-Jean ! »

Le rapide coureur monte dans le navire de Ti-Jean et commence son travail : il chauffe la bouilloire, lave le pont du bateau, s'occupe des voiles et revient à son feu. Tout de suite, le moteur devient plus bruyant, et le navire augmente de vitesse. Il avance beaucoup plus rapidement.

Après une bonne distance, Ti-Jean lance un cri à Cent-Milles-À-L'heure : « Arrête, arrête ! » Aussitôt le mécanicien applique les freins. Le navire

s'immobilise. Ti-Jean aperçoit un homme en train de lécher une roche. « Que fais-tu là ? demande Ti-Jean.

– Je lèche une roche.

– Mais pourquoi lécher une roche ?

– Eh bien ! quelqu'un est passé par ici, l'année dernière, et a oublié du pain. Le goût de ce pain est resté dans la pierre. Elle goûte faiblement le pain ; j'ai faim d'une façon tragique. Il faudrait que je mange mais je n'ai aucune nourriture. Ce goût de pain me donne au moins une certaine satisfaction.

– Ah ! mon ami, tu es dans une situation grave ! Comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Ventre-Déboutonné.

– Ventre-Déboutonné ! Quel nom ! Dis-moi pourquoi tu portes un tel nom !

– C'est parce que je mange beaucoup ; j'ai un tel appétit que l'on ne peut jamais me rassasier ! Voilà pourquoi on m'a appelé Ventre-Déboutonné !

– Aimerais-tu t'occuper à un travail ?

– Je ne sais pas ! Je n'ai jamais occupé d'emploi !

– Eh bien ! poursuit Ti-Jean, monte avec moi dans mon navire. Nous allons aller visiter le roi chez lui !

– Certainement ! je monte dans ton bateau ! »

Ventre-Déboutonné vient se joindre à l'équipage, qui peut maintenant augmenter la vitesse du bâtiment. Ti-Jean-Guenillou, Cent-Milles-À-L'heure et Ventre-Déboutonné se divisent le travail de la manœuvre et de l'entretien. Cent-Milles-À-L'heure peut ralentir le pas.

Le navire continue d'avancer à une vitesse sans cesse croissante. Ti-Jean-Guenillou peut compter sur un bon équipage ; il se réserve le lavage des pare-brise de la timonerie. Le bateau ronronne de plus en plus et gagne de la vitesse. Le voyage était de plus en plus agréable.

Tout à coup, un autre cri sort du gosier de Ti-Jean : « Cent-Milles-À-L'heure, Ventre-Déboutonné, arrêtez, arrêtez immédiatement ! » Les marins appliquent encore les freins et forcent le navire à s'immobiliser. Ti-Jean a une autre surprise. Il aperçoit un homme muni d'une grande oreille, la tête contre le sol, et qui semble écouter. « Qu'est-ce que tu fais là ? lui crie Ti-Jean.

– Silence ! Silence ! Je suis en train de vérifier si le grain pousse.

– Le grain ?

– Oui, répond l'homme penché, on a semé du grain, la semaine dernière, j'essaie maintenant de saisir le bruit de la croissance de ce grain !

— Le bruit du grain qui pousse ! Veux-tu te payer ma tête, toi ? Et quel est ton nom ?

— Moi, je m'appelle Barbo-Grande-Oreille !

— Explique-moi l'origine de ce nom, je t'en prie !

— Eh bien ! j'ai une grande oreille qui peut saisir le bruit à une très longue distance, même si le bruit est très faible. De plus, je suis capable d'analyser séparément des bruits qui parviennent d'une distance excessive !

— Ah ! Bonguienne ! s'écrie Ti-Jean, voilà un homme qui me serait très utile ! Eh ! Barbo, comment aimerais-tu travailler ?

— Je ne demande pas mieux !

— Eh bien ! enchaîne Ti-Jean, monte dans mon bateau et nous irons ensemble visiter le roi ! Du même coup, tu seras nourri gratuitement. Je regrette de ne pouvoir te payer de salaire en argent, mais je puis te donner des galettes en grande quantité.

— J'accepte cette offre ! » réplique Barbo-Grande-Oreille.

Ce dernier saute sur le pont du navire et fait sa part de travail. Le bateau avance très rapidement. Son ronronnement se change en une sorte de sifflement qui caractérise la douceur de cheminement. Soudain, Ti-Jean lance un autre cri : « Arrêtez ! » Un semblable bâtiment, lancé à toute vitesse à travers les montagnes, ne peut s'immobiliser en un instant ! Des pierres se bousculent et sont projetées de toutes parts sous l'effet des freins. Le mécanicien demande à Ti-Jean : « Qu'est-ce qui se passe ?

— Regarde, répond Ti-Jean, l'homme, là-bas, sur la montagne ! Je ne sais ce qu'il fabrique là !

— Diable ! reprend l'autre, on dirait qu'il secoue sa chemise ou quelque chose de semblable !

— Eh ! toi, là-bas, hurle Ti-Jean, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je secoue ma queue de chemise !

— Mais dans quel but ? questionne Ti-Jean.

— C'est pour provoquer des coups de vent. À plus de cent kilomètres d'ici, tu peux distinguer un vieux moulin à vent qui n'a pas fonctionné depuis soixante-quinze ans. J'ai l'intention de le remettre en mouvement. Je me suis placé à cette distance pour ne pas le démolir. D'ici, il recevra une brise assez forte pour l'actionner, mais assez douce pour protéger sa vieille charpente.

— Ah ! Grand Dieu ! Comment t'appelles-tu, toi ? demande Ti-Jean.

— Je m'appelle Queue-De-Chemise-De-Toile !

— Queue-De-Chemise... Dépêche-toi ! Monte avec moi, nous irons rendre visite au roi ! Ça te va ?

— Évidemment, évidemment ! »

Le nouveau compagnon monte dans le navire qui reprend sa course. Un peu avant d'entreprendre la traversée d'un lac — il avait franchi une sorte d'océan auparavant — donc, à l'approche du lac, Ti-Jean aperçoit un homme. De toute façon, il fallait que l'on immobilise le navire pour en relever les roues. L'équipage n'avait pas besoin de mettre pied à terre, puisque toute cette mécanique fonctionnait sous la force de la vapeur. Les gens du bord aperçoivent un homme qui tentait de se tourner à l'envers. Il tenait une épaule à un niveau très élevé et tentait de baisser une jambe le plus bas possible. Il faisait de grands efforts. « Que fais-tu là, toi ? lui crie Ti-Jean.

— J'essaie de me tourner à l'envers ! Il faut que je me retourne de façon que mon intérieur soit visible à l'extérieur.

— Ah ! Dieu ! Te tourner à l'envers ? Pourquoi ? questionne Ti-Jean.

— Eh bien ! Quand je me tourne à l'envers, je fais venir la nuit. Il fait grand jour actuellement, n'est-ce pas ? Et tu me vois dans ma forme normale. Dès que je serai tourné à l'envers, l'obscurité se fera sur la terre.

— Doux Jésus ! Est-ce possible ? Comment t'appelles-tu, toi ?

— Je m'appelle Vire-À-L'envers !

— Eh bien ! Vire-À-L'envers, tu n'accepterais pas un emploi ?

— Évidemment ! Mon seul travail, actuellement, est de me tourner à l'envers et de reprendre ensuite mon allure normale ! C'est tout ce que j'ai à faire !

— Très bien, très bien ! Tu continueras à faire ce travail, mais dans le cadre de mon équipage. Tu verras comme notre groupe mène une vie agréable ! »

Ti-Jean fait les présentations. « Voici un de tes futurs compagnons, Cent-Milles-À-L'heure ; ici, Ventre-Déboutonné ; le suivant, Queue-de-Chemise-De-Toile, et le dernier, Barbo-Grande-Oreille ! Mes amis, je vous présente le nouveau venu, Vire-À-L'envers ! »

On entreprend la traversée du grand lac. Le navire file à belle vitesse. En touchant la rive du lac, le navire s'engage dans la montagne. Vous pouvez deviner le tapage qui accompagne le bâtiment. Bedign ! Bedagn ! Broum, broum, broum ! Bign, bagn, bagn ! Le navire brise les arbres et les projette au loin. Les marins voyagent alors dans une contrée non éloignée du domaine du roi. Tout à coup, on s'arrête sur un pic de la montagne d'où l'on aperçoit le château. Au commandement de Ti-Jean, les mécaniciens appliquent brusquement les freins. Il fallait que le navire s'immobilise !

Sous la pression du navire qui s'arrête, il se crée un vaste éboulis qui projette des pierres dans les parages du château du roi. Le roi est bien surpris de ce

phénomène : « Diable ! que se passe-t-il ? Ces pierres n'étaient pas là, hier ; elles n'étaient pas là ce matin ! Je ne sais comment expliquer ce changement de paysage ! »

Ti-Jean-Guenillou sort sur le pont de son navire merveilleux et crie à un personnage du château : « Est-ce toi le roi qui as publié dans les journaux la promesse de donner ta fille en mariage à celui qui bâtirait un navire qui se meut sur terre et sur mer ? »

— Attends une minute ! répond le personnage ; le roi n'est pas ici. Je vais aller le chercher ! »

Quelques minutes plus tard, le roi sort du château et répond à Ti-Jean : « Oui, c'est moi le roi dont tu as rappelé la promesse ! »

— Très bien ! réplique Ti-jean. Le bateau que vous souhaitez posséder, je l'ai bâti. Pourrais-je maintenant recevoir votre fille en récompense ?

— Ah ! pas si vite ! Pour obtenir ma fille en mariage, il va falloir que tu donnes d'autres preuves d'habileté ! »

Le roi demande à des gens de son entourage : « Le connais-tu, toi, cet homme-là ? »

— Non ; je ne l'ai jamais vu !

— Et toi, demande le roi à un autre courtisan, le connais-tu, cet homme-là ?

— Non ; je ne l'ai jamais vu auparavant ! »

Soudain, le roi en aperçoit quelques-uns qui semblent apeurés, et leur demande : « Qu'est-ce que c'est que cette grosse machine-là ? Toi, connais-tu ce jeune homme ? L'as-tu déjà vu ? »

— Assurément ! C'est mon frère, Jean-Guenillou ! Eh ! papa, regarde ! C'est notre fou ! Crime ! Que fait-il là, dans un beau navire de cette sorte ? Et nous, nous n'avons pas encore commencé à bâtir un tel navire ! Doux Jésus ! Qu'allons-nous faire ?

— Eh bien ! Je n'en sais rien ! »

Le roi interrompt le père et le fils : « Si j'ai bien compris, vous connaissez ce jeune homme ? »

— Si nous le connaissons ? Mais il n'est pas très habile ! Il est même détraqué !

— Très bien ! enchaîne le roi ; je vais essayer de gagner du temps ! »

Puis, le roi s'adresse à Ti-Jean : « Il va falloir que nous organisions des concours. Tu auras ma fille en mariage, si tu la gagnes à la suite de compétitions. »

— Très bien !

— Notre premier concours, dit le roi, consistera en une course d'endurance. J'ai, à mon service, une vieille dame qui court très rapidement. Elle semble voler. Trouve quelqu'un qui puisse rivaliser de vitesse avec cette vieille. Ah ! ce ne sera pas une course excessivement longue : quatre-vingts kilomètres pour aller et autant pour revenir !

— Oui, répond Ti-Jean, je pourrais opposer quelqu'un à ta vieille experte à la course ! Mais je n'ai pas grand confiance en tes promesses. Tu aurais dû me donner ta fille en récompense dès mon arrivée. Tu n'as rien voulu entendre !

— Très bien ! mais écoute-moi un instant ! Donne-moi la chance de m'expliquer. Il faut que tu sois vainqueur à la suite d'un concours. Comme la récompense dépasse la valeur d'un pari ordinaire, il faut que tu affrontes une difficulté à laquelle tu ne t'attends pas. Le mérite réel vient de la solution de cette surprise.

— Entendu ! Eh toi, Cent-Milles-À-L'heure, crie Ti-Jean à son compagnon, viens ici ! J'ai affaire à te parler !

— Oui, Ti-Jean, qu'est-ce que tu veux ? demande le grand coureur.

— Écoute, Cent-Milles-À-L'heure ; je suis embarqué dans une affaire, mais comprends-moi bien ! Tu vois la vieille dame, en arrière, là-bas ! Elle va être l'athlète qui va attirer l'attention, demain, lors d'une course. Elle est très rapide, dit-on ; et le roi la croit plus rapide que toi, à la course. Te penses-tu capable de la vaincre en participant à cette course qui aura lieu demain à tel endroit, tout près d'ici ? Tu sais, la borne de la course n'est qu'à quatre-vingts kilomètres d'ici !

— Je n'ai aucune crainte ni aucune objection à me mesurer à cette athlète, réplique Cent-Milles-À-L'heure. Mais à quelle heure aura lieu la course ? »

Ti-Jean va interroger le roi et apprend que le concours aura lieu à huit heures, le lendemain matin.

À sept heures et demie, le lendemain matin, la vieille athlète se dit : « Il est prudent pour moi de partir très tôt ! Il ne s'appelle pas Cent-Milles-À-L'heure pour rien ! Il doit courir à une vitesse surprenante, ce gaillard-là ! » À sept heures et demie, la vieille athlète se lance sur la piste de course et court, court à se morfondre.

Les membres de l'équipage de Ti-Jean-Guenillou, fatigués de leur voyage de la veille, font la grasse matinée. À huit heures et demie, Ti-Jean ouvre les yeux et crie à son grand coureur : « Cent-Milles-À-L'heure, il est huit heures et demie ! La vieille coureuse est déjà sur la piste et tellement éloignée qu'on ne peut plus la voir ! Hâte-toi de partir ! »

Le grand coureur sort du lit et ne prend même pas le temps de chausser ses lourdes bottes de vitesse. Tout énervé, il saute pardessus le toit du château. « Il ne prend pas la bonne direction, cet idiot ! s'écrie le roi. Où va-t-il donc ? »

Cent-Milles-À-L'heure revient sur ses pas en sautant de nouveau par-dessus le château et prend la route à la ligne de départ. C'est le début d'une course folle qui supprime tous les détours inutiles. Il court, il court vers la borne, il file sans autre souci.

Tout à coup, il frôle la vieille athlète et lui fait faire quelques tours sur elle-même, en criant : « Eh ! Où vas-tu ? » Cent-Milles-À-L'heure s'arrête et s'en vient à la rencontre de la coureuse. « Ah ! Te voilà ! Je te pensais de retour au château ! Heureusement que tu étais ici pour m'arrêter ! Autrement, je ne sais pas où je me serais rendu ! »

– Arrêtons-nous ici, Cent-Milles-À-L'heure ! Nous ne sommes pas les employés du diable ! Vois ! j'ai apporté des galettes et une réserve de café. En prendrais-tu, Cent-Milles-À-L'heure ?

– Ah ! reprend le coureur, un léger goûter me ferait du bien. Je n'ai pas encore déjeuné, et j'ai l'estomac passablement vide ! Allons-y pour les galettes et le café ! précise Cent-Milles-À-L'heure.

– Assoyons-nous sur la roche à proximité du lac, et mangeons nos galettes ! » propose la vieille athlète.

Cent-Milles-À-L'heure mange des galettes et boit du café. La femme l'observe. Soudain, elle s'aperçoit que les yeux du coureur s'appesantissent peu à peu. Elle reprend furtivement sa route et abandonne le coureur à lui-même. Elle avait ajouté à son café une potion somnifère, pour être certaine de vaincre Cent-Milles-À-L'heure. Elle n'était pas l'athlète rapide dont le roi se vantait...

Ti-Jean-Guenillou scrute l'horizon et attend patiemment tout en roulant dans sa tête un tas de questions : « Cent-Milles-À-L'heure est parti depuis une heure et quart. Il parcourt cent milles à l'heure, il devrait donc être de retour depuis quinze minutes ! »

Hé ! toi, Barbo-Grande-Oreille, écoute donc attentivement en direction de Cent-Milles-À-L'heure ! Tu pourrais peut-être découvrir la cause de son retard ! »

Barbo colle sa grande oreille au sol un instant. « Ah ! Ti-Jean, s'écrie-t-il, le coureur est endormi ! »

– Il dort ? interroge Ti-Jean. Trahison, trahison !

– Il dort à une faible distance de l'eau. Ce lac ou ce cours d'eau est tout proche de votre coureur ! Je ne me trompe pas, il y a de l'eau dans les parages du dormeur.

– Eh bien ! Queue-de-Chemise-De-Toile, te sens-tu capable de le réveiller ?

– Peut-être ! Mais je ne sais pas où il est rendu, moi !

– Un instant ! Il est un peu plus vers le sud ; tourne ta queue de chemise un peu plus au sud. Là, tu y es ! Agite ta chemise exactement dans cette direction ! »

Queue-De-Chemise-De-Toile commence aussitôt à faire tourbillonner l'air. Le vent siffle et va pousser Cent-Milles-À-L'heure dans le lac. Le dormeur, une fois plongé à l'eau, se trouve forcément réveillé.

Pendant ce temps, la vieille coureuse s'éloigne aussi rapidement que le lui permet un terrain glissant. Cent-Milles-À-L'heure se relève et poursuit la vieille athlète. En quelques minutes, il la rejoint et lui lance une taloche qui la fait culbuter à deux ou trois reprises. Il se rend à la borne, la contourne et revient en direction du château. Il rencontre son adversaire, l'oblige à faire trois ou quatre pirouettes et file, file à toute vitesse au château du roi.

À la vue de Cent-Milles-À-L'heure, le roi ne veut pas en croire ses yeux. « C'est impossible ! s'écrie-t-il. Un homme ne peut courir à une si grande vitesse ! Ma vieille athlète a perdu sa course. C'est incroyable !

— Très bien, très bien ! intervient Ti-Jean. J'ai gagné mon concours, il me reste maintenant à recevoir la princesse en récompense. Je l'ai rencontrée dernièrement, votre fille, et elle consent volontiers à devenir mon épouse.

— Ah ! hurle le roi, tu n'as pas le droit de rencontrer ma fille, avant que je te la donne !

— Écoutez, Sire mon roi ; nous, les étrangers, nous ne connaissons personne de votre milieu. Votre fille s'est présentée d'elle-même et s'est montrée satisfaite de moi !

— Non, Ti-Jean, j'ai un autre concours à te proposer.

— Un autre concours ? Écoutez, Sire mon roi, votre parole, je commence à en douter.

— Chut, chut, chut ! Un concours selon toutes les lois de l'honnêteté, cette fois-ci ! J'ai, à ma cour, un homme qui mange une tonne de pain par jour. Il exige sa tonne de pain par jour. J'en suis découragé ! il te suffirait de trouver un concurrent à ce gros mangeur. Cette fois, si tu es vainqueur, tu recevras ma fille en mariage !

— Je vais accepter ce deuxième concours ! Ventre-Déboutonné, viens ici !

— Ventre-Déboutonné ! s'écrie le roi en riant, que de noms bizarres ! Cent-Milles-À-L'heure, Ventre-Déboutonné ! Ah !... »

Le gros mangeur, membre de l'équipage, aborde Ti-Jean : « À votre service, capitaine !

— Écoute, Ventre-Déboutonné, aurais-tu de l'appétit pour manger du pain ?

— D'où... d'où... me donner du pain ? Du pain ? bredouille le gros mangeur.

— Un instant ! Ce n'est pas pour aujourd'hui ! » précise Ti-Jean.

Le roi commence à mesurer de l'oeil Ventre-Déboutonné. « Grand Dieu ! se dit le roi, d'où vient ce colosse ? Hé ! qui est-ce ? »

Ti-Jean, après avoir pris l'avis de son compagnon, se tourne vers le roi. « Sire mon roi, où aura lieu le concours du pain ? »

— Eh bien ! Tu vois les deux cabines, là-bas ? On est en train de les remplir de pain. Demain matin, elles seront remplies à pleine capacité. Le concours commencera à l'heure habituelle, à huit heures !

— Soyez certain, Sire mon roi, que l'adversaire de votre grand mangeur sera sur place à huit heures ! » précise Ti-Jean.

Ventre-Déboutonné pouvait à peine contrôler son appétit pour le pain. Le soir, il ne peut fermer l'œil. Il ne voit que des miches de pain. Il se surprend à crier : « Apportez-moi du pain ! Terminés les repas de galettes, les sempiternelles galettes de Ti-Jean ! Enfin, je vais manger du pain ! »

Il était quatre ou cinq heures du matin, quand Ventre-Déboutonné peut sombrer dans le sommeil. L'heure du lever arrive. Ventre-Déboutonné continue à dormir ! Une seconde fois, il sera en retard !

Le grand mangeur du roi est à la besogne dès huit heures. Il mange du pain d'une façon continue. Après avoir brisé la miche par le centre, la main droite lui fournissait une bouchée, la main gauche, une deuxième bouchée. Le pain disparaissait en un temps record. Il connaissait sa technique, ce mangeur !

Ti-Jean, tire du lit son concurrent : « Dépêche-toi, Ventre-Déboutonné ! Le gros mangeur du roi a déjà dévoré le quart d'une cabine de pain ! Toi, tu n'en as pas encore avalé une bouchée ! »

— C'est vrai ! s'écrie Ventre-Déboutonné. Du pain, du pain. . . »

On ouvre la porte de la cabine destinée au compagnon de Ti-Jean. Ventre-Déboutonné fonce dans la réserve de pain. Trois miches de la main droite, trois miches de la main gauche. On voyait la cabine se vider sans arrêt. Encore du pain ! Le pain lui en sortait presque par les oreilles.

Sa cabine est maintenant vide, mais la faim de Ventre-Déboutonné n'est pas satisfaite. Le grand mangeur du roi était loin d'avoir terminé sa besogne. Ventre-Déboutonné va l'aider à vider l'autre cabine. Ce n'était pas le concours qui intéressait Ventre-Déboutonné, mais bien le pain ! Cette chance compensait tous les soucis du voyage. . .

Le concours terminé, le roi est encore tout insulté de ce nouvel échec. « Bon Dieu ! Est-ce possible qu'un homme puisse dévorer tant de pain en si peu de temps ? C'est très difficile à admettre ! »

Ti-Jean, continue le roi, je ne puis pas t'accorder ma fille en mariage !

— Pourquoi ce refus, crime ? Je suis allé voir la princesse, et elle serait consentante de m'épouser ! Pourquoi me la refusez-vous ? Pourquoi ne pourrais-je pas être son mari ?

— Je vais te le dire, Ti-Jean ! Tu n'es pas tellement intelligent !

— Pas intelligent, moi ? Êtes-vous assez intelligent, vous, Sire mon roi, pour construire un navire qui vogue sur terre et sur mer ?

— Non ; eh bien ! non, non. . . »

Le roi se tourne alors vers le frère de Ti-Jean : « Tu m'as dit, il me semble, que ton frère n'était pas très intelligent. Pourtant, il sert des réponses qui sont loin d'être sottes et il pose des questions fort embêtantes !

— Oui, oui ; en plus, il a fabriqué un bâtiment assez perfectionné. . . Il est probablement plus intelligent qu'on ne le soupçonne. . .

— Écoute-moi bien, Ti-Jean, réitère le roi ; je ne puis te donner ma fille en mariage ! Je ne peux pas. . . je ne peux pas. . . je ne peux pas te donner ma fille en mariage ! Je te regarde. . . Tu es habillé d'une façon insensée. Tu portes des salopettes parsemées de trous et de taches. Je n'ose pas deviner l'origine de ces taches, mais...

— Écoutez-moi à votre tour, Sire mon roi ! Chez mon père, c'est moi qui entretiens la propreté des vaches et des porcs. Traire les vaches, ramasser les œufs, voir aux poules, c'est ma besogne et non celle de mon père et mes deux frères. Eux, ils sont faits pour s'habiller en vêtement fins et délicats. Moi, je ne suis pas capable de revêtir ces sortes d'habits. J'étoufferais sous ces dentelles. Eux, mes frères et mon père, ils portent des habits de haut style, pendant que moi, je lave la voiture, j'étrille les chevaux, en un mot, je m'acquitte de ma besogne. C'est la raison qui me force à adopter ce style négligé.

— De toute façon, continue le roi, je ne puis te donner ma fille en mariage. N'y pense plus ! D'ailleurs, j'ai l'impression qu'elle ne serait pas heureuse avec toi !

— Très bien ! Sire le roi, je vais vous quitter demain, dans le courant de la journée ! »

Ti-Jean se retire dans son bâtiment, et donne l'ordre à tous les membres de son équipage de se rassembler autour de lui. « Hé ! là-bas, Ventre-Déboutonné, Queue-De-Chemise-De-Toile. . . tous ici ! Écoutez-moi bien ! Toi, Ventre-Déboutonné, par exemple, tu ne peux nier que tu as aimé ton voyage chez le roi ! Tu y as mangé du bon pain ! Toi, Cent-Milles-À-L'heure, tu as gagné un concours de course, tu en as joui, tu as aimé, toi aussi, ton voyage chez le roi.

Quant à moi, j'y suis venu dans un but bien précis : épouser la fille du roi ! Nous étions, tous les deux décidés de nous épouser. Mais le seul obstacle à notre mariage, c'est le roi !

Voici un plan d'évasion. Demain, vers midi, Ventre-Déboutonné et moi, nous nous occuperons du chauffage de la bouilloire de façon que le bâtiment puisse démarrer à toute vapeur, au moment du départ. Toi, Cent-Milles-À-L'heure, tu vas te diriger vers la chambre de la princesse, la plus haute chambre du château. Il te

faudra agir rapidement ; tu disposeras d'environ cinq minutes, le temps que Vire-A-L'envers va prendre pour changer le jour en nuit. Le roi ne saura plus ce qui se passe.

Dès que Cent-Milles-À-L'heure sera de retour avec la princesse, tu te retourneras à l'endroit pour faire revenir le jour. Nous ne saurions pas où diriger le navire, s'il continuait à faire nuit !

— J'ai tout compris ! affirme Vire-À-L'envers.

— Quant à toi, Barbo-Grande-Oreille, tu vas nous renseigner sur ce qui se passe, surtout sur ce que les gens du roi font, s'ils nous poursuivent ou ils sont tranquilles dans le château.

Queue-De-Chemise-De-Toile, je compte sur toi pour susciter une tempête de vent. Mais prends bien garde de nuire aux mouvements de Cent-Milles-À-L'heure ! Épargne ce dernier, mais dirige le gros de la tempête sur le château. Fais-en du vent ! Fais-nous une grosse tempête !

— Très bien ! Le plan est précis ! Chacun sera à sa place ! »

Le lendemain, un peu avant midi, Cent-Milles-À-L'heure se tient sur le pont du bâtiment, près à s'élancer. Ventre-Déboutonné et Ti-Jean-Guenillou s'installent près des fournaies et alimentent le feu des bouilloires. Il restait encore une grande quantité de bois que Ti-Jean avait accumulé, grâce à sa baguette magique. Ils chauffent les fournaies et augmentent la pression de la vapeur pour pouvoir lancer le navire à grande vitesse, le moment venu.

Vire-À-L'envers se tient attentif pour faire venir la nuit, à l'heure de Midi. Queue-De-Chemise-De-Toile se prépare à faire la tempête en remuant sa queue de chemise. Ce dernier personnage est dans une position telle que le roi le croit en train de lui faire ses adieux.

Tout à coup, Vire-À-L'envers change le jour en nuit, une nuit très noire, comme ce soir, une nuit qui empêche de distinguer quoi que ce soit. Aussitôt, Queue-De-Chemises-De-Toile commence à brasser sa queue de chemise et à soulever la tempête. Le vent devient rageur. Le roi en tombe sur le dos, les princes et les princesses — sauf celle que veut obtenir Ti-Jean — tombent à la renverse par-dessus le roi, dans un désordre hors de toute limite. « Où sommes-nous ? crie le roi. Il vente, il fait tempête, fermez les portes du château, parce que la bâtisse va être emportée par le vent ! »

Queue-De-Chemise-De-Toile n'avait pas reçu l'ordre de détruire le château, mais de susciter une tempête de vent. Et du vent, il n'en manquait pas ! Barbo-Grande-Oreille était aux écoutes. « Pas trop de vent, pas trop de vent ! crie-t-il à Queue-De-Chemise-De-Toile. Tu vas ruiner le château ! » Queue-De-Chemise-De-Toile réduit alors la force de la tempête.

Entre-temps, Cent-Milles-À-L'heure est allé au château et est de retour au bâtiment en compagnie de la princesse. Dès que le grand coureur met le pied dans

le navire, Vire-À-L'envers reprend sa forme ordinaire et le jour réapparaît. À l'instant même, on libère les câbles et les freins du navire qui démarre avec une rapidité et un tintamarre encore inégalés. Le bâtiment se dirige d'abord dans la direction du château pour se préparer un bon champ de manœuvre ; il faut préciser que le bâtiment avait besoin d'un large espace pour faire demi-tour. Le bâtiment heurte le coin du château et en détruit une partie.

Le bâtiment regagne ensuite la mer à se diriger vers l'Amérique, même vers le Canada, puisqu'on est venu l'amarrer dans les environs de Montréal. C'est ainsi, paraît-il, que sont arrivés chez nous les ancêtres de la famille Trudeau !

Ti-Jean-Guénillou

Récit folklorique raconté le 10 novembre 1980, à Hanmer, Ontario, par Gérard Larivière, âgé de 39 ans. Il a appris ce conte vers 1947, de son oncle, l'abbé Ovila Campeau, alors âgé de 34 ans; ce conte, connu aussi sous le nom du « Bâtiment merveilleux » faisait partie du répertoire de Mme Joseph Campeau, Lucie Ranger.

Enregistrement no 4887. Conte-type 513 I a, b (baguette magique), c, II, c (Queue-de-Chemise-de-Toile), d (Barbo-Grande-Oreille), e (Cent-Milles-À-L'heure), g (Ventre-Déboutonné, Revire-À-L'envers), III a, c, e (changer le jour en nuit).

Bon, b'en, çâ, c'est... çâ, c'est l'histoèr' de Ti-Jean-Guénillou, okay¹ ! Ti-Jean-Guénillou, çâ, c'est in... in grand mecieu', c'est pâ' in p'tit gârs, hein, c'ta't in grand mecieu', p'i' in gârs, in gârs, lâ, in homme. Et p'i' i' ava't deux frères, p'is son pepa avec lui.

So², i' aparçoit-tu pâ' un' gross' not' su' in... un' gross' front page³, comment c' t'appell's çâ, lâ, un' gross' hedlaïn' [headline]⁴, oui, un' gross' headline su' l' papier,⁵ hein. P'is lâ c'ta't marqué — çâ, c'ta't qu' le roi qui marqua't çâ d'ssus — que celui, lâ, qui fa' un bateau qui vâ sur terre et sur mer, aurâ la fill' du roi en mariage.

So, le pepa p'is lés deux gârs, le papa p'is lés deux garçons, i' ont dit : « Heille ! Çâ, c'est que'qu' chos' pour n'us aut's çâ. S'pposons qu'on prend pâs la fille en mariage, on peut fair' b'en d' l'argen avec çâ ! » P'is le pepa éta't déjà in prince, mé ! ça alla't pâs trop trop b'en dans son affaire, i' faisa't pâs b'en b'en d' l'argent, t' sé's.

Ça fa't que, Ti-Jean-Guénillou i' dit : « Moé 'tou⁶, ça s'ra't bon pour moé 'tou.

— Ah ! non, non. Toé, Ti-Jean, toé, c'est bon r'guien pour toé, çâ ! 'Oés-tu, faut tu sœill's pâs mal⁷ smart⁸, t' sé's, pour bâtir un bateau qui vâ su' 'a terr' p'i' apras çâ

1. *Okay* [o ké] : Façon américaine de renforcer une affirmation. Très bien !

2. *So* (angl.) : Alors.

3. *Front page* (angl.) : Première page.

4. *Headline* (angl.) : Manchette.

5. *Papier* : Journal.

6. *Itou* : Aussi, pareillement.

7. *Pas mal* : Passablement.

8. *Smart* (angl.) : Intelligent, doué.

qui vâ su' 'a mer, p'is qu' ça mont' dés montagnes, p'is ça vâ dan 'és swamps⁹ p'is ça vâ partout, lâ. Faut tu soëill's pâs mal smart' pour fair' çâ, t' sé's.

— B'en, quoi ? Moé, j' me pensa' assez smart' pour bâtir in bateau d' minme !

— Ah ! b'en le pére i' dit, non, non ! Toé, t' és mieux d' resté' icitte, toé, p'i' a'oèr soin dés vaches, lâ.

— Çâ fa't que, i' dit, b'en, oui, mé' quand est-c' que vous partez pour aller lâ ?

— On vâ partir lundi prochain, on pârt lundi prochain, p'is lâ on s'en vâ là-bas pour bâtir un bateau. On s'en vâ drette au roi, drette d'où c' qu' ést le roi lâ, on vâ aller bâtir un bateau drett' lâ ! »

Ça fa't qu' Ti-Jean pendant la s'maine, i' s' dépéçh' p'i' i' amanch' dés affair's pour qu' lés vach's peuv'nt boér' t'ut seul's sans qu'i' travail', tu comprends, hein. Fa't que l' lindi [lundi], lâ, i' di' à son pére, i' dit : « Pepa, moé 'tou, j' va's !

— I' dit, non, tu peux pâs v'nir, faut tu soègn's lés vach's, faut tu tir's [traire] lés vaches !

— Ah ! oui, mé' j'ai mon tchum [chum]¹⁰ lâ, i' vâ v'nir tiré' 'és vaches, p'i' i' dit, i's vont boér' t'ut seules, j'ai tout amanché¹¹ çâ a'ec la criqu' [creek]¹² lâ, tout' çâ, lâ. L'eau vâ pâsser su' l' terrain, i's vont boére, p'is... I' a pâs d' danger, tout ést correck ! »

Fa't qu' pendant c' temps-lâ, mon Ti-Jean, lâ, i' s' dépéçh' p'i' i' commence à fair' dés galettes. I' faisâ't dés galettes, Ti-Jean ; i' éta't bon pour fair' dés galett's par 'zemb'e [exemple]. I' en a fait' deux t'oâs poch's, lâ, dés poch's de sac d'a'oèn' [avoine], lâ, t' sé's, lâ, de son, lâ, dés gross's poch's de minme, c'ta' à pe' pras çâ d' haut çâ, lâ, lâ, p'is plein d' galett's, tout's dés bell's p'tit's galett's de minme.

So, lâ, i' avâ't att'lé son vieux jual [cheval], i' ont pris... eux aut's, i' ont pris l' fou, lui ! Pourquoi c'ést qu'i' emmène un paquet d' galett's de minme, t' sé's, pourquoi, t' sé's ? Çâ, c'ést b'en proch' ridicul', comme... 'gard'-moé-lé don, heille ! P'i' i' en fa' encôre ! Ah ! b'en, mautadit¹³ ! i' ést pâs b'en b'en smart' lui, hein, i' fa't dés galett's comm' çâ. »

P'is Ti-Jean, lui, i' chanta't p'i' i' avâ't du fun¹⁴, p'is : « On vâ manger dés galettes ! » P'i' i' faisâ't dés galettes.

So, lâ, i' avâ't att'lé son vieux jual [cheval], i' ont p'ris... eux aut's, i' ont pris l' meilleur ch'fal, hein ! le pér' p'is lés deux... disons, c'ta't sés t'oâs fils, mé' lés deux

9. *Swamps* (angl.) : Marécages.

10. *Chum* (angl.) : Camarade, copain.

11. *Amancher* : Arranger, disposer.

12. *Creek* (angl.) : Ruisseau.

13. *Mautadit* : Juron populaire.

14. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

filz préférés p'is le père i's s' t'na'ent to'jour' ensemb'e. P'is Ti-Jean-Guénillou, b'en, lui, b'en, 'ta't pàs trop trop fin, c'st pour çà qu' le pér' voula't pàs l'a'oèr avec lui, hein.

So, lâ, i' dit : « On vâ prendr' le meilleur ch'fal, n'us aut's, p'i' on vâ laisser le vieux. . . le vieux grabat¹⁵, lâ, on vâ l' laissé' à Ti-Jean. Ti-Jean, lui, i' a pàs besoin d'in bon jual anyway¹⁶, i' gu'irâ pàs loin, Ti-Jean ! I' s' rendrâ pâ' au roi ! Garanti qu'i' s' rendrâ pâ' au roi ! »

Ça fa't qu' lâ, lés deux aut's, hein ! p'is le père, i' attell'nt le ch'fal le meilleur p'is lâ i's parte' avec le. . . dés express¹⁷, dans c' temps-lâ lâ c'ta't que'qu' chos' de beau, hein ! c'ta't comme in boghei, lâ, t' sé's, lâ. I' attell' le ch'fal là-d'ssus p'is lâ, ça pâr' à pleine épouvante, heill' ! chose ! p'is lâ, ça coura't. Lâ, c'ta't un' réss' [race]¹⁸ pour s' rend' au. . . su' le roi.

Pendant c' temps-lâ, Ti-Jean, lui : « Oué, b'en, j' cré's [crois] b'en qu'on vâ partir, j' cré's b'en ! » I' prend sés poch's de farin' d'a'oèn' p'is de bell's galettes, lâ, p'i' i' met çà en arriér' de un' vieille. . . vieille express, ou un vieux boghei, whatever it is¹⁹, hein ! p'i' i' met tout' çà en arriér' de d' çà, p'is lâ, lâ : « Ouais ! on vâ partir ! »

I' attell' son vieux jual. Pendant c' temps-lâ, l' pér' p'is lés deux filz, lâ, 'és aut'es, i' s'en alla' en avant, lâ, i' ont rencontré in p'tit vieux qui sorta' en d'ssour d'un pont. Ça fa't que l' p'tit vieu' i' dit : « Heille ! — i' en-'œill' sés brâ' en l'air — heille ! i' dit, arrêtez, arrêtez ! i' dit. Djeez²⁰ ! i' dit, vous êt's don pressés ?

— R'cul'-toé don d' dans l' ch'min, i' dit, c'est vrai qu'on ést pressé, i' dit. Faut qu'on aill' faire un bateau qui vâ sur terr' p'is sur mer, p'is. . . on ést pressé, lâ, r'cul'-toé d' dans l' chemin !

— Ah ! un' minute, un' minute ! i' dit. Vous denneriez-vous, i' dit, à mangé' à un pau' p'tit vieux ? I' dit, j'ai faim, p'i' i' dit, ça fa't longtemps j'ai pàs mangé. Pourriez-vous m' d'onné' à manger ?

— Heille ! i' dit, un' minut', lâ ! Drette en arriér' d' n'us aut's, lâ, i' y â in fou qui s'en vient. Okay ? P'is çà, c'est Ti-Jean, on l'apell' tout' Ti-Jean-Guénillou, okay ? Tu 'i d'mand'râs, lui. Lui, i' ést pàs b'en fin, i' vâ t'en denner du manger. N'us aut' on ést trop pressé ! »

Ça fa't qu' hein ! i's r'parte' avec leu' ch'fal, tu comprends p'is let's go²¹ ! Lâ, lâ, lâ, i' ava'ent perdu du temps, lâ, eux aut's. Folla't qu'i's s' dépéchent.

15. Grabat : Lit, couchette de style primitif. Ici, cheval très maigre.

16. *Anyway* (angl.) : Quand même.

17. *Express* : Grande voiture à quatre roues qui sert à livrer les marchandises à domicile.

18. *Race* (angl.) : Course.

19. *Whatever it is* (angl.) : Peu importe.

20. *Geeze* (angl.) : Abréviation probable du juron anglais *Jesus*.

21. *Let's go* (angl.) : Allons-y !

Pendant c' temps-lâ Ti-Jean, lui, s'en v'na't, lui 'tou, en courant, mé' son vieux joual coura't pàs b'en vite, tu comprends. Le p'tit vieux r'ssor' encôre en-d'ssour d' la calvette [culvert].²² « Heille, heille ! — lés deux brâ' en l'air — heille ! un' minute, i' dit. C'est-tu toé qui t'appell's Ti-Jean-Guénillou ?

— B'en oui, c'est moé ! Comment ça s' fa't qu' tu sé's çâ, toé ?

— B'en, j'ai d'mandé aux aut's là-bâs, lâ, qu'i's vienn'nt de pâsser, p'i' i' ont dit, c'est que Ti-Jean-Guénillou i' lés suira't [suivrait]. I' dit, t'a'ra's-tu du mangé' à m' laisser ? I' dit, moé, j'ai assez faim, ça fa't longtemps j'ai pàs mangé, p'is j'ai faim ?

— B'en, garanti ! mon vieux, atten in p'tit peu, atten in p'tit peu, crime²³ ! Atten in p'tit peu ! »

Lâ, i' détell' son ch'fal, pour son ch'fal gu'y a'll' [aille] boér' dans l' creek, lâ, pendant c' temps. . . p'is lâ i' prend sés. . . un' poch' de farine. . . un' poch' de galettes hein, p'is lâ i' vid' çâ su' l' pont. « Quiens, mang's-en dés galettes, mon vieux ! Moé, mon vieux, i' dit, i' a r'guien qu' j'aim' mieux, moé, i' dit, que aider que'qu'un, t' sé's ! »

So, le p'tit vieu' a mangé dés galettes, p'i' i' 'n a mangé dés galettes. Fa't qu' lâ, lâ, mon Ti-Jean, i' commença' à fair' noèr pàs mal, hein ! Fa't qu' Ti-Jean i' dit : « B'en, i' dit, écoutez lâ, l' père, i' dit, moé, i' dit, j' su's b'en pressé franch'ment, t' sé's. Faut j'aill' me bâtir un bateau qui vâ sur terr' p'is sur mer. J' su's t'ut seul ; i' dit, j' n'ai pàs d'aut' avec moé, i' dit, mé' i' dit, j' su's b'en content de vous avoèr rencontré, p'i' i' dit, prenez-vous-en in aut', in aut' paquet d' galettes, lâ, p'is mettez çâ dans vot' coat²⁴ en que' pârt, dans vos poches, p'i' i' dit, ça vâ qu'nir encôre un' coupeul de jours, çâ.

— Le vieux dit, un' menu't, Ti-Jean ! B'en, j'ai que'qu' chos' pour toé, lâ ! I' dit, 'oés-tu c'tte cann'-lâ, icitt'-lâ, lâ, lâ ? Çâ, i' dit, c'st un' p'tit' cann' magique, çâ, i' dit. Çâ, ça a tout's sort's de p'tits magies, çâ, c' cann'-lâ. P'i' i' dit, m'en vâs t' la donner, p'i' i' dit, ça peut v'nir b'en c'mmod' pour toé, çâ, si tu veux faire un bateau qui va sur terre et p'is sur mer.

— Oué ? hein ! Ah ! b'en, oké d'abord, ah ! oké ! d'abord, m' âs l' prend', oké ! »

I' s'ést di' à lui-minme : « L' p'tit vieux, i' ést pàs mal. . . i' m' pens' pàs mal fou, mé' on vâ l' prend' pareil ! » So, i' prend la p'tit' bayett', anyway ! p'is lâ, i' attell' son ch'fal, hein ! p'is. . . « Mé' i' dit, aseill'-lé, i' dit, tu vâ' 'oèr, 'i dit, ça fa't tout's sort's de magies, i' dit, aseille, aseille, i' dit. P'is si t' âs. . . si t' âs çâ dans l'idée, lâ, un boat²⁵, un bateau qui va sur terre et sur mer lâ, b'en, ça peut travailler pour ton goût à toé, t' sé's, i' dit. Aseill'-lé !

— Ah ! oui, oui, oui, oui, ah ! oui, oui, ! »

22. *Culvert* (angl.) : Ponceau.

23. *Crime* : Juron.

24. *Coat* (angl.) : Manteau, pardessus.

25. *Boat* (angl.) : Bateau, bâtiment.

Mé' i' ava't pèur d'asseyé' en avant du p'tit vieux, hein ! parç' qu'i' voula't pàs fair' rir' de lui. T' sé's qu'i' voula't qu'i' s'asseill' ! Fa't que, ah ! pârt pour le ch'fal, hein ! p'i' i' ava' in p'tit â'b', lâ, pàs b'en b'en gros, ah ! pe' pras gros d' minme, à pe' pras deux troàs pouç's, p'i' i' touch' la bayett', heille, chose ! au ràs l' p'tit â'b'e, p'is l' â'b' pârt ! Zioupp' !

« Câline, chose ! ça s' peut pàs, çâ, saint sacrafice²⁶ ! L'â'b'e ést parti ! M' âs 'n en touché' in p'tit peu plus gros ! »

I' en touche in aut' in p'tit peu plus gros. Zioupp' ! « Ah ! b'en, mautadite affaire, heille ! C'tte bayett'-lâ, i' dit, ça marche ! » I' se r'vir' de bord pour r'garder²⁷ pour le p'tit vieux. . . L' p'tit vieu' éta't parti. « B'en, mautadit ! i' ést seul'ment pàs lâ pour rir' de moé seul'ment ! C'ést comique, çâ ! »

Fa't qu'i' s'en vâ in p'tit peu plus loin, p'i' i' touche in autre â'b'e. Zioum' ! l'â'b'e éta't parti. « Mé' c'ést l' fun en tabarouet²⁸, çâ ! » Touche un â'b'e icitte, touche un â'b', lâ. P'is lâ, i' y en ava' un qu' éta't gros, c'éta't un â'b' qui éta't gros. Ça a'ra't pri' à pe' pras quatre homm's pour fair' le tour avec lés main ouvartes. O ké ! i' éta't gros ! « Ah ! b'en, lâ, i' dit, la p'tit, bayett', 'a vâ 'n en sué' in chott' [shot]²⁹ ! » I' fa' [fait] 'ienque 'i toucher. . . touché' à l'â'b', l'â'b' 'ta't parti ! Ziou ! Ah ! b'en, mautadit, tabarouett', heille, chose ! Ah ! b'en, 'cou' don, on vâ toucher celui-lâ, écitte ; p'i' on touch' celui-lâ, lâ, p'is lâ, on chante, p'is : « Heille ! ça vâ-t-i' b'en, in p'tit peu, heille, chose ! Heille ! Hôrà ! R'gâr' don la tréll [trail]³⁰ que j' fa's darguier' moé ! Hé ! Chose ! Ouhâ ! ça vâ b'en, çâ, c'tte affair'-lâ ! »

Lâ, i' arrive au ràs³¹ la mer, p'i' i' aparçoèt c'te gros bateau qui sorta't d' la boucan'³² de d'dan âll rédé [already].³³ I' ava't tâillé assez d'â'b's pour fair' du feu d'dans, à pârt de d' çâ ! P'is tout' b'en varni, tout' féni, c'ta't tout' féni, beau, lâ ! In beau gros bateau ! P'i' i' y ava't dés roue' apras çâ. Fa't que l' bateau pouva' aller partout su' 'a terre, pouva' aller su' 'a mer en minm' temps. P'is drette en face, lâ, c' 'ta't marqué : Ti-Jean-Guénillou ! « Mautadit, c'st à moé, c' bateau-lâ ! Chose ! C'ést mon nom, çâ ! C'ést moé, çâ, c' Ti-Jean-Guénillou !

Oué ! Ah ! c'ést çâ qu' c'ést, c'tte p'tit' bayett'-lâ ! Heille ! Ça vâ êt' c'mmode en crime, çâ ! Heille, m' âs 'n a'oèr besoin d' ma p'tit' bayette ! »

Mé', i' éta't content, hein ! p'i' i' sauta't p'i' i' sauta't ; p'is, en sautant, i' â garroché³⁴ sa bayett', p'i' i' a perdu la bayette. I' â charché pour³⁵ la bayett', mé' il

26. *Sacrafice* (saint) : Juron populaire.

27. *Regarder pour* : Chercher (quelqu'un) du regard.

28. *Tabarouette* (en) : Déformation d'un juron populaire.

29. *Shot* (angl.) : Coup.

30. *Trail* (angl.) : Sentier, route.

31. *Ras (au)* : Près de.

32. *Boucane* : Fumée, vapeur.

33. *Already* (angl.) : Déjà.

34. *Garrocher* : Lancer, tirer au loin.

35. *Cherche pour* : Tournure anglaise : chercher la bayette.

l'a pàs r'trouvée, la bayette. Mé', i' s'est di' à lui-minme : « B'en, mautadite affaire, j'ai perdu ma bayette ! Mé', ça fa't rien ! Faut que j' m'arrang' pour rend' c'te bateau-lâ au roi ! Fau' absolument que j' le rende au roi ! Parç' que, heille ! j'ai que'qu' chose, lâ ! C'est que'qu' chose ! Tu voés pàs çâ tout's lés jours, hein ! »

Ça fa't qu' embarqu' dans son boat, ah ! p'is lâ, i' faisa't du feu, p'is, à pârt de d' çâ, ça foula't qu'i' faiz' du feu, p'is foula't qu'i' faiz' b'en d'autre affaire' en minm' temps, t' sé's, foula't qu'i' mont' lés flagu's [flags]³⁶, foula't qu'i' 'és descend', foula't qu'i' mont' — comment c' t'appell's çâ ? — dés voèl's, p'is tout' çâ, lâ. Ah ! i' éta't fatiqué, jour et... i' dorma't p'us, lui, lâ ! Il travailla't jour et nuit, vingt-quatre heur's par jour.

Tout' d'in coup, i' aparçôé' in gârs qui courè' aprè' 'és lièv's. Ah ! mé', i' coura't c' gârs-lâ. Mé', dés gross's bott's, c' qu'i' appell'nt dés gross's bott's de cent lieues, lâ. I' y ava't jusque du fer apras cés bott's-lâ, hein ! P'i' i' r'garda't çâ, c' gârs-lâ courir. P'i' i' coura't plus vit' que l' lièv'e. « Heille ! i' dit, c' tu fa's lâ ?

— B'en, dis-moé pàs, i' dit, tu m'â' arrêté, p'is lâ, i' dit, j'ai perdu le lièv'e ! I' dit, j' coura' apras le lièv', lâ, pour faire in p'tit bouilli.

— B'en, oui, mé' i' dit, crime ! i' dit, ôt' tés bottes ! Le lièv' court b'en trop vit' pour çâ !

— B'en, oui, b'en oui, mé' i' dit, si j'ôt' més bottes, i' dit, je l' 'oérai pàs ! J' pârt' à courir, moé, p'is je voérai pàs l' lièv', j' vâ's b'en trop vit' pour çâ, moé !

— Tu vâs, tu vâs, tu vâs trop vite ?

— B'en oui !

— Que c'est qu' ést ton nom, toé ?

— B'en moé, j' m'appelle, i' dit, Cent-Mille'-À-L'heure !

— Cent-Mille'-À-L'heure ! B'en ! pourquoi c'est tu t'appell's Cent-Mille'-À-L'heure ?

— B'en, i' dit, c'est parç' que j' cours cent mille' à l'heure !

— Ah ! tabarouette ! Heille, i' dit, veux-tu a'oèr un' djob [job]³⁷ ?

— Shour [sure]³⁸ ! i' dit, que c'est faire ?

— B'en, i' dit, 'oés-tu, 'gârd' çâ c'te gros bateau, i' dit. C'est un géant d' bateau. J' su's t'ut seul là-d'ssus, mon vieux, p'is j'ai d' la misère. P'is si tu pourra's v'nir m'éder [aider], lâ, b'en i' dit, on pourra' aller b'en plus vit', p'is j' pourra' aller r'joind' le roi. As-tu déjà été 'oèr le roi ?

36. *Flag* (angl.) : Drapeau, pavillon.

37. *Job* (angl.) : Emploi, travail.

38. *Sure* (angl.) : Certainement.

— I' dit, non, j'ai jama's vu le roi, moé.

— Embarque avec moé, mon vieux, p'is tu vâ' 'oèr m' âs t'emm'né' 'oèr le roi.

— B'en, i' dit, Sure ! C'est correck, çâ ! »

Heille ! Mé' lâ, ça alla't b'en, hein ! parç' que Cent-Mille'-À-L'heure, lui, i' fais'a't du feu, p'i' i' éta't dans l' bout' du bateau apras laver l' bateau, p'i' en minm' temps, i' monta't dés voèles, p'i' i' 'és descenda't p'i' i' r'fais'a't du feu encôre. Ça flaïa't [to fly]³⁹ ! Lâ, l' bateau a commencé, lâ, beroum, beroum, beroum, beroum, beroum, bereoum, beroum ! P'is lâ, i' alla't pâs mal plus vit', lâ, lâ, lâ, ça marcha't, lâ, tu comprends !

Lâ, lâ, i's fon in bout'. Tout d'in coup, i' lâche in cri à Cent-Mille'-À-L'heure : « Heille, Cent-Mille'-À-L'heure, arrête ! arrête ! » Ah ! bonguienne, heille, chose, i' mè' 'és brék's [brakes].⁴⁰

So, lâ, i' aparçoé' in gârs qui i' ést apras liché enn' roche, i' ést apras liché enn' roche, i' licha' enn' roche. « Heille, i' dit, qu' c' tu fa's lâ ?

— I' dit, j' t-apras. . . j' t-apras liché' enn' roche icitte.

— T-apras liché' enn' roche ? Pourquoi ?

— B'en, i' dit, i' a que'qu'in qui a pâssé icitt' l'année pâssée, p'is, i' dit, i' ont laissé du pain, p'i' i' dit, ça m' denne in goû' encôre. I' a encôr' le goût d' pain, encôre in p'tit peu, lâ, p'is j'ai faim, tell'ment faim, moé, ça a pâs d' bon sens. P'is faut que j' mange, mé' i' dit, j'ai pâs rien à manger, p'i' i' dit, au moins çâ, ça m' donne in goût.

— Ah ! mon doux, mon doux ! Mé' c'est grave, çâ ! Comment c' t'appell's, toé ?

— Ah ! b'en, moé, i' dit, j' m'appelle, i' dit, Ventr'-Déboutonné !

— Ventr'-Déboutonné ! B'en oui, i' dit, pourquoi ?

— B'en, moé j' m'appell' Ventr'-Déboutonné parç' que, parç' que, parç' que j' mange. J' mang' tell'ment que l' mond' m'appell' Ventr'-Déboutonné, i's peuv'nt pâs m' remplir !

— Ah ! Heille ! i' dit, aim'ra's-tu çâ a'oèr un' job, toé ?

— B'en, j' sé's pâs, i' dit, j' n'ai jama' eu d' job !

— B'en, i' dit, embarque avec moé, p'i' i' dit, on vâ' allé' 'oèr le roi en minm' temps.

— Ah ! Sure ! »

39. *Fly* [to] (angl.) : Voler, aller rapidement.

40. *Brakes* (angl.) : Freins.

Fa't qu'i' embarqu' dans l' bateau lui 'tou, hein ! Heille, lâ, ça alla' in p'tit peu plus vit', lâ. Lâ, i' ava't Ti-Jean-Guénillou, i' ava't Cent-Mille'-À-L'heure, p'i' i' ava't Ventr'-Déboutonné qui fais'a'ent marcher l' bateau. Lâ, lâ, Cent-Mille'-À-L'heure i' a pâs besoin d' courir autant, lâ.

So, lâ, lâ, apras çâ, lâ, hein ! lâ le bateau alla't pâs mal plus vite, hein ! Cent-Mille'-À-L'heure, i' ava't Ventr'-Déboutonné p'is Ti-Jean-Guénillou, hein ! P'is lâ, Ti-Jean-Guénillou, tout c' qu'i' fais'a't Ti-Jean-Guénillou lâ, lui, lâ, i' lava't lés windshields⁴¹, ah ! c'est tout c' qu'i' ava't l' temps d' faire, lâ lui, i' lava't lés windshields. P'is lâ, l' bateau i' alla't pâs mal plus vite ! Rroum roum roum roum roum roum ! Ah, ça flaiya't [fly] lâ. Lâ, lâ, ça alla't pâs mal, pâs mal mieux, t' sé's.

Tout' d'in cou' i' t' lâche... i' t' lâche in cri : « Heille ! Cent-Mille'-À-L'heure, Ventr'-Déboutonné, arrêtez, vite, vite, vite ! » Fa't qu'i' arrête' encôre, heille, chose ! i's mett'nt lés frein encôre. Lâ, i' arrêtent !

Ça fa't qu' lâ... lâ, lâ, sé-tu qu'i' c' qu'i' a vu ? I' a vu' in mecieu' avec un' grand' oreille. L' mecieu' écouta't. I' dit : « Heille ! i' dit, qu'est-c' tu fa's lâ ?

— B'en, i' dit, j' t-apras, tchut' ! tchut' ! tchut' ! tchut' ! j' t-apra' écouté' 'oèr si l' grain pousse.

— Le grain ?

— Oui, oui, oui, i' dit, on a sumé du grain, la s'main' pâssée, p'i' i' dit, j'asseill' d'écouté' 'oèr si i' pousse.

— Du grain qui pousse ! Boy⁴² ! i' dit, t' és-t-u comique, toé, i' dit ! Comment c' t'appell's, toé ?

— Moé, i' dit, b'en, je m'appell' Barbo-À-Grands-Oreilles.

— Barbo-À-Grands-Oreilles ? P'is comment ça s' fa't qu'i's t'appell'nt de minme ?

— B'en, i' dit, parç' que j'ai enn' grande areille, p'i' i' dit, j' peu' attend' dés affair's loin, loin, ah ! loin p'is, fin, lâ, j' pâ' obligé d'a'oèr tant d' bruit, j' peux... p'is j' peux diffarencer de quel bruit qu' c'est, à enn' tell' place !

— Ah ! bonguienne ! i' dit, heille ! i' dit, toé, tu s'ra's c'mmod' pour moé, toé. Heille ! i' dit, Barbo, i' dit, aim'ra's-tu çâ, a'oèr un' job ?

— Sure !

— B'en, i' dit, embarqu' dans not' bateau, i' dit, on vâ allé' 'oèr le roi en minm' temps. Devant... embarque avec moé, p'i' i' dit, on vâ allé' 'oèr... on vâ allé' 'oèr.

41. *Windshields* (angl.) : Pare-brise.

42. *Boy* (angl.) : Garçon, jeune homme.

le roi, p'i' dit, en minm' temps, i' dit, tu vâ' avoèr, i' dit, free meals⁴³, t' sé's, p'is tu vâs manger pour r'guien, p'i' i' dit, moé j'ai pâs grand argen à payer. Mé' i' dit, j'ai dés galette' en masse, i' dit, m' âs t' denner dés galettes.

— Ah ! b'en, i' dit, c'est b'en correck ! »

So, lâ, i' embarqu' dans l' bateau lui 'tou. Ah b'en ! lâ, ça... lâ, ça alla't b'en. Heille ! lâ, l' bateau i' alla't. . . i' faisait p'us broum broum broum broum, lâ ; lâ, i' faisait ques'ment comme in Dodge ziiii ziiiiiii. . . ! J' te dis ça alla't b'en. Heille ! lâ, ça faisait. . . ah ! oui, ça alla't smooth⁴⁴, lâ.

So, lâ, lâ, tout' d'in coup, i' t' leu' lâche in cri encôre : « Arrêtez ! » Ah ! Mautadit, encôre, heille ! lâ, ça prena' in p'tit bout d' temps, quand ça vâ trop vit' de minme, hein ! In gros bateau d' minme, hein, dan 'és montagnes, tu comprends. Ah ! b'en sacrifice ! heill' chose ! Dés roches, ça r'vola't, tu comprends ! P'is lâ, lâ, ça bréke. P'is lâ, lâ, i' dit : « Qu'est-c' qu'i' a ?

— B'en, i' dit. . . lâ, i' dit, 'gârd' don, 'gârd' le gârs, 'gârd' le gârs là-bâs, i' dit, 'gârd'-lé là-bâs su' 'a montagne, lâ, lui. Qu'est-c' qu'i' fait lâ ?

— B'en, j' sé's pâs, guiâb' ! [diable] On dira't, i' dit, qu'i' en-'oeill' sa ch'mise, que'qu' chose. Heille ! toé, là-bas, lâ, i' dit, qu'est-c' tu fa's lâ ?

— B'en, i' dit, j'en-'oeill' ma queue d' chemise !

— T'envœill's ta queue d' chemise ? Mé' i' dit, pourquoi qu' t'en-'œill's ta queue d' chemise ?

— C'est pour fair' du vent ! I' dit, 'oés-tu, i' dit, i' y a in moulin, i' dit, à pe' pra' à soixante-et-quinz' mill's d'icitte, lâ, in vieux moulin, lâ, p'i' i' dit, c'te moulin-lâ, i' dit, ça fait soixante-et-quinze ans qu'i' a pâs marché. P'i' i' dit, lâ, lâ, i' dit, j'ai l'intention de l' fair' partir, p'is si j' su's trop proche, lâ, m' âs tout' le câsser. Fa't qu' faut me mett'e assez loin pour que i' eill' juss' un' bonn' bris' pour qu'i' peuv' marcher sans s' câsser.

— Ah ! My Gosh ! i' dit. Mé', comment c' tu t'appelles, toé ?

— J' m'appell' Queue-d'-Chemis'-de-Toèle !

— Queue-d'-Che. . . mé' i' dit, embarque avec moé, i' dit, on vâ allé 'oèr le roi. T'en viens-tu ?

— Sure ! » i' dit.

Fa't qu'i' embarqu' dans l' bateau. P'is lâ, lâ, juss' avant qu'i' arrive à 'a mer, lâ — parç' que lâ, i' ont travarsé comme in océan, i' ont r'travarsé in océan — mé', i' avat' comme in aut' gros lac, anyway, lâ, à r'pâsser lâ, hein ! P'is juss' avant qu'i's r'prenn't le lac, lâ, i' 'n aparçoe' in aut'e.

43. *Meal* (angl.) : Repas, *Free meals* : Repas gratuits.

44. *Smooth* (angl.) : En douceur, sans heurt.

Fa't qu' lâ, folla't qu'i' arrête, anyway ! Avant qu'i's r'prenn'nt le lac, folla't qu'i' arrê'tnt, lâ, p'is lâ, r'lever lés roues, mé' i' ava'ent pâs besoin d' débarquer, hein, ça marcha't tout à stim [steam]⁴⁵, çâ. Fa't qu'i' aparçoève' in gârs, chose, p'i' i' asseya't d' se r'viré' à l'envers. I' ava' in épaule en l'air comm' çâ, p'is la patte en bâs, p'i' i' asseilla't, heill' chose !

« Heille, heille, heille ! Que c' tu fa's lâ, toé ?

— B'en, i' dit, j' t-apra' asseiller d' me r'viré' à l'envers ! I' dit, faut j' me r'vire à l'envers !

— Boy ! Se r'viré' à l'envers ? Pourquoi ?

— B'en, i' dit, 'oés-tu, i' dit, moé, i' dit, quand me r'vire à l'envers, lâ, b'en, i' dit, j' fa's v'nir la noèrceur. 'Oés-tu, lâ, i' fa't clair p'is j' t-à l'endrett', mé' mecque j' soeille r'viré' à l'envers, ça vâ êt' la noèrceur.

— Djeeze ! Heille, i' dit, all right⁴⁶, i' dit, mé' comment c' tu t'appelles ?

— B'en j' m'appelle, m'appell' R'vire-à-L'envers ?

— Ah ! R'vire-à-L'envers ! b'en, mon doux ! Comment c' t'aim'ra's çâ, a'oèr un' job ?

— Sure ! i' dit, ah ! sure, j'ai pâs r'guien à faire, tout c' que j'ai à fair', moé, c'est me r'viré' à l'envers p'is r'viré' à l'endrette, r'vire à l'envers, r'vire à l'endrette. C'est tout c' que j' peux faire.

— C' correck ! i' dit, tu l' frâs, mé', tu l' frâ' avec n'us aut's, disons. On a du fun', on ést tout ' ensemb' icitt' lâ, lâ. »

Lâ, i' és introduise⁴⁷. « Quiens, v'lâ Cent-Mille'-à-L'heure écite, v'lâ Ventr'-Déboutonné icitt' lâ, p'is lâ, v'lâ Que'-d'-Chemis'-de-Toèle, p'is v'lâ Barbo-à-Grands-Oreilles, p'i' i' dit, câ, c'est R'vire-à-L'envers.

— Bon, i' dit, c'est b'en correck ! »

Lâ, i's prenn'nt c'te grand lac-lâ, p'i' i's travars'nt su' l' lac, heille chose ! P'is ça m'na't. . . rendu l'aut' bord du lac, lâ, i' r'pren 'a montagne. Bedi bedagn' bedagn' ! Bedi bedagn' bedagn' bedagne ! I' ava't dés gross's montagnes. Broum ! Broum ! Bing ! Bang ! Bang ! Lés â'b's, ça câssa't, ça r'vola't partout, heill' chose !

P'is lâ, lâ, c'ta't pâs b'en loin où c' qu' éta't le roi, çâ. I' a arrivé drett' su' l' haut d' la montagne, lâ, p'is lâ, i' a arrêté lâ, parç' que lâ, i' a vu l' château, hein ! P'i' i' t' leu's â lâché in cri : « Arrêtez ! » Ah ! bonguienne, ça arrêta't, lés brék's là-d'ssus, heill' chose !

45. *Steam* (angl.) : Vapeur.

46. *All right* (angl.) : Très bien.

47. *Introduire* : Présenter, faire les présentations.

P'is quand qu' ça arrêté d' minme, ça fait' in gros déboulis, hein, ça fa't in déboulis p'is lés roche' ont tombé, p'is ça tout' tombé à l'entour du... où c' qu' éta't le roi, lâ. Le roi se d'manda't b'en : « Mé', dis-moé don, l' guiâb' ! qu'est-c' que c'est çâ, c'tte affair'-lâ. Qu'est c'est çâ c'tte affair'-lâ ? C'ta't pâs lâ, hier, c'ta't pâs lâ, çâ, aujourd'hui ? My Gosh ! » i' dit. Ça fa't que, i' sava't pâs.

So, P'tit-Jean-Guénillou s'en vâ su'... juss' su' l' deck⁴⁸ qu' t'appell's çâ, drette en avant du bateau, lâ. I' s'en vâ su' l' deck, p'is lâ, i' lâche in cri au roi : « Heille, i' dit, c'est-tu toé qu' és le roi, i' dit, qu'i' a mis su' l' papier, que celui-lâ qui f'ra' in bateau sur terre et sur mer a'rat' ta fille en mariage ?

— I' dit, un' minute, i' dit, le roi ést pâ' icitt' lâ, m' â' aller l' charcher ! »

Pârt, le gârs, p'is vâ charcher le roi, p'i' i' dit... Lâ, le roi sort dehors : « Oui, i' dit, c'est moé, i' dit, qu' ést le roi.

— All right ! i' dit, b'en je l'ai fait', i' dit, j' pourra's-tu a'oèr ta fille en mariage ?

— Ah, b'en ! i' dit, enn' minute, heille, un' minute, heille, chose ! Ma fille en mariage, t' sé's, j' veux dire, faut qu' tu t' prouv's pluss' que çâ, i' dit, heille ! Heille ! i' dit — i' d'mande à in — conna's-tu çâ, toé, c' gârs-lâ ?

— J'ai jama's vu c' gârs-lâ, avant !

— Toé, tu conna's-tu çâ, c' gârs-lâ ?

— J'ai jama's vu çâ, avant ! »

D'in coup, i' d'mande à in, p'is lâ i' ava't tout' pêur, lés gârs hein ! « Qu'est c'est çâ c'tte gross' patent'-lâ⁴⁹ ? I' d'mande à in : « Toé, as-tu vu çâ, tu conna's-tu çâ, c' gârs-lâ ?

— Heille, i' dit, c'est mon frère ! Jean-Guénillou ! Heille, pepa, i' dit, 'gâr' [regarde], c'est not' fou, lâ ! Câline, qu'est-c' qu'i' fa't lâ dan in beau boat de minme, lui, crime ? N'us aut's, on a pâs commencé seul'men encôre ! Djee ! Qu'est-c' qu'on vâ faire ?

— B'en, i' dit, je l' sé's pâs. B'en, i' dit, comm' çâ, vous l' connaissez ?

— Ah ! oui, on l' connaît, c'est... Mé' i' dit, i' ést pâs smart', i' dit, i' ést pâs mal... craqué pâs mal.

— I' dit, okay d'abord, i' dit, m'â' asseyer d' bargainer⁵⁰ pâs mal. Heille ! i' dit, écoute, i' dit, vâ falloèr qu'on fass' dés contess' [contest]⁵¹. I' dit, avant d' denner ma fille en mariage, lâ, faut qu'on faiz' dés contess' ! »

So, lâ, lâ, mon vieux, lâ, i' ont dit : « Okay !

48. *Deck* (angl.) : Pont.

49. *Patente* : Invention, dispositif ingénieux.

50. *Bargain* [to] (angl.) : Marchander.

51. *Contest* (angl.) : Concours, épreuve.

— Le roi i' dit, heille ! i' dit, on vâ faire in contess'. I' dit, moé, j'ai enn' p'tit' vieille, on a un' p'tit' vieille icitte, lâ, lâ, p'i' i' dit, 'a court vite, 'a flaïe [fly], okay ! P'i' i' dit, tu pourra's-tu, i' dit, a'oèr que'qu'in, i' dit, qui pourra't courir cont' c'tte p'tit' vieill'-lâ, i' dit ? P'is c'est pâs b'en b'en loin, c'est r'guien qu' juss' cinquant' mill's pour aller p'is cinquant' mill's pour s'en r'venir.

— Ah ! oui, j' pens' que j' pourra' a'oèr que'qu'in, i' dit, pour courir, i' dit, cont' ta p'tit' vieille, mé' seul'ment, i' dit, j'ta's s'pposé d'a'oèr ta fille en mariag' t'ut suite. P'i' i' dit, lâ, tu veux pâs !

— Ah ! oui, oui, i' dit, enn' menute ! I' dit, donn'-moé un' chance, p'i' i' dit, faut qu' tu gâgn's tés contess', i' dit, i' a d'aut' chose' à a'oèr là-d'dans, i' dit, t' sé's. Tu peux pâs gâgner n'importe quoi, i' dit, sans qu' t'eille' un p'tit gadget⁵² en arrière, hein ! B'en, i' dit, lâ, c'est çâ qu' ést l' gadget !

— Okay, d'abord ! Heille ! Cent-Mille'-À-L'heure, viens don icitte un' menute ! »

Fa't qu' Cent-Mille'-À-L'heure arrive, hein, zioum ! « Oui, i' dit, Ti-Jean, quo' c' tu veux ?

— Sacrafice ! Cent-Mill'-À-L'heure, heille, quo' c'est çâ c'tte affair'-lâ, crime ! Heille, i' dit, écoute, lâ, Cent-Mille'-À-L'heure, i' dit, 'oés-tu la p'tit' vieill' qu'i' a en arrière, là-bâs, lâ, i' dit, 'a vâ courir demain, lâ, elle. P'i' i' dit, 'a court vite, p'i' i' dit, 'és aut's, le roi, i' pens' que 'a court b'en plus vit' que toé. I' dit, 'és-tu capab' d' la biter [to beat]⁵³, i' dit, à enn' tell' plaç' pâs b'en loin d'icitte, lâ, t' sé's, c'é' 'ienqu' cinquant' mill's d'icitte ?

— Ah ! pâs d' problème, i' dit, pâs d' problème, mon Ti-Jean, i' dit. À quelle heure ?

— I' dit, à quelle heure, mecieu' le roi ?

— À huit heures, i' dit.

— Okay ! »

Fa't qu' à huit heur's le lend'main matin, à sept heure' et d'mie l' lend'main matin, hein, la p'tit' vieille 'a s' di' en ell'-minme : « J' su's mieux d' partir de bonne heure, parç' qu'i' s'appell' Cent-Mille'-À-L'heure. I' doit courir sur un crim' de temps, c' gârs-lâ ! » Fa't qu' à sept heure' et d'mie 'a pâs à courir la bonn' p'tit' vieille, hein ! P'is court, p'is court, heill' chose !

P'is l'aut', lui, b'en, i' éta't fatigué d' leu' trip'⁵⁴, eux aut'es, hein, fa't qu'i's dorma'nt, p'is dorment. À huit heure' et d'mie, i's s' réveillent. Ti-Jean i' dit : « Heille, Cent-Mille'-À-L'heure, i' ést huit heure' et d'mie, p'is la p'tit' vieille ést

52. *Gadget* (angl.) : Truc, machin. Ici, secret, ruse.

53. *Beat* [to] (angl.) : Battre, vaincre.

54. *Trip* (angl.) : Voyage, course.

partie, p'i on la 'oét p'us, crime ! Écoute, décolle⁵⁵ au plus sacrant⁵⁶. » Cent-Mille'-À-L'heure, i' â jama' eu l' temps d' mett' sés gross's bott's de cent lieues, tu comprends, hein ! I' pârt, p'is lâ, i' saut' par-dessus l' château. . . i' saut' par-dessus l' château, p'is lâ, le roi : « Dis-moé don où c' qu'i' vâ, c'te mautadit fou-lâ ? »

I' r'saut' back⁵⁷, ah ! p'is lâ, i' r'prend l' chemin, tu comprends. Lâ, i' â pri' enn' ronnoeué [runaway]⁵⁸, hein ! P'i' icitt' on s' mè' à courir. P'i' i' court, le gârs.

Tout' d'in coup, i' pâsse au râ' 'a p'tit' vieille. La p'tit' vieill' fa' 'ienqu' faire in tourniquet⁵⁹, p'is lâ, i' gu'i lâche in cri en minm' temps : « Hé ! où c' que tu vâs ? » I' mè' 'és brakes, lâ, chose, ! I' s'en r'vient. « Ah ! i' dit, j' te pensa's r'venue au château, i' dit, toé, i' dit. Saint sacrefice, i' dit, enn' chanç' que tu m'â' arrêté, parç' qu'i' dit, moé, lâ, i' dit, où c' c'est qu' j'a'ra' arrêté, je l' sé's pâs !

— Heille ! 'a dit, 'n minute, 'a dit, 'n minute, Cent-Mille'-À-L'heure ! 'A dit, on travaill' pâs pour le guiâb'e ! 'À dit, r'gâr', j'ai emm'né dés galettes, p'i' 'a dit, j'ai emm'né du café, in thermô' [thermos] d' café, 'a dit, en veux-tu ?

— Ah ! P'i' ah ! ça f'ra't du bien, j'ai pâs déjeuné, i' dit, j'ai l'estomac pâs mal vide, hein ! C' fa't qu' oui, m' âs fair' çâ ! So, lâ, i' dit, all right, d'abord ! I' dit, ah ! b'en. . .

— A dit, on vâ s'assir [s'asseoir] écitt', su' c' roch'-lâ, lâ, t' sé's, pâs b'en loin du p'tit lac, lâ, t' sé's, p'i' 'a dit, on vâ manger nos galettes ! »

C' fa't qu' mon Cent-Mille'-À-L'heure, i' mang' sés galettes, boét son café, p'i' elle, la p'tit' vieille, 'a le r'garda't. Tout' d'in coup, sés yeux commence' à v'nir pesants, p'i' à v'nir plus pesants, p'is lâ, 'a pârt tranquillement, p'i' 'a s'en vâ. Alle ava't denné, là-d'dans, du stoff' [stuff]⁶⁰ pour le fair' dormir, parç' qu' 'a voula't fair' çertain⁶¹ qu' 'a gagn'ra't, elle. 'A éta't pâs b'en smart', elle, la p'tit' vieille, hein ! So lâ. . . ah ! Ti-Jean, lui, attend p'i' attend ! Ça fa' un heure et quârt qu'i' ést parti ; i' court cent mille' à l'heure, p'i' i' éta't supposé d'êt'e r'venu, ça fa't longtemps ! Ça fa' au moins quinz' minut's qu'i' ést supposé d'êt'e r'venu ! « Heille, i' dit, Barbo-Grands-Oreilles, i' dit, écout' don, 'oèr que c' qu'i' fa't ! »

Barbo-Grands-Oreilles mat [met] son areille à terre. « Ah ! ah ! mecieu' le roi, Ti-Jean, j' veux dire. . . i' dit, i' dort !

— I' dort ? Ah ! non !

— Oui, p'i' i' dit. . . i' dort, p'i' i' dit, i' y a d' l'eau pâs b'en loin d' lui ! C'est proch' proch' proch' de lui ! I' y â d' l'eau, lâ !

55. *Décoller* : Disparaître en vitesse.

56. *Sacrant* (au plus) : Au plus tôt.

57. *Back* (angl.) : Idée de retour à une action, à un lieu.

58. *Runaway* (angl.) : Course folle en ligne droite.

59. *Tourniquet* : Saut en tournant, petit remous (dans l'eau).

60. *Stuff* (angl.) : Produit, poudre.

61. *Certain* (faire) : Tournure anglaise, MAKE SURE : S'assurer.

— B'en, i' dit, Queue-d'-Chemis'-de-Toèle, i' dit, pens's-tu qu' t' és capab' d' le po'gner ?

— B'en, i' dit, j' sé's pâ' où c' qu'i' ést, moé, lâ, lâ !

— Menute ! I' ést in p'tit peu pluss' au sud. Mats-toé in p'tit peu pluss' encôre au sud, lâ. Oué, okay ! drett' lâ ! Envœill' ta queue d' chemis' drett' lâ ! »

Lâ, mon Queue-d'-Chemis'-de-Toèl' commence à fair' du vent. Zi ou ou ou, zi ou ou, zou ou ou ou. . . p'is lâ, ça a poussé Cent-Mille'-À-L'heur' dan 'a riviér', dans l'eau. Ah ! p'is lâ, Cent-Mille'-À-L'heur' s'ést réveillé, dans l'eau, ah ! lâ, sacrifice !

Ah ! b'en, lâ, la p'tit' vieille, 'a glissa't, p'i' atten in p'tit peu, mon vieux ! Lâ, i' pâ'r à courir, p'i' i' â r'join 'a p'tit' vieille, ça gu'i a pâs pris d' temps, hein ! I' gu'i deunne enn' claque en pâssant. . . 'a fa't t'oâs quat' culbutes. I' arrive au pôteau, lâ, au cinquante milles, p'i' i' s'arvir' p'i' i' gu'i deunne in aut' tape, en pâssant, p'i' 'a fa' encôr' t'oâs quat' culbutes, p'is lâ, i' court, le gârs ! P'is lâ, i' s'en vâ jusqu'au roi.

I' arrive au roi. Le roi pouva't pâs crère. « Çâ, in homm' peut pâs courir si vit' que çâ ! C'ést impossib'e ! Ah ! ça s' peut pâs, çâ ! Ma p'tit' vieille â perdu ! Ah ! b'en. . .

Ça fa't que Ti-Jean i' dit : « Okay ! à c'tte heure, i' dit, mon contess' ést fêni, i' dit, j'eum'ra' a'oèr la fille en mariage, i' dit. P'is, promiér'ment, i' dit, j'ai rencontré 'a fille, p'i' i' dit, 'a ést b'en consentant' de v'nir !

— Ah ! t' és pâs s'ppôsé d' rencontré' 'a fille, i' dit, avant j' t' la donne !

— Ah ! b'en, i' dit, oui, b'en, i' dit, 'cou' don, n'us aut's, i' dit. . . moé, j' conna's pâs parsonne icitte, p'i' i' dit, 'a s'ést introduit, p'i' i' dit, 'a s'ra't b'en satisfat' !

— Ah ! i' dit, moé, i' dit, j'a'ra' in aut' contess' à pârt d' çâ !

— In aut' contess' ? B'en, i' dit, écoutez, lâ, i' dit, mecieu' le roi, i' dit, t' sé's. . . vot' parol' de roi, ça commence à êt' pâs mal, t' sé's, su' l' méchant bord, i' dit !

— Non, non, non ! i' dit, in bon contess' de c' coup-lâ, i' dit. I' dit, j'ai un homme, moé, écitt', i' dit, qui mange. . . i' dit, i' mange enn' tonn' de pain par jour, p'is ça gu'i prend sa tonn' de pain. . . i' dit, j'en suis découragé ! Mé', i' dit, tu pourra's-tu a'oèr que'qu'un pour le matcher [to match]⁶², c' gârs-lâ ? P'is lâ, i' dit, si tu gâgnes, t'aurâs ma fille en mariage !

— Ouè ! Bon, okay, d'abord ! On peut b'en asseyer çâ ! Hé', Ventr'-Déboutonné, viens 'citte !

— Ventr'-Déboutonné ! Tu parl's dés noms, toé ! Qu'on. . . vent'. . . Cent-Mille'-À-L'heure, Ventr'-Déboutonné ! Euh ! »

62. *Match* [to] (angl.) : Rivaliser avec quelqu'un, lors d'un concours ; faire concurrence à quelqu'un.

Ventr'-Déboutonné arrive. . . « Eh ! eh ! oui, oui, quoi c' c'est qu'i' y â ?

– Heille ! i' dit, écoute, i' dit, veux-tu manger du pain ?

– D'ou. . . d'ou. . . d'ou. . . de'-moé du pain ! Du pain !

– Menute ! Menute ! Pâs t'ut suite ! Pâs t'ut suite ! »

Le roi le r'garda't. « My gosh ! qui c'est çâ, c' gârs-lâ ? Câline ! Écoute, écoute, qui c' c'est çâ, c'te gârs-lâ ?

– Heille ! i' dit, mecieu' le roi, i' dit, de où c' ça vâ êt', çâ, lâ ?

– B'en, i' dit, voés-tu, i' dit, lés deux cabin's qu'i y â lâ, lâ. Çâ, c'est rempli d' pain, çâ ! Sont apras lés remplir, lâ ! Ça vâ êt' rempli, d'main matin, çâ, lés deux cabin's, b'en plein's de pain. P'i' i' dit, i's vont commencé' à huit heures, pareil⁶³ comm' d'habetude !

– Ça fa't que. . . ah ! b'en, c'est correck, i' dit, on vâ êt'e à huit heures ! »

Ventr'-Déboutonné, i' ava' hâte, tu comprends, d'aller chercher son pain, hein ! P'is, lâ, i' s' couch' pâs, l' soèr. Tout c' qu'i' 'oéya't, c' 'ta't dés lôfs [loafs]⁶⁴. Aaaaah. . . ! on veut du pain, d'main ! Ah ! Pâs besoin d' manger dés galettes ! Toujours dés galette' à Ti-Jean ! On vâ avoèr du bon pain ! Oh ! »

C' fa't qu'i' éta't târd quand i' s'a endormi. S'st endormi à l'entour de quat' cinq heur's du matin. P'is lâ, l' matin, i' a pâssé tout drett' [droit]⁶⁵. Encôre in aut' fois, i' éta' encôre en r'târd ! P'is, lâ, l'aut' gârs, i' mangea't du pain ! I' po'gna' in pain, lâ, p'i' i' l' câssa' en deux, p'is deux bouchées ! Un' bouchée d' minme. . . un' bouchée d' la main gauche, p'is l' pain 'ta't féni, i' éta't parti. Ça gu'i prena't pâs d' tem à manger du pain ! I' en mangea't du pain. I' connaissa't sa bizz'niss [business]⁶⁶.

P'is lâ, tout d'in coup, Ti-Jean arrive, i' dit : « Heille ! Ventr'-Déboutonné, i' dit, écoute, i' dit, l'aut' gârs, lâ, i' â un quârt de sa cabin' de mangé. Toé, i' dit, t' âs pâs commencé encôre !

– C'est vrai ! Du pain ! Du pain ! Du pain ! »

Heille, chose ! I' gu'i rouv' lés portes, p'is lâ, mon Ventr'-Déboutonné, i' rent' là-d'dans. Troâs pain à 'a fois. Okay ? Troâs pains d' la main droette, troâs pains d' la main gauche, mon vieux ! P'is lâ, ça rentra't dans l' pain ! P'is lâ, encôr' du pain ! Chose ! Ça sorta't b'en proch' par lés areilles !

Heille ! i' â féni sa cabine, mé' i' ava't féni d' manger, lui ! L'aut'e ava't pâs féni. I' arrive avec l'aut' p'i' i' éde [aide] à l'aut' gâ' à manger sa cabin' de pain. Okay !

63. *Pareil comme* : De même que, comme.

64. *Loaf* (angl.) : Pain, miche.

65. *Droit* (*passer tout*) : Ne pas se réveiller à l'heure prévue.

66. *Business* (angl.) : Métier, occupation.

Lui, que l' sor' [sort] emport' la contess' ! Pourvu qu'i' ava't du pain, lui, i' éta't correck, i' éta't récompensé pour son 'oéyage, tu comprends. . .

So, lâ, apras qu'i' â eu fini d' manger çâ, le roi 'ta't tout' découragé. I' dit : « Ça s' peut pâs, çâ ! Ah ! my God ! Comment c' qu' on peut. . . comment ça s' peut qu'un homm' peut manger tant d' pain dans si peu d' temps ? Ça s' peut pâs, çâ ! C' fa't qu' le roi dit, tabarnouche ! i' dit, enn' minute, Ti-Jean, i' dit, j' peux pâs t' donner ma fille en mariage !

— B'en, i' dit, pourquoi pâs, i' dit, crime ! i' dit, j'ai 'té voèr ta fille, p'i' i' dit, 'a s'ra't satisf'a't de s' marié' avec moé ! Pourquoi pâs. . . pourquoi c'est que. . . j' pourra's pâ' a'oèr vot' fille en mariage ?

— B'en, oui, mé', i' dit, voés-tu, i' dit, t' és pâs trop trop smart', t' és pâs fin !

— J' su's pâs fin ? I' dit, êt's-vous capab' de faire in bateau qui vâ sur terre et sur mer, vous ?

— B'en. . . b'en, non ! B'en, non. . . b'en. . . non ! »

Ça fa't qu' lâ, i' d'mande à son frère, i' dit : « Me semb' qu' tu m' âs dit qu'i' éta't pâs trop smatt', lui ? I' dit, i' dit, i' ést pâs mal smatt' ! I' dit, i' a dés répons's pâs mal smatt' ! P'is dés questions pâs mal embêtantes, i' dit !

— B'en, i' dit, oui, p'i' i' dit, à pârt de d' çâ, i' dit, i' a fait' le bateau, i' dit, i' doé' êt' pâs mal plus smatt' qu'on pensa't ! I' dit, on pensa't qu'i' éta't pâs b'en b'en smatt', mé', i' dit. . .

— C' fa't qu'i' dit, b'en, b'en oui. . . mé', i' dit. . . écoute, i' dit, j' peux pâs t' donner ma fille en mariage. J' peux pâs ! J' peux pâs. . . j' peux pâs t' donner ma fille en mariage ! Çâ, ça vient de. . . J' voés, lâ, i' dit, que. . . 'gârd' la magniér' t' és t-habillé ! Ça a pâs d' bon sens, çâ ! I' dit, dés overall's⁶⁷ avec dés trous d'dans, p'is, dés tach's de tout's sortes. Moé, j' sé's pâs quell's sort's de tach's que c'est, mé', i' dit. . .

— Ah ! enn' minute, mecieu' le roi, i' dit, çâ, i' dit, 'oés-tu, i' dit, moé, che' nous, i' dit, c'est moé qui nettoeill' [nettoie] lés vaches, nettoeill' lés cochons, i' dit, tir' lés vaches, p'is lèv' lés eufs [œufs], t' sé's, vâ 'oèr aux poules, c'est ma job, moé, i' dit, c'est pâs la job de mon pér' p'is més deux frères. Eux aut's, i' dit, c'est eux aut's, eux aut's sont bons pour s'habillé' en mecieu' eux aut's. Moé, j' pâs capab', i' dit, moé j'étouff'ra's là-d'dans. P'i' eux aut's, eux aut's, i' dit, i's s'habille' en mecieu', p'i' i' dit, pendant c' temps-lâ, i' dit, moé, i' dit, j' lav' l'express, j'étrill' lés ch'fals, lés ch'faux. Çâ c'est ma job, çâ, moé, ça. . . c'est. . . çâ, c'est. . . C'est pour çâ que j' t-habillé d' minme, i' dit, moé, i' dit.

67. *Overalls* (angl.) : Salopettes.

– Fa't qu'i' dit, b'en, i' dit, ah ! i' dit, écoute, i' dit, j' peux pàs, j' peux pàs t' donner ma fille en mariage, ça ser' à r'guien, i' dit, me semb' qu' 'a s'râ pâ' heureuse !

– Okay d'abord, mecieu' le roi, i' dit, on vâ partir demain, durant la journée, demain.

– B'en correck ! »

Fa't qu' lâ, le roi [Ti-Jean] s'en vâ dans son... dans son château [bateau], hein, p'is lâ i' fa't signe aux aut's lâ : « Heille, Vent'-Déboutonné, Queue-d'-Chemis'-de-Toèle, v'nez t'en... v'nez-vous-en drette icitte, tout' la gang⁶⁸.

– I' dit, okay !

– Heille, i' dit, écoutez, lâ, i' dit, vous aut's, lâ, comm' toé, i' dit, Vent'-Déboutonné, i' dit, tu peux pàs dir' t' âs pâ' eu du fun, toé, hein ! T' âs mangé du pain. P'i' i' dit, toé, Cent-Mille'-À-L'heure, t' âs couru, t'â' eu ton fun, toé, t' â' eu du plésir v'nir icitte, i' dit. Mé' i' dit, moé, i' dit, moé j' su's v'nu icitte, i' dit, pour un' chose, c'éta't pour a'oèr la princesse, p'i' i' dit, 'a éta't satisfa'... t' sé's, on éta't satisfait's tou' 'és deux de s' marier, i' dit, c'est 'ienqu' le roi qui nous empêche.

B'en, i' dit, écoute. Demain matin, lâ, demain midi, à midi, moé et Vent'-Déboutonné on vâ êt'e à 'a fournaise, fair' du feu pour fair' b'en du stim' pour que l' bateau part' à full blast⁶⁹ quand qu'i' pârt, t' sé's lâ, lâ. P'i' i' dit, lâ, toé, i' dit, Cent-Mille'-À-L'heure, i' dit, tu vâ' aller charché' la princesse, i' dit, p'i' 'a ést drette en haut, i' dit, dans dargniér' chamb'e en haut du château, i' dit. P'i' i' dit, i' dit, faut tu faiz's câ vite, tu vâ' a'oèr à pe' pras cinq minutes, parç' qu'i' dit, 'oés-tu, i' dit, toé, i' dit, R'vire-À-L'envers, lâ, tu vâs te r'viré' à l'envers pour emm'ner la noèrceur. P'i' en te r'viran à l'envers, i' dit, le roi sa'râ pàs l' guiâb'e, i' dit, si c'est la nuit ou jour. Lâ, tu vâs te r'viré' à l'envers, mé' arvir'-toé à l'endrette aussi vit' pour qu'on peuv' partir, pour qu'on peuv' 'oèr où c' qu'on s'en vâ, parç' qu'i' fa't trop noèr, i' dit. P'is quand tu te r'vire' à l'envers, i' fa't noèr !

– C'est vra', i' dit. Fa't qu'i' dit, all right ! i' dit.

– P'i' i' dit, lâ, i' dit, toé, i' dit, Barbo-Grands-Oreilles, i' dit, tu vâ' écouté' 'oèr qu'est-c' qui s' pâsse, où c' que c'est qu'i's sont, que c'est qui s'pâsse, si sont apras n'us aut's ou quoi. P'i' i' dit, toé, Queue-d'-Chemis'-de-Toèle, tu frâs du vent ! okay ? Mé', fa's pàs du vent, i' dit, pour achaler⁷⁰, i' dit, Cent-Mille'-À-L'heur', lâ, fa's juss' manquer Cent-Mille'-À-L'heure, p'is fa's le vent su' l' château. In gros vent, un' gross' tempête.

– Okay, o' a t'ut câ, lâ ! »

68. *Gang* (angl.) : Groupe, troupe.

69. *Blast* (angl.) : Explosion, coup de vent. FULL BLAST : À toute vapeur.

70. *Achaler* : Importuner, contrarier.

Fa't qu' le lend'main matin, hein ! Cent-Mille'-À-L'heur' s' plac' su' l' bord du boat, paré à partir, tu comprends, p'is lâ, lâ, mon Vent'-Déboutonné p'is mon Ti-Jean-Guénillou, i' fa't. . . metta't du boâs dans l' poêle, heill' ! chose ! Çâ, c'ta't t'ut le boâs qu'i' ava't coupé a'ec la bayette, of course, lâ, mé' i' 'n ava' encôre en masse, tu comprends.

P'is lâ, i' en metta't du boâs là-d'dans, hein, dans c'tte fournais'-là, paré à partir, tu comprends, lâ, c'ta't t'ut paré. Lâ, R'vire-À-L'envers i' éta't b'en proche r'viré à l'envers, p'i' i' attenda't lui qu' midi arrive, hein ! Et p'is Queue-d'-Chemis'-de-Toèle, lâ, lui, éta't paré avec sa queue d' chemise, lâ, lui, pour fair' du vent. P'is pendant c' temps-lâ, Queue-d'-Chemis'-de-Toèle 'ta't amanché d' minme, p'is le roi, lui, pensa't qu'i' faisa't good bye⁷², p'i' i' éta't lâ : « Okay, aur'oèr ! [aurevoir] ! » P'is pendant c' temps-lâ, qu'i' faisa't good bye, lâ, R'vire-À-L'envers se r'vire à l'envers.

P'is lâ, i' faisa't noèr, noèr comme. . . ah ! comme à soèr, lâ, noèr de minme. I' peut pâ' 'oèr r'guien, i' faisa't noèr, heille ! P'is lâ, Queue-d'-Chemis'-de-Toèl' commence à en-'œiller sa toèle, shou shou shou shou ! P'i' i' ava't du vent ; le roi tomb' su' l' dos, mon vieux, p'is lés. . . lés prinç's p'is lés princesses — à pârt qu' la fille, of course⁷³ — i' éta'ent tout' tombé' à l'envers par-dessus lui, ça ava't p'us d' bon sens, heille, chose ! P'is lâ i' se d'manda't b'en où c' qu'i' éta't rendu. « Où c' qu'on rendu, i' vent', i' vent', i' fa't tempête ! Farmez lés port's du. . . du château, parç' qu'i' dit, on vâ s'. . . le château vâ s'en allé' au vent, hein ! »

P'is mon Queue-d'-Chemis'-de-Toèl' pensa't pâ' à çâ, lui, de. . . de détruire le château ; tout c' qu'i' faisa't, lui. . . tout' c' qu'i' voula't faire, lui, lâ, c'ta' 'ienqu' de fair' du vent, hein, p'i' i' en faisa't du vent. P'is lâ, i' a attendu çâ. . . non, c'est Barbo-Grands-Oreilles, dans son oreille, hein, i' dit. . . i' di' à Queue-d'-Chemis'-de-Toèle : « Pâs trop fort, tu vâs câsser l' château !

— Ah ! okay ! »

I' a commencé à faire in p'tit peu moins fort. Pendant c' temps-lâ, Cent-Mille'-À-L'heure a parti, i' a été charché' 'a princesse, i' s'st en r'venu. Comm' qu'i' a embarqué dans l' boat, lâ, R'vire-À-L'envers s'est r'viré à l'endrette, p'is lâ, lâ, i' ont tout' lâché lés brakes, hein ! P'is lâ, ça pârt, c'tte affair'-là. Rroum ! hein ! Ah ! P'is lâ, ça pâssé. . . ça pâss' juss' su' l' coin du château, câsse un' partie du château, folla't qu' ça r'vire, ça prena't long pour r'virer, çâ.

P'is lâ, i' ont parti p'i' i' ont pris la mer p'is s' sont en r'venu' en Amérique icitte, au Canada, pâs b'en loin d' Montréal, lâ. Et p'is lâ, b'en, lâ, Ti-Jean i' a marié sa princesse. Et p'is c'est pour çâ qu'aujourd'hui qu'on a dés p'tits Trudeau !

72. *Good bye* (angl.) : Adieu ! Au revoir !

73. *Course* [of] (angl.) : Naturellement, bien entendu.

LEXIQUE

- ABORD QUE (d') : Pourvu que, si, 111, 151.
- ACHALER : Fatiguer, embêter, importuner, agacer, 122, 224, 279.
- AGRAFER : Accrocher, saisir, prendre, 129.
- ALL RIGHT (angl.) : Très bien, 272.
- ALREADY (angl.) : Déjà, 267.
- AMANCHER : Arranger, disposer, prendre des dispositions, 198, 264.
- ANYWAY (angl.) : De toute façon, 98, 265.
- ARRONDISSEMENT : Circonscription territoriale, région, 130.
- BABICHE : Fine lanière de cuir (ou de peau d'anguille) destinée à coudre le cuir, 66.
- BACK (angl.) : Idée de retour à une action, à un lieu, 275.
- BAR (angl.) : Buvette, estaminet, débit de boisson, 151.
- BARGAIN : Vx fr. bargaigne : Marché. (angl.) : Bargain. Marché, affaire, 244, 273.
- BEAT [to] (angl.) : Battre, vaincre, 274.
- BED (angl.) : Lit, 97.
- BLAST (angl.) : Explosion, coup de vent.
FULL BLAST : À toute vapeur, 279.
- BLUE NUN (angl.) : Vin européen dont le titrage en alcool est élevé, 244.
- BOAT (angl.) : Bateau, bâtiment, 266.
- BOGHEI : Voiture légère, à quatre roues, 87, 221.
- BOSS (angl.) : Patron, contremaître, propriétaire, 145, 151.
- BOTHER [to] (angl.) : Tenir compte de, s'occuper, porter attention à, 185.
- BOUCANE : Fumée, vapeur, 267.
- BOUGRER : Sens multiple. Ici, frapper de son rondin, 71.
- BOULÉ : Homme fort, fier-à-bras, 69.
- BOY (angl.) : Garçon, ami. Les « boys » : amis, 245, 270.
- BRAKES (angl.) : Freins, 269.
- BRIC (de) et de broc : Comme ci, comme ça : de façon improvisée, 121.
- BROSSER : Boire avec excès, 69.
- BUFFALO (angl.) : Bison, 67.
- BUM (angl.) : Fainéant. *Être sur la bum* : Être sans le sou, marcher à sa ruine, 120.
- BURST [to] (angl.) : Enfler, éclater, crever, 186.
- BUSINESS (angl.) : Métier, occupation, 277.
- C.N.R. : Canadian National Railway, 77.
- CALER : Enfoncer, disparaître, 65.
- CALL [to] (angl.) : Appeler, 199.
- CAMP : Cabane de bois rond dans laquelle logent temporairement les bûcherons, 96.
- CANADIEN : Canadien français, en général émigré du Québec, 66.
- CAN (angl.) : Contenant en métal laminé, 112.
- CAPABLE : Fort, vigoureux, 198.
- CASSÉ : À bout d'argent, 120, 150.
- CASSER (à tout) : Sans tarder, absolument, 88.
- CENDROUILLEUX : Nom qui a un lien avec la cendre à laquelle Jack prenait plaisir, 144.
- CERTAIN (faire) : S'assurer que, 86, 275.
- CHANGE (angl.) : Monnaie, 113.

- CHAR : Voiture automobile, 195.
- CHARGE [to] (angl.) : Accuser, faire payer une amende, 114, 151 ; Vérifier, éprouver, 122.
- CHECK [to] (angl.) : Vérifier, éprouver, 122.
- CHEMIN (cheval de) : Cheval apte surtout à la course, 221.
- CHEMIN (coup de) : Façon de signaler la mince bande de terrain non ensemencée entre deux travées de semoir mécanique, 193.
- CHEMIN (donner le) : Libérer le chemin, se jeter à côté du chemin, 68.
- CHERCHER POUR : Tournure anglaise : chercher la bayette, 267.
- CHIÂLER : Se plaindre, rechigner, faire des reproches sur un ton larmoyant, 146.
- CHUM (angl.) : Camarade, copain, ami, 152, 245, 264.
- CINQ (la) : La concession portant le numéro cinq, 193.
- COAT (angl.) : Manteau, pardessus, 266.
- COLLECTER (angl.) : Percevoir de l'argent, recueillir de l'argent, 150.
- CONTEST (angl.) : Concours, épreuve, 273.
- COTON : Tige, 194.
- COURSE [of] (angl.) : Naturellement, bien entendu, 280.
- COUVERTES : Couvertures, 66.
- COUVERTURE : Toit, 197.
- CRANKY (angl.) : Impatient, capricieux, 223.
- CREEK (angl.) : Ruisseau, petit cours d'eau, 193, 264.
- CRIBLE : Tarare, 64.
- CRIME : Juron, 266.
- CULVERT (angl.) : Ponceau, 266.
- DECK (angl.) : Pont, 273.
- DÉCOLLER : Disparaître en vitesse, 275.
- DÉTECTIF : Détective, 120.
- DÉTORSE : Entorse, 185.
- DIPPER (angl.) : Grande tasse à manche qui sert à puiser des liquides, 68.
- DROIT (passer tout) : Ne pas se réveiller à l'heure prévue, 277.
- DROPS (angl.) : Sorte de galette faite d'une pâte très claire qu'on laisse tomber de haut dans le poêlon, 228.
- DUMP (angl.) : Dépotoir, 112.
- EAU HAUTE : Inondation, 75.
- ELEVATOR (angl.) : Ascenseur, monte-charge. La langue paysanne emploie le mot « élévateur » au sens de silo à grain, 71.
- ENFARGER (s') : S'empêtrer, s'embarasser, 158.
- ENVOYER : Commencer, tenter de mettre son plan à exécution, 198.
- EXPRESS : Grande voiture à quatre roues qui sert à livrer les marchandises à domicile, 265.
- FESSER : Frapper, 198.
- FIGURER : Penser, projeter, 152.
- FLAG (angl.) : Drapeau, pavillon, 268.
- FLEUR : Farine, 71.
- FLY [to] (angl.) : Voler, aller rapidement, 269.
- FOUTREAU : Vison, 74.
- FRAME (angl.) : Chassis, 112.
- FRAPPER : Rencontrer, croiser, trouver, 26.
- FREE MEALS (angl.) : Repas gratuits, 271.
- FRETTER : Commercer, s'occuper de transporter. (angl. FREIGHT), 75.
- FRONT PAGE (angl.) : Première page, 263.
- FULL (angl.) : Plein, rempli, 74.
- FUN (angl.) : Plaisir, joie, 135, 264.
- GADGET (angl.) : Truc, machin. Ici, secret, ruse, 274.
- GAFFER : Attraper, saisir, empoigner, 65.
- GANG (angl.) : Groupe, troupe, 74, 171, 279.
- GARROCHER : Lancer, projeter, 23, 87, 129, 150, 267.
- GAZ (angl.) : Gazoline, essence, 113.
- GEEZE (angl.) : Abréviation probable du juron anglais Jésus, 265.
- GOOD (angl.) : C'est bon, 244.
- GOOD BYE (angl.) : Adieu ! Au revoir !, 280.

- GRABAT : Lit, couchette de style primitif. Ici, cheval très maigre, 265.
- GRÉER (se) : Se procurer, 222.
- GRUB (angl.) : Mangeaille, nourriture, 96.
- GUN [son of a] (angl.) : Espèce de bâtard, 245.
- HABILLEMENTS : Habits, 66.
- HANDCUFFS (angl.) : Menottes, 98.
- HEADLINE (angl.) : Manchette, 263.
- HORSE-POWER (angl.) : Trépigneuse ; plan incliné au moyen duquel un cheval utilisait son poids pour actionner une roue motrice, 64.
- HUDSON (Baie d') : Ici, Hudson Bay Company (magasins), 67.
- INTRODUIRE : Présenter, faire les présentations, 272.
- ITOU : Pareillement, aussi, 185, 263.
- JOB (angl.) : Tâche, emploi, 140, 268. Ici, ses besoins naturels, 122.
- LAMES : Grandes feuilles autour d'une tige, 194.
- LAND [to] (angl.) : S'échouer, s'installer, 96.
- LET'S GO (angl.) : Allons-y !, 265.
- LOAF (angl.) : Miche, pain, 277.
- LOG (angl.) : Billot utilisé à l'état naturel ; bois en grume, 24, 170.
- LUNCH (angl.) : Repas léger, goûter, 6, 88.
- LUMBERJACKS (angl.) : Hommes de chantiers, ouvriers de la forêt, 150.
- LUTTER : Heurter, frapper, 25.
- MAGANÉ : Brisé, détérioré, 65.
- MAL (pas) : Passablement, à peu près. Parfois, nombreux, 120, 135, 263.
- MASSE (en) : En grande quantité, en abondance, 66.
- MATCH [to] (angl.) : Rivaliser avec quelqu'un lors d'un concours ; faire concurrence à quelqu'un, 276.
- MAUTADIT : Juron populaire, 264.
- MEALS (angl.) : Repas. *Free meals* : Repas gratuits, 271.
- MOIS : Faire trois mois... de prison, 152.
- MOVE [to] (angl.) : Se déplacer, bouger, remuer, 70, 196.
- NEVER MIND (angl.) : Laisse faire, 245.
- OBSTINATION : Discussion, dispute, contestation, 198.
- OKÉ [O.K.] : Façon américaine de dire « oui », 129, 158, 162, 263.
- ORDER (angl.) : Commander, demander, 76.
- OUTFIT (angl.) : Assortiment d'outils, de linge, de chaussures, 67.
- OVERALL (angl.) : Salopette, 66, 131, 278.
- PAPIER : Journal, 263.
- PAQUETÉ : Entassé, 72.
- PAREIL COMME : De même que, comme, 277.
- PAREIL : Pareillement, quand même, 65.
- PAS MAL : Passablement, à peu près. Parfois, nombreux, 120, 135, 263.
- PATENTE : Invention, dispositif ingénieux, 273.
- PEDDLERS (angl.) : Marchands ambulants, colporteurs, 180.
- PILER : Empiler, 69 ; Hacher, 72.
- PLANCHE : Plan, surface unie, 114.
- PLYWOOD (angl.) : Bois contreplaqué, 168.
- POLE (angl.) : Perche, 24, 65.
- POLICES : Policiers, 111.
- PORTAGE : Transport de marchandises nécessaires à une exploitation forestière, 96.
- PRÊCHE : Sermon, 77.
- PRENDRE (faire) : Mettre aux arrêts ; jeter en prison, 145.
- QUART : Baril, tonneau, 66.
- RACE (angl.) : Course, 265.
- RANG : Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservi par un chemin, 6.
- RAS (au) : Près de, à proximité de, 122, 267.
- READY (angl.) : Prêt, 229.
- REGARDER POUR : Chercher (quelqu'un) du regard, 267.
- RUNAWAY (angl.) : Course folle en ligne droite, 275.
- SACRIFICE (saint) : Juron populaire, 267.

- SACRANT (au plus) : Au plus tôt, 275.
 SAPÉ : Niais, fou, 156.
 SCOTCH (angl.) : Écossaise, 70, 71.
 SECOUSSE : Espace de temps, laps de temps, 70, 89, 130, 186, 198.
 SERVANT : Serviteur, 120.
 SETTLE [to] (angl.) : Régler, terminer, ajuster, 195.
 SHACK (angl.) : Maison rustique, 130, 220.
 SHED (angl.) : Hangar, 171, 197, 220.
 SHOP (angl.) : Boutique, atelier, usine, 139.
 SHOT (angl.) : Coup, 267.
 SILER : Gémir, respirer avec difficulté, 227.
 SILON : Batteuse, 64.
 SKI-DOO (angl.) : Moto-neige, 244.
 SMART (angl.) : Intelligent, doué, habile, 122, 146, 151, 222, 263.
 SMOOTH (angl.) : En douceur, sans heurt, 271.
 SO (angl.) : Donc, ainsi, 224, 245, 263.
 SO AND SO (angl.) : Untel, 237.
 SPORT (angl.) : Aimable, compréhensif, 246.
 SQUATTER (angl.) : Colon qui s'installe sans permission sur un terrain appartenant au gouvernement, 234.
 STATION (angl.) : Gare, 77.
 STEAM (angl.) : Vapeur, 272.
 STEAM-BOAT (angl.) : Bateau à vapeur, 75.
 STUFF (angl.) : Produit, poudre, 275 ; Étoffe, drap artisanal. Parfois, marchandises, 66.
 SURE (angl.) : Certainement, 131, 268.
 SWAMPS (angl.) : Marécages, 264.
 TABAROUETTE (en) : Déformation d'un juron populaire, 267.
 TANK (angl.) : Réservoir, 113, 244.
 TANNER (se) : Se fatiguer, se lasser, 130.
 TAQUET : Petit verrou pivotant autour d'une vis ou d'un clou, pour empêcher une porte de s'ouvrir, 24.
 TARPAULIN (angl.) : Toile goudronnée ou rendue imperméable, grâce à un autre produit, 195.
 THAT'S A BARGAIN (angl.) : Marché conclu !, 244.
 TIMING (angl.) : Réglage, 114.
 TOP (angl.) : Couverture, capote de voiture, 195 ; Sommet, tête, 226.
 TOUGH [to] (angl.) : Endurer, supporter, 65, 197.
 TOURNIQUET : Saut en tournant, petit remous (dans l'eau), 275.
 TRAIL (angl.) : Sentier, route, 267.
 TRAIN : Bruit, tapage, 68 ; Mobilier, ménage, 76.
 TRAITE (payer la) : Offrir une consommation, 245.
 TRAMP (angl.) : Voyou, vagabond. Être sur la tramp : Vagabonder, 96, 120, 180.
 TREAT (angl.) : Consommation, verre, 122.
 TRICK (angl.) : Tour, manigance, 231.
 TRIP (angl.) : Voyage, course, 274.
 TROU : Vide ; manque de ravitaillement, 74.
 TRUCK (angl.) : Camion, 113.
 VAILLANT : Actif, laborieux, ardent au travail, 101.
 WATCH [to] (angl.) : Surveiller, guetter, 178, 185.
 WHATEVER IT IS (angl.) : Peu importe, 265.
 WINDSHIELD (angl.) : Pare-brise, 195, 270.

INDEX ANALYTIQUE

- ACCIDENTS** ; Rebouteur qui soigne des clients blessés au cours d'accidents de ski ou parfois d'accidents qui remontaient à plusieurs années, 29ss ; Accident de bûcheron qui abat un arbre, 52 ; Accident arrivé à un jeune homme qui veut faire peur à un autre, 58 ; Accidents de chasse au bison, 59s ; Jack Cendrouilleux crève un œil du cheval d'une princesse qui loge chez ses parents, 142 ; Un paysan meurt à la suite d'un accident survenu sur sa ferme, 202.
- ALCOOL** ; Eau de Floride, sorte d'alcool assez faible, dont se servait un rebouteur pour préparer un ancien accidenté à un traitement des os, 36 ; Contrebande d'alcool en Gaspésie, vers 1928, 107.
- ALCÔVE** ; Une princesse va visiter les parents de son mari, Jack Cendrouilleux. Comme on n'a pas de chambre pour faire coucher la princesse, on lui fabrique une alcôve au moyen de rideaux, 142.
- ALLEMAND** ; Le chef de la contrebande en Gaspésie, vers 1928, était dit-on, un Allemand qui avait le nom de Sonny White, 108.
- AMANTS** ; Une jolie femme mariée à un forgeron qui la néglige reçoit des amants pour se désennuyer, 137.
- AMÉLIORATIONS** ; Après la mort de leurs parents, un jeune homme et sa sœur apportent de nombreuses améliorations à leurs propriétés, 202.
- AMENDES** ; Pendant la période de contrebande d'alcool, en Gaspésie, les amendes encourues par les collaborateurs étaient honnêtement payées par l'organisateur de la contrebande, 110.
- AMÉRIQUE** ; Le bâtiment merveilleux de Ti-Jean-Guenillou se dirige vers l'Amérique après l'enlèvement de la princesse, 262.
- ANGE** ; Un curé charge un garçonnet, habillé en ange, de dire la vérité à propos d'un vol, 157.
- ANNONCE** ; Une princesse est gardée prisonnière par une bête-à-sept-têtes. On fait une annonce : quiconque pourra délivrer cette princesse deviendra chef du royaume, 79 ; Un roi, qui a perdu un diamant, soupçonne ses serviteurs et fait publier une annonce en vue d'obtenir les services d'un détective ou d'un devineur, 117 ; Un jeune cultivateur, à la veille de se marier, fait, à sa sœur, l'annonce de ce mariage, 203.
- APPARITIONS** dans le cimetière, 55 ; Après une prière fervente dans laquelle une mère déplore ses malheurs et ceux de ses deux enfants, une dame souriante lui apparaît, 213.

- APPARTEMENTS** ; En annonçant son mariage à sa sœur, un jeune cultivateur promet de lui faire préparer de beaux appartements près des siens, 203.
- APPROBATION** ; Un cultivateur a payé de grosses sommes pour que son chien Carlo apprenne à parler. Cependant son fils lui déclare qu'il a tué Carlo parce qu'il lui avait fait une déclaration compromettante sur la conduite du père avec la servante. Le père approuve la conduite du fils, 133s.
- ARBRE** ; Un géant abat des arbres dans la forêt. Pris de peur, Ti-Jean se cache derrière un arbre, 16 ; Arbre qui voyage sur la route et force les voyageurs à lui céder la place, 55 ; Chargé par son père d'aller bûcher, en forêt, du bois de chauffage, Gros-Jean-le-Paresseux s'attaque à un arbre, l'arrache et utilise un pouvoir magique pour revenir à la maison, à cheval sur son arbre, 125 ; Pour éprouver la vertu de sa canne magique, Ti-Jean-Guenillou abat des arbres, en commençant par de petits, 250.
- ARGENT** ; Ti-Jean et un géant reçoivent du roi une grosse somme d'argent pour avoir tué un lion et une licorne, 18 ; Un fils de cultivateur, peu intéressé aux études, dépense tout son argent en plaisirs frivoles. Il obtient une grosse somme d'argent sous prétexte de confier le chien Carlo à un professeur qui apprend aux chiens à parler. Il dépense tout l'argent après avoir tué le chien. Il demande une autre somme d'argent pour prolonger les études du chien. . . Il dépense tout. Finalement, il avoue avoir tué le chien parce qu'il lui avait fait une révélation scandaleuse sur le père, 133s ; Jack Cendrouilleux jouit d'un pouvoir magique. Il joue aux cartes et gagne une grande quantité d'argent, 141 ; Argent dépensé follement par des bûcherons, à leur sortie de la forêt. L'un d'eux, devenu tireur de cartes, ne demande à ses clients aucune somme d'argent pour leur dire la vérité, 147 ; Trois frères reçoivent du diable chacun un million de dollars ; l'un des trois dépense tout son argent à boire et à faire boire ses amis, 241s ; Un prince souffrant d'un manque d'argent décide d'aller bâtir un navire qui vogue sur terre et sur mer ; même s'il ne mérite pas la récompense promise — une princesse — il croit que ce navire sera une source de gros revenus, 247.
- ASTOR** ; L'abbé Astor, curé de Blezard Valley, conjure les sauterelles et empêche un incendie de se propager, 188s ; Il empêche un incendie de se propager à tout le village, 190.
- AVERTISSEMENT** sévère d'un père à son fils qui entreprend d'aller délivrer une princesse gardée par une bête-à-sept-têtes, 79 ; Une femme jalouse de sa belle-sœur fait plusieurs faux rêves au cours desquels elle reçoit des avertissements : la belle-sœur a tué le coq de combat, le chien et le cheval de grand prix, et ses deux enfants, 204ss.
- AVEUX** ; Une femme fait des aveux, en présence de son mari et du soi-disant médecin qui l'a guéri, 219.
- BABICHE** de peau de chevreuil utilisée dans la cordonnerie paysanne, au Manitoba, 53.
- BAISER** ; Un forgeron avait percé un guichet entre sa boutique et sa chambre à coucher. Souvent il frappait au guichet et donnait un baiser à sa femme, 137.
- BAN** ; Un roi fait publier un ban obligeant tous les jeunes gens à se réunir au château pour connaître de qui sa princesse a conçu un enfant, 125.
- BANDIT** ; Un bandit de Montréal va se cacher en Acadie, 93.
- BANQUE** ; Après avoir commis un vol de banque et un meurtre, un bandit va chercher asile en Acadie, 93.

- BANQUET** ; À la fin d'une visite d'une princesse chez des paysans, la visiteuse se fait reconnaître comme l'épouse de Jack Cendrouilleux et invite toute la famille à un banquet, 142s.
- BARBE** ; L'abbé Astor, prêtre d'origine française, portait une longue barbe, 188.
- BARBO-GRANDE-OREILLE** ; Nom d'un homme qui entend les moindres bruits à une très grande distance, 252s.
- BATEAUX** ; Une série de bateaux assez rapides allaient chercher l'alcool apporté par des goëlettes ancrées au large des côtes, pendant la période de contrebande, en Gaspésie, 108.
- BÂTIMENT** ; Voir NAVIRE.
- BATTEUSE** ; Un vieillard de St-Boniface a travaillé dans son enfance près d'une batteuse mécanique, 51.
- BEAUTÉ** ; Un forgeron habile a épousé une femme d'une grande beauté, 137 ; La femme d'un prince met au monde des jumeaux d'une grande beauté, 210.
- BEDEAU** ; Le bedeau d'une paroisse devient l'amant de la femme du forgeron. Il a déclaré ces relations au curé. Au cours d'une visite à la femme, le bedeau entend quelqu'un entrer et trouve refuge dans un coffre à habits, 137s.
- BÉGALEMENT** ; Pour retarder les policiers, certains contrebandiers allongeaient leurs conversations avec les policiers en bégayant d'une façon lamentable, 109.
- BELLE** ; Voir MAINS.
- BÊTE** ; Croyance en une bête-à-sept-têtes qui erre sur la terre et a connaissance de tout, 173 ; Voir aussi LION, LICORNE.
- BÊTE-À-SEPT-TÊTES** tient une princesse prisonnière. On annonce que quiconque pourra délivrer la princesse deviendra chef du royaume. Ti-Jean et son frère parviennent à détruire cette bête, 79 à 82.
- BIBLE** ; Une jeune fille, dont on a amputé les mains, demande à son frère de fixer une Bible sur ses genoux de façon qu'elle puisse en lire des extraits avant de mourir, 206s.
- BISON** ; Chasse au bison, au Manitoba, vers 1885, 59.
- BLÉ** ; Des sauterelles cachées dans un champ de foin gagnent le champ de blé, dès qu'on a fauché le foin, 187.
- BOIS** ; Un jeune paysan paresseux est obligé par son père à aller abattre du bois de chauffage dans la forêt. Doué d'une grande force et d'un pouvoir magique, ce paresseux s'acquitte très bien de sa tâche, 125s ; Les bêtes-à-sept-têtes vivaient dans les bois et sont invisibles, le jour, 173.
- BOISSONS** ; Plusieurs boissons sont mélangées dans un réservoir. Le diable les sépare en un clin d'œil, 241s.
- BORNE** ; Lors d'un concours de course, la borne est placée à quatre-vingts kilomètres, 256.
- BOTTES** ; Bottes sauvages, ou bottes à jambières, connues très tard au Manitoba, 53 ; Pour éprouver le talent d'un devineur, un homme fait ses besoins naturels dans une de ses bottes et le défie de deviner. . . Merde ! s'écrie le devineur, 119 ; Un chasseur est obligé de porter des bottes chargées de plaques d'acier pour ralentir sa vitesse et attraper le lièvre, 251.
- BOUFFON** ; Jack Cendrouilleux est traité comme un bouffon par ses deux aînés, 141.

- BOULE** ; À sa naissance, le fils d'une princesse porte à la main une boule d'or capable de faire connaître le père de l'enfant, 126.
- BOUTIQUE** ; Un forgeron a placé sa boutique près de la maison et a percé un guichet entre sa chambre à coucher et sa boutique, 137.
- BRAS** ; Un paroissien lève le bras pour frapper son curé. Il reste longtemps avec un bras paralysé et levé à la hauteur de la tête, 191s.
- BRUITS** produits par un épouvantail pour semer la crainte chez des jeunes gens, 166s.
- BÛCHERONS** ; Habitudes des bûcherons, à la fin de l'hiver : se payer des vacances, 147.
- CABANE** ; Ti-Jean et le géant parviennent à une sorte de cabane improvisée dans laquelle on capture le lion et la licorne féroces, 17 ; Un bandit de Montréal s'enfuit en Acadie et y vit plusieurs mois, caché dans une cabane de chasseur, 93ss.
- CACHES** ; Pendant la contrebande d'alcool, en Gaspésie, les contrebandiers devaient se trouver des caches pour faciliter le transport des bidons d'alcool, 107.
- CACHETTE** ; Un bedeau, lors d'une visite clandestine à une jolie femme, entend entrer le mari. Il n'a pas d'autre cachette qu'un grand coffre à habits, 137.
- CADEAU** ; Un vieillard affamé donne un cadeau à Ti-Jean-Guenillou qui lui a donné de la nourriture, 249.
- CANNE** ; Un vieillard qui a reçu de la nourriture de Ti-Jean-Guenillou lui donne en cadeau une canne magique qui l'aidera à bâtir un bateau merveilleux, 249s.
- CANOT** ; Pendant un hiver, en Acadie, un bandit de Montréal se fabrique un canot en vue de s'évader, le printemps venu, 94.
- CARROSSE** ; Après son mariage avec la princesse, Jack Cendrouilleux voyage en élégant carrosse. . . qu'il perd en jouant aux cartes avec un hôtelier malhonnête, 141.
- CARTES** ; Jack Cendrouilleux, grâce à un pouvoir magique, apprend à jouer aux cartes, commence à voyager, et épouse une princesse. Il fera de grandes pertes chez un hôtelier malhonnête, mais sa femme recouvrera ces biens, 141s ; Aventures d'un tireur de cartes, dans un hôtel, 148.
- CENDRE** ; Un jeune homme, Jack, aime s'amuser dans la cendre. On le surnomme Jack Cendrouilleux, 141.
- CHAGRIN** d'un père au départ de son fils, Ti-Jean, 80 ; Chagrin du père à la vue de Ti-Jean changé en statue de marbre, 83s.
- CHAMBRE** ; Une princesse visite incognito les parents de son mari, Jack Cendrouilleux. Comme on n'a pas de chambre pour la recevoir, on lui fabrique une alcôve pour la nuit, 142.
- CHANTIER** ; Un ancien bûcheron du Manitoba raconte ses aventures dans les chantiers, 52.
- CHARDONS** ; Des sauterelles conjurées par le curé sortent du blé et se nourrissent de chardons, 189.
- CHARROYAGE** ou transport de billots, l'hiver, sur un lac, 52.
- CHASSE** ; Un prince, habitué à la chasse, poursuit, dans la forêt, une petite chienne qui le conduit à une jeune fille aux mains coupées, 208 ; Au cours d'une excursion de chasse, un prince retrouve sa femme et ses deux enfants que l'on a exilés dans la forêt, 215s.
- CHASSEUR** ; Un bandit, caché dans une cabane de chasseur, reçoit la visite d'un soi-disant chasseur perdu dans la tempête, 94 ; Un chasseur court plus rapidement qu'un lièvre, 251.

- CHÂTEAU ; Deux compagnons apportent au château du roi la carcasse de l'animal qu'ils ont tué, 19 ; Une voix mystérieuse a indiqué à Ti-Jean comment s'introduire dans un château où la bête-à-sept-têtes garde une princesse, 79ss ; Le roi amène à son château une paysanne, qui, lui dit-on, peut transformer de la laine en fils d'or, 99 ; À cheval sur un arbre qui le transporte magiquement, Gros-Jean-le-paresseux passe près du château du roi et provoque les rires de la princesse, 125 ; Une jeune fille a été attachée dans un arbre, en forêt, après avoir eu les mains coupées. Sa petite chienne découvre un château d'où elle rapporte un peu de nourriture. Un prince suivra la petite chienne et découvrira la suppliciée, 208 ; Dans l'intention de construire un navire qui vogue sur terre et sur mer, un père et ses fils se dirigent vers le château du roi, 248.
- CHÂTIMENT ; La mère d'un prince lui fait remarquer que la jeune fille mutilée retrouvée dans la forêt avait peut-être mérité ce châtiment, 209.
- CHEF ; Le chef de la contrebande, en Gaspésie, vers 1928, était, dit-on, un Allemand qui travaillait sous le nom de Sonny White, 108.
- CHEMIN ; D'après un jeune étudiant, le curé n'est pas apte à enseigner le chemin du ciel, puisqu'il ne connaît même pas le chemin qui conduit chez Baptiste Latour, 161.
- CHEMISE ; Un homme, Queue-de-Chemise-de-Toile, suscite le vent qui fait tourner un moulin ; peut aussi faire lever la tempête, 253s.
- CHÊNE ; Écorce du chêne employée pour le tannage des peaux, 53 ; Chêne qui voyage sur la route et force les voyageurs à lui céder le chemin, 55.
- CHENILLES ; Un cultivateur, en danger de voir sa récolte ruinée par des chenilles a recours au curé ; ce dernier vient conjurer ces petits êtres voraces, 189s.
- CHEVAL ; Légende d'un cheval blanc qui rôdait à Saint-François, Manitoba, 54 ; Sort des chevaux au cours de certaines inondations, à la Rivière-Rouge, 62 ; Jack Cendrouilleux crève l'œil du cheval d'une princesse. À ceux qui lui rapporte l'accident, elle déclare qu'elle peut facilement se procurer un autre cheval, 142 ; Un paysan se procure d'abord des chevaux de labour, ensuite un cheval trotteur. Son fils plus tard possédera un cheval de grand prix, 201, 203 ; Un père et ses fils aînés attellent leur meilleur cheval sur une voiture élégante et se mettent en route vers le château du roi, 248.
- CHÈVRE ; Au cours d'une excursion en forêt, un prince lève une petite chèvre et entreprend de la suivre. Cette chèvre le conduit à une mesure dans laquelle le prince retrouve sa femme et ses deux enfants, 215.
- CHIEN noir ou homme loup-garou, à la Rivière-Rouge, 54s ; Un étudiant paresseux et avide de plaisirs coûteux apprend à son père qu'un professeur enseigne aux chiens à parler. Il décide son père à déboursier de l'argent pour apprendre à Carlo à parler. L'étudiant tue le chien et dépense l'argent destiné aux études du chien, 133 ; Un fermier a un chien de grand prix ; sa femme tue ce chien et laisse entendre que sa sœur est l'auteur de ce forfait, 204.
- CHIENNE ; Après avoir accepté d'être chassée dans la forêt et d'avoir les mains tranchées, une jeune fille demande d'être accompagnée d'une petite chienne qu'elle a dressée, 206.
- CICATRICE ; Un père, à la demande d'un personnage mystérieux, tranche le cou de son fils, et replace la tête sur le cou. L'enfant ne conserve que la cicatrice du coup de sabre, 84.

- CIEL** ; D'après un jeune écolier, le curé n'est pas apte à enseigner aux paroissiens le chemin du ciel, 161.
- CITROUILLE** et chandelle utilisées pour créer un épouvantail destiné à faire peur à des jeunes gens, 165s.
- CLIENT** ; Un cartomancien improvisé dit la vérité à deux clients, dans un hôtel, 148.
- COCHONS** ; Incapable de manger une immense crêpe, Ti-Jean se fait aider par des cochons qui se tiennent sous la fenêtre, 16 ; Un client très corpulent se fait dire par un tireur de cartes qu'il aime le lard. Le client lui sert un coup de poing. Les spectateurs expliquent au cartomancien que le client a purgé une sentence en prison pour avoir volé un cochon, 148.
- COFFRE** ; Un habile forgeron a fabriqué un beau coffre de cèdre destiné à contenir des habits précieux, 137.
- COLÈRE** ; Gros-Jean entre en colère à la vue de la princesse qui veut le ridiculiser. Il lui souhaite de devenir mère, 125.
- COLLABORATION** ; Un bandit de Montréal va se cacher en Acadie et y survit grâce à la collaboration d'un employé d'une compagnie d'exploitation forestière, 93 ; Pendant la période de contrebande, en Gaspésie, la collaboration avec les contrebandiers était combattue par le clergé ou par les tenants du principe de responsabilité morale, 107.
- COMMISSIONNAIRE** (page) ; Un jeune commissionnaire accepte d'aller porter une lettre à un prince qui est retenu à la guerre, 210.
- COMPLICES** ; Trois serviteurs d'un roi ont volé un diamant. Les complices se déclarent eux-mêmes à la suite d'un quiproquo, 118.
- CONCOURS** ; En plus d'avoir construit un navire merveilleux, Ti-Jean-Guenillou doit affronter plusieurs concours avant de se voir refuser la récompense promise, 256ss.
- CONDITION** ; Trois sorcières s'offrent à filer la laine d'une paysanne enfermée dans une chambre, au château du roi, à condition d'être invitées aux noces, lors du mariage de la paysanne avec le roi, 99s ; Conditions proposés à trois frères par le diable : chacun reçoit un million, mais à telle date, ils devront donner au diable une tâche qui dépasse sa puissance, 241.
- CONJURATION** des tourtes par l'évêque de St-Boniface, 60s ; Conjuración de sauterelles et de chenilles chez des cultivateurs par le curé de la paroisse, 189s.
- CONSEILS** ; Série de conseils qu'une voix mystérieuse donne à Ti-Jean qui entreprend, en compagnie de son frère, d'aller délivrer une princesse ; conseil qui regarde l'obéissance à son frère, la façon d'entrer en relation avec ce personnage mystérieux, la façon de pénétrer dans le château. . . conseil de discrétion à propos des révélations, 79ss ; Au cours d'un incendie, le curé Astor se place à l'endroit le plus menacé, bréviaire en main, étole au cou, et donne des conseils aux volontaires, 190s ; Un vieillard donne un conseil à Ti-Jean-Guenillou : faire l'essai de sa canne magique, 249.
- CONSTRUCTION** ; Un rebouteur très habile était aussi entrepreneur en construction, en Ontario, au début du siècle, 27s.
- CONTEURS** d'histoires et de légendes dans les chantiers du Manitoba, 54.
- CONTRACTEUR** ; voir **ENTREPRENEUR**.
- CONTREBANDE** ; Épisodes de la contrebande d'alcool, en Gaspésie, vers 1928, 107 à 110.

- CONVERSATION** ; Ti-Jean entretient des conversations avec un personnage mystérieux dont il entend la voix, 79ss ; Conversation entre un paysan et l'empereur, à propos d'un menu très recherché, 103s ; Conversation d'un vieillard avec deux groupes de voyageurs, 248s.
- CONVERSION** d'un incroyant à la vue de certaines manifestations religieuses, lors d'une inondation, à la Rivière-Rouge, 63.
- CONVOCATION** ; Lors de la convocation de tous les jeunes gens au château du roi, on s'aperçoit que seul Gros-Jean-le-Paresseux manque à l'appel, 126.
- COQ** ; Pour tirer d'embarras trois voleurs qui ont dérobé un diamant au roi, un devineur leur suggère d'envelopper le diamant dans de la mie de pain et de le faire avaler par un coq. Ainsi le roi retrouve son diamant dans le jabot d'un coq, 118 ; Un jeune fermier s'est procuré un gros coq roux qui remporte bien des victoires lors des combats de coqs, 203.
- CORDE** ; Durant sa croissance, Ti-Jean n'avait jamais eu d'autre jouet qu'une simple corde. En partant pour un voyage, il entoure la corde autour de son corps. Il se sert de sa corde pour attraper deux bêtes féroces, 15 ; Un curé remarque que, chez une dame, le perroquet porte une corde à chaque patte. Le perroquet, lui apprend-on, dit une prière différente suivant la corde que l'on tire, 153.
- CORNE** ; Une licorne introduit sa corne dans le trou d'un arbre pour attaquer Ti-Jean. Ce dernier aplatit la corne au moyen d'un gros caillou, 19.
- COU** ; Sur le conseil d'un personnage mystérieux, un jeune papa tranche le cou de son enfant, en retire un peu de sang, et replace la tête de l'enfant. Il ne reste sur le cou de l'enfant que la cicatrice du coup de sabre, 84.
- COULEUVRE** ; Le sang de couleuvre peut guérir le goître, 184.
- COUREUR** ; Un grand coureur, Cent-Milles-À-L'heure, fait partie de l'équipage de Ti-Jean-Guénillou. Il remporte un concours contre une vieille athlète, 251.
- COURSE** ; Cent-Milles-À-L'heure est vainqueur lors d'un concours de course contre une vieille athlète, 258.
- CRÊPE** ; La mère d'un géant prépare pour Ti-Jean une immense crêpe. Un peu embarrassé, Ti-Jean partage sa crêpe avec les cochons qui vivent près de la cabane, 16.
- CRI** ; Un vieillard en quête de nourriture lance des cris, et gesticule, pour arrêter plus facilement les voyageurs, 248s.
- CRIBLE** ; Voir TARARE.
- CRIN** ; Pour guérir une entorse à une patte de cheval on utilisait une mèche de crin prise à la queue du cheval et tressée par le propriétaire de l'animal, 183.
- CRIQUET** ; Un vagabond, surnommé Criquet, s'improvise devineur professionnel et découvre, par hasard, des voleurs de diamant, à la cour d'un roi. Un jour, devant un homme qui veut éprouver son talent de devineur, il s'écrie : « Criquet est pris ! » Or, l'homme tenait un criquet dans sa main, 117s.
- CRISTAL** ; Un pont de cristal relie la berge d'un lac à une île où Gros-Jean-le-paresseux s'est bâti un château. Ce pont s'écroule et se rebâtit selon le bon plaisir de Gros-Jean, 127.
- CROISÉE** ; Pour délivrer une personne d'un mauvais sort, il fallait plumer une poule noire à la croisée de deux routes, 179.
- CUISINIÈRE** ; Talents de cuisinière d'une jeune fille qui demeure seule avec son frère, 202.

- CUL** ; Une dame a appris à un vieux perroquet à dire des prières au lieu de grivoiseries. Le perroquet porte une corde à chaque patte et récite une prière différente suivant la corde que l'on tire. Le curé décide de tirer les deux cordes à la fois. Le perroquet lui crie : « Je vais tomber sur le cul, maudit fou ! » 154.
- CULTIVATEURS** ; Pendant la contrebande d'alcool, en Gaspésie, les contrebandiers cherchaient à se procurer des caches chez les cultivateurs dont la ferme était proche du fleuve, 107 ; Un cultivateur à l'aise paie des études à son fils. Ce dernier gaspille l'argent de son père au lieu d'étudier, 133s ; Le fils d'un cultivateur qui demeure loin du village est chargé d'aller porter au nouveau curé la nouvelle que Baptiste Latour est mourant, 161.
- CURÉ** ; Un curé a appris que la femme du forgeron recevait des amants. Il s'y rend, et force le bedeau à rester dans un coffre où il s'est caché pour échapper à la colère du forgeron, 138 ; Lors de sa visite paroissiale, un curé remarque un perroquet qu'a acheté une dame de sa paroisse. Cette dame tente de prouver au curé que son perroquet a remplacé ses expressions grossières par des prières, 153s ; Un curé promet une récompense à un garçonnet, déguisé en ange, s'il dit la vérité à propos d'un vol, 157 ; Le nouveau curé d'une paroisse ne connaît pas le lieu de résidence de ses paroissiens. Un jeune garçon doute fort que le curé puisse lui enseigner le chemin du ciel puisqu'il ne sait même pas quelle route suivre pour aboutir chez Baptiste Latour, 161 ; Épidémie de sauterelles évitée grâce à l'aide du curé, 187ss.
- CURIOSITÉ** ; Poussé par la curiosité, un jeune homme cherche à savoir de Ti-Jean, son frère, comment il a été mis au courant de certains événements, 83.
- DÉCEPTION** ; Le roi ne peut cacher sa déception en constatant que sa vieille athlète a été déclassée par Cent-Mille-À-L'heure, 258.
- DÉCISION** ; De peur que sa femme ne devienne aussi laide que trois sorcières fileuses, un roi prend la décision de brûler tous les rouets du château, 100 ; À cause d'une lettre faussée par une fée, une reine prend la décision de se débarrasser de sa bru et de ses deux enfants, 212.
- DÉCOURAGEMENT** ; Une paysanne amenée au château du roi se décourage à la vue de la quantité de laine que le roi l'oblige à filer, 99 ; Abandonnée dans la forêt, une maman privée de ses mains, pressée par la soif, portant ses deux enfants sur son dos, est frappée de découragement et s'adresse à Dieu, 213.
- DÉCOUVERTE** ; Un groupe de jeunes gens font, par hasard, la découverte d'un épouvantail qui a servi à leur faire peur, 166 ; Guidé par une petite chienne, un prince fait une découverte, en forêt : une jeune fille aux mains coupées est attachée au faîte d'un arbre, 208s.
- DÉFRICHEMENT** ; Pendant le défrichement de leur ferme, un paysan et sa femme vivent dans une pauvre mesure, 201 ; La femme d'un prince, perdue en forêt, parvient à un lieu où des colons ont fait un certain défrichement avant de quitter la région, 214.
- DÉLIVRANCE** d'un homme transformé en loup-garou, 55.
- DÉMARCHE** d'un cultivateur auprès de son curé pour faire conjurer les sauterelles, 189s.
- DÉNONCIATION** ; Des policiers, à la suite d'une dénonciation, arrêtent un portageur qui cache un bandit dans la forêt, 94.
- DÉPART** de Ti-Jean de la maison paternelle, 15 ; Départ de Ti-Jean et de son frère pour aller délivrer une princesse aux mains de la bête-à-sept-têtes, 80.

- DÉPENSES** ; Folles dépenses des bûcherons à leur sortie de la forêt, 147 ; Après avoir reçu un million de dollars du diable, deux frères font de grandes dépenses pour augmenter leur confort et trouver une tâche au-dessus de la puissance du diable, 241s.
- DÉTAILS** ; Un ami donne à un soi-disant tireur de cartes, de nombreux détails sur un hôtelier pour que le cartomancien dise la vérité, 147.
- DÉTECTIVE** ; Un détective de Montréal enquête en Acadie et y retrouve un bandit qui vivait dans une cabane avec l'aide d'un employé de compagnie locale, 94.
- DEVINEUR** ; Un vagabond, du nom de Criquet, se proclame devineur professionnel et découvre qui a volé des diamants chez le roi, 117.
- DIABLE** ; La main noire, croyait-on, tenait ses pouvoirs du diable, 177 ; Trois frères font un pacte avec le diable. Ce dernier donne à chacun un million, et au bout d'un an, les trois frères doivent proposer une tâche qui prend en défaut la puissance du diable. Ce dernier est vaincu pour n'avoir pu faire un nœud dans un pet, 241s.
- DIAMANT** ; Un roi a perdu un diamant ; il soupçonne ses employés. Il engage un soi-disant devineur qui, à la suite d'un quiproquo, révèle au roi l'endroit où se trouve le diamant : dans le jabot du gros coq ! 117.
- DISCRÉTION** ; Une jeune fille, qui a eu connaissance de plusieurs crimes de sa belle-sœur, a assez de discrétion pour n'en rien dire à son frère, 206.
- DON** ; Dons de guérisseur observés dans une famille pendant plusieurs générations, 28, 30ss ; Gros-Jean-le-paresseux se voit doué d'un pouvoir magique qui peut lui obtenir tout ce qu'il souhaite, 125 ; Jack est simple d'esprit, mais il a un don qui lui confère un pouvoir étonnant, 141s.
- DOULEUR** ; L'amant d'une femme présente son fessier au guichet où le forgeron d'ordinaire donne un baiser à son épouse. Le forgeron pousse une tige rougie au feu dans le fessier de l'amant. Sous l'effet de la douleur, ce dernier crie « Au feu ! » et inquiète profondément un autre amant renfermé dans un coffre, 138.
- DRAVE** entre Sprague, Manitoba et Saint-Boniface, 54.
- EAU** ; En pleine forêt, un prince parvient à une mesure où une jeune femme le reçoit. Elle lui donne un verre d'eau et un peu de soupe. Bientôt, le prince découvre qu'il s'agit de sa femme qui a été chassée du château en son absence, 215ss ; Barbo-Grande-Oreille découvre que le grand coureur est endormi à proximité de l'eau, 257.
- ÉCHEC** ; D'après un jeune écolier, le nouveau curé est voué à un échec : il doit enseigner le chemin du ciel, mais il ne connaît même pas le chemin qui mène chez Baptiste Latour, 161.
- ÉCOLE** ; Un demi-métis de Saint-Boniface, rappelle qu'il a fréquenté une école où l'on n'enseignait que le français, 51 ; Au lieu d'aller à l'école, un garçonnet va porter au nouveau curé la nouvelle que Baptiste Latour est mourant, 161.
- ÉCRITEAU** ; Un voyageur tue quatorze moustiques d'un seul coup. Il fixe un écriteau sur son chapeau : « J'en tue quatorze d'une seule tape. » Il rencontre un géant qui croit notre voyageur doué d'une force extraordinaire à cause de cet écriteau, 15s.
- ÉDUCATION** ; Une princesse a épousé Gros-Jean-le-paresseux, le père de son enfant. Elle découvre que son mari possède un pouvoir magique. Elle veille à l'éducation de son mari et en fait un personnage plus puissant et plus brillant que le roi, 126ss.
- ÉGLISE** ; Un jeune garçon et sa sœur se rendent à l'église, à pied, le dimanche. Plus tard, ils voyagent en voiture, 201s.

- EMPEREUR** ; Au cours d'un orage, l'empereur accepte l'offre d'un paysan de monter dans sa voiture. Le paysan ne reconnaît pas ce haut personnage. Il lui avoue qu'il a mangé du faisan tué dans la forêt de l'empereur. Ce dernier pardonne volontiers au paysan cet acte illégal parce qu'il l'a secouru pendant l'orage, 103s.
- EMPLOI** ; Ti-Jean part en voyage à la recherche d'un emploi. Il entreprend, avec un compagnon, de tuer deux bêtes féroces qui menacent un roi et son entourage, 15s ; Ti-Jean-Guenillou, capitaine d'un navire merveilleux offre un emploi à plusieurs héros, 251ss.
- ENFANT** : Pour ramener son frère Ti-Jean à la vie, un jeune papa accepte de trancher le cou de son enfant et d'en utiliser le sang comme un onguent merveilleux, 84 ; À la suite d'un souhait de Gros-Jean-le-paresseux, une princesse met au monde un enfant. Ce dernier, à sa naissance, porte dans sa main une boule d'or destinée à faire connaître le père, 125s ; Un paysan et une paysanne ont un fils et une fille qui prennent grand intérêt aux travaux de la ferme, 201.
- ENLÈVEMENT** ; Ti-Jean-Guenillou organise l'enlèvement de la princesse du roi, 260.
- ENNUI** d'une jolie femme qui a épousé un forgeron. Ce dernier est plus intéressé à sa boutique qu'à sa femme, 137.
- ENTENTE** ; Des voleurs se déclarent à un devineur, à la suite d'un quiproquo. Ils font une entente avec le devineur pour camoufler leur vol. Ils enveloppent le diamant dans de la mie de pain et le font avaler par un coq. Le devineur dénonce le coq au roi, 118s.
- ENTORSE** ; Remède qui guérit une entorse à une patte de cheval : mèche de crin tressée par le propriétaire de l'animal et disposée autour de la corne du pied de cheval, 183.
- ENTREPRENEUR** ; Un entrepreneur en construction exerçait aussi la fonction de rebouteur, 27ss.
- ÉPIDÉMIE** ; Un cultivateur a recours au curé lors d'une épidémie de sauterelles et une autre de chenilles, 187ss.
- ÉPINE** ; Un jeune homme, pour punir sa sœur d'un faux crime, lui coupe les mains et l'attache au faite d'un arbre. En quittant la suppliciée, il se plante dans le talon une épine qu'il ne peut extraire de la blessure, 207, 217.
- ÉPOUVANTAIL** destiné à semer la crainte chez des jeunes réunis dans une grange, 165s.
- ÉPREUVE** ; Des gens tentent de mettre à l'épreuve le talent d'un soi-disant devineur, 119.
- ÉQUIPAGE** ; Ti-Jean-Guenillou réussit à construire un navire qui vogue sur terre et sur mer ; il prend comme équipage cinq hommes de grand talent, 251-255.
- ESSAI** ; Un vieillard qui a donné une canne magique à Ti-Jean-Guenillou insiste pour que le jeune homme en fasse l'essai devant lui, 249s.
- ÉTABLE** ; Avant de se bâtir une maison confortable, un paysan et une paysanne se bâtissent une grange et une étable-écurie, 201.
- ÉTUDES** ; Un cultivateur à l'aise paie des études à son fils. Ce dernier préfère s'amuser au lieu d'étudier. Il suggère à son père d'attribuer une bonne somme pour apprendre au chien Carlo à parler, 133.
- EXCUSES** ; Malgré un guet organisé par un père, son fils Jack Cendrouilleux entre dans l'alcôve d'une princesse. Le père lui présente des excuses, mais la princesse lui apprend que Jack est son mari, 142.
- EXHORTATION** ; Un roi visite Gros-Jean-le-paresseux, son gendre, et l'exhorte à changer ses habitudes originales, et surtout à abandonner son pouvoir magique, 127.

- EXPLICATIONS** ; Peu renseigné sur le lieu de résidence de ses paroissiens, un nouveau curé demande des explications à un enfant qui lui a donné de vagues renseignements, 161.
- EXPLOIT** qui attire l'attention du roi : Ti-Jean et un géant capturent un lion et une licorne qui terrorisaient la région, 16-19.
- FAIM** ; Un curé, avant de conjurer les sauterelles, s'informe auprès de son paroissien de ce qu'il concède aux sauterelles pour calmer leur faim . . . pour calmer leur soif, 189 ; Un vieillard tirailé par la faim demande de la nourriture à des voyageurs. Ti-Jean-Guenillou lui donne une grande quantité de galettes, 248s.
- FAISAN** ; Un paysan avoue à un passager qu'il a mangé un faisan tué dans la forêt de l'empereur. Il découvre que le passager est l'empereur, 103s.
- FAMILLE** ; Une princesse visite la famille de son mari, Jean Cendrouilleux, et ne dévoile son identité qu'à la fin de sa visite, 142.
- FANFARON** ; Des fanfarons ou fiers-à-bras engendrent la chicane parmi les ouvriers qui travaillent à la voie ferrée, 55s.
- FARINE** ; La mère d'un géant emploie deux kilos de farine pour préparer une immense crêpe à son invité, Ti-Jean, 16 ; Difficulté de se procurer de la farine, vers 1885, dans la région de St-Boniface, au Manitoba, 57.
- FAUCILLE** ; Lame courbée et tranchante destinée à couper les tiges de grain, 51.
- FESSIER** ; Un forgeron avait installé un guichet entre sa boutique et sa chambre à coucher. Il frappait parfois au guichet et donnait un baiser à sa femme. Un soir, il frappe au guichet ; un amant de la femme présente, dans le guichet, son fessier à baiser, 138.
- FEU** ; Un amant, pour rire d'un forgeron cocu, présente son fessier dans un guichet où d'ordinaire le forgeron donne un baiser à sa jolie femme. Le forgeron brûle, d'un fer rougi au feu, le fessier de l'amant. Ce dernier s'écrie « Au feu ! » et inquiète fortement un autre amant renfermé dans un coffre, 138 ; Lors de réunions de jeunes gens dans la grange, le propriétaire craignait qu'on y mette le feu, 165.
- FEUX-FOLLETS** ; Invention des parents pour rendre les jeunes plus obéissants, 165.
- FILLE** ; L'ami d'un cartomancien donne beaucoup de détails sur une fille, amie d'un hôtelier, 147s.
- FILS** ; Une mère et son fils, Ti-Jean, vivaient seuls à la campagne, 15 ; Un fils de cultivateur passe le temps de ses études à de folles dépenses. Il suggère à son père de déboursier une bonne somme pour apprendre au chien Carlo à parler. Le fils tue le chien et dépense l'argent destiné aux études du chien, 133 ; Le fils d'un voleur se croit obligé de dire la vérité à propos d'une truie que son père a volée, 157.
- FLÉAU** utilisé sur une ferme au Manitoba, vers les 1880, 51.
- FLÈCHES** ; Seule avec deux enfants, en pleine forêt, une maman se fabrique un arc et des flèches pour faire la chasse, 214.
- FOIN** ; Des sauterelles cachées dans le foin gagnent le champ de blé dès qu'on a coupé le foin, 187.
- FORCE** ; Ti-Jean feint la force en affichant un écriteau à son chapeau : « J'en tue quatorze d'une seule tape ». Ce dernier fait croire à un géant qu'il est doué d'une force exceptionnelle en se vantant d'avoir capturé un lion et une licorne, 15, 17ss.
- FORÊT** ; Ti-Jean prend la forêt à la recherche d'un emploi. Il rencontre un géant qui demeure dans la forêt avec sa mère. Les deux compagnons entreprennent de tuer un

- lion et une licorne féroces qui habitent la forêt du roi, 15-19 ; Gros-Jean-le-paresseux est obligé par son père à aller bûcher du bois de chauffage en forêt, 125 ; Un paysan et sa femme se taillent une ferme au milieu de la forêt, 201 ; Un jeune homme coupe les mains de sa sœur et la laisse en pleine forêt, 207 ; La femme d'un prince vit longtemps cachée dans la forêt où son mari la retrouve, 214ss.
- FORGERON** ; Un forgeron, habile artisan, épouse une jolie femme, mais se montre plus intéressé à son travail qu'à son épouse, 137.
- FORMULE** ; Au cours d'un rêve, Ti-Jean entend une voix mystérieuse qui lui donne une formule, un mot de passe, pour entrer en relation avec un personnage nommé grand-père Grand Nez, 79ss.
- FORT** ; Voir **GARRY**.
- FOYER** ; Au début de leur vie de fermiers, un paysan et une paysanne se contentent de chauffer leur maison au moyen d'un foyer, 201.
- FRÈRE** ; Ti-Jean et son frère délivrent mystérieusement une princesse de l'emprise de la bête-à-sept-têtes. Le frère épouse la princesse. Curieux du secret de Ti-Jean, le frère force Ti-Jean à révéler ce mystère. Ti-Jean est changé en statue de marbre. Le frère parvient à délivrer son frère en suivant les conseils d'une voix mystérieuse, 79-84.
- GALETTE** ; Une petite chienne s'enfuit vers la forêt, dès que les gens d'un château lui donnent une galette, 208 ; Ti-Jean-Guenillou a l'intention d'aller construire, pour le roi, un navire qui vogue sur terre et sur mer ; avant son départ, il se prépare une grande quantité de galettes, 248.
- GARRY (fort)** ; Un vieillard rapporte que son père s'est battu au Fort Garry, à l'époque de Louis Riel, 56.
- GÉANT** ; Un géant, trompé par un écriteau, s'associe à Ti-Jean qu'il croit doué d'une force extraordinaire. Les deux compagnons capturent un lion et une licorne que le roi veut détruire depuis longtemps. Le géant et Ti-Jean reçoivent une récompense, 16-19.
- GÉNÉALOGIE** d'une famille Martin qui remonte à Jean Nicolet, 32.
- GILET** ; À deux reprises, Ti-Jean pend son gilet rouge au fond d'une cabane pour attirer deux bêtes féroces qu'il veut attraper, 17ss.
- GOËLLETES** ; Des goëlettes françaises apportaient l'alcool des Iles St-Pierre et Miquelon sur les côtes de la Gaspésie, 107.
- GOITRE** ; Remède contre le goître ou grosse gorge, 184 ; couleuvre promenée trois fois autour du cou du malade, 184.
- GORGE** ; Le goître était aussi appelé grosse gorge, 184.
- GRAIN** ; Barbo-Grande-Oreille entend du grain pousser dans le sol, 252s.
- GRAISSE** ; Un tireur de cartes entreprend de dire la vérité à un client bouffi de graisse, 148.
- GRANGE** ; Aventures de jeunes gens réunis dans une grange, 166 ; Au lieu de se bâtir une maison confortable, un fermier et une fermière bâtissent une grange et une étable-écurie, 201.
- GRENOUILLÈRE (la)** ; Lieu d'une bataille entre Anglais et Métis, au Manitoba, au temps de Louis Riel, 56.
- GROS-JEAN-LE-PARESSEUX** ; Paysan qui, grâce à un don, obtient ce qu'il souhaite, et épouse la fille du roi, 125s.
- GROSSESSE** ; Une princesse conçoit un enfant sous l'effet d'un souhait de Gros-Jean-le-paresseux. Dès que le roi aperçoit les signes de grossesse de sa princesse, il entreprend de découvrir qui est le père de l'enfant, 125s.

- GUENILLOU ; Voir TI-JEAN-GUENILLOU.
- GUÉRISON ; Une femme, déguisée en médecin, opère rapidement la guérison de son frère dont la santé est compromise par une épine, 219.
- GUÉRISSEUR ; Talent de guérisseur retrouvé chez plusieurs parents d'une informatrice, 30ss.
- GUERRE ; Peu de temps après son mariage, un prince part en guerre. À son retour, il apprend que sa femme et ses deux enfants ont été chassés du château, 210ss.
- GUET ; Un père et ses deux fils organisent un système de guet, pour empêcher Jack Cendrouilleux d'entrer dans l'alcôve d'une princesse, 142.
- GUICHET ; Un forgeron a disposé sa boutique près de la maison, et a percé un guichet entre sa chambre à coucher et sa boutique, 137s.
- HABIT ; L'habit ordinaire des paysans et des bûcherons au Manitoba, vers 1885, 52 ; Une jeune fille, bonne couturière, fabrique de beaux habits à son frère, 202.
- HACHE ; Ti-Jean marche en direction du bruit d'une hache. Il rencontre un géant, 15.
- HART ou branches flexibles dont on se servait pour lier les gerbes de grain, 51.
- HONNÊTETÉ ; Malgré leurs agissements brutaux, les contrebandiers avaient une réputation d'honnêteté en ce qui avait trait à l'argent, 108.
- HORSE-POWER ; Voir TRÉPIGNEUSE.
- HOSPITALITÉ ; Un géant et sa mère donnent l'hospitalité à Ti-Jean à la recherche d'un emploi, 16.
- HÔTEL ; Au cours d'un voyage, Jack Cendrouilleux loge dans un hôtel, y joue aux cartes, et perd tous ses biens. Sa femme déjoue la malhonnêteté de l'hôtelier, et récupère tous les biens de son mari, 141 ; Un bûcheron s'improvise tireur de cartes et va exercer son nouveau métier dans un hôtel, 147.
- HÔTELIER ; Un hôtelier joue aux cartes, se sert d'un système de miroirs pour surveiller son adversaire et gagner les paris, 141.
- HUILE d'olive utilisée par un rebouteur pour préparer les os et les muscles à un traitement subséquent, 36.
- ILES ; Iles Saint-Pierre et Miquelon, îles françaises d'où venait l'alcool de contrebande, vers les années 1928, 107.
- INDENNIE ; À l'époque de la contrebande d'alcool, en Gaspésie, les contrebandiers profitaient parfois de l'incendie d'une étable pour en rebâtir une neuve avec cache pour les bidons compromettants, 107 ; Un village échappe à un incendie général, grâce au pouvoir d'un curé, 190.
- INCRÉDULITÉ de Ti-Jean-Guenillou qui ne veut pas croire à la vertu d'une canne magique, 250.
- INFIRMITÉ ; Des gens souffrant d'infirmités causées par d'anciens accidents ont recours au rebouteur, 36s ; Un paroissien violent est resté infirme à la suite d'une chicane avec son curé. Ce dernier lui indique le moyen de se guérir de son infirmité, 191s ; Une fille aux mains coupées souligne son infirmité pour refuser l'offre de mariage d'un prince, 210.
- INNOCENCE ; Un prince découvre, en forêt, une jeune fille qui a eu les deux mains tranchées. Il trouve que ses yeux reflètent l'innocence, 209.
- INONDATIONS ; Les inondations de la Rivière-Rouge, 62.

- INSENSÉ** ; À la vue de son fils qui prépare quantité de galettes avant un long voyage, son père le traite d'insensé, 248.
- INTELLIGENCE** ; Deux frères pensent posséder le monopole de l'intelligence et traitent leur jeune frère Jack comme un bouffon. Jack, un peu simple d'esprit, au début, se montrera plus intelligent que ses frères, 141ss.
- INTELLIGENT** ; Ti-Jean-Guenillou, le cadet de la famille d'un prince est longtemps considéré comme peu intelligent, 247.
- INTÉRÊT** ; On voit arriver au château une petite chienne qui suscite l'intérêt du personnel, 207s.
- IVROGNE** ; Après avoir reçu du diable un million de dollars, un homme devient ivrogne et dépense tout son argent à boire et à faire boire ses amis, 241s.
- JACK** ; Jack Cendrouilleux, le troisième fils d'une famille paysanne, passe pour faible d'esprit. Il a un don qui lui confère des pouvoirs magiques. Il apprend à jouer aux cartes, épouse une princesse, 141s.
- JALOUSIE** qu'une jeune épouse développe contre sa belle-sœur, 203ss.
- JAVELIER** ; Instrument pour couper le grain et le ramasser en javelles, 51.
- JEAN** ; Paysan paresseux, surnommé Gros-Jean-le-paresseux profite d'un don mystérieux, épouse la fille d'un roi et finit par vivre heureux dans le château du roi, 125 à 128.
- JETEUR (Jeteux)** ; Jeteur de sort : vagabond qui souhaite un malheur à celui ou celle qui lui refusait de la nourriture, par exemple, 179.
- JOIE** ; Un père meurt de joie en revoyant son fils qu'il croyait mort, 84.
- JOUET** ; Ti-Jean, pendant son enfance, n'avait d'autre jouet qu'une simple corde, 15.
- JOUR** ; Vire-À-L'envers peut changer le jour en nuit, 254, 261s.
- JUMEAUX** ; Un jeune paysan devient père de deux beaux jumeaux ; sa femme les tue pour faire condamner sa belle-sœur, 205 ; L'épouse d'un prince met au monde deux jumeaux de grande beauté ; une sorcière fausse des lettres de façon que la mère soit chassée du château avec ses deux bébés, 210s.
- LAC** ; Charroiyage ou transport de billots, l'hiver, sur un lac, 52.
- LAIDEUR** ; Des fileuses d'une laideur repoussante disent au roi que c'est leur métier de fileuses qui a accentué leur laideur, 100.
- LAINÉ** ; Un père a affirmé au roi que sa fille peut changer de la laine en fils d'or. Le roi la fait venir au château et l'épouse, 99.
- LARD** ; Un faux cartomancien dit à un client corpulent qu'il aime le lard. Le client entre en colère. Le tireur de cartes apprend que ce client est allé en prison pour avoir volé un cochon, 148s.
- LATOUR, BAPTISTE** ; Le nouveau curé d'une paroisse apprend que Baptiste Latour est mourant, mais ne sait pas où il demeure. Il demande des renseignements à un jeune écolier, 161.
- LÉGENDE** du cheval blanc, au Manitoba, 54 ; Légende de loups-garous au Manitoba, 54s.
- LETTRES** ; Échange de lettres entre un père et son fils à propos des progrès d'un chien qui apprend à parler, 133 ; Lettres échangées entre Jack Cendrouilleux et la princesse, sa femme, à propos d'aventures de voyage, 141 ; Échange de lettres entre un prince à la guerre et sa mère au château. Une fée fausse les lettres et cause le malheur de la femme et des enfants du prince, 210s.

- LICORNE** ; Un lion et une licorne constituent un danger public. Le roi promet une grosse somme à l'équipe qui les détruira. Un géant qui a déjà tenté inutilement ce tour de force s'associe à Ti-Jean et s'empare des deux bêtes, au grand contentement du roi, 16 à 19.
- LIÈVRE** ; Un grand coureur, Cent-Milles-À-L'heure, est chaussé de bottes bardées d'acier pour ralentir sa course et lui permettre d'attraper les lièvres, 251.
- LION** ; Un lion et une licorne constituent un danger public. Le roi promet une grosse somme à l'équipe qui les détruira. Un géant qui a déjà tenté inutilement ce tour de force s'associe à Ti-Jean et s'empare des deux bêtes, au grand contentement du roi, 16 à 19.
- LOU-GAROU** ; Apparition d'un loup-garou et sa délivrance, à la Rivière-Rouge, 55 ; Moyen de faire entrer les enfants à la maison, tôt le soir, 165.
- MAIN NOIRE** ; Individu doué d'un pouvoir diabolique, disait-on, et qui pouvait rendre un ennemi invalide, 177.
- MAINS** ; Conte de la belle aux mains coupées. Une jeune fille faussement accusée de plusieurs crimes, est punie par son frère qui lui tranche les deux mains. En quittant sa sœur, l'homme se plante une épine dans le pied. L'infirme est recueillie par un prince qui l'épouse. Elle a deux beaux enfants pendant que le prince est à la guerre. Une fée fausse des lettres, et la reine exile sa bru et ses deux jumeaux. La jeune femme a une apparition, recouvre ses mains, organise sa vie dans une bicoque, tout en élevant ses enfants. Le prince revenu de guerre cherche sa femme, la retrouve par hasard, en poursuivant une petite chèvre. La famille se réunit. La femme du prince ira arracher du pied de son frère une épine qui le fait souffrir depuis longtemps, 201 à 219.
- MAISON** ; Un jeune homme et sa sœur, après la mort de leurs parents, détruisent leur mesure et se bâtissent une maison confortable, 202.
- MALADE** ; Une informatrice fait le bilan général des malades qui ont bénéficié du talent de guérisseur de plusieurs membres de sa famille, 29ss.
- MALHEURS** ; En retrouvant son mari, une femme constate que tous ses malheurs sont dus à de simples erreurs, 217.
- MANGEUR** ; Concours de deux grands mangeurs de pain, 258s.
- MANOEUVRE** que les marins doivent exécuter à bord d'un bâtiment merveilleux, 251s.
- MARBRE** ; Pour avoir trahi deux secrets, Ti-Jean est changé en statue de marbre, 83.
- MARI** ; Une princesse déclare à une famille de paysans que le bouffon des trois fils, Jack Cendrouilleux, est son mari, 142.
- MARIAGE** ; Un roi épouse une paysanne qui a le talent de transformer de la laine en fils d'or, 100 ; Mariage d'une princesse et de Gros-Jean-le-paresseux, 126 ; Mariage de Jack Cendrouilleux à une princesse, 141 ; Mariage d'un jeune cultivateur avec une fille qui deviendra bientôt une épouse jalouse de sa belle-sœur, 203 ; Mariage d'un prince et d'une jeune paysanne dont on a amputé les mains, 210.
- MARINGOUINS** ; Un voyageur est tiré de son sommeil par des piqûres de maringouins. Il se donne une tape sur la joue et tue quatorze moustiques, 15.
- MASURE** ; Un paysan et sa femme demeurent longtemps dans une mesure, tout en défrichant leur ferme, 201 ; La femme d'un prince demeure longtemps dans une mesure, en forêt, avant d'être retrouvée par son mari, 214.
- MATELOTS** ; Un perroquet, éduqué par des matelots, a un répertoire d'expressions assez grivoises, 153.

- MÈCHE** ; Ti-Jean se sert d'un vilebrequin et d'une mèche pour attraper une licorne, 18s.
- MÉDECIN** ; Une femme se déguise en médecin, et tente ainsi de retrouver son frère pour le guérir, 218.
- MÉLANGE** ; Un millionnaire, pour mettre à l'épreuve la puissance du diable, remplit un immense réservoir d'un mélange de plusieurs boissons fortes ; il demande au diable de séparer ces boissons en deux secondes, 241s.
- MEMBRES** ; Une jeune fille découvre chez son père un talent de rebouteur à l'occasion de visites de parents qui venaient demander de l'aide pour remettre un membre malade, 28.
- MENACE** ; Une voix mystérieuse menace de changer Ti-Jean en statue de marbre, s'il trahit certains secrets, 81s.
- MENOTTES** ; Un détective, déguisé en chasseur, profite du sommeil d'un bandit caché en forêt pour lui passer les menottes aux mains, 94.
- MER** ; Un roi promet sa fille en mariage à quiconque pourra lui construire un navire qui vogue sur terre et sur mer, 247.
- MÈRE** ; Une pauvre mère et son fils vivent seuls à la campagne, 15 ; La mère du géant prépare des crêpes pour son fils et pour Ti-Jean, 16 ; Sous l'effet d'un souhait de Gros-Jean-le-paresseux, une princesse devient mère d'un bébé, 125s ; La mère d'un prince, d'abord réticente à propos d'une jeune fille aux mains coupées, vient à l'aimer et à l'accepter comme sa bru, 209.
- MESSAGE** ; Un roi publie un message dans un journal à propos d'un navire qu'il veut faire construire. En retour d'un navire voguant sur terre et sur mer, le roi promet sa princesse, 247.
- MÉTAMORPHOSE** ; Un homme métamorphosé en loup-garou reprend sa forme humaine grâce à l'intervention d'une vieille métisse, 54s.
- MÉTHODE** à employer pour se libérer d'un mauvais sort : plumer une poule noire à la croisée de deux routes, 179.
- MEURTRE** ; Un bandit, coupable d'un vol de banque et d'un meurtre, va se cacher en Acadie, 93 ; Une jeune épouse tue ses deux enfants et rejette ces meurtres sur sa belle-sœur dans le but de s'en débarrasser, 205.
- MILLES** ; Un chasseur parcourt, à pied, cent milles dans une heure, 251.
- MIROIRS** ; Un système de miroirs permet à un hôtelier de surveiller le jeu de cartes de l'adversaire et de remporter les paris, 141.
- MOCASSINS** ; Comment on fabriquait des mocassins ou souliers mous au Manitoba, vers 1880, 53.
- MONSTRES** ; Une fée fausse une lettre et ainsi apprend à un prince que sa femme a mis au monde deux monstres, 211.
- MORT** ; À la vue de son fils vivant, un père tombe mort de joie, 84 ; Baptiste Latour, peu avant sa mort, demande à voir le curé, 161 ; Mort d'un paysan à la suite d'un accident ; mort, peu après, de la paysanne emportée par le chagrin, 202.
- MOULIN** à vent destiné à moudre le grain, à St-Norbert, au Manitoba, 57 ; Un vieux moulin à vent recommence à fonctionner, grâce aux soins de Queue-de-Chemise-de-Toile, 253.
- NAISSANCE** ; En l'absence de son mari, une jeune femme donne naissance à deux jumeaux de grande beauté, 210.

- NAVIRE ; Un roi promet sa princesse en mariage à quiconque pourra bâtir un navire voguant sur terre et sur mer, 247.
- NERVOSITÉ de Ti-Jean-Guenillou en constatant que son grand coureur Cent-Milles-À-L'heure n'est pas revenu à l'heure prévue, 257.
- NOCES d'un roi et d'une paysanne qui a apparemment le talent de transformer de la laine en fils d'or, 100.
- NOEUD ; Tâche au-dessus de la puissance du diable : faire un nœud dans un pet, 243.
- NOIRCEUR ; Vire-À-L'envers change le jour en nuit pour faciliter l'enlèvement d'une princesse. Favorisés par la tempête et la noirceur, les héros de l'enlèvement réussissent leur tâche, 261s.
- NOMS ; Un navire qui va sur terre et sur mer porte le nom de Ti-Jean-Guenillou, 250 ; Noms des membres de l'équipage de Ti-Jean-Guenillou : Cent-Milles-À-L'heure, Ventre-Déboutonné, Barbo-Grande-Oreille, Queue-de-Chemise-de-Toile, Vire-À-L'envers, 251 à 255.
- NOURRITURE ordinaire dans un chantier manitobain, vers 1890, 52 ; Avant de conjurer des sauterelles, un curé s'enquiert ce qui va rester aux sauterelles comme nourriture, 189 ; Une petite chienne, dont la maîtresse est attachée en forêt, vient lui chercher un peu de nourriture dans un château, 207s ; Un vieillard affamé arrête les voyageurs et leur demande de la nourriture, 248s.
- NUIT ; Le héros Vire-À-L'envers peut changer le jour en nuit, 254, 261s.
- OBJETS MAGIQUES ; Formule magique qui attire l'attention d'un personnage mystérieux, 79s ; Petites pierres qui ont la vertu de construire ou détruire un pont, 81s.
- OFFRE ; Pendant la contrebande d'alcool, en Gaspésie, des contrebandiers faisaient souvent aux cultivateurs, des offres alléchantes, 107.
- OISEAUX ; Chasse aux oiseaux sauvages dans la région de la Rivière-Rouge, vers 1885, 60.
- OLIVE ; Voir HUILE.
- OR ; Le père d'une petite paresseuse affirme au roi que sa fille peut transformer de la laine en fils d'or. Le roi fait venir la fillette au château. Des sorcières filent la laine et en font des fils d'or. Le roi épouse la fillette paresseuse, 99s ; Le fils d'une princesse porte, à sa naissance, une boule d'or dans sa main, 126.
- OREILLE ; Un homme, nommé Barbo-Grande-Oreille, entend tous les bruits à une très grande distance, 252s.
- ORGANISATION ; Le chef de la contrebande d'alcool, en Gaspésie, disposait d'une ample organisation de bateaux, de camions, de voitures pour le transport des bidons d'alcool, 108.
- OS ; Technique d'un rebouteur qui raplaçait les os, 29s.
- OUTILS ; Dans une maisonnette abandonnée, en pleine forêt, une maman découvre des outils qui lui permettent de cultiver un coin de jardin, 214.
- PACTE ; Trois frères qui ambitionnent les richesses signent un pacte avec le diable. Chaque frère reçoit un million ; au bout d'un an, chacun doit proposer au donateur une tâche qui dépasse la puissance du diable. Le diable est vaincu pour n'avoir pu faire un nœud dans un pet, 241ss.
- PAGE ; Voir COMMISSIONNAIRE.
- PAIN ; Des serviteurs ont volé un diamant. Un soi-disant devineur, Criquet, découvre leur crime, à la suite d'un quiproquo. Il leur conseille d'enrober le diamant dans de la mie

- de pain et de le faire avaler par un coq, 117ss ; Un homme lèche une roche sur laquelle on a déposé du pain, un an plus tôt. Il s'appelle Ventre-Déboutonné, et il remporte un concours de mangeurs de pain, 252 et 258s.
- PARENTS** ; Récits de loups-garous, de feux-follets et création d'épouvantails par les parents pour faire obéir les enfants, 165s.
- PARESSE** ; Une jeune paysanne est d'une paresse incorrigible. Son père raconte au roi que sa fille peut même changer de la laine en fils d'or. Le roi l'épouse, 99s.
- PARESSEUX** ; Un paysan paresseux se nourrit de pois et, grâce à un don, obtient ce qu'il souhaite. Il épouse la fille du roi et finit par demeurer dans le château du roi, 125 à 128.
- PARIS** ; Jack Cendrouilleux joue aux cartes dans un hôtel et y perd tous ses paris, 141.
- PASSAGER** ; Un paysan fait monter dans sa voiture un passager tout trempé par l'orage. Il découvre que c'est l'empereur, 103s.
- PATERNITÉ** ; Après la naissance de son petit-fils, un roi convoque tous les jeunes gens pour connaître le père de cet enfant. Tous les sujets questionnés refusent la paternité du fils de la princesse, 125s.
- PÂTISSERIE** ; Une jeune fille a le secret d'une pâtisserie délicate qu'elle sert à son frère quand il vient la visiter, 202s.
- PÂTURAGE** ; Ti-Jean-Guenillou conduit un ruisseau jusqu'au pâturage de ses vaches pour leur permettre de s'abreuver, 247 et 260.
- PAUVRETÉ** ; Forcé par la pauvreté, Ti-Jean part à la recherche d'un emploi à l'étranger, 15.
- PAYSAN** ; Un paysan, au cours d'un orage fait monter un passager dans sa voiture. Après une brève conversation, il découvre que c'est l'empereur, 103s.
- PELTON** ; Une belle dame, au cours d'une apparition, donne à une mère affligée un peloton de laine et lui demande de dérouler la laine jusqu'au moment où elle trouvera un logis, 214.
- PÉNIKAN** ; Viande de bison préparée dans des pots selon une recette indienne, 59.
- PÈRE** ; Grâce à un entretien avec un personnage mystérieux, Ti-Jean part avec son frère pour aller délivrer une princesse de l'emprise de la bête-à-sept-têtes. Le père donne la permission à ses fils d'entreprendre ce voyage. Pour avoir révélé un secret, Ti-Jean est changé en statue de marbre. Le père a beaucoup de chagrin. Quand Ti-Jean revient mystérieusement à la vie, le père meurt de joie sur l'épaule de son fils, 79 à 84.
- PERMIS** ; Un entrepreneur en construction, également rebouteur réputé, obtient à Toronto un permis de physiothérapie lui permettant de réclamer des honoraires de ses clients, 34.
- PERROQUET** ; Une dame a acheté, d'un capitaine de vaisseau, un perroquet qui répète les expressions grossières des marins. La dame croit avoir corrigé son perroquet, 153.
- PET** ; Un ivrogne ne sait pas trop quelle tâche difficile proposer au diable pour sauver son âme. Soudain, il lâche un pet et propose au diable de faire un nœud dans ce pet. Le diable perd le pari, 243.
- PEUR** ; Un voyageur aperçoit un géant qui bûche dans le bois. Mû par la peur il se cache derrière un arbre, 16 ; On parlait des jeteurs de sorts pour faire peur aux jeunes, 179.
- PIERRE** ; Un personnage mystérieux recommande à Ti-Jean de ramasser deux petites pierres, une rouge et une verte, sur la berge de la rivière. En lançant la première pierre

- sur l'autre berge, un pont apparaîtra ; ce pont tombera dès que Ti-Jean lancera l'autre pierre en direction de l'autre berge de la rivière, 81s.
- PISTOLET** ; Un détective déguisé en chasseur loge dans une cabane où vit un bandit recherché. Le détective se voit menacer par le bandit armé d'un pistolet, 94.
- PLAN** dialologique que conçoit une jeune épouse pour faire accuser sa belle-sœur et la faire disparaître : elle fait de faux rêves et apprend que sa belle-sœur a tué le coq, le cheval, le chien . . . même ses propres enfants, 204ss ; Plan de départ rapide après l'enlèvement de la princesse, 260s.
- PLUMES** ; Pour délivrer une personne affectée d'un mauvais sort, il fallait enlever les plumes d'une poule noire encore vivante, en se plaçant à la croisée de deux routes. Le jeteur de sort devait s'y rendre, 179.
- POIS** ; Gros-Jean-le-paresseux ne se nourrit que de pois. Grâce à un don, il obtient ce qu'il souhaite. Il épouse la fille du roi et la nourrit longtemps de pois, 125s.
- POLICIER** ; Des policiers poursuivent un bandit de Montréal jusqu'en Acadie, 93 ; Rôle des policiers au temps de la contrebande d'alcool en Gaspésie, 107ss ; Ruses des contrebandiers pour embêter les policiers, 109 ; Autrefois, au lieu de policiers qui fassent obéir les jeunes, les parents répandaient les récits de feux-follets et de loups-garous, 165 ; Faute de policiers pour faire obéir les jeunes gens, on faisait obéir ces derniers en leur faisant peur par des récits imaginaires, 173.
- POMPES** ; Au cours d'un incendie, vers 1900, on ne dispose que de pompes à bras ou de pompes mues par les moulins à vent, 190s.
- PONTS** ; Premiers ponts sur les ravins, dans la région de Saint-Boniface, au Manitoba, 57 ; Ti-Jean obtient un pont sur une rivière et le fait disparaître en lançant deux petites pierres magiques, 82 ; Pont de cristal entre la berge d'un lac et une île, 127.
- PORTAGEUR** ; Un portageur, ou commissionnaire chargé de transporter des marchandises en forêt, aide un bandit à survivre dans une cabane isolée, 93.
- PORTRAIT** ; Une jeune femme, chassée de son château, a emporté le portrait de son mari. Elle suspend le portrait près de la table, dans une mesure. Ses enfants ne connaissent leur père que grâce à ce portrait, 216.
- POULE** ; Pour délivrer une personne d'un mauvais sort, il fallait plumer une poule noire, à la croisée de deux routes, 179.
- POUVOIR** ; Jack Cendrouilleux découvre qu'il possède un don qui lui confère un pouvoir magique étonnant. Il gagne beaucoup d'argent en jouant aux cartes et finit par épouser une princesse, 141 ; Un curé qui a conjuré des sauterelles et a sauvé les récoltes souligne qu'il n'a pas agi par pouvoir personnel, 188, 190.
- PRÉMONITION** ; On entend des bruits de planches que l'on empile, la veille du décès d'un enfant, 55.
- PREUVE** ; Un passager qui est monté dans une voiture de paysan pendant un orage donne la preuve qu'il est l'empereur, 104.
- PRIÈRES** ; Pour faire oublier à un perroquet ses expressions grivoises, une dame lui a enseigné des prières, 153.
- PRINCE** ; Un prince, bon chasseur, découvre, attachée dans un arbre, une jeune fille qui a eu les deux mains coupées. Il l'amène au château, la soigne, l'épouse, part pour la guerre. En son absence, sa femme met au monde deux jumeaux. Une fée fausse ses lettres et force la reine à chasser la jeune mère et ses deux bébés. Le prince, au retour

de la guerre, retrouvera sa femme qui a survécu avec ses deux fils, dans la forêt, 209 à 217.

- PRINCESSE** ; Une princesse est gardée prisonnière par une bête-à-sept-têtes. Ti-Jean et son frère parviennent à délivrer la princesse. Cette dernière épouse le frère de Ti-Jean et devient mère d'un beau bébé blond, 79 à 84 ; Une princesse ridiculise Gros-Jean-le-paresseux qui passe à cheval sur un tronc d'arbre volant. Gros-Jean lui souhaite d'être mère. Après la naissance du bébé, Gros-Jean est reconnu comme son père. La princesse épouse Gros-Jean, fait son éducation et en fait un personnage plus puissant que le roi, 125 à 128 ; Jack Cendrouilleux gagne beaucoup d'argent à jouer aux cartes, et finit par épouser une princesse qui prend plaisir à exploiter la naïveté des parents de son mari, 141 à 143 ; Un roi promet sa princesse à quiconque pourra lui construire un navire qui vogue sur terre et sur mer. Ti-Jean-Guenillou réussira ce tour de force, mais le roi lui ayant refusé sa princesse, il l'enlève et s'enfuit au moyen de son navire merveilleux, 247 à 262.
- PRISON** ; Un vagabond, surnommé Criquet, habitué à la prison, devient devineur et est prêt à retourner en prison s'il ne retrouve pas des objets volés, 117 à 119 ; Un père explique à son fils que si ce dernier déclare le vol qu'il a commis pour nourrir la famille, il devra aller en prison et laisser ses enfants souffrir de la faim, 157.
- PRISONNIÈRE** ; Une princesse est gardée prisonnière par une bête-à-sept-têtes. Ti-Jean et son frère parviennent à délivrer cette prisonnière, 79 à 84.
- PROMESSE** ; Le roi a promulgué la promesse de donner la somme de mille dollars à quiconque parviendra à tuer le lion et la licorne qui menacent les entourages, 16 ; Un fils promet à son père de prendre soin de son frère cadet pendant leur voyage, 80 ; Une paysanne qui a reçu l'aide de trois sorcières leur fait une promesse : elle les invite à ses noces, 99s.
- PROPOS** décourageants d'un père à son fils qui projette d'aller construire un navire merveilleux, 247.
- PROTESTATIONS** ; Un roi va visiter son gendre Gros-Jean dans une île reliée à la terre ferme par un pont de cristal. Gros-Jean provoque la destruction du pont et garde le roi prisonnier dans l'île. Malgré les protestations du roi, Gros-Jean va prendre possession du château du roi, son beau-père, 127s.
- PSYCHOLOGIE** d'un rebouteur qui veut provoquer la détente chez les accidentés qui recourent à ses soins, 29.
- PUISSANCE** ; Trois frères millionnaires doivent proposer au diable une tâche qui dépasse sa puissance, 241.
- PUNITION** ; Ti-Jean devient une statue de marbre en punition de la révélation de secrets, 83 ; Punition d'un paroissien qui menace de frapper son curé, 191s ; Une épouse convainc son mari que sa sœur (du mari) a tué son coq, son chien, son cheval et a fini par tuer ses deux enfants. Le mari croit sa femme, et inflige à sa sœur une sévère punition : avoir les mains coupées et vivre dans la forêt, 206.
- QUANTITÉ** ; À la veille de quitter la maison paternelle pour aller bâtir un navire naviguant sur terre et sur mer, Ti-Jean-Guenillou se prépare une grande quantité de galettes, 248.
- QUEUE-DE-CHEMISE-DE-TOILE**, homme qui a le pouvoir de faire lever des tempêtes de vent, 253s.
- QUIPROQUO** ; Un vagabond, nommé Criquet, s'engage chez un roi comme devineur professionnel, pour y découvrir le voleur d'un diamant. Après un repas, il dit au servi-

- teur : « Encore un de pris ! » Le serviteur croit que son crime est découvert, alors que Criquet parle du repas. Autre quiproquo : « Criquet est pris ! » Un homme tenait un criquet dans sa main, 117 à 119.
- RASSEMBLEMENT** ; Ti-Jean-Guenillou annonce le rassemblement de l'équipage en vue de l'enlèvement de la princesse, 260ss.
- RÉACTIONS** de deux enfants à la vue d'un prince auquel ils reconnaissent des traits de ressemblance avec un personnage dont ils ont le portrait, 217.
- REBOUTEUR** ; Une dame raconte la vie de son père qui était un rebouteur très renommé, 27ss.
- RECHERCHES** ; De retour de la guerre, un prince entreprend de longues recherches pour retrouver sa femme et ses enfants chassés de chez lui, 215.
- RÉCOLTE** ; Un paysan et une paysanne font converger tous leurs efforts vers l'amélioration de leur ferme et de leur récolte, 201.
- RECOMMANDATION** ; Un paysan et sa femme, à leur mort, recommandent à leur fils de prendre soin de sa sœur, 202.
- RÉCOMPENSE** ; Deux compagnons reçoivent du roi une grosse somme d'argent en récompense d'avoir tué un lion et une licorne féroces, 18s ; Un paysan avoue à un passager, en voiture, qu'il a tué un faisan sur les terres de l'empereur. Il découvre que le passager est l'empereur ; ce dernier ne fera pas valoir ses droits en récompense de la grande charité qu'a eue le paysan de le faire monter dans sa voiture, au cours d'un orage, 103s ; On promet une récompense à un enfant, s'il dit la vérité à propos d'un vol commis par son père, 157 ; Un roi fait une promesse : celui qui lui bâtira un navire qui vogue sur terre et sur mer recevra en récompense sa princesse comme épouse, 247.
- RECONCILIATION** ; Une femme qui a trahi sa belle-sœur reconnaît sa mauvaise conduite et provoque la réconciliation des membres de cette famille, 219.
- REFUS** ; Un roi oppose un refus à Ti-Jean-Guenillou qui lui réclame la récompense méritée, la princesse, 255ss.
- REMÈDES** employés par différents guérisseurs dont la technique était de tradition dans la famille, 31ss ; Remèdes populaires, 183s.
- RENDEZ-VOUS** ; Le diable a fixé un rendez-vous avec un ivrogne qui doit lui imposer une tâche qui dépasse sa puissance, 243.
- REPAS** ; Un vagabond, surnommé Criquet, se présente chez le roi à titre de devineur professionnel. Il demande trois repas pour mener à bien la recherche d'un diamant volé. Dès le second repas, grâce à un quiproquo « Encore un de pris ! » il découvre les coupables, mais leur accorde protection, 117 à 119.
- RÉPUTATION** ; Un père et ses deux fils disent au roi que Ti-Jean-Guenillou, le constructeur du bâtiment merveilleux, a une réputation de déséquilibré, 255.
- RÉSERVOIR** ; Pour mettre la puissance du diable à l'épreuve, un millionnaire fait bâtir un immense réservoir dans lequel il mélange plusieurs sortes de boissons, 241.
- RÉSIDENCE** ; Un nouveau curé est peu familier avec le lieu de résidence de ses paroissiens, 161.
- RETARD** ; Cent-Milles-À-L'heure, le matin d'un concours de vitesse à la course, se lève en retard et laisse sa concurrente partir seule, 256.
- RETOUR** ; À son retour de guerre, un prince revient à son château, et est déçu de ne pas y retrouver sa femme, 215.

- RÊVE** ; Ti-Jean entend, en rêve, une voix mystérieuse qui lui enjoint d'accompagner son frère au cours d'un voyage destiné à délivrer une princesse de l'emprise de la bête-à-sept-têtes, 79 ; Une jeune épouse invente des rêves au cours desquels elle apprend que sa belle-sœur se rend coupable de plusieurs crimes, 204ss.
- RÉVÉLATION** ; Une voix mystérieuse a confié deux secrets à Ti-Jean en lui interdisant de les révéler sous peine d'être changé en statue de marbre. Ti-Jean est forcé de les révéler et en est puni, 81 et 83 ; Un fils avoue avoir tué son chien qui venait de lui faire une révélation scandaleuse sur la conduite de son père avec la servante, 134.
- RIEL (Louis)** ; Souvenirs de l'époque de Louis Riel à la Rivière-Rouge, 56.
- RIVIÈRE** ; Un personnage mystérieux indique à Ti-Jean comment franchir une rivière qui rendait impossible l'accès d'un château. Ti-Jean suit le conseil du personnage, traverse la rivière sur un pont magique et ramène une princesse gardée dans le château, 81s ; Drave sur la Rivière-Rouge, 54 ; Ravitaillement en eau à la Rivière-Rouge, 54 ; Population de la Rivière-Rouge visitée par un prêtre délégué de l'évêque de St-Boniface, 61 ; Les inondations de la Rivière-Rouge, 62.
- ROCHE** ; Ti-Jean-Guenillou aperçoit un homme qui lèche une roche pour y retrouver le goût du pain oublié un an plus tôt sur cette roche, 252.
- ROI** ; Un roi promet une grosse somme d'argent à celui qui pourra détruire le lion et la licorne qui menacent la région. À son bonheur, Ti-Jean et le géant parviennent à détruire les deux monstres, 16 et 18s ; Un roi amène dans son château une paysanne que son père lui a vanté comme une fileuse peu ordinaire : elle peut transformer de la laine en fils d'or. Le roi épouse la paysanne, mais vu la laideur de trois sorcières qui passent pour d'excellentes fileuses, le roi fait brûler les rouets du château, 99s ; Un roi a perdu un diamant ; il croit à un vol. Il engage Criquet, soi-disant devineur professionnel qui, par un quiproquo, retrouve le diamant. Il verse une grosse récompense à ce vagabond devenu devineur, 117 à 119 ; À la vue de la grossesse de sa princesse, le roi publie un ban ordonnant à tous les jeunes de se rassembler au château. Après plusieurs démarches, le roi découvre que le père de son petit-fils est Gros-Jean-le-paresseux. Il marie sa fille à ce paysan, mais chasse de son château les nouveaux époux. Il finira par découvrir que Gros-Jean est plus puissant qu'un roi, 125s ; Un roi promet sa princesse à celui qui bâtira un navire qui puisse voguer sur terre et sur mer. Ti-Jean-Guenillou, grâce à une canne magique, construit ce bâtiment mais se voit refuser la récompense promise. Le roi se fait enlever sa princesse par Ti-Jean-Guenillou et son équipage, 247 à 262.
- ROSSE** ; Un père et ses fils aînés attendent le meilleur cheval et laissent une vieille rosse à Ti-Jean-Guenillou, 248.
- ROUES** ; Un bâtiment merveilleux est pourvu de roues pour lui permettre de voguer sur terre, 250.
- ROUET** ; Une paysanne paresseuse qui n'a jamais touché à un rouet est forcée de filer une grande quantité de laine au château. Des sorcières d'une affreuse laideur lui viennent en aide. Le roi voit les sorcières parmi les invités à ses noces ; il apprend que ces sorcières sont laides parce qu'elles se servent chaque jour d'un rouet. Le roi fait alors brûler tous les rouets du château, 99s.
- ROUTES** ; Pour délivrer une personne d'un mauvais sort, il fallait plumer une poule noire, à la croisée de deux routes, 179.
- RUISSEAU** ; Ti-Jean-Guenillou détourne un ruisseau dans le clos des vaches pour leur permettre de s'abreuver, 247.

- RUSE** ; Ti-Jean multiplie les ruses pour démontrer à un géant une force imaginaire, 15ss ; Ruses ou tours que l'on organisait pour faire peur aux jeunes gens, 54 ; Ruses de trois sorcières pour forcer le roi à brûler les rouets du château, 100 ; Ruses des contrebandiers pour se débarrasser des policiers, 109.
- SABRE** ; Un géant tranche le cou d'un lion au moyen d'un sabre, 18 ; Un père, sur le conseil d'un personnage mystérieux, tranche, d'un coup de sabre, le cou de son enfant, 84.
- SAGE-FEMME** ; Deux sages-femmes très actives en Ontario, 30s.
- SAINT-BONIFACE** et sa banlieue, vers 1885, 56.
- SANG** ; Un personnage mystérieux conseille à un père de trancher le cou de son enfant et de se servir de son sang comme onguent merveilleux, 84.
- SAUTERELLES** ; Épidémie de sauterelles conjurée par un curé, 189.
- SECRET** ; Une voix mystérieuse confie deux secrets à Ti-Jean en lui interdisant de les révéler, 81s.
- SERVITEURS** ; Des serviteurs d'un roi ont volé des diamants au château. Chargés d'apporter le repas d'un soi-disant devineur, ils se déclarent à la suite d'un quiproquo : « En voilà encore un de pris ! » Le devineur pense au repas, les serviteurs pensent aux coupables du vol, 117s.
- SILO** ; Un millionnaire bâtit un immense silo et le remplit d'un mélange de sel, de poivre et de muscade. Il demande au diable de séparer en une seconde ces différents ingrédients, 241.
- SOEUR** ; Après son mariage, un jeune homme reste en relation étroite avec sa sœur. La nouvelle épouse en devient jalouse et convainc son mari que sa sœur veut sa ruine. Le jeune homme finit par trancher les deux mains de sa sœur et la chasser dans la forêt. Cette sœur, après de nombreuses années, reviendra guérir son frère, 203s.
- SOIF** ; Une maman découragée demande l'aide d'un personnage miraculeux pour soulager la soif et la faim de ses enfants, 212s.
- SOLEIL** ; Un jeune homme se guide sur le soleil pour aller à la recherche d'un emploi et pour revenir chez lui à la fin de son aventure, 15 et 20.
- SOMMEIL** ; Un personnage mystérieux apprend à Ti-Jean à quelle heure la bête-à-sept-têtes prend son sommeil. Ti-Jean profite de ce sommeil pour enlever une princesse, 81 ; Pendant le sommeil de sa femme, un père tranche le cou de son fils, sur le conseil d'un personnage mystérieux, 84 ; Un détective, déguisé en chasseur, profite du sommeil d'un bandit pour lui passer les menottes aux poings, 94 ; Un prince loge dans une mesure, en pleine forêt, et semble se livrer au sommeil. Deux jeunes enfants le surveillent et trouvent que le prince ressemble au portrait suspendu dans la cuisine, 216.
- SOMNIFÈRE** ; Lors d'un concours de course, une athlète sert à son concurrent une potion somnifère. Il s'endort, 257.
- SORCIÈRES** ; Trois sorcières très laides viennent consoler une jeune fille contrainte de transformer de la laine en fils d'or. Elles se chargent de la tâche de la jeune fille à condition d'être invitées à ses noces. Elle doit épouser le roi. Le jour des noces, les sorcières démontrent au roi que sa femme peut devenir aussi laides qu'elles, si elle se sert du rouet. Le roi fait brûler les rouets du château, 100.
- SORT** ; Le jeteur de sort était un colporteur ou un vagabond qui souhaitait tel malheur à une personne refusant l'objet d'une demande, 179.

- SOUHAIT** ; Doué d'un pouvoir magique, Gros-Jean-le-paresseux se venge d'une princesse en lui faisant un souhait : « Je veux que tu sois la mère de mon enfant ! », 125 ; Grâce à un souhait, Gros-Jean obtient une maisonnette, puis un château sur une île reliée au continent par un pont de cristal, 127.
- SOUPÇONS** ; Un prince parvient à une maisonnette, en pleine forêt. Une femme lui offre à boire, à manger et une chambre pour se reposer. La femme soupçonne que le prince est son mari ; ce dernier soupçonne que c'est sa femme, 216.
- SOURCE** ; Privée d'eau et de nourriture, une mère fait une prière ; une dame lui apparaît et lui indique une source d'eau, 213.
- SOUVENIRS** personnels d'un demi-métis, Patrice Larivière, de Saint-Boniface, 51 à 63.
- STATUE** ; Une voix mystérieuse menace de changer en statue de marbre celui qui trahira un secret. Ti-Jean se croit autorisé à trahir deux secrets ; il est changé en statue de marbre, 81s.
- SURPRISE** ; Grande surprise d'un géant qui constate que Ti-Jean est parvenu à attraper une licorne féroce, 19 ; Pendant qu'il rend visite clandestinement à la femme du forgeron, un bedeau a la surprise d'entendre entrer le mari. Il se cache dans un coffre à habits, 137 ; La guerre terminée, un prince revient à son château, et constate avec surprise que sa femme et ses enfants ont été chassés de chez lui, 215.
- TÂCHES** ; Trois frères reçoivent du diable un million de dollars, mais à telle date, ils devront proposer au diable une tâche qui dépassera sa puissance. Une seule tâche est irréalisable par le diable : faire un nœud dans un pet, 241s.
- TALENT** ; Un vagabond, surnommé Criquet s'offre à retrouver un diamant en se vantant d'un talent de devineur. En effet, grâce à un quiproquo, il retrouve le diamant. Des gens tentent de mettre à l'épreuve le talent du devineur, 117s.
- TANNAGE** ; Technique de tannage des peaux au Manitoba, vers 1880, 53.
- TARARE** (crible) ; Instrument utilisé dans la région de Saint-Boniface vers les 1880 pour nettoyer le grain, 51.
- TAUREAU** ; Viande d'animal sauvage (bison) fumée et séchée au feu ou au soleil, 59.
- TECHNIQUES** d'un rebouteur qui remplaçait les os, 29s ; Technique de construction de ponts sur les ravins, dans la région de St-Boniface, au Manitoba, 57 ; Un enfant gâté, qui s'amuse au lieu d'étudier, convainc son père de confier son chien Carlo à un professeur qui a développé une technique pour apprendre aux chiens à parler, 133 ; Voir aussi **TEINTURE**, **TANNAGE**, **MOCCASIN**.
- TEINTURE** tirée des plantes, 53.
- TEMPÊTE** ; Une fée suscite des tempêtes pour ralentir la marche d'un commissionnaire qui va porter une lettre à un prince à la guerre, 210s ; Au moment de l'enlèvement d'une princesse, Queue-De-Chemise-De-Toile soulève une tempête pour attirer l'attention du roi, au château, 261s.
- TERRE** ; Un roi promet sa princesse à quiconque pourra lui bâtir un navire qui vogue sur terre et sur mer, 247.
- TÊTE** ; Bête-à-sept-têtes ou être intelligent et invisible qui parcourt la terre et est au courant de tout, 173. Voir **BÊTE**
- TIGE** ; Un forgeron présente une tige de fer rougie au feu dans un guichet où apparaît un fessier d'amant au lieu de la figure de sa femme, 138.

- TI-JEAN** ; La faim menace Ti-Jean et sa mère. Le fils part en voyage, à la recherche d'un emploi. Il rencontre un géant dans la forêt. Les deux aventuriers s'engagent à tuer un lion et une licorne. Ti-Jean, un peu rusé, se sert tout simplement d'une corde et d'un gilet rouge pour capturer les deux animaux. Le roi récompense les deux compagnons. Ti-Jean retourne chez lui avec l'argent, 15 à 20 ; Conseillé par une voix mystérieuse — grâce à un mot de passe — Ti-Jean fait route en compagnie de son frère pour aller délivrer une princesse de la bête-à-sept-têtes. Par la vertu de roches merveilleuses, un pont permet à Ti-Jean et à son frère d'enlever la princesse, et de noyer la bête-à-sept-têtes. Ti-Jean trahit un secret reçu de la voix mystérieuse ; changé en statue de marbre, il revient à la vie par les soins de son frère qui, sur le conseil de la voix mystérieuse, frotte la statue avec le sang de son propre enfant, 79 à 84.
- TI-JEAN-GUENILLOU** ; Il est le cadet de trois fils. Sa famille le considère comme sous-doué. Cependant il quitte la maison en vue d'aller gagner une princesse en bâtissant un bâtiment qui va sur terre et sur mer. Il donne à manger à un vieillard et reçoit une canne magique. Il bâtit le bâtiment merveilleux et se constitue un équipage : un coureur, un mangeur, un capteur de bruit, un faiseur de tempête et un homme qui change le jour en nuit. Le roi lui refuse la récompense promise, mais lui propose des concours : course et repas. Grâce à ses aides exceptionnels, Ti-Jean-Guenillou remporte toujours la victoire. Devant le refus du roi de lui donner sa princesse, Ti-Jean enlève la princesse et quitte le royaume dans son bâtiment merveilleux, 247 à 262.
- TIREUR** ; Les aventures d'un tireur de cartes, dans un hôtel, 148s.
- TISANES** ; Secret de la préparation de tisanes dans une famille de guérisseurs, 31.
- TISSAGE** ; Au Manitoba, un vieillard se rappelle que sa tante possédait un métier de tissage pour confectionner de l'étoffe, de la flanelle, et même des couvertures de laine, 53.
- TOILE** ; Un homme portant une chemise de toile suscite des bourrasques de vent et des tempêtes. Son nom, Queue-De-Chemise-De-Toile, 253ss.
- TOURMENTS** d'une personne frappée par un mauvais sort, 179.
- TOURTES** ; Les tourtes, fléau des cultivateurs de la Rivière-Rouge, vers 1885, 60s.
- TRAHISON** ; Ti-Jean-Guenillou crie à la trahison quand il se rend compte que son athlète Cent-Milles-À-L'heure s'est endormi pendant la course, 257.
- TRÉPIGNEUSE** ; Plan incliné qui, sous l'effet du poids d'un cheval, actionne une machine, 51.
- TRICHERIE** ; Une vieille athlète, lors d'un concours de course, se rend coupable de plusieurs tricheries : elle part avant le temps indiqué, elle fait boire une potion somnifère à son adversaire, 256s.
- TROU** ; Ti-Jean perce un trou dans un arbre afin d'attraper une licorne féroce, 19.
- TRUIE** ; Une truie a été enlevée de la ferme d'un curé. Ce dernier tente de faire révéler le nom du voleur par un enfant déguisé en ange, 157.
- VACHES** ; Ti-Jean-Guenillou a la tâche d'entretenir les vaches et de traire le lait, 247.
- VAGABOND** ; Un vagabond, surnommé Criquet, s'improvise devineur et parvient à retrouver un diamant de grande valeur, 117s ; Le vagabond était parfois un jeteur de sort, 179.
- VAN** ; On utilisait le van sur une ferme au Manitoba, vers 1880, 51.
- VANTARDISE** de Ti-Jean auprès d'un géant qui le croit doué d'une force exceptionnelle, 17 à 19.

- VAPÉUR** ; Ti-Jean-Guenillou arrive à la mer et aperçoit un navire dont le moteur à vapeur est prêt à démarrer, 250.
- VEAU** ; Un jeune homme, la nuit, saute sur un veau par pur hasard ; le veau s'éloigne. Les spectateurs prennent le veau pour le diable qui vient s'emparer d'un membre du groupe clandestin, 166.
- VENGEANCE** ; Le jeteur de sort agissait presque toujours par vengeance, 179.
- VENT** ; Un homme surnommé Queue-De-Chemise-De-Toile a le don de soulever le vent et les tempêtes, en secouant sa queue de chemise, 253s.
- VENTRE-DÉBOUTONNÉ** ; Nom d'un grand mangeur qui se joint à l'équipage de Ti-Jean-Guenillou, 252.
- VÉRITÉ** ; Un cartomancien improvisé dit souvent la vérité, 147. Un enfant se croit obligé de dire la vérité à propos d'une truie que son père a volée, 157.
- VERRUES** ; Remède contre les verrues, 183.
- VEUVE** ; Une veuve vivait à la campagne avec son fils, Ti-Jean, 15.
- VICTIME** ; Déséquilibre physique et mental de la victime de la main noire, 177.
- VICTOIRE** ; À la suite d'un pacte, le diable remporte deux victoires lors d'un défi concernant des tâches difficiles. Seul un ivrogne empêche le diable d'avoir la victoire en lui proposant de faire un nœud dans un pet, 243 ; Victoires des compagnons de Ti-Jean-Guenillou lors de différents concours, 258s.
- VIEILLARD** ; Un vieillard sort de sa cachette sous un pont et arrêtent des voyageurs pour leur demander de la nourriture, 248s.
- VIRE-À-L'ENVERS** ; Homme qui, en se retournant à l'envers, peut changer le jour en nuit, 254.
- VISITE** ; Une princesse et son mari, Gros-Jean-le-paresseux, se décident de rendre visite au roi. Chassé du château, Gros-Jean, grâce à son pouvoir magique se bâtit un beau château. Le roi sent le besoin de rendre visite à son gendre pour s'assurer de sa puissance, 127 ; Un curé visite un paroissien dont la récolte est attaquée par des sauterelles, 188s ; Après son mariage, un jeune cultivateur, son travail terminé, rend de nombreuses visites à sa sœur, ce qui stimule la jalousie de son épouse, 203 ; Le diable donne un million à chacun de trois frères et leur annonce sa visite dans un an et un jour pour affronter les tâches difficiles qu'ils lui proposeront, 241ss.
- VITESSE** ; Pendant la contrebande d'alcool, en Gaspésie, la vitesse de certains petits bateaux dépassait celle des vedettes des policiers, 108 ; Vitesse de la voiture de voyageurs désireux d'arriver le plus tôt possible chez le roi, 248 ; Vitesse sans cesse croissante du navire merveilleux, 251ss ; Vitesse d'un chasseur qui attrape les lièvres, 251.
- VOITURE** ; Ti-Jean part, en voiture, avec son frère pour aller délivrer une princesse. Pendant le sommeil de la bête-à-sept-têtes, les deux frères enlèvent la princesse au moyen de leur voiture lancée à une grande vitesse, 79ss.
- VOIX** ; Ti-Jean entend, en rêve, une voix mystérieuse qui le presse d'accompagner son frère lors d'un voyage entrepris pour délivrer une princesse de l'emprise de la bête-à-sept-têtes. La voix lui donne un mot de passe et se fait entendre à Ti-Jean, puis, plus tard, au frère de Ti-Jean, 79, 81ss.
- VOL** ; Un bandit, coupable d'un vol de banque et d'un meurtre va se cacher en Acadie, 93 ; Des serviteurs d'un roi ont perpétré un vol dans le château. Un soi-disant devineur les découvrent à la suite d'un quiproquo, 117ss.

VOYAGE ; Ti-Jean part en voyage à la recherche d'un emploi, 15.

VOYAGEURS qui transportaient des marchandises pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, 61 ; Un vieillard affamé crie et gesticule pour arrêter plus facilement les voyageurs, 248s.

YATCH ; Pendant la période de contrebande, en Gaspésie, le chef de l'organisation clandestine résidait à bord d'un yatch luxueux, 108.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	13
Contes	
1 – Le lion et la licorne (conte-type 1640)	
Texte remanié	15
Texte original	21
2 – Un rebouteur, David Martin	
Texte remanié	27
Texte original	39
3 – Souvenirs d'un demi-métis	
Texte remanié	51
Texte original	64
4 – Ti-Jean délivre une princesse (contes-types 300, 507 A)	
Texte remanié	79
Texte original	85
5 – Un fait historique	
Texte remanié	93
Texte original	96
6 – Les sorcières fileuses de laine (conte-type 501)	
Texte remanié	99
Texte original	101
7 – Le paysan et l'empereur	
Texte remanié	103
Texte original	105
8 – La contrebande en Gaspésie	
Texte remanié	107
Texte original	111
9 – Criquet, le fin devineur (conte-type 1641)	
Texte remanié	117
Texte original	120
10 – Gros Jean-le-paresseux (conte-type 675)	
Texte remanié	125
Texte original	129
11 – Le chien qui a appris à parler (conte-type 1750 A)	
Texte remanié	133
Texte original	135
12 – Le forgeron et sa femme (contes-types 1725, 1730)	
Texte remanié	137
Texte original	139

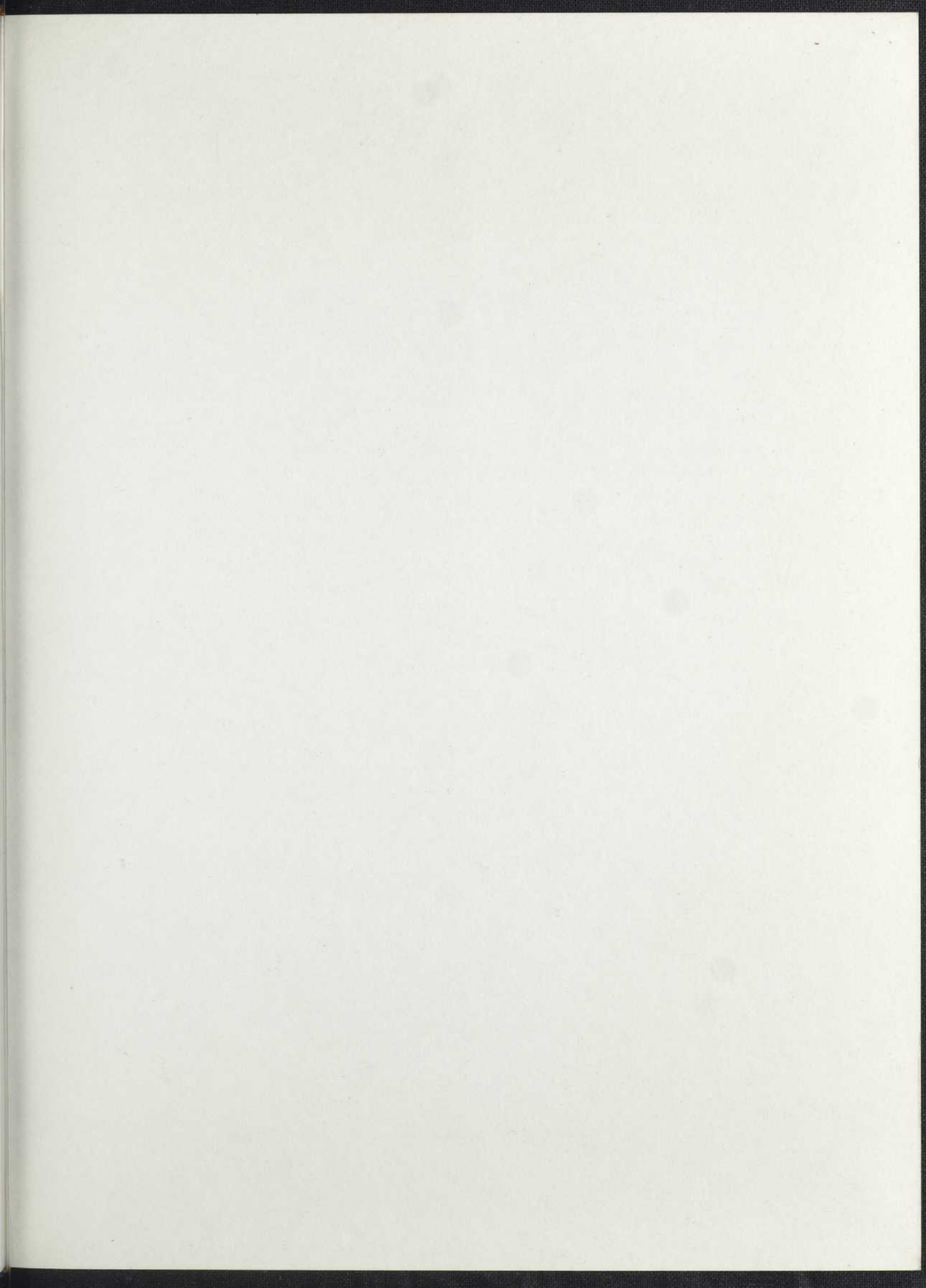
13 – Jack Cendrouilleux (conte-type 935)	
Texte remanié	141
Texte original	144
14 – Le tireur de cartes	
Texte remanié	147
Texte original	150
15 – Le perroquet et le curé	
Texte remanié	153
Texte original	155
16 – Un ange vient dire la vérité	
Texte remanié	157
Texte original	158
17 – Baptiste Latour (conte-type 1832*)	
Texte remanié	161
Texte original	162
18 – Loup-garou et feu-follet	
Texte remanié	165
Texte original	169
19 – La bête-à-sept-têtes	
Texte remanié	173
Texte original	174
20 – La main noire	
Texte remanié	177
Texte original	178
21 – Les jeteurs de sort	
Texte remanié	179
Texte original	180
22 – Remèdes	
Texte remanié	183
Texte original	185
23 – Sauterelles chassées par le curé	
Texte remanié	187
Texte original	193
24 – La belle aux mains coupées (conte-type 706)	
Texte remanié	201
Texte original	220
25 – Pacte avec le diable (contes-types 1176-1178)	
Textes remanié	241
Texte original	244
26 – Ti-Jean-Guenillou (conte-type 513)	
Texte remanié	247
Texte original	263
Lexique	281
Index analytique	285

TABLE DES MATIÈRES

1 - La vie de l'homme
2 - La vie de l'animal
3 - La vie de la plante
4 - La vie de la pierre
5 - La vie de l'eau
6 - La vie de l'air
7 - La vie de la terre
8 - La vie de l'espace
9 - La vie de l'âme
10 - La vie de la conscience
11 - La vie de la raison
12 - La vie de la science
13 - La vie de l'art
14 - La vie de la religion
15 - La vie de la philosophie
16 - La vie de la littérature
17 - La vie de la musique
18 - La vie de la peinture
19 - La vie de la sculpture
20 - La vie de l'architecture
21 - La vie de la médecine
22 - La vie de la jurisprudence
23 - La vie de la politique
24 - La vie de l'économie
25 - La vie de la sociologie
26 - La vie de la psychologie
27 - La vie de la linguistique
28 - La vie de la philosophie de la langue
29 - La vie de la philosophie de la culture
30 - La vie de la philosophie de la civilisation

Achevés d'imprimer à Montréal, par Presses Elite Inc.
pour le compte des Éditions Bellarmin,
le vingtième jour du mois d'avril de l'an
mil neuf quatre vingt un.





Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 25 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaires. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le seizième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délasserement de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.